

Chasses aux loups

et autres chasses

en Basse-Bretagne

PAR LE

Rév. E.-W.-L. DAVIES
" OTTER DAVIES "

Traduit par

Le Comte René de BEAUMONT



PARIS
LUCIEN LAVEUR, ÉDITEUR
13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

—
1912

DÉDICACE

^

M. ROGATIEN LEVESQUE

A l'ami, au maître en vénerie, qui nous a procuré le grand plaisir de suivre ses merveilleux chiens dans un pays si bien décrit par l'auteur anglais. Si nous n'avons pas trouvé de loups, au moins avons-nous couru, dans ce pays de montagnes et de landes, des chevreuils qui se défendaient. Et aussi nous avons trouvé des chiens pour les prendre.

Hommage d'admiration et de sincère amitié.

Le traducteur,

Comte RENÉ DE BEAUMONT.

RÉPONSE
DE
M. ROGATIEN LEVESQUE

Nantes, 20 avril 1912.

MON CHER AMI,

Vous voulez bien mettre votre nouvelle traduction sous mon patronage. Certes, les chevreuils se défendaient à Trevarez et à Laz. Vous avez vu que mes chiens en avaient raison, comme autrefois les chiens de M. de Saint-Prix avaient raison des loups. Vous-même, vous découpez, dans un magnifique pays, des chiens qui descendent des miens. Vous y conservez les traditions de vénerie qui font qu'avec de bons animaux, de bons chevaux et de bons chiens, on y entretient, ce qui vaut mieux que tout : la bonne camaraderie.

Merci de votre dédicace, je vous souhaite tout le succès que votre ouvrage, si intéressant pour les Bretons et les veneurs de l'Ouest, mérite et je vous serre cordialement la main.

ROGATIEN LEVESQUE.

INTRODUCTION

Les scènes des feuilles suivantes, parues en première page de « Baily's Magazine », se rapportent exclusivement à la région de Cornouailles, dans les Montagnes Noires de la Basse-Bretagne, et aux alentours, où l'auteur résida pendant deux hivers et jouit de tout le sport fourni par les forêts avoisinantes.

Les moindres détails sont exacts; mais en même temps, l'auteur demande que l'on comprenne bien, *in limine*, que, manquant de notes prises à ce moment, là, il a été obligé, en quelque sorte, de s'en rapporter, pour les reproduire, à sa mémoire et à sa fantaisie. Car vingt ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait visité pour la dernière fois cette intéressante contrée.

Les personnages mis en scène, également, ne

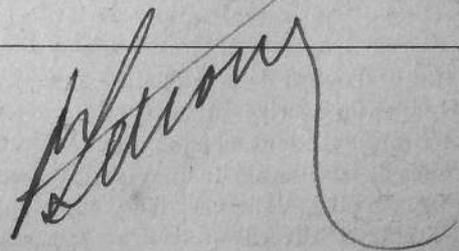
portent pas tous leurs noms patronymiques, et quand on les leur a donnés, comme dans le cas de M. de Saint-Prix et autres, tous, vieux compagnons de chasse à l'intérieur et à l'extérieur, l'auteur ose espérer que la liberté qu'il a prise ainsi ne sera considérée que comme un péché véniel par ces gentlemen.

Comme preuve, que même maintenant les progrès de la civilisation n'ont pas contribué à diminuer encore les *feræ naturæ* dans la Basse-Bretagne, en ce qui regarde du moins le loup, c'est que le Général Wm. Eden, voyageant avec sa famille dans le Finistère, l'automne dernier (1874), informa aimablement l'auteur qu'il avait vu, à son grand étonnement, cinq grands loups et deux renards exhibés dans une charrette et promenés triomphalement dans les rues de Quimper. Ils avaient tous été tués dans « une grande chasse » dans le voisinage immédiat.

Ce butin dépasse comme succès celui du « Lord Maire sporting », qui fut présenté dans une réunion française il y a quelques années. Il entra en habit rouge et en complet costume de chasse à courre, déposa son fusil (un vieil instrument à un coup) et s'écria : « J'ai eu une chasse superbe ; j'ai tué mes

six renards ! » Du reste, c'était un exploit imaginaire ; mais le récit précédent, donné par le Général Eden et authentique, fait supposer qu'on peut encore trouver dans les forêts de Bretagne un bon lot suffisant de gibier sauvage pour attirer un chasseur et réjouir le cœur du louvetier.

CHASSE A COURRE AUX LOUPS
ET AUTRES CHASSES EN BRETAGNE



CHAPITRE PREMIER

« Vive la chasse
Elle surpasse
Tous les plaisirs
Qui charment nos loisirs ! »
Chansonnier du chasseur
DE TELLIER.

Le récit des chasses à courre pendant deux hivers d'une rigueur inusitée passés dans les Montagnes Noires de Bretagne au milieu des loups, des sangliers, et des renards de cette contrée boisée intéressera probablement ceux qui aiment la chasse, mais qui ne se doutent pas de tout ce que l'on peut tirer de cette région si voisine de notre métropole et à moins de vingt heures de la côte de Hampshire. Les rivières de Norvège peuplées de saumons ont été dépeuplées par les lignes des Anglo-Saxons. Les prairies du Far-West et les ravins des Montagnes Rocheuses ont été fouillés par des chasseurs armés de fusils de

Lancaster et de munitions de Eley. Mais, au point de vue de la chasse, on peut dire que l'on pourrait obtenir l'équivalent avec beaucoup moins de temps, de dérangement et de dépense avec le gibier de la Basse-Bretagne.

Cependant avant d'entrer dans le détail des chasses, laissez-moi essayer de décrire au lecteur Carhaix et le district l'environnant, dont chaque fourré, à une certaine distance de la ville, abrite un renard, un loup ou un sanglier. Et plus, dans certains d'entre eux, comme Laz, Kœnig et Kilvern, on trouve chacune de ces espèces et même des chevreuils et du plus petit gibier. Et pourtant cette contrée si près de la nôtre est bien moins connue des Anglais que les jungles d'Oudh ou les steppes de Namaqua Land.

À deux lieues des forêts qui couvrent les Montagnes Noires de Bretagne et au point où se joignent les trois départements du Morbihan, des Côtes-du-Nord et du Finistère, s'élève la vieille cité celtique de Carhaix. Une belle cathédrale de style gothique, construite par les Anglais au seizième siècle, couronne le sommet de la colline. Deux hospices, consacrés l'un aux besoins spirituels, l'autre aux besoins matériels du public, spécialement à ceux des soldats invalides, se dressent avec leurs murailles blanches dans une situation avantageuse, et comme dans les autres villes bretonnes il y a l'hôtel de ville, la gendarmerie et un respectable hôtel français. Une belle statue de bronze, le chef-d'œuvre de Marochetti, est érigée sur le champ de bataille en l'honneur de La Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France, né à Carhaix et mort courageusement à la bataille d'Oberhausen en 1800. Mais

le voyageur doit remonter bien plus en arrière que le siècle présent pour apprécier les mérites de Carhaix. Entourée de bois, abordable, il y a encore peu de temps, seulement par une route accidentée et peu praticable, la cité se dresse sur une vaste colline dominant la contrée au loin de tous côtés. Et son isolement semble avoir défié avec succès la pénétration du commerce et de la civilisation. C'est essentiellement une ville des temps passés ; juste ce qu'elle a dû être et était probablement il y a quatorze cents ans, quand les Romains repoussèrent les ancêtres Celtes-Bretons à la pointe de l'épée et établirent dans cette forte position les avant-gardes de leur armée.

Les habitants des villes plus accessibles de Bretagne imaginent que Carhaix et ses environs sont une région de loups et de sauvages, intraitables ; mais après un long et agréable séjour au milieu des paysans, je n'ai rien trouvé qui pût légitimer cette légende ; au contraire, je les ai trouvés inoffensifs, indolents et scrupuleusement honnêtes, bien que dans un état de misère et de pauvreté qui dépasse toute description. C'est un fait que le juif-errant, qui parcourt tous les pays, ne trouve pas à se reposer ici ; la pauvreté y est trop visible et il ne pourrait exercer son commerce ; les eaux du Pactole manquent pour abreuver son âme assoiffée et il s'écarte de ces rochers de granit, de ces landes stériles, d'un sol qui regorge de lande et de bruyère, d'un peuple qui est habillé de peaux, pour gagner des régions plus productives et moins misérables et par suite plus propices à ses goûts et désirs, que la vieille Armorique.

Il est aussi à remarquer que les « Gipsies » sont tota-

lement inconnus dans ce district ; seuls les Bretons instruits, qui les appellent Bohémiens, sont au courant de leur existence à la manière d'Ismaël dans les autres contrées. Leur absence peut être attribuée à une ou deux causes : d'abord à la persécution qu'ils ont longtemps subie par suite d'une ordonnance des Etats d'Orléans qui enjoignait à tous les vagabonds dénommés Bohémiens de quitter le royaume sous peine de galères ; ou plutôt je pense à l'impossibilité de défendre leurs animaux vivants en plein air de l'attaque des loups, qui, souvent en paires, souvent en bandes, suivant la rigueur de la température, circulent dans toute la contrée. Comment pourrait faire le Bohémien entre le gendarme le jour et les loups la nuit. Nos lois ne favorisent pas nos vagabonds, mais ils trouvent le moyen de les tourner en Angleterre ; et ils en feraient autant en Finistère si les loups, toujours affamés et marchant dans l'ombre et la nuit, ne venaient répandre la terreur dans leurs âmes.

A plus d'une lieue autour de Carhaix, les pauvres paysans n'occupent qu'une mauvaise cabane en compagnie de leur cochon et de leur vache, quand leurs moyens leur permettent d'en avoir. Un enfant de cinq ou six ans au plus est, j'en suis convaincu, un gardien suffisant du troupeau pendant le jour. Souvent dans mes excursions de chasse, j'ai rencontré un enfant gardant un petit mouton noir ou une vache maigre dans les coins les plus reculés d'une forêt ou d'une lande fourrée pendant qu'au même instant j'étais impressionné par la trace toute fraîche d'un grand loup sur le sol. Tant que le jour dure, l'enfant et le troupeau sont saufs, car le vilain poltron ne s'aventurera pas à

les approcher ; mais dès que le soleil vient à disparaître à l'horizon, il devient un ennemi rapace et destructeur ; même les maisons des paysans ne sont pas à l'abri de ses attaques.

Le paysan et sa famille, qui comprend sa femme et souvent plusieurs enfants, habitent ensemble une cabane sombre dans un état de misère indescriptible. La cabane est bâtie avec de la boue et des pierres et est couverte en genêts. Une petite ouverture est réservée dans la partie supérieure de la porte pour introduire l'air et la lumière ; la fumée, quand le feu est allumé, s'échappe par toutes les fentes du toit, et toute la cabane ressemble de loin à un fourneau de charbon en complète combustion. Le long des cloisons, aussi haut que la construction le permet, sont installées des sortes de crèches qui servent de lits. Leur position et leur entrée étroite feraient douter qu'ils servent à abriter des êtres humains. La situation élevée et l'étroitesse de l'entrée ont leurs avantages que l'étranger peut ne pas envisager d'abord. Mais qu'il abaisse ses regards sur le sol, et il verra que le porc, le mouton noir et la vache y vivent comme dans les écuries d'Augias. Après enquête, il apprendra que parfois le loup ne se contente pas de frapper à la porte, mais entre à l'intérieur ; s'il ne peut pas pénétrer par les moyens honnêtes, il en a d'autres ; il fait un trou dans le plafond de genêt et descend sur ses victimes. Cela n'est pas un danger imaginaire ; cela est arrivé maintes fois chez les sabotiers de Dualt et d'Huelgoat, grandes forêts dans le voisinage de Carhaix. Le garde forestier de la première forêt, un Breton intelligent, me montra un

endroit où s'était passée une tragédie deux ans auparavant.

Mais avant de raconter l'histoire que je tâcherai de rapporter avec les expressions du garde, je demanderai l'indulgence du lecteur et lui décrirai d'une manière aussi concise que possible la forêt de Duall. Comme son nom, qui en breton et en gallois signifie Roc-Noir, l'indique, c'est un amas de rochers de granit bien plus sauvages et plus imposants que ceux du Dartmoor, grimpant les uns sur les autres dans une variété infinie ; les uns se dressent isolés comme des géants sur la défensive dans une menaçante attitude ; d'autres forment des cromlechs et des dolmens sous lesquels une louve pourrait mettre bas ses petits ou un druide déposer les dernières reliques de sa race.

Comme nous étions assis sur un bloc de granit tout brillant, le garde François Postollec me montra une cabane de sabotier bâtie sous une futaie et entourée, comme la hutte de Robinson Crusoé, d'une forte haie.

« Pauvre Antoine, ses barrières sont inutiles, dit-il ; car les loups l'ont déjà volé et ils le voleront encore cet hiver, en dépit de sa palissade. »

« Quoi ? dis-je, est-ce que les loups sont assez osés pour attaquer une habitation humaine ? »

« L'attaquer ! dit-il, mais un loup qui a faim, comme un malfaiteur, n'a pas de conscience quand la nuit le favorise. »

« Ce n'est pas plus tard qu'en janvier dernier qu'ils lui enlevèrent ou tuèrent tout animal en sa possession. Une épaisse couche de neige était tombée sur les montagnes et pendant plusieurs nuits de suite une bande de cinq ou six loups entourèrent la hutte

d'Antoine, marchant autour et flairant les plus petits trous. Antoine et sa femme cependant étaient déterminés à sauver leur petit troupeau, ils allumèrent un bon feu et se relayèrent pour l'entretenir ; mais à la fin par une nuit noire et de tempête, le vent soufflant et ébranlant la porte, fatigués par la veille, ils s'endormirent tous deux et le feu s'éteignit. A cet instant une poussée formidable se produisit sur le toit, et, avant qu'Antoine pût se saisir d'un bâton, cinq loups sautèrent sur le sol l'un après l'autre et saisissant ses trois moutons, les dévorèrent devant lui. Un petit chien, qu'ils appréciaient plus que tout, fut happé et avalé d'un seul coup. Antoine est brave mais son cœur battait bien fort, quand, de son lit, il sortit ses mains pour faire de la lumière. La chandelle de résine fut vite allumée et aussi vite qu'ils étaient entrés les vilains sautèrent sur le haut d'une vieille armoire et disparurent à travers le toit. Ils vinrent et fuirent comme un ouragan, dit-il, et comme lui, laissèrent la désolation derrière eux. »

Les loups, en Angleterre, sont une légende de la Heptarchie ; mais dans ces montagnes de Bretagne ils abondent encore ; et tant que le pays n'aura pas été débarrassé de ses landes et de ses bois, ils ne seront pas faciles à déloger, car ils s'y trouvent comme chez eux. Mais les animaux d'aujourd'hui sont poltrons en comparaison de ceux de l'ancien temps. Pendant la guerre de la Ligue, une période de désolation et de brigandage dans cette région, un vieux chroniqueur raconte dans un langage animé que les loups avaient le dessus sur les hommes et qu'ils les chassaient même dans les villes. La croyance au

loup-garou, un loup démon, est encore commune parmi les paysans bretons ; et dans les veillées, les souffrances humaines et les histoires sanglantes lui sont attribuées. Mais le temps a amélioré cela. L'homme, au lieu d'être chassé par le loup, le chasse à son tour avec succès dans cette région. Ses grands chiens à poil dur, mis sur sa voie, le font sortir de son liteau ; et le chasseur bien monté, armé d'une carabine ou d'un fusil lisse à l'arçon de sa selle, l'attend à bon vent dans ses refuites et lui loge une balle au bon endroit.

C'est seulement après une longue période de neige que le loup, poussé par la faim, prend courage et devient une brute cruelle et destructive. Pendant ces périodes on a eu besoin d'allumer des feux la nuit à tous les carrefours de routes entre Carhaix, Callac, Gourin, Rostrenen et autres petites villes du voisinage pour préserver les troupeaux et même les chiens de la rapacité des loups affamés. Deux ou trois loups déchireront et mangeront un chien quelle que soit sa taille aussi rapidement qu'une meute de fox hounds dévorent un renard.

C'était par un matin humide, orageux, en novembre, une heure avant le lever du jour, que le comte de Saint-Prix fit résonner sa trompe dans les rues de Carhaix, ce qui fit trembler les vitres de la vieille cité. Et à peine l'écho de la dernière note avait-il cessé de vibrer que d'autres trompes lui répondaient joyeusement et invitaient à venir tous ceux qui se disposaient à chasser. Saint-Prix, qui exerçait depuis longtemps la fonction de louvetier et, en tout cas, « the right man in the right place », était arrivé à l'hôtel de

La Tour d'Auvergne la veille au soir ; et comme je lui avais été présenté par mon vieil ami le baron de Keryfan, nous fraternisâmes vite en disciples de Diane, et en gens ayant les mêmes sentiments et la même sympathie.

De lui j'appris qu'un loup infestait les fourrés de Kergloff, attaquait les troupeaux des pauvres paysans et avait même, en plein jour, enlevé plus d'un chien matin sous les yeux de son propriétaire. Aussi avait-il reçu les plus vives instances comme louvetier, du maire de la commune. Ayant, par son expérience acquise, compris qu'il avait affaire à une louve ayant son liteau dans les environs, il avait décidé d'amener de suite ses chiens sur les lieux et d'essayer de chasser ou tout au moins d'éloigner l'animal malfaisant du district.

La tuer, il n'en avait pas l'intention ; sa sollicitude pour les louves égalait celle des personnes qui gardent les renards et qui, voyant les chiens chasser de près en avril, sont sur des charbons ardents pour la sécurité de ce qu'ils regardent avec raison comme leur œuvre.

Mais dans ce district, Saint-Prix n'a pas besoin de faire attention. Les loups se conservent d'eux-mêmes et continueront à le faire tant qu'il y aura les pics de granit et les forêts interminables qui couronnent la crête de la Bretagne et qui leur donnent une retraite et un abri sûrs.

J'avais à peine fini de me raser que Keryfan, équipé pour la chasse, c'est-à-dire couvert d'un paletot de peau de chèvre, avec des guêtres de même sorte et une trompe française autour du corps, fit irruption dans

ma chambre, fredonnant une chanson de chasse et ressemblant des pieds à la tête plutôt à Robinson Crusôé qu'à un gentilhomme breton.

« Ah ! Ah ! dit-il en me raillant amicalement, vous ne verrez pas le rendez-vous aujourd'hui si vous passez tant de temps à sacrifier aux Grâces. »

« La propreté est voisine de la piété, lui dis-je, laissez-moi finir de me laver et dans dix minutes je serai à vous. Pendant ce temps commandez-moi une tasse de café et demandez à Marseillier de mettre dans mes fontés du pain, de l'eau-de-vie et des cigares. »

« J'en ai assez pour douze dans les miennes, » dit Keryfan, qui, bien que passionné pour la chasse, ne négligeait jamais les provisions pour lui ou ses amis.

Une autre fanfare de Saint-Prix sous la fenêtre de ma chambre à coucher et un ronflement de sa fameuse vieille jument irlandaise me firent hâter ma toilette. Je descendis sous la porte cochère, où trois ou quatre chasseurs étaient réunis. Je fus confus de voir que je les avais retardés, Saint-Prix jugeant comme un devoir en matière d'étiquette d'attendre un étranger invité spécialement et qu'il voulait conduire lui-même au rendez-vous.

Les chiens avaient été envoyés la veille au château de M. de Trevenec, situé sur les confins de Kergloff. Nous partimes vivement pour le rendez-vous. Keryfan et Saint-Prix fumaient incessamment des cigares qu'ils gardaient allumés malgré le vent et la pluie au moyen d'allumettes qu'ils frottaient sur le panneau de leur selle et portaient dans le creux de la main à leur bouche, un tour de prestidigitation que Robert Houdin lui-même aurait eu de la difficulté à exécuter.

Les saluts, les coups de chapeau et même les embrassades qui s'échangèrent entre mes compagnons et les gentilshommes bretons qui étaient déjà réunis au bord de l'enceinte furent pour moi un tableau que je n'oublierai jamais, une scène digne de la cour de Louis XIV. Je pensais que ça ne finirait jamais. Marchant à côté de Keryfan, peu après, je me hasardai, connaissant mon homme à fond, à le blaguer sur ce sujet.

« Vous pensez bien, Keryfan, que je n'envie pas l'étreinte que vous avez reçue de ce gentleman parcheminé. Il est aussi sec qu'un terrier écossais et aussi hirsute qu'Esau lui-même. »

« C'est mon oncle, Frank », me répondit-il gaiement en manière d'explication.

Mais je suis persuadé qu'il n'était ni son oncle ni sa tante. Il y avait beaucoup trop de cérémonie entre eux pour une telle parenté.

Seize couples de chiens, à poils durs mais non longs, ayant vingt-quatre ou vingt-cinq pouces de haut avec beaucoup d'os pour leur volume, étaient tenus couplés sur une place de gazon à côté ; deux paysans aux yeux éveillés, agissant comme piqueurs, tenaient chacun un chien au bout d'une longue laisse, les limiers. Un des hommes, habillé d'un complet de peau de chèvre brune, fit le rapport du gibier devant nous.

« J'ai rebuché, dit-il, au moins trois si ce n'est quatre loups. L'un, à cause de ses grandes empreintes, est un vieux loup ; je juge les autres louvards. »

« Et moi, dit l'autre, j'ai fait deux fois le tour de

Kergloff et je jurerais que pas un loup n'a quitté l'enceinte aujourd'hui. »

« Bravo ! cria Saint-Prix ; lâchez les limiers et vous, Keryfan, avec votre ami, allez vous placer vivement sous le vent ; et attention ! si le vieux loup débuche, laissez-le aller et arrêtez les chiens, sans cela il les emmènerait à Landerneau. Nous aurons une bonne journée d'ouvrage, c'est certain. »

Au bout d'une minute les limiers donnèrent distinctement de la voix, et, à un signal de la trompe de Saint-Prix, toute la meute fut découplée et lancée dans le fourré. J'ai entendu les chiens de Jack Russel lancer leur renard dans les profondeurs rocheuses de Hawkridge Wood ; et ceux de M. Trelawny dans les falaises de Swkerraton, éveillant des milliers d'échos avec leurs voix formidables ; mais je n'ai jamais entendu un tel tintamarre dans mes oreilles et un tel bourdonnement de mon sang dans mes veines. Représentez-vous trente-deux chiens aux gorges puissantes laissant échapper un tel carillon que si les chênes de la forêt étaient des « chênes qui écoutent » (1), comme Horace les décrit, ils devaient tressaillir jusqu'au fond du cœur. Puis les fanfares des trompes devaient être entendues dans le haut Olympe et devaient jeter une mortelle terreur parmi les loups à au moins une lieue à la ronde. Un couple de corbeaux s'envola d'abord, puis les piverts, les pies et les geais crièrent positivement de peur. C'était le bruit de la guerre, une guerre agreste pour sûr, mais une guerre sanglante pour les loups, comme la suite le montrera.

(1) *Auritas Quercus*, élégamment traduit par Conington en « les chênes qui écoutent ».

Pendant une heure, les chiens coururent comme collés à leur proie et de temps en temps un chevreuil poussé par la terreur bondissait dans le clair, préférant l'aspect de l'homme à l'orage qui grondait sur ses derrières ; mais jusqu'alors aucun loup n'était apparu sur le bord du fourré. Parlez de l'astuce du renard, je crois qu'un loup est bien plus sagace, plus malin, plus ingénieux que lui en présence du danger. Là il y avait seize couples de chiens courageux, dévorant l'espace à la poursuite d'un loup et n'arrivant pas à lui faire quitter le fourré, sa première ligne de défense.

A la fin, la vieille louve débucha, elle ne pouvait y tenir davantage, et heureusement à une place où était posté Keryfan. Aussi il abaissa son fusil, enleva sa cape de chasse et la salua d'un retentissant à vue tandis qu'elle gagnait rapidement la plaine découverte. Saint-Prix, s'il en avait eu le pouvoir, l'aurait sacré chevalier du coup. Alors on arrêta les chiens, et presque aussitôt dans leur retour ils empaumèrent la voie d'un autre loup, qui avait évidemment accompagné l'autre jusqu'à la lisière du fourré, mais n'avait pas osé débucher.

De nouveau ils le poussèrent, et peu après ce fut mon tour d'apercevoir la bête. J'étais entré à cheval à cent pas à peu près dans le fourré et m'étais posté dans un clair, sous un hêtre. J'écoutais en retenant ma respiration la menée que je savais venir vers moi par le son des voix et qui se rapprochait de plus en plus.

Je pouvais entendre mon cœur battre tandis que les branches craquaient sur le passage de la brute,

maintenant à trente pas à peine de la tête de mon cheval. Mais soit qu'il m'eût aperçu, soit que son instinct lui ait fait éviter la clairière, il tourna brusquement à gauche. A ce moment, la balle mariée d'un paysan lui broya les deux épaules et il roula comme un vulgaire lapin dans la broussaille.

Les trompes sonnèrent la mort ; les chiens, après avoir pillé le loup joignirent le concert de leurs voix pour célébrer le triomphe de la chute de leur proie. C'était un loup, à sa taille et rien ne m'étonna plus que la disproportion entre lui et le plus grand des chiens comme os et puissance ; l'avant-bras sous le coude était juste le double de l'autre. Ses canines une fois arrachées mesuraient plus de deux pouces, cinq centimètres de long, et étaient si fortes et si pointues qu'un cheval saisi à la gorge aurait eu peu de chance d'échapper à son étreinte.

CHAPITRE II

On fit retirer les chiens ; puis commença l'opération du chargement du loup sur le dos d'un cheval pour l'envoyer au Maire de la commune, qui tient un registre et par son certificat permet au louvetier de toucher la prime du Gouvernement — trente francs pour un mâle, cinquante pour une femelle. — « Heureusement, murmura Saint-Prix, dans ce cas c'était la plus petite somme. » Mais ce ne fut pas une tâche aisée de contraindre le cheval, qui n'était pourtant qu'un maigre bidet de montagne, à supporter son fardeau. Il ne pouvait vaincre la terreur que lui inspirait son mortel ennemi, même gisant inanimé à ses pieds. Il se cabrait, renâclait, ruait et finalement se laissa tomber par terre. Mais alors, une demi-douzaine de Bretons sautèrent sur lui et lui fixèrent l'animal sur le dos, puis, le forcèrent à se relever. Il s'en alla alors tranquillement avec son fardeau. Il était alors midi. « Nous avons pleinement le temps de tirer un autre loup, dit Saint-Prix. » Il était plein d'ardeur, et à la manière dont il inspecta l'état de ses chiens, je vis qu'il les jugeait capables de n'importe quel travail. Il donna l'ordre : « au monument de du Bolderu ». C'était, je le compris de suite, le rendez-vous favori, le lieu de réunion le plus ancien des chasseurs de loups dans la forêt de

Conveau, un endroit sauvage et désolé, éloigné de toute habitation humaine à l'extrémité de la chaîne de fourrés où nous avons tiré notre loup. La contrée, aussi loin que s'étendait la vue, était une vaste forêt de rochers, de broussailles et de bruyères, le tout très épais et fournissant une demeure excellente pour les loups, les renards et les chevreuils qui les fréquentaient.

Un sentier étroit, tracé par les charbonniers, nous conduisit bien vite à l'endroit désigné. Un joli pilier de granit surmonté d'une croix et entouré avec goût d'une plantation circulaire de chênes et de pins d'Autriche, les seuls indices de la main de l'homme à quelques milles alentour, ornait cet endroit solitaire. Le monument avait été érigé à la mémoire du fameux chasseur et portait sur un de ses côtés l'inscription suivante.

A LA MÉMOIRE DU COMTE DU BOTDERU
PAIR DE FRANCE, LE NEMROD DE NOS FORÊTS.

Sur le côté opposé était écrit : « Rendez-vous de chasse » et sur les deux autres côtés étaient gravés les écussons et les armes de la famille du Botderu.

Saint-Prix, qui connaît les habitudes du loup, aussi bien que le duc de Beaufort et Henry Deacon celles du renard, et sans cette connaissance, vain est l'espoir de poursuivre un animal sauvage avec succès, — avait songé, avec raison, que, s'il y avait d'autres loups avec la vieille louve, ils devaient avoir quitté l'enceinte où on les avait levés et devaient avoir gagné une autre direction à l'extrémité de la chaîne de fourrés.

Aussi emmenant ses chiens au sommet de l'arête, il

les poussa au fourré. A un signe de sa main et à son cri, chaque chien quitta les jambes de son cheval et se précipita dans le bois.

Quand le vieux Will Butler, l'ancien et fameux piqueux de la meute de Badsworth, voulait faire faire curée à ses élèves dans la saison des renardeaux et cela sans les fatiguer et sans refroidir leur ardeur, il attaquait au petit lever du jour ; et après avoir effrayé les renardeaux et les avoir forcés à se mettre debout, il donnait de sa corne au premier balancé et arrêtait ses chiens. Il se promenait alors pendant une heure ou même plus dans les pâturages, comme s'il cherchait des champignons et mangeait tranquillement son frugal déjeuner.

« Voyez-vous, Monsieur, disait-il, ces renardeaux ont été loin depuis que nous les avons mis debout, mais ils ne quitteront pas le fourré ; et quand nous les trouverons à l'autre bout, ils seront à moitié esquinés et tout sera pour le mieux. »

Cette tactique était presque toujours couronnée de succès ; Will tuait son renardeau sans fatiguer ses élèves et souvent deux avant que la rosée ne parût sur l'herbe.

C'était justement le même raisonnement de la part de Saint-Prix ; au bout de cinq minutes à peine les chiens étaient à nouveau en pleine chasse, leurs cris venant des rochers supérieurs, martelant les oreilles comme les battants des grosses cloches d'un clocher.

Saint-Prix sonna « la vue » et de suite après « les animaux de compagnie », ce qui nous fit comprendre qu'un couple de loups était debout. Mais ils ne restèrent pas longtemps ensemble ; les chiens étaient si

près d'eux que deux chasses se formèrent. La meute par hasard était à peu près divisée en deux et bien qu'un détachement se dirigeât sur les fourrés de bruyère en haut, et que l'autre poussât vers les fourrés d'en bas, tous les deux maintinrent une course parallèle pendant cinq milles à peu près, retournant aux enceintes où on avait trouvé les loups la première fois.

Le train était si rapide, aussi, que les chasseurs les mieux montés eurent de la peine à rattraper la tête de la chasse et à apercevoir les loups comme ils traversaient les quelques clairières qui se trouvaient entre les fourrés; toutes étaient du reste aussi connues de Keryfan et des autres que les avenues du Bois de Boulogne. Seul Saint-Prix n'avait pas de fusil; son arme, un long couteau de chasse à la vieille mode, pendu à un ceinturon de cuir, battait sa hanche gauche; c'était une ressource qui lui avait souvent servi avec les cerfs et les sangliers sur leurs fins et qui au moment présent ne le gênait pas et lui permettait de ne pas abandonner sa place dans la direction de ses chiens.

Crak, crack, deux coups d'un fusil à une centaine de mètres en avant, mais en dessous de moi dans le fourré; et au même instant des lingots pesants d'une arme de braconnier sifflèrent dans l'air, coupant les branches à droite et à gauche à moins d'un mètre ou deux de la tête de mon cheval; heureusement ni lui ni moi ne fûmes atteints. Cependant, il avait tiré un loup, et la musique d'un des lots de chiens cessa de suite. Ils étaient tous contre leur proie et l'auraient sans doute déchirée en quelques instants si le bracon-

nier n'était intervenu. C'était un beau louvard; mais je pus remarquer que Saint-Prix était peu satisfait qu'il eût été exterminé par le fusil d'un paysan. Il avait compté, non sans raison, le forcer et tenait à me montrer que ses chiens puissants sans l'aide du fusil pouvaient en venir à bout.

Mais la contrariété de Saint-Prix passa comme un nuage. L'autre lot de chiens avait fait demi-tour à la double détonation du braconnier, et, comme aurait dit mon vieil ami « Jack Russel », jurait à pleine gorge après le mécréant. En moins de cinq minutes Saint-Prix leur avait rallié la quinzaine de chiens qui suivaient son cheval et de nouveau la vieille forêt retentit de toute la musique de la meute réunie.

Il y eut des retours, et comme l'enceinte était garnie de dessous de bois fourrés, les chiens avaient chance de ne pas perdre leurs lauriers par suite d'un coup de fusil malencontreux. Soudain les voix se turent; et il s'éleva un bruit de bagarre mortelle entrecoupé de hurlements, de grognements, et de gémissements. C'était l'agonie de la bête aux longues dents couverte par de nombreux ennemis. La joie de Saint-Prix déborda, quand deux piqueurs, tirant le loup par les jambes de derrière, le traînèrent dans un espace découvert; il leur fallait employer toutes leurs forces, car quatre chiens au moins étaient pendus à la gorge du loup, le serrant comme dans un étou.

On ne pourrait imaginer un plus joli courre et une issue plus satisfaisante; les chiens avaient fait noblement leur devoir et Saint-Prix les avait maniés comme s'il avait fait, ce qui était vrai, des habitudes du loup et de l'instinct de ses chiens, l'occupation de

toute sa vie. Les félicitations lui arrivèrent en foule et il pouvait être fier du résultat de la journée.

Mais, hélas ! il y avait une ombre au tableau qui l'attristait ; deux ou trois de ses chiens de tête avaient été sérieusement blessés dans la lutte finale, l'un mordu aux reins traînait son arrière-train, paralysé et pénible à voir ; l'autre portait en l'air sa patte de devant, cassée à l'articulation ; les dents du loup avaient broyé l'os comme un enfant aurait cassé un biscuit ; les moignons s'entrechoquaient pendant que la pauvre bête essayait par derrière de lécher la main de son maître et d'obtenir la sympathie qu'elle méritait si bien.

« Ah ! Ravissante ! dit-il tristement ; serait-ce ton dernier jour ? j'aurais mieux aimé perdre n'importe quel chien de ma meute plutôt que toi, ma vieille compagne et mon alliée ! »

Il n'est pas exagéré de dire que les yeux de Saint-Prix étaient mouillés de larmes quand il se détourna de ce pénible spectacle. Keryfan fit quelques pas en avant et conféra avec lui une minute ou deux ; puis un piqueur reçut l'ordre d'emmener doucement les deux animaux indisponibles et avant que le second loup eût été installé sur le dos du cheval terrifié, destiné à le porter à la mairie, deux détonations se firent entendre à quelque distance dans le fourré, le glas de mort de ces braves chiens.

J'ai déjà fait remarquer que ces chiens étaient grands, puissants, à poil fort, bien gorgés, portant une forte tête et ayant beaucoup d'os ; cependant, malgré ces caractères anciens et l'absence totale de sang de fox hound dans leurs veines, je ne pense pas avoir vu

dans ma vie un train plus sévère. De plus, quand, ce qui arrive toujours dans une chasse au fourré, une partie de la meute était de temps en temps dispersée, c'était plaisant de les voir rechercher la voie et de constater l'ardeur des chiens de queue.

Dussè-je passer pour un Goth et un Vandale, en dépit de la peine mise à garder le pedigree d'un chenil aussi ancien que « Bourbon ou Nassau », j'ose croire que le brillant Fox Hound actuel serait grandement amélioré pour les besoins de la chasse et cela sans lui enlever une parcelle de son agilité et de son ardeur si son sang mêlé était à nouveau rafraîchi par le vieux sang pur de Basse-Bretagne. Je dis « sang mêlé », car sans contester le fox hound actuel est le résultat d'un croisement, à l'origine, du terrier à poil ras et du vieux chien courant de ce pays des temps anciens.

Si un maître d'équipage était assez indépendant pour retourner à cet ancien chien et redonner de la vigueur à sa meute avec le sang pur et indigène, c'est la conviction de beaucoup d'hommes de chiens expérimentés, qu'on obtiendrait de meilleures menées par tous les temps par ce mélange. Nous aurions à nouveau des chiens pareils à ceux des vieux « Beaufort badger-pies » portant haut la tête et la queue en panache, chiens distingués qui, quel que fût le temps, chassaient jusqu'à la mort un renard tant qu'il restait sur terre devant eux et qui, si la voie était bonne, le mettaient à mort en une heure dans toutes les circonstances. Il n'y a plus de chiens pareils en Angleterre maintenant à ceux du sixième Duc. Même leur couleur — cette vieille relique du vieux type est perdue,

remplacée et bannie par le noir et le feu, la teinte la plus à la mode des jours modernes.

Mais comme « chaque chien aura son jour » — les bichons de la reine Elisabeth ont bien été reproduits et les Dandie Dinmonts « réchauffés » de toutes les formes, excepté celle des vrais Davidsons — nous pouvons vivre assez pour voir le chien courant actuel renouvelé et amélioré par le sang pur d'un chien d'une race ayant plus de nez et moins de viande. Il y aurait réellement un meilleur sport et un meilleur travail des chiens, sur les routes poussiéreuses et les prairies teintées et ce serait le résultat d'un tel renouveau ; c'est je le répète l'opinion de beaucoup de personnes qui, après un peu d'expérience des chiens, ont donné leur avis sur ce sujet.

« Trois loups en un jour et la vieille louve poussée dans la forêt de Coëtmor, me dit Keryfan triomphalement. Une boucherie qui aurait ravi Edgard, mais que, si je ne me trompe, Saint-Prix n'aimerait pas à se voir renouveler trop souvent. »

« C'est ce que je pense, répondis-je. Votre région peut être abondante en loups ; mais le renouvellement trop fréquent d'une pareille journée la dépeuplerait bien vite et on ferait buisson creux dans mainte enceinte avant la fin de la saison. »

« Certainement, dit Saint-Prix se joignant à la conversation. Les forêts sont si étendues et le loup si circonspect du danger, si changeant, si errant, surtout après ce mois, qu'un vieux loup trouvé un jour dans le Finistère tuera demain son mouton sur les bords de la Loire ; il faut ménager le gibier sans cela notre sport serait bientôt perdu dans le pays sauvage. Il y

a juste cinq ans que nous avons tué trois loups dans la même journée ; et c'est assez singulier, nous avons perdu un chien de valeur nommé « Warrior », qui fut tellement maltraité dans la bagarre que nous fûmes obligés de l'achever sur place. C'était un chien de Galles donné par un Anglais et ce fut le seul chien exotique que j'aie possédé et qui se soit mis aussi promptement que ceux de notre pays sur la voie du loup et du sanglier. Jamais un meilleur chien ne foula une enceinte. »

Connaissant Saint-Prix pour un expert en chiens, je lui demandai quels chiens étrangers il avait eus et quel âge ils avaient quand il avait fait l'expérience.

« Vos fox hounds anglais, répondit-il, j'en avais obtenu des lots de jeunes de vos meilleurs chenils, mais admirablement faits pour le genre de travail qu'on leur demande dans un pays comparativement découvert comme le vôtre, ils ne conviennent pas à la Bretagne. En premier lieu ils ne prennent pas sur la voie du loup comme si c'était leur proie naturelle, ensuite, ils ne crient pas assez pour nous indiquer où ils sont dans ces forêts interminables. Ici, nous n'avons pas des avenues comme à Saint-Germain ou à Fontainebleau, ni routes royales pour les chiens en chasse, aussi avec un vieux loup qui marchera droit pendant quinze ou vingt lieues, tenant le fourré autant qu'il le pourra, vous auriez peu de chance de suivre les chiens si vous n'aviez pas leur musique pour indiquer la direction. Ensuite vos fox hounds sont plus adonnés à l'indiscipline, d'où la difficulté de les aborder dans les fourrés pour les fouailler ; et par suite des chiens plus maniables et moins entêtés font bien mieux notre affaire. »

Voilà, je suppose, des raisons indiscutables : et comme Saint-Prix est avec raison fier de ses propres grands chiens, il est à craindre que légitimiste comme il l'est, il ne consentira jamais à mêler le sang hybride de notre fox hound anglais avec celui de sa propre race pure et sans tache.

Pendant la dernière nuit et par moments dans la journée une pluie serrée était tombée sur le versant Est des Montagnes Noires ; et les ruisseaux sur notre route pour rentrer étaient devenus des torrents impétueux et dangereux. Souvent les chiens s'arrêtaient devant et poussés à coups de fouets ne pouvaient aborder l'autre rive qu'à cinquante ou soixante mètres plus bas, après de vigoureux efforts. Les chevaux pouvaient juste couper le courant et traverser droit. A la fin, nous arrivâmes à une prairie complètement inondée par un large ruisseau qui bouillonnait comme un déversoir de moulin ; la nappe d'eau qui remplissait la vallée allant du bord d'un bois à l'autre avait au moins cent mètres de large et s'étendait pendant des kilomètres, aussi loin que la vue pouvait atteindre à l'ouest. Une forte planche reposant sur des tréteaux élevés dominait les flots et c'était le seul chemin par lequel les piétons pouvaient passer d'un bord à l'autre, et pour le faire il fallait marcher dans l'eau jusqu'aux genoux avant d'atteindre la passerelle. Mais comment faire avec les chevaux fatigués et épuisés par le long travail de la journée ? Le pont, quand bien même ils auraient pu passer dessus, leur était inaccessible, car il fallait y monter par une échelle, le courant était trop violent pour qu'un cavalier pût rester en selle et diriger en sécurité son

cheval sur l'autre rive. Saint-Prix cependant était préparé pour cet incident. Il appela un piqueur, demanda une corde de huit ou dix toises que ce serviteur trouva dans la hutte d'un paysan à côté, — rouleau de corde réservé là pour ce propre usage.

Il enleva la bride de sa jument, assura une extrémité de la corde en forme de licol sur sa tête et lui même monta sur le pont. La bête intelligente, bien dressée, chercha son chemin dans l'eau. Il la conduisit aussi aisément qu'un pêcheur adroit conduit un saumon, sur un banc en pente et elle aborda saine et sauve. On traversa de la sorte quelque dix ou douze chevaux. Et à la nuit noire, nous atteignîmes Carhaix et l'Hôtel de La Tour d'Auvergne sans autre aventure.

CHAPITRE III

La vieille ville de Carhaix fut bruyante cette nuit-là ; les trois loups perchés sur les pauvres bêtes qui les avaient amenés avec tant de répugnance depuis le lieu de la bataille furent promenés, en triomphe dans les rues pleines de monde. Caractacus promené par les légions victorieuses de Claude à travers la cité de Rome n'inspira pas plus de joie aux habitants que n'en ressentit la population de Carhaix à la vue de ses ennemis inanimés. Hommes, femmes, enfants se pressaient en masse pour voir les fauves dont les ancêtres avaient maintenu les vieux comme les jeunes dans un état de perpétuelle terreur et qui, en dépit de toute précaution, avaient étranglé leurs chevaux, dévoré leurs moutons et même enlevé sous leurs yeux leurs chiens favoris. La vieille ville applaudissait au succès de Saint-Prix ; on le félicitait par des vivats comme un conquérant revenant après une victoire qui intéressait profondément tout le monde.

Le médecin principal de la ville, M. Bernard, un bon sportsman et un homme fort intelligent qui avait accompagné l'armée française dans son expédition de Kabylie et avait tué des lions et des panthères dans leurs repaires natals, me confessa qu'il avait été bien plus en danger au milieu des loups que dans ses lut-

tes avec les premiers animaux bien plus puissants. « Les autres animaux, disait-il, vous les rencontrez en tête à tête ; mais un vieux loup avec sa famille derrière lui cause de terribles embarras à un cavalier avec son cheval. Je n'avais qu'une préoccupation, comme j'avais fréquemment le devoir d'aller au fond des forêts visiter dans sa hutte quelque pauvre paysan, c'était de ne pas oublier ce qui est la meilleure défense, une boîte d'allumettes chimiques ; celles-ci, frottées sur le quartier de la selle les fera se disperser à chaque éclat comme la poussière par le vent. Je me rappelle qu'il y a quatre hivers passés je fus réveillé à minuit par un temps glacial, pour assister immédiatement la femme d'un paysan habitant dans la forêt de Huelgoat ; c'était un cas urgent ; un retard aurait été fatal ; aussi en dix minutes j'étais habillé, en selle et en route pour secourir la patiente. J'avais fait une demi-lieue en dehors de la ville quand je fus averti par un roafllement de ma jument qu'un loup nous surveillait tous les deux plus que cela ne plaisait à ma monture. Un loup cependant ne m'inquiète pas ; d'abord un seul se montra sautant de temps en temps sur le talus à moins de six pieds de ma tête et disparaissait aussitôt, dès que je faisais craquer une allumette. Je poussai ma jument à une allure plus vive et espérai par le train me débarrasser de mon poursuivant ; mais loin de là, je m'aperçus au moment où nous galopions dans un découvert, que non seulement il restait tête à tête avec ma jument, mais que quatre autres loups le suivaient sur les talons et me donnaient la chasse. Un moment après, deux des animaux sautèrent sur le talus, et devenant

plus hardis à mesure que la poursuite se réchauffait, se maintinrent à notre hauteur tellement près que je sentais leur haleine que je voyais dans l'air de la nuit. En Bretagne comme, vous le savez, les chemins sont des tranchées creusées dans la lande et flanquées de chaque côté de hauts talus ; du haut de ces talus, les loups avec des yeux sauvages nous regardaient, mesurant ma force et la résistance probable de ma jument. Fût-elle tombée ou eût-elle simplement glissé, la meute aurait été sur nous en un seul bond ; mais heureusement la bonne petite bête était aussi sûre que Notre-Dame et j'avais soin de frotter des allumettes et je les jettais à la tête des brutes qui chaque fois que je le faisais s'écartaient dans les champs à côté.

« Pendant deux longues lieues, continua le docteur, nous courûmes de cette dangereuse manière, à la fin j'eus peur que ma jument fût épuisée. Elle avait d'abord galopé dans la boue jusqu'aux paturons et maintenant était tellement effrayée des loups que, je le sentais, un obstacle imprévu l'aurait fait tomber la tête la première. Mes allumettes aussi diminuaient ; et comme j'avais encore une bonne demi-lieue à faire, j'économisais ma provision et n'en allumais qu'une à la fois et cela seulement quand plus d'un loup traversait la banquette à proximité. Mon vieux fouet de chasse me rendit alors grand service. Jusqu'alors je l'avais gardé entre ma cuisse et la selle, mais l'empoignant et me levant sur mes étriers, de toute ma force je cinglai le crâne et les yeux du loup qui était en tête. Le succès de cette manœuvre fut instantané ; aucun loup n'osa plus se montrer jusqu'à ce que j'eus atteint la hutte du paysan dans laquelle je fis entrer

ma petite jument avec un cœur reconnaissant. Aucun renard ne rentra dans son terrier avec plus d'opportunité, car dix minutes de plus auraient été fatales du moins à la jument.

« Les brutes poltronnes cependant bien que déroutées n'étaient pas vaincues. Elles étaient encore là, surveillant la hutte, tournant autour en hurlant, ce qui dénotait leur désappointement. Aussi je jugeai prudent d'allumer des tisons de bois juste devant la porte et de les entretenir jusqu'au lever du jour ; et cela seul, j'en suis convaincu, les écarta du toit de genêt et sauva ma petite jument d'une mort certaine. »

Quand le docteur eut fini son histoire je lui demandai comment le paysan avait pu retourner de Carhaix sans arme et probablement sans boîte d'allumettes.

« Oh, dit le docteur, il n'avait pas de crainte à avoir ; la jument seule les attirait ; et ma vie n'aurait été en danger que si nous étions tombés tous les deux à la fois. En Bretagne du moins, quel que soit leur nombre, quels que soient leurs besoins, ils n'attaquent jamais une créature humaine, grande ou petite ni le jour ni la nuit. La puissance de l'homme donnée par le Créateur est ici souveraine. »

Je fus assez heureux cette nuit-là pour être placé à table à côté du comte de Kergoorlas ; ayant appris qu'il avait un équipage pour loups dans la Haute-Bretagne, j'obtins de lui quelques renseignements intéressants sur le style des chiens qu'il considérait comme les plus appropriés à ce sport spécial.

« Un chien grand, courageux, à poil fort, est ce que j'emploie, et à l'occasion je fortifie la race, dit-il, avec une infusion de sang de loup. »

« Et comment, dis-je, pouvez-vous y arriver ? »

« Rien n'est plus simple ; le loup et le chien ayant la même origine se croisent volontiers ; et la loi qui régit les mulets ne les affecte pas, car les produits du premier croisement se reproduisent avec la même facilité. J'ai un loup mâle pris à la main ; il fut nourri dans son enfance par une chienne de chasse et est en parfaite intelligence avec tous les chiens enfermés dans le chenil avec lui. Il faut un jour ou deux seulement pour qu'un chien étranger s'accoutume à lui. »

« Avez-vous trouvé, dis-je, que les animaux du premier croisement fussent aussi maniables en chasse que vos chiens ordinaires ? » « Loin delà, me dit-il, d'autant que je ne gardais ces produits que pour faire de l'élevage. Ils ne donnent pas de voix ou presque pas et sont si indépendants en chasse et si farouches au chenil que je les ai seulement employés comme étalons pour me servir du second croisement. Ces produits, ayant un grand-père loup, deviennent d'excellents chiens de loup, courageux, fins de nez, passionnés de chasse et ne se fatigant jamais durant les plus dures journées. Mais, pour être franc, ils ont un grand défaut : ils sont trop ménagers de leur voix ; et ce défaut ne peut être corrigé qu'après plusieurs générations bien que l'on choisisse pour les croisements les chiens les plus gorgés. Le vieux naturel du loup apparaît et réapparaît et aucun effort humain ne peut l'empêcher. »

Depuis j'ai appris dans mon pays, de cet agréable et expérimenté sportsman M. Waldron Hill, qui introduisit plusieurs couples de ces chiens hybrides du

département de l'Eure, et qui voulait leur faire chasser la loutre, qu'ils avaient en plus un autre défaut, qu'il trouva indéracinable, c'est la réapparition du loup chez eux. Ils tuaient les moutons et comme il remarqua qu'ils aimaient bien mieux cette chasse-là que celle de la loutre, il les pendit tous. Mais dans le pays du comte, ce défaut n'aurait pas d'importance. Car on n'y trouve pas de troupeaux paissant et vaguant à l'aventure sur des milliers de collines comme dans notre pays plus favorisé. Pendant les deux jours qui suivirent le triple hallali de Conveau, Saint-Prix jugea bon de laisser ses chiens au repos ; aussi, pour employer le temps d'une manière plus profitable qu'une station au café de M^{me} Laurent ou dans la salle de billard, nous décidâmes, Saint-Prix, Kergoorlas, Keryfan, et moi de prendre nos fusils et d'aller le lendemain matin chasser la bécasse dans les couverts de Pencoet et de Ty-Meur, situés à deux lieues et demie de la ville de Carhaix.

En dépit de l'avis de l'amiral O'Grady au Whist, « ne jamais regarder trop en arrière en face de l'avenir », je reviendrai sur la chasse au loup que j'ai racontée plus haut. Le sport, comme je l'ai déjà dit, fut aussi bon qu'il pouvait être ; les chiens admirablement adaptés à leur travail et les assistants ardents et pratiques, comme je voudrais toujours en rencontrer au bois. Cependant je ne pouvais au commencement me faire à la manière des cavaliers qui tous avaient un fusil à deux coups, en comparaison de nos cavaliers qui n'emportent rien. Il est vrai que le loup diffère du renard dans l'amplitude du dégât dont il est capable quand il pille ou qu'il est poursuivi ; l'un

est un pickpocket chicaneur taquinant les vieilles femmes et les gardes, tandis que l'autre est un brigand de grande envergure, commettant des meurtres en bandes, cause de grandes pertes et épouvante tout le monde. Le renard est chassé pour le sport seulement, le loup pour le bien public ; cependant, il faut reconnaître que Saint-Prix et ses amis s'arrangent de façon à introduire avec cela une bonne dose de sport dans le marché.

Un chasseur breton songerait plutôt à monter aux chiens sans selle que sans fusil ; c'est son « vade mecum » qu'il poursuit un lièvre, un chevreuil, un loup ou un sanglier.

Il y a quelque temps, lord Palmerston, ce prince des hommes, causait pendant un dîner à Cambridge House et amusait ses hôtes d'une anecdote caractéristique sur cette pratique bretonne et française. « La dernière saison, dit-il, un diplomate français bien connu me fit l'honneur de me rendre visite pendant une quinzaine à Broadlands ; il chassa deux ou trois fois le renard dans le voisinage et avant son départ, il exprima le désir d'avoir son portrait en chasseur anglais et me consulta sur le choix de l'artiste.

« Frank Grant, lui dis-je, est votre homme, il connaît le cheval, et parce qu'il vit toujours en bonne compagnie, ses portraits ressemblent à ceux des gentlemen et des ladies.

« Frank Grant fut invité à Broadlands et la conversation s'engagea entre eux :

« Et comment, demanda l'éminent artiste, voulez-vous être représenté ? »

« Je me ferai peindre en chasseur anglais, le fusil à

l'épaule ; à ma droite mon fidèle chien ; à ma gauche un renard mort, répondit le diplomate, du ton le plus grave. »

« Je m'attendais, dit lord Palmerston, à voir un sourire sur la figure de Grant ; mais il était trop bien élevé pour cela ; il fit remarquer tranquillement que le chien et le renard feraient admirablement bien, mais que le fusil serait déplacé dans le tableau (1). »

Quand le drag du comte de Kergoorlas fut amené devant la porte de l'Hôtel La Tour d'Auvergne, l'horloge sonnait sept heures, et à cette heure matinale d'un matin de novembre, tout le monde était debout dans les maisons ou les rues de Carhaix. Quoi que l'on pense des mœurs françaises en général, se lever de bonne heure le matin est usuel chez eux ; et cela non seulement chez les ouvriers et ceux qui peinent le plus, mais aussi chez les hautes classes. Il faisait tout juste jour ; un temps gris, froid et désagréable ; et cependant Kergoorlas s'assit sur son siège, aussi gai, aussi heureux que s'il allait conduire un groupe de jolies filles à une fête d'été dans la forêt de Saint-Germain.

« Montez, montez, dit-il, les chevaux s'impatientent ; et les braconniers de Carhaix tireront les premiers coups de fusil sur les bécasses si nous attendons plus longtemps. »

(1) L'histoire est vraie en substance, mais depuis sa première publication, l'auteur a été admirablement informé par Lord Aberdare à qui Lord Palmerston l'avait racontée, que l'anglomane français était M. Charles de Mornay et Lord Alvanley, l'homme qu'il avait consulté sur le choix d'un peintre ; de plus que ce fait arriva peu après la Restauration de 1815 et que Sir Francis Grant sortait à peine de ses jupes.

Je fus heureux de constater que cette fois je n'étais pas le délinquant ; Saint-Prix était parti depuis une heure à son chenil pour examiner ses chiens après leur ouvrage d'hier et n'était pas encore revenu. Comme je m'approchais de l'équipage, je jetai un coup d'œil rapide sur les chevaux qui ne semblaient pas agités ; cependant à la manière dont quatre paysans bretons tenaient chaque animal par la tête, on voyait qu'il y avait chez Kergoorlas une certaine appréhension quant à la docilité de tout le lot. Quelques minutes après arriva Saint-Prix qui s'installa sur la place vacante du siège. Kergoorlas faisant claquer son fouet, ordonna aux paysans de lâcher tout. Il s'ensuivit sur cette route de granit une scène dont je n'avais pas idée et que j'espère ne plus voir à nouveau. Le cheval de timon de droite, en entendant la mèche du fouet, fit un bond en avant, cassa ses traits et vint se jeter sur le cheval de volée devant lui ; ce qui fit que les deux chevaux de volée se mirent à frapper de tous côtés. Ce fut un miracle pour moi que les jambes et les crânes des chevaux de timon ne fussent pas brisés. Cependant Kergoorlas, qui se tenait sur son siège avec le plus grand sang-froid, comme s'il était habitué à de pareils agissements, secoua les rênes et claqua du fouet vigoureusement ; et bien que le cheval de timon, maintenu seulement par la chaînette, continuât ses plonges, il mit l'attelage en mouvement et le dirigea à travers les rues étroites et les saillies des volets de boutiques avec une précision que je n'oublierai jamais.

L'allure du « Trantiv trot » des anciens jours était celle du galop d'un âne en comparaison de l'allure à

laquelle notre attelage descendit la côte de Carhaix au Pont Romain ; la main de fer et le sang-froid du comte de Kergoorlas, aidés de la mécanique serrée sur les roues de derrière, sauvèrent nos os en danger. Les embardées du coach, haut sur ses roues, qui n'étaient pas à patentes — roulant sur une route étroite bordée d'un côté par une carrière, de l'autre par un précipice, le cheval de timon plongeant et ruant à toute volée, auraient fait chanceler tout homme de l'O. B. C. et l'auraient inévitablement amené à mal ; mais Kergoorlas ne parut à aucun moment perdre sa présence d'esprit prouvant qu'il était

Un hardi pilote dans le danger.

Après le pont, qui fut traversé au galop, mais sans accroc, Kergoorlas ralentit pour la première fois son attelage et le ramena au calme au bas de la côte, on remplaça les traits cassés et le reste du voyage à Ty-Meur se passa fort agréablement.

CHAPITRE IV

Les enceintes de Ty-Meur, en Finistère, sont les meilleures pour la bécasse et le tir de la bécasse de la Basse-Bretagne. Ses dessous d'aulnes et ses taillis de chênes, très abondants en houx, sont bordés de petites mares ; et si, de distance en distance, une fondrière force le chasseur à enfoncer jusqu'au genou, elle procure une nourriture abondante à la bécasse et à la bécassine et aussi un terrain découvert où on peut les tirer quand elles se lèvent dans les fourrés environnants. A beaucoup de points de vue il y a une grande similitude entre les clairières du Finistère et les « coombes » de Devon ; et si ce n'était la rencontre d'un paysan breton habillé de son costume antique et bizarre, ou d'une vache pie-noire rappelant par sa petite taille la pauvreté du sol, un habitant du Devonshire en Basse-Bretagne pourrait s'imaginer se promener à travers les vallées et les coteaux boisés de sa propre contrée qui n'a pas de rivale. Les pâturages entourés de hauts talus infranchissables pour tout cheval n'étant pas favorisé comme Pégase, la végétation des vallées, les ruisseaux peuplés de truites et arrosant les prairies sont précisément ce qu'il voit chez lui ; mais du moment qu'il gravit les collines et les plateaux là où il y en a, le

pays en général est une étendue sans culture et sauvage, couverte d'arbres, de genêts, d'ajoncs, de bruyères ; moins sauvage peut-être que la forêt de Dartmoor mais, dentelé de gros rochers et de pics de granit. Il n'y a pas de meilleur abri pour les maraudeurs qui le fréquentent, le renard, le loup et le sanglier.

Mais revenons à la bécasse. Pendant la dernière pleine lune, un vent froid avec une pointe de Nord avait persisté et de nombreux vols étaient signalés dans le voisinage. Les meilleures enceintes étaient incontestablement celles de Ty-Meur et du district avoisinant. Le propriétaire était un riche banquier résidant à Brest et nous fûmes reçus dans le grand vieux château par un garde-chasse breton chargé de surveiller les bois et probablement toute la propriété. Je n'ai jamais rencontré un gaillard semblable en Bretagne, où les paysans sont en général tranquilles et bien élevés.

Cet individu, à neuf heures du matin, était tellement gris et dangereux qu'il tomba plusieurs fois tout de son long avec son fusil chargé et tout au milieu de nos chiens et, en se remettant sur pied, il employait le plus grossier langage que j'aie jamais entendu.

Je ne suis pas poltron ni nerveux, mais positivement la perspective d'être accompagné par ce garde me remplissait de crainte et de dégoût ; la chance d'être peloté comme une perdrix n'était pas agréable, mais la brutalité de sa conduite était encore plus insupportable. Comme nous étions quatre fusils, nous nous divisâmes en deux lots, Kergoorlas et Saint-Prix prenant une direction, Keryfan et moi une autre. Le garde se constitua lui-même mon guide

pour des raisons d'argent du reste, chaque Anglais qui voyage étant considéré comme un Crésus ; mais sous le prétexte de montrer à l'étranger les coins favoris des bécasses dans les fourrés de Ty-Meur. Je peux à peine décrire ma mortification à cet arrangement ; et bien que je fisse ce que je pus pour dissimuler, Saint-Prix s'aperçut de ce que je ressentais.

« Voyez-vous, me dit-il, ce monticule au-delà des sapins ? Juste à côté il y a une petite auberge ; vous n'avez qu'à montrer à cette brute la touffe de gui pendue à la porte et vous en serez débarrassé pour le reste de la journée. »

Le remerciant de son avis, je résolus d'en profiter et de me rendre libre le plus vite possible ; faisant signe à Keryfan et sifflant mes épagneuls que j'avais amenés d'Angleterre au nombre de quatre, nous pénétrâmes dans l'enceinte de chênes et de houx et en battant nous nous dirigeâmes vers le monticule ; ce trajet sembla convenir au garde. Avant que nous arrivâmes au but, cependant, les épagneuls avaient fait lever quinze ou vingt bécasses dont nous tuâmes seulement six ; nous eûmes encore de la chance d'en ramasser autant, car le garde avait amené avec lui un couple de setters sauvages, pas du tout dressés et impossibles à diriger. Entraînant mes épagneuls ils couraient comme des fous à au moins cent mètres devant nous. En vain leur maître jurait, leur donnait des coups avec ses gros sabots, leur tirait des coups de fusil, si bien qu'ils hurlaient désespérément. En vain Keryfan et moi nous lui fîmes des remontrances et lui dîmes de les rattacher et de les reconduire au chenil, puisqu'ils nous gâtaient notre journée. Il

répliquait en invoquant la Sainte Mère : « Maudits métis ; ils se tiendront bien tranquilles tout à l'heure, et ils trouveront plus de bécasses que tous vos épagneuls en une semaine. »

Keryfan enfin me donna un coup de coude et dit : « C'est inutile ; nous perdons nos paroles ; gagnons l'auberge le plus vite possible. C'est ce que nous avons de mieux à faire maintenant. »

« Oui, dis-je, car nos épagneuls seront perdus et notre sport aussi ; mais j'ai la conviction que le gaillard est plus fripon que fou et qu'il a amené ses chiens pour sauver ses bécasses et les conserver pour un autre jour. Evidemment il n'est pas si ivre qu'il en a l'air. »

Quelques bécasses, qui de temps en temps passaient à tire d'ailes au-dessus de nos têtes, tombèrent sous nos coups avant que nous atteignîmes l'auberge dans laquelle le garde entra le premier jurant qu'il avait si soif qu'il deviendrait un cadavre s'il ne buvait pas quelque chose. Sans demander sa boisson cependant, il se jeta tout de son long sur la bruyère qui était au coin de la cheminée ; et retirant ses sabots, qui étaient ferrés, il les jeta brutalement à la tête d'un porc qui était étendu tranquillement de l'autre côté, jouissant de la douce chaleur du foyer. Un grognement furieux du porc dont la tête frémit, car au moins un œil avait été arraché, mit l'aubergiste en furie. Celui-ci, saisissant son gourdin par le petit bout (les Bretons ont l'habitude d'en porter), bondit comme un tigre sur le garde, lui arracha son fusil et lui asséna sur les épaules deux ou trois formidables coups qui durent laisser leurs traces au moins pendant plusieurs jours. En un instant le garde fut debout contre son

adversaire ; mais comme Roderic Dhu sans son bouclier, il était désarmé sans ses sabots, engins principaux d'un Breton dans le combat ; l'aubergiste lui donnant des coups de pied dans les tibias et le secouant par le collet, le jeta étendu sur le sol ; un saut digne du meilleur champion.

Ils auraient été des paysans irlandais rivaux se rencontrant à Donnybrook que leur férocité dans le combat n'aurait pas été plus grande ; car, à peine le garde avait-il touché le sol que comme « Antée » il se releva, bondit sur l'aubergiste et l'empoigna féroce-ment à la gorge.

Un meurtre s'en serait suivi si Keryfan et moi n'étions intervenus. Nous les séparâmes avec beaucoup de difficulté ; et il fallut que je montre une pièce de cinq francs et ordonne à l'aubergiste d'apporter une bouteille de Bordeaux (j'aurais aussi bien pu commander le nectar de Jupiter) ; l'instinct de son intérêt calma son courroux, pendant qu'en même temps la commande du vin réveilla la soif du garde meurtri. Mais le vin seul ne lui suffit pas. Il réclama à grands cris une chopine de cidre avec une goutte d'eau-de-vie pour améliorer et réchauffer cette âpre boisson et il engloutit en l'espace de quelques minutes six chopines de ce mélange. Puis il s'installa par terre dans le coin de la cheminée, comme s'il voulait faire sa nuit, ayant en face de lui le porc moins dégoutant qu'il ne molesta plus.

Keryfan me fit signe et me glissa à voix basse : « Frank, cet individu ne nous gênera plus : dans dix minutes il sera aussi ivre que Bacchus et nous pourrions le lâcher. »

C'était vrai, à peine était-il allongé sur le dos qu'il se mit à ronfler comme Polyphème dans son antre de Trinacrie.

« Maintenant, dit Keryfan à l'aubergiste, fermez la porte quand nous sortirons. car, si les chiens de ce compagnon nous suivent je les tuerai dans la première enceinte. »

L'homme à voix basse nous promet de faire ce que nous demandions, mais il gardait la conviction que le garde à son réveil, s'il voyait que les chasseurs étaient partis, se comporterait comme un loup déchainé.

Quelques enjambées nous amenèrent au bord du bois de Penmaen ; quelques-unes de plus, et nous avançons à travers les chênes et les buissons d'aulnes de cette grande enceinte, les épagneuls travaillant dans un cercle étroit autour de nous et faisant souvent partir des bécasses sous le canon de nos fusils. Deux fois Keryfan réussit son coup double, mais de mon côté je n'eus pas la même chance.

C'est peut-être dans la nature humaine d'être prévenu en faveur des gens de sa propre race ; et presque tous les Anglais en matière de sport croient qu'ils sont supérieurs aux habitants des autres pays. Cependant, aussi vrai que cette règle est générale, aussi vrai je dois dire que j'ai trouvé de nombreuses exceptions parmi mes amis bretons. Le baron de Keryfan, par exemple, est non seulement un bon fusil et un cavalier consommé, mais en plus il comprend comment battre une enceinte, chercher le gibier quel qu'il soit et diriger ses chiens pour la réussite de son entreprise. Le comte Charles de Saint-Prix, quoique moins

bon tireur, connaît les mœurs du chevreuil et comment le chasser aussi bien que Mr Tenwick-Bissett ou le Premier Ministre Russel, deux hommes qui plus que tous ceux de l'Ouest ont étudié ce gibier et ont rendu au chevreuil sa valeur comme une bête de vénerie plus que comme but d'une balle de carabine. A travers pays, et quel pays que la Bretagne, Saint-Prix ne craint aucun rival; et pour un vieux loup débouchant, le louvetier est un ennemi aussi fatal qu'Austruther Thompson le fut pour un renard prenant la plaine dans la vallée de Bicester. On peut en citer d'autres en Bretagne; tels MM. de Celler, Kerjeguz, Tregwernez, tireurs et professionnels qu'il serait difficile de trouver ailleurs.

Il y a un point sur lequel, pour la manière de tirer la bécasse, la plupart des Bretons se trompent; et cela c'est de battre un grand fourré à bon vent. Un Breton, par exemple, se postera invariablement dans un clair tandis que ses chiens quêtent dans le fourré; si la bécasse vole dans sa direction, il pourra probablement la tirer; mais pour une chance qu'il a ainsi, il en perd beaucoup de meilleures en ne suivant pas son chien et en tirant à tout hasard chaque fois qu'une bécasse se lève dans le clair ou au fourré. De cette façon un tireur ordinaire dont les épagueuls sont bien sous le commandement et qui pourra les rejoindre à travers le fourré obtiendra un résultat bien plus satisfaisant que le tireur le plus accompli qui se postera dans une place découverte ou en dehors du bois, attendant que les bécasses s'offrent à son tir. Le vieux Cleave, qui était un fameux tireur de bécasses, avait l'habitude de dire : « J'aime un homme qui

disparaît avec ses chiens, tête baissée dans le fourré) et alors je sais qu'ils font du bon travail. »

Cette pratique nous permit à moi et à Keryfan, car il l'avait acquise durant ses fréquents séjours en Angleterre — de tirer invariablement beaucoup plus de bécasses que les autres chasseurs bretons avec qui nous tirâmes pendant deux saisons; de fait cet avantage en notre faveur était dans la proportion de six contre un, bien que en découvert nous ne tirions pas mieux les bécassines, les perdrix rouges ou le gibier qui courait.

Nous marchions maintenant dans la direction de Carhaix. Et comme en retournant pour rejoindre nos amis Kergoorlas et Saint-Prix dont nous pouvions tout juste entendre les coups de fusils, nous craignîmes que le garde ivre ne revint nous tenir compagnie, Keryfan envoya son Breton à Ty-Meur pour prévenir les grooms que nous n'avions pas l'intention d'y revenir, mais de rentrer à Carhaix en chassant. En même temps nous envoyâmes à la voiture le contenu de notre carnassière, remplie jusqu'aux bords de trente bécasses, six bécassines, deux sarcelles, un malart, un ramier, exactement quarante pièces. Les enceintes que nous traversions dans la direction de Pencoet étaient tellement fournies en bruyère que c'est à peine si nous mimes une bécasse à l'essor jusqu'à ce que nous atteignîmes les plantations de sapins de M. Gourdin, un propriétaire français qui a défriché une grande étendue de lande stérile, a planté des pins d'Ecosse et des mélèzes et construit un château solitaire au milieu de son domaine sauvage et ombré. Chaque nuit qu'il fait clair de lune, il peut

entendre les loups hurler autour de chez lui, se répondant les uns aux autres, ou gourmandant l'astre qui jette sa pâle lueur sur leurs sombres orgies, musique lugubre de fait, mais bien en harmonie avec la solitude du cadre environnant.

Là, si on excepte ces voisins de rapine auxquels il paye toujours tribut, mais sans gagner leur bonne volonté, M. Gourdin est littéralement « le monarque de tout ce qu'il surveille » ; et quoique riche et célibataire, préfère la solitude des forêts aux charmes et aux aménités d'une vie plus sociable.

A deux cents mètres de son château, il y avait un carré planté de sapins et garni de gigantesques bruyères, d'environ quatre acres d'étendue que Keryfan me désigna comme le lieu d'attaque favori de Saint-Prix quand il chassait dans ce district. Dans les comtés du centre de l'Angleterre, les propriétaires sont obligés d'entretenir les fourrés où habitent leurs renards ; et si l'art, le jugement et la dépense pouvaient assurer une attaque certaine et une bonne poursuite, ils ont droit certainement à de tels résultats. Mais là, il y avait un fourré de telle nature qu'aucun art n'aurait pu l'engendrer ; un repaire pour loups ; sombre, sec, tranquille et aussi épais qu'une jungle de l'Inde, des bois profonds tout autour que les loups, quand ils étaient dérangés par les chiens, pouvaient gagner sans être aperçus par les yeux des mortels.

Nos épagneuls regardaient avec terreur et méfiance ce fourré et aucun encouragement, aucune câlinerie ne purent les induire à donner un coup de nez dans ces limites dangereuses. Les coulées, dans les bruyères épaisses, indiquaient assez sur la bordure combien

souvent les loups s'en servaient pour leur passage à l'aller et au retour de leurs excursions dans les bois environnants et certainement, vu les agissements des épagneuls, la voie de la bête sauvage était même alors fumante dans la bruyère.

« Les chiens ont raison, dit M. Gourdin, qui venait juste de nous rejoindre, de ne pas entrer dans cette enceinte. Il n'y a pas un mois, une louve et ses petits sont tombés sur mon fidèle Hector enchaîné à ma porte. J'avais été à Concarneau visiter le magnifique établissement de pisciculture pour poissons de mer que M. Coste, membre de l'Académie des sciences, a installé avec tant d'habileté depuis plus de vingt ans. — Croiriez-vous que mon seul ordre — détacher Hector et le faire entrer dans la maison à la nuit, — fut oublié par mon domestique breton. La conséquence fut qu'au matin on ne trouva plus de lui que sa vieille jolie tête qui était serrée par le collier, seul indice du festin de la veille. Le Breton confessa avoir entendu le combat, et si le misérable avait seulement claqué du fouet ou enflammé une allumette mon pauvre chien aurait été sauvé ; mais, tandis qu'il entendait de son lit craquer la carcasse et les membres (et les loups étaient bien trop occupés pour songer à lui), le cœur lui manqua et il laissa les bêtes affamées mener leur carnaval sur mon pauvre chien. »

Je fus vivement intéressé par cette histoire, car à mon premier voyage en Bretagne j'avais particulièrement admiré Hector, le plus grand spécimen du mastiff de Valachie que j'aie jamais vu. Il avait au moins trente pouces de haut ; et en tête à tête aucun loup n'aurait eu raison de lui ; enchaîné comme il l'était,

ses gros os et sa charpente puissante n'avaient pu résister à tous les Philistins qui étaient tombés sur lui pendant cette nuit fatale. Entre M. Gourdin, le Français, et les paysans bretons il n'y avait pas beaucoup d'affection; sa prise de possession de la terre, la répression des méfaits commis avaient créé une amère jalousie et des sentiments de vengeance qui sont bien proches parents, hélas! C'est bien la même chose dans notre Ile sœur.

Ses enceintes étaient entourées de clôtures et il n'y avait plus la permission d'y ramasser du bois de feu. En plus de son maître, Hector, pendant le jour, était le gardien chef de tout le domaine, et malheur au paysan déguenillé qui s'aventurait à ramasser un fagot dans l'intérieur de la clôture. Le chien l'éventait à un kilomètre et le clouait sur place, le tenant par le collet de l'habit jusqu'à ce que les cris amenassent le propriétaire, alors s'en suivait un procès-verbal laissant plus de traces que les dents du mastiff. En Irlande M. Gourdin n'aurait pas été en vie une semaine et il ne serait pas surprenant, ce qui était la croyance à Carhaix, que le Breton eût exprès omis de rentrer Hector, le laissant à son destin fatal d'être dévoré par les loups qui infestaient les fourrés d'alentour, — vengeance cruelle, mais qu'on pouvait attendre du paysan pas même à moitié civilisé et jaloux avec acharnement des privilèges établis à tort ou à raison depuis un temps immémorial. Le Breton hait par nature le riche propriétaire français, non seulement parce que, armé de la loi, il l'applique chaque fois qu'un acte de déprédation est commis, mais aussi parce que, parlant une langue tout à fait distincte, diffé-

rant de lui par le physique et par les habitudes presque autant qu'un vrai Milésien diffère d'un Anglais, il le regarde comme un intrus sur le sol — un voisin étranger et tyrannique. C'est un fait que, dans la Basse-Bretagne, le langage celtique est employé par la population bretonne. En plus, à l'exception de quelques mots francisés adoptés par nécessité pour désigner de nouveaux objets introduits de France — la langue est à peu près ce qu'elle était il y a mille ans ou même au quatrième siècle quand, sous le règne du tyran Maxime, le premier exode eut lieu de ce pays à l'ancienne Armorique.

L'isolement de la Basse-Bretagne autant que les préjugés de sa population ont certainement contribué à ce résultat insolite. Insolite certainement, car si ce que dit Sir Charles Lyell est vrai, « aucune langue ne semble avoir duré mille ans ». C'est un fait indéniable que les langues de la moderne Europe — surtout celles d'Angleterre, de France, d'Allemagne et d'Italie — ont subi, pendant cette période, une transformation complète : par exemple un philologue pouvait dire : « Qu'aucun étudiant anglais qui ne s'est pas adonné spécialement à l'étude de l'anglo-saxon ne pourrait interpréter les documents dans lesquels les chroniques et les lois anglaises ont été écrites au temps du roi Alfred ; on peut dire qu'aucun Anglais du dix-neuvième siècle ne pourrait converser avec les sujets de ce monarque si par hasard ils pouvaient être ressuscités maintenant. » De fait les changements de la langue anglaise ont été si rapides que « Faëry Queen », de Spenser, écrit en 1590, ne peut être compris que par un érudit ; de même Chaucer et Barbour, poètes du

quatorzième siècle, demandent un linguiste expérimenté pour être lus et compris complètement.

En France, « il y a un traité de paix subsistant encore et remontant à mille ans entre Charles Le Chauve et le roi Louis de Germanie (daté A. D. 841), dans lequel le roi de Germanie fit un serment dans la langue française en usage à cette époque tandis que le roi français faisait le serment en allemand de l'époque ; aucun de ces serments ne serait compris dans les deux pays, si ce n'est par des savants ». De même en Italie, le latin du temps d'Auguste était complètement inconnu, même à Rome, par le commun du peuple avant la fin du huitième siècle, et « l'italien moderne ne peut être rencontré beaucoup plus loin que l'époque du Dante, ou quelque six siècles avant l'ère actuelle ».

Cependant, en dépit des preuves du changement des quatre langues sus-mentionnées, celle de la Basse-Bretagne n'a pas souffert à un tel degré. Une ballade bretonne du sixième siècle intitulée « Gerent, Mab Erbin », publiée par le comte de la Villemarqué et comparée par lui à la version galloise comme elle est donnée dans « Le livre rouge de Herghest », un volume contenant les ouvrages de (1) Llywarc'h Hen et Taliessin, est parfaitement intelligible pour les Bretons et les Gallois de l'époque actuelle. Il en est de même en général des autres chants que M. de la Villemarqué a recueillis dans son très intéressant ouvrage « les Poèmes des Bardes bretons du sixième siècle ». Cet homme distingué, quand il visita la principauté de

(1) On peut trouver ce vieil ouvrage curieux à la bibliothèque du collège de Jésus, à Oxford.

Galles, il y a trente ans, établit ce fait, corroboré depuis par beaucoup d'autres, qu'un étudiant breton ayant un peu connaissance de l'anglais et un Gallois comprenant le français peuvent avoir une conversation en breton sans grande difficulté — tous les vieux mots étant les mêmes, bien que, dans l'écriture, ils soient orthographiés différemment.

« Mais », et j'entends de nombreuses réclamations, « qu'est-ce que tout cela a à voir avec les loups et la chasse en Bretagne ? » Qu'importe que la langue bretonne ait ou n'ait pas dépassé la durée d'existence assignée à toutes les langues par Sir Charles Lyell ? La réponse est bien simple : ceci que, par les vieux paysans bretons, la parenté entre la Grande-Bretagne et la Basse-Bretagne est encore conservée avec un sentiment de respect et de fierté ; qu'un Anglais est mieux vu que leurs voisins français plus différents ; et que si un Gallois parlant sa langue natale voyage chez ce peuple primitif, il sera reçu avec amabilité et fêté comme un frère, possédant dans ses veines le vieux sang celtique, cedont ils sont également fiers.

Cette communauté de sang et de langage est une clef pour ouvrir le cœur du Breton ; et si, par-dessus le marché, l'hôte passager en quête de sport porte une blague bien remplie de tabac et en est généreux, il peut chasser à courre, à tir, pêcher où son instinct le conduit, en long et en large dans la Basse-Bretagne. J'en peux parler par expérience, ayant passé deux saisons agréables parmi la population et traversé à la poursuite du gibier ses coins les plus sauvages. Je ne fus jamais considéré comme un intrus et, au contraire, je reçus toujours, partout où je passais, la poi-

gnée de main de l'amitié des paysans propriétaires de ce pays inculte. A la vérité, j'avais ce qu'il fallait; je parlais breton et je me ruinais à moitié en offrant du « Caporal » français.

Ce que nous fîmes ensuite chez M. Gourdin ne mérite pas d'être rapporté; qu'il suffise de dire que Keryfan et moi, quand on déballa le gibier, avions tué presque trois fois plus de bécasses que Kergoorlas et Saint-Prix, qui tous les deux, bien que tirant aussi bien, si ce n'est mieux que nous dans le découvert, n'avaient pas essayé d'entrer au fourré, ni de suivre leurs chiens de toute la journée.

CHAPITRE V

Les principales villes de la Basse-Bretagne, comme Saint-Brieuc, Morlaix, Brest et Lorient, ne manquent pas du confort désirable pour les voyageurs séjournant dans cette région; mais, en général, les petites villes, surtout celles qui sont situées en dehors du réseau fréquenté, n'offrent que de pitoyables abris, même aux hommes capables de supporter la mauvaise installation s'il y a un bon sport; mais elles sont impossibles pour des dames. A Carhaix, comme je l'ai déjà dit, il y a heureusement un très bon hôtel de province, l'hôtel La Tour d'Auvergne. Mais l'hôtelier, M. Marseillier, ayant été autrefois chef de cuisine à bord du yacht du roi Louis-Philippe, a vu plus du monde que les hôteliers en général; fier de son bonnet blanc, travaillant à son fourneau, causant, chantant, faisant sauter des omelettes et confectionnant les plats les plus délicats et les plus savoureux, il fait tout ce qu'il peut pour le bien-être de ses hôtes, et rendre sa maison populaire. Madame, aussi, est une ménagère accomplie, surveillant les servantes, renommée pour la blancheur de son linge, et aussi attentive pour ce qui regarde les chambres à coucher que n'importe quelle femme en Bretagne.

Mais les qualités de Marseillier en tant que cuisini-

nier et hôtelier ne sont pas tout ; c'est aussi un passionné de chasse ; et si par hasard un étranger, voulant chasser un peu dans cette région, s'installe à l'hôtel La Tour d'Auvergne (et nulle part ailleurs dans les Montagnes Noires il ne sera mieux logé), Marseillier, qu'il ait son hôtel plein de monde ou non, prendra son « Faucheux » et lui montrera le terrain favori de la perdrix rouge, les meilleures enceintes pour la bécasse et les fourrés épais d'alentour où l'on trouve toujours le renard, le loup ou le sanglier. Le premier jour que je chassai à tir autour de Carhaix, je gagnai le cœur de Marseillier en déclinant l'honneur d'avoir tué un lièvre qui avait bondi au milieu de nous dans un champ touchant la ville et qu'il avait allumé de ses deux coups en même temps que moi. Il était très mauvais tireur et sa joie en recevant l'assurance de ma part que le lièvre était tombé sous ses coups était débordante ; il partit, disant qu'il serait de retour dans deux minutes, directement pour l'hôtel où, comme je l'ai appris depuis, il vanta son adresse et de suite se mit à la besogne pour nous faire pour le dîner un ragoût du lièvre : de sorte que ce ne fut qu'après deux heures qu'il me rejoignit.

Un mot sur ce ragoût de lièvre dans la confection duquel il n'avait que peu d'égaux et ne fut jamais surpassé : c'était quelque chose comme notre civet de lièvre anglais, mais bien supérieur par son fumet délicat et sa sauce. Cependant il prétendait en avoir appris le secret du chef du yacht de sa Majesté la reine d'Angleterre, quand celle-ci, comme Reine de l'Océan, rendit une visite mémorable à Louis-Philippe et charma le Monarque français par son affabilité,

sa dignité royale. Le vieux Neptune cependant est un dieu qui ne respecte pas les puissances de la terre, quelque élevées qu'elles soient, et il arriva qu'en cette occasion il secoua sérieusement les carènes des yachts royaux : comme le raconte joyeusement Marseillier, c'était sa mission spéciale de faire un mélange chaud de brandy et d'eau pour la reine d'Angleterre qui, reconnaissant la puissance du grand dieu, courait le danger de lui payer le même tribut que le plus infime de ses sujets. Mais heureusement elle fut sauvée par un vigoureux mélange d'eau-de-vie française et de soins de Marseillier.

Après notre journée de diversion dans les fourrés de Ty-Meur — journée qui réconforta surtout le cœur de Marseillier, car c'est lui qui profita de notre chasse, — Keryfan et moi espérions que Saint-Prix aurait conduit sa meute dans les fourrés de M. Gourdin si rapprochés de Carhaix et où il aurait été sûr d'attaquer. Mais les dieux en décidèrent autrement et le louvetier aussi. « Les chiens ont besoin de plus d'un jour de repos après une fatigue inusitée ; et ça ne servirait à rien de conduire une meute épuisée dans des enceintes aussi grandes, aussi fournies de bruyères et d'ajoncs d'un bout à l'autre. »

Aussi, comme il ne faut pas rester sans rien faire, nous autres, les quatre tireurs de la veille, nous organisâmes de suite une partie à Locrist, une contrée de bruyère et de sarrasin qui, au dire de Marseillier, contenait en masse des perdrix rouges et grises.

Aussi au lever du jour au moment où

Le chanteur emplumé Chanteclair
 avait fait résonner son clairon
 Et annoncé au villageois matinal
 que le matin arrivait,

le coach de Kergoorlas retentit sur les rugueux pavés de la vieille ville et attira plus d'un joli bonnet de nuit aux fenêtres ouvertes, comme il traversait la modeste place située devant La Tour d'Auvergne. C'était une matinée froide. La glace dans les ruisseaux craquait sous les pieds des chevaux et l'herbe et les feuilles tombées étaient couvertes de gelée blanche. Le soleil cherchait à percer, mais procurer de la chaleur c'était un mythe, car le vent du nord était vif et froide l'humidité qui s'élevait des feuillages tout autour de nous. A une lieue environ de Carhaix, comme j'étais en train de boutonner le dernier bouton de mon paletot, j'aperçus un spectacle dont le souvenir encore maintenant me fait frissonner jusqu'à la moëlle des os.

C'était un homme nu jusqu'à la ceinture qui, s'appuyant sur la borne kilométrique de la route, s'y frottait le dos et les épaules ; puis pour calmer l'irritation causée par ce procédé employé pour le débarrasser des parasites, il se roulait énergiquement dans l'herbe mouillée. Si sa peau n'avait été aussi épaisse que celle d'un blaireau, il se la serait arrachée contre la pierre, car alternativement il se relevait et se frottait à nouveau effectuant ainsi une opération dégoûtante. Comme Kergoorlas, à mon exclamation d'horreur, avait ralenti l'allure de son attelage, nous reconnûmes tous l'homme qui dans Carhaix était bien connu sous le

nom de « le Grand Loup », un grand et vigoureux vagabond qui n'avait jamais travaillé une heure dans sa vie, mais qui subsistait de rapine et de la charité déplacée des étrangers, lesquels, le voyant dans l'état de Lazare, couché du matin au soir à la porte de l'hôtel demandant du tabac à tous ceux qui entraient, ne faisaient par leurs dons qu'encourager sa paresse et son vagabondage, qu'il avait pratiqués pendant si longtemps ; c'est bien fréquent dans le pays. Keryfan lui donna quelques sous l'engageant à acheter du savon et lui insinuant que cela lui servirait davantage que de se frotter contre tous les menhirs de Carnac.

Se relevant sur l'herbe il envoya des remerciements aussi longs que ceux d'un moine italien mendiant et probablement aussi profitables ; puis, levant les yeux comme un loup affamé, il dit : « Oui, mais le savon ne remplira pas mon estomac vide ; voilà mon besoin principal. » Keryfan fut à nouveau apitoyé et la requête du misérable était si pressante que de suite un pain et un saucisson tombèrent dans ses mains tendues.

Locrist est situé dans une vallée au confluent d'un petit ruisseau et de la rivière de Carhaix ; l'entourage des bois en faisait un des coins les plus pittoresques du voisinage. Le petit hameau cependant ne se compose que d'un moulin et d'une ou deux pauvres maisons ; de sorte que on ne pouvait s'y installer, pas plus les hommes que les chevaux. Il fallut donc envoyer l'attelage à Callac, une petite ville près de la forêt de Dualt, à deux lieues plus loin que Locrist, sur la route à l'est entre cet endroit et Guingamp.

Nos arrangements furent vite pris : Saint-Prix et

Kergoorlas, qui avaient une revanche à prendre, iraient sur la rive droite du ruisseau tandis que Keryfan et moi nous battrions le terrain sur l'autre coteau de la vallée. De cette manière nous devions tous tirer un grand avantage, nous ménagions nos jambes en évitant de poursuivre les compagnies qui continuellement dans leur premier vol passaient et repassaient le ravin qui nous séparait. Les perdrix rouges avaient l'habitude de faire cette manœuvre. Levées d'un côté elles passaient de l'autre invariablement et puis, profitant d'un monticule — comme un renard qui se sert des mouvements du terrain pour mettre un écran entre lui et les yeux qui pourraient le voir — elles retraversaient la vallée pour gagner presque sûrement une pièce d'ajoncs située à un champ ou deux de l'endroit d'où on les avait levées. Mais en gardant les deux côtés du vallon en même temps, nous renversions leur tactique, et cela en ne dérangeant la chasse que par le bruit de nos fusils ou le travail de nos chiens. Quand les oiseaux se posaient, un chapeau élevé au haut du bras dans la direction servait de sémaphore pour indiquer la place exacte. Donc pas un mot, ce qui faisait que les perdrix ne couraient pas devant nous au bruit des voix.

Aucune région ne peut surpasser ce coin de Bretagne au point de vue de la voie. Avec l'herbe et la bruyère, il y a de la portée par terre et de chaque côté ; de plus l'humidité de l'air maintient longtemps l'odeur du gibier sur le sol et sur la végétation. Sans exagérer j'ai vu un pointer breton à bon vent trouver une compagnie de perdreaux stationnant dans une pièce de blé, à plus de cinq cents mètres de l'endroit

où il en avait eu vent pour la première fois. Au moment où nous étions, c'était un plaisir de voir comment un joli et bon vieux chien, nommé Mars, trouvait ces oiseaux à une distance au moins égale. Le nez haut (les pointers bretons ne fouillent jamais), il marchait droit, comme un corbeau dans son vol, à travers un grand champ, s'arrêtait un instant sur le talus, traversait le champ suivant, s'arrêtait encore sur le talus, traversait un troisième champ, puis un quatrième ; à la fin, sur le sommet du cinquième talus, il arrêtait ferme, la tête droite, la queue raide dans une attitude digne du ciseau de Phidias. Une compagnie de perdreaux reposait dans le chaume à moins de vingt mètres de son nez. Keryfan en tua deux ; quant à moi, comme j'avais été essoufflé pour avoir suivi le chien, mon pied glissa en grim pant le talus et avant que je fusse remis les oiseaux étaient hors de portée. Je ne me laissai pas aller au découragement ; moins de deux minutes après le chapeau de Kergoorlas s'abaissa et nous comprîmes par ce signal que la compagnie s'était remise dans un fourré dans le vallon en dessous de nous. Nous nous dirigeâmes rapidement de ce côté et à peine avions-nous escaladé le talus dominant le bois que Mars et Diane rencontrèrent et marquèrent l'arrêt à quelques pas de la lisière. Les deux chiens avaient été dressés à forcer l'arrêt au commandement, et un seul mot de Keryfan les faisait se précipiter dans le piquant où les oiseaux étaient réfugiés. Ils s'envolèrent de suite. De nouveau Keryfan en tua deux, tandis que moi je n'en tuai qu'un de mon second coup.

Il y avait un certain nombre d'arbres abattus ayant

encore leurs feuilles dans l'enceinte; et comme Keryfan annonçait qu'il avait fait coup double, je ne pus m'empêcher de l'applaudir : « Bravo ! Baron ! je n'ai jamais vu chasseur et chiens aussi bien travailler. »

« Doucement, Frank, dit-il; attendez que je les aie ramassés; les deux oiseaux doivent courir et les chiens vont avoir un dur travail. Les perdreaux rouges dans un fourré pareil sont plus difficiles à atteindre à pied qu'au vol. »

Il avait à peine fini de causer que Diane, remuant sa courte queue et exprimant la satisfaction, grimpa le talus portant mon oiseau mort, sa tête et ses pattes pendant de chaque côté de sa mâchoire sans qu'une plume fût froissée dans sa gueule délicate. Elle le déposa doucement dans la main de Keryfan.

De nouveau sur l'ordre de son maître elle retourna au fourré, comme si elle savait qu'il y avait encore du gibier à rechercher. J'entendais Mars occupé à une poursuite active et faisant craquer les branches; mais Diane connaissait trop bien sa besogne pour intervenir dans son travail. Elle avait à faire elle-même et semblait instinctivement le comprendre — résultat sans doute d'une grande sagacité et d'un entraînement soigné. — Les battues et les rabatteurs sont des abominations. « Procul, o procul este, profani ! Donnez-moi une heure avec des chiens pareils à ceux de Keryfan et je m'en souviendrai avec plaisir jusqu'à mon dernier jour. » Au bout de deux minutes chacun des chiens revint avec une perdrix vivante dans la gueule. Comme la première fois, Diane courut directement à Keryfan et littéralement lui mit l'oiseau dans la main; mais Mars ne fut pas si docile. Fier de

sa capture, et portant haut la tête, il marchait en cercle autour de son maître manifestant de toutes les façons sa joie de sa réussite. Jamais je n'ai vu de si beau travail et de spectacle plus agréable. Keryfan pouvait vraiment être fier de son couple de chiens et on pouvait lui pardonner de croire que ses chiens étaient sans défaut parmi les chiens de la Bretagne.

Un an seulement après, Mars et Diane devinrent ma propriété. Keryfan avait reçu un coup qui lui avait fait renoncer au fusil pour le reste de sa vie. Son serviteur Pastor en même temps confident, garde, piqueur, page et ami, eut la tête fracassée par un Anglais maladroit qui, en tirant des perdreaux, les manqua, mais tua l'homme. Connaissant combien j'appréciais ses chiens il m'écrivit la lettre suivante après ce triste événement.

Mon cher Frank.

Vous apprendrez avec chagrin les tristes nouvelles que renferme cette lettre. Hier, mon pauvre Pastor a été tué à la chasse. Il accompagnait un novice qui, jouant avec ses détonations de fusil, le tua à la place d'un oiseau. Je suis tout désorienté de cet accident, car comme vous le savez, Pastor était mon bras droit en tout, un honnête homme et un ami que je ne pourrais remplacer actuellement.

J'ai décidé de ne plus chasser au fusil. Aussi, si Mars et Diane peuvent vous rendre service acceptez-les je vous prie de

Votre vieil ami.

KERYFAN.

Une qualité supérieure chez les pointers bretons : c'est leur manière d'aller aux fourrés les plus épais et d'y travailler des oiseaux comme un fox hound

travaille un renard. Ils n'ont pas certainement la peau aussi fine que les pointers espagnols ou anglais ; mais bien qu'ils n'aient pas le poil fort ou long comme les setters ou les épagneuls, leur fourrure est épaisse et serrée et bien adaptée au pays où ils ont à travailler. Ils ont probablement quelque infusion de chien courant ; leurs oreilles longues et pendantes, leurs crânes hauts, et leur habitude de donner de la voix en poursuivant un lièvre indiqueraient une certaine affinité avec le chien courant ; et s'ils en descendent, leur courage à fouler les fourrés les plus épais s'expliquerait aisément de la sorte.

Il peut être admis et en tout cas c'est un sentiment patriotique de croire qu'aucune nation dans le monde entier ne comprend l'élevage et l'entretien des chiens aussi bien que nous.

Les chiens et leurs races variées
et leurs usages non moins variés.

Cependant le pauvre ignorant paysan de la Basse-Bretagne, le braconnier qui gagne sa vie par la chasse, tirant sept jours de la semaine et tirant « partout », dresse pour son usage personnel un pointer bien supérieur, à beaucoup de points de vue, aux chiens parfaitement entraînés que l'on rencontre dans nos champs de navets ou dans les moors à grouse. Le premier suivra un lièvre comme un chien courant ; mais on le lui a appris et on l'y encourage. — C'est une qualité essentielle pour garnir le garde-manger. Par ailleurs, comme on l'a déjà établi, il foncera dans le fourré le plus épais, ne mettra pas le nez à terre en suivant des oiseaux, et par-dessus le marché rap-

portera parfaitement le gibier blessé sur terre et dans l'eau. S'il n'avait pas ces talents, surtout le premier et le dernier, il serait sans valeur pour le braconnier dans ce pays-ci. Cependant *suum cuique* est la meilleure solution : il est certain que le pointer anglais à peau fine, distingué, dressé, est inutilisable en Basse-Bretagne ; et probablement le chien plus rustique de cette contrée ne pourrait être employé pour le travail rapide et le joli style réclamés dans la nôtre.

Malheureusement, il y a une pratique qui défigure les pointers bretons ; en considération des fourrés qu'ils sont obligés de battre, il y a un avantage certainement ; mais d'un autre côté, elle détruit l'apparence et la dignité du chien en action : la queue, cet indicateur des pensées du chien, cette langue silencieuse qui indique ce qu'il éprouve, est coupée chez le chien en bas-âge et on ne lui laisse qu'un moignon à peine aussi long que celui d'un chien de berger de Salisbury. Honte au braconnier pour son mépris de la beauté du pointer et de ses mouvements gracieux. Il vaudrait mieux lui couper les oreilles, comme nous le faisons à nos fox hounds, que de mutiler la queue d'une façon si barbare.

La première opération rendrait bien plus de services et en même temps ne défigurerait pas tant le chien. Quelle triste figure ferait un pointer à queue courte à côté de ces grands animaux exposés dans cette classe à nos expositions nationales de chiens ! Cependant dans le pays rude et couvert de Bretagne, le dernier, comme je l'ai affirmé, ne pourra soutenir la comparaison avec son congénère plus rustique. Il ne

vaudrait rien pour le travail pénible demandé à un pointer dans cette contrée.

Revenons au sport. Ce fut à notre tour de manoeuvrer le chapeau ; les cinq oiseaux qui restaient étaient réunis dans des genêts sur le côté opposé de la vallée ; mais avant que Kergoorlas et Saint-Prix aient pu atteindre l'endroit, un hardi paysan, vêtu d'une peau de bique brune, s'élança du bas de la vallée d'où il avait certainement surveillé nos opérations et, avec l'aide de son chien à queue courte, leva les perdrix une à une et en tua quatre sur cinq avant que nos amis aient atteint la clôture. C'est un pays de liberté et d'égalité — du moins tel le disent les chansons françaises — et certainement si un pauvre paysan braconnier a pu prendre cette liberté comme il le fit impunément, il doit y avoir quelque chose de vrai. Il venait de tuer le quatrième oiseau quand Kergoorlas et Saint-Prix arrivèrent devant lui ; et loin de paraître surpris ou conscient d'avoir fait une chose qu'il n'avait pas droit de faire, il leva son chapeau à larges bords et commença à blaguer Saint-Prix qu'il connaissait certainement, lui disant qu'il arrivait trop tard pour partager sa chance. « Mais, venez, dit-il avec beaucoup de calme, vous ne serez pas déçu ; il y a des perdrix grises et rouges en masse dans cette vallée, et si vous me suivez vous brûlerez toute votre poudre et remplirez votre carnassière avant midi. »

Saint-Prix, l'un des plus fiers représentants de la vieille noblesse bretonne, lui dont la mère avait été dame d'honneur de Marie-Antoinette, lui un légitimiste de vieille roche, supportait difficilement la familiarité du paysan. « Vous suivre, dit-il, avec réflexion,

non ; nous ne demandons ni votre conduite, ni votre compagnie. Allez votre chemin et nous le nôtre. »

Pas du tout déconfit par cette rebuffade, l'homme, qui était réellement un bon vivant, dit en plaisantant : « Bien, monsieur de Saint-Prix, si vous prenez mal mon offre, je vous quitterai certainement ; mais rappelez-vous que si vous avez besoin de mes services en quoi que ce soit, je ne serai pas éloigné de vous pendant toute la journée. » Ayant dit, il leva son chapeau, siffla son chien et disparut derrière la clôture.

Telle était sa tactique, comme nous l'apprimes plus tard. Il comptait sur le travail des autres pour remplir son sac et vivait ainsi qu'il disait « comme le lion, sur la proie chassée pour lui par les chacals qui venaient dans la vallée de Locrist ». Plusieurs fois, quand je vins chasser seul dans ces environs, je remarquai que mes premiers coups de fusil amenaient le lion ; ayant toujours une ample provision de tabac, je n'eus pas de difficulté pour m'assurer ses bons services et pour obtenir de lui qu'il me montrât la remise des compagnies levées sur les coteaux voisins. C'est le nom donné aux abris, quels qu'ils soient, dans lesquels se retire le gibier quand il est dérangé ; et comme tout le terrain, en dehors de quelques pièces éparses d'avoine ou de sarrasin, est un composé de genêt, de bruyère et d'ajonc, un chasseur seul, s'il ne connaît la remise et sans un marqueur, peut aussi bien s'en retourner. Il voit une compagnie une fois et ne la revoit plus jamais. Il aurait plus de chance de retrouver un coq noir dans les ravins de Benvoirlich qu'un perdreau rouge dans de telles circonstances.

Kledan ou Kledan-Kam, à cause qu'il boitait, c'était le surnom du braconnier, était arrivé à cette connaissance par une manière habile et particulière à lui. Etant incapable par son infirmité d'un travail pénible, à défaut de vrais chacals, il avait l'habitude d'envoyer sa femme et son chien battre les coteaux environnants et les terrains cultivés ; quant à lui, perché sur quelque tertre dominant la vallée, il surveillait la direction des compagnies dérangées par ses aides et ainsi notait la remise, près ou loin, vers laquelle il se rendait. Par suite, pour trouver le gibier, il valait mieux qu'une douzaine de chiens ; et si à la fin de la journée une pièce d'un franc et un couple de perdreaux venaient s'ajouter aux deux onces de tabac qu'il convertissait en quelques heures en fumée et en cendre, le pauvre Kledan était incroyablement heureux. Nous devinmes peu à peu de grands alliés ; si bien que si je ne venais pas une fois par semaine dans la vallée de Locrist, il se plaignait de mon absence ; et quand je me préparai à partir, on aurait pu croire que Kledan perdait son plus cher ami sur la terre.

« Sans ma femme et mon chien, disait-il tristement (il les réunissait toujours et je ne sais pas encore lequel des deux il préférait), sans ma femme et mon chien je traverserais la mer demain et serais votre garde-chasse en Angleterre pour le restant de mes jours. Mais ils auraient bientôt besoin de pain s'ils me perdaient ; et cela m'enchaîne à Locrist. »

Pauvre Kledan ! Il ne se doutait pas qu'il aurait été comme un poisson hors de l'eau dans la situation de garde anglais, les tournées de nuit ne lui auraient pas si bien été que la chasse des perdrix rouges et le jeu

du lion vis-à-vis des chacals qui visitaient sa vallée natale. Son indépendance invétérée aurait aussi étonné un étranger en chasse. Je le quittai peu après avec beaucoup de regrets ; mais ma mémoire me le représente souvent comme un paysan breton, vigoureux, alerte, aussi caractéristique que personne.

Environ trente couples de perdrix, rouges et grises, six bécasses et un lièvre ou deux étaient tombés sous nos coups des deux côtés de la vallée, quand un incident survint, qui troubla quelque peu notre sport et rendit Saint-Prix furieux pour le reste de la journée. Le pointer favori de Kergoorlas, en sautant du haut d'un talus, tomba sur un piège à loup qui, se refermant, lui emprisonna les deux pattes de devant. Elles furent brisées instantanément ; et un coup de fusil de son maître, puisqu'il n'y avait pas d'autre solution, vint mettre fin à ses souffrances. Tout le monde pleura le chien ; mais Saint-Prix, en tant que louvetier du district, déplorait la pose du piège : ni Sir Watkin, ni Russell, ni Meynell ne furent aussi jaloux de la vie d'un renard qu'il ne l'était de celle d'un loup ; et son dépit, d'avoir découvert que l'on avait piégé dans sa région favorite de chasse, éclata pendant un jour ou deux comme les éruptions d'un volcan. Kledan, paraissant à ce moment sur le haut du talus et nous rejoignant excita naturellement les soupçons de Saint-Prix ; et il invectiva vigoureusement le braconnier. Celui-ci cependant nia énergiquement connaître le piège ; et pour montrer sa sincérité offrit spontanément de l'enlever et de le jeter dans un trou profond de la rivière. Cette proposition fit sourire Saint-Prix qui lui dit : « Vous pouvez le faire si cela vous plait ;

mais vous l'aurez repêché demain matin avant le lever du jour. »

« Je n'ai jamais piégé et jamais essayé de piéger un loup dans ma vie, dit Kledan fièrement ; mais je ne sais ce que je ferai plus tard, puisque vous refusez de me croire. »

Saint-Prix l'avait grandement vexé et je crois lui avait fait injustice ; car, ainsi que je l'ai découvert après, Kledan ne craignait aucun homme et aurait dit la vérité en face de la mort elle-même. Il est inutile de conjecturer maintenant comment cette discussion aurait pris fin ; mais au moment où le ton était le plus élevé entre Saint-Prix et le braconnier, un paysan apparut dans le champ se hâtant vers nous et signalant qu'il avait quelque chose à communiquer à l'un de nous. Il se dirigea vers le ouvrier et, levant son chapeau respectueusement, lui demanda son aide immédiate à Tréfranc. « Car, dit-il, les loups nous mangent. Il y a deux jours, ils ont tué ma vache en plein jour et hier soir ils ont saisi un cheval par la gorge et l'auraient tué en une demi-minute si je n'étais arrivé à son secours et avais dispersé les bêtes ; quoi qu'il en soit, ils lui ont arraché la peau depuis la gorge jusqu'au poitrail. Aussi, Monsieur, ne tardez pas. »

Saint-Prix lui donna une pièce de cinq francs et réjouit le cœur du pauvre diable en disant : « Demain matin mes chiens seront aux Rochers de Tréfranc à huit heures et si loup-garou se montre, gare à sa peau. »

CHAPITRE VI

« La meute de loup aux Rochers de Tréfranc demain à 8 heures. » A peine cette promesse était-elle faite que le paysan reconnaissant s'en retourna, aussi vite que ses lourds sabots le lui permettaient, pour annoncer la bonne nouvelle dans les hameaux environnants. Par monts et vallées, à travers la campagne sauvage il courut comme Malise portant la croix quand Vich-Alpine réunit les clans des montagnards au rassemblement de Lanric-Mead. Pas un hameau ni une hutte à plusieurs lieues à la ronde qui ne connût le rendez-vous et ne répondit au cri du paysan : « Guerre à mort au loups ! » Pas un recoin qui n'envoyât un représentant hardi pour détruire le lâche voleur qui anciennement ou récemment avait rapiné à tour de rôle chez chacun et apporté à tous la misère ou la gêne.

Celui qui veut voir la population celte de la Basse-Bretagne dans sa rude simplicité, — naturelle, sauvage, non changée par le vernis de la civilisation moderne — n'a qu'à aller à une chasse au loup ; le paysan, dont le sang bout, par son costume, par ses actions, représente complètement l'aspect et le caractère de nos ancêtres tels qu'ils sont décrits par Tacite

et par les auteurs antérieurs. Vêtus d'un manteau de peau de bique, les membres inférieurs protégés par de la toile en forme de « bragues » spacieuses ou modelées sur les jambes, les pieds nus dans des gros sabots de bois garnis de paille, les cheveux bouclés et longs, comme s'ils n'avaient jamais connu les ciseaux ou le peigne, tombant par derrière sur leurs épaules, ils présentent l'aspect véritable des anciens Bretons comme ils ont dû être avant la période de l'Heptarchie saxonne. Voyez es en chasse, leur arme est un gourdin ou un épieu, s'ils ne sont pas assez riches pour avoir un fusil, et leur gibier est le loup ! Ils sont vraiment des sauvages ; leur passion est soulevée et l'instinct naturel de la chasse se révèle de toute façon et convertit le pacifique paysan breton en un Huron sauvage ou un Indien « aux pieds de corbeau ».

Son cri de « A'hr bleiz, a'hr bleiz ! » n'a rien d'humain, quand le loup est lancé. Le but certainement est d'encourager les chiens et d'effrayer le loup ; que le résultat soit meilleur pour ceci que pour cela, on peut en juger par le ton âpre et antimusical qui accompagne chaque coup de fusil. Il se pousse à travers ses dents et le son de « A'hr bleiz, a'hr bleiz ! » résonnant à travers les bois est suffisant pour terrifier le loup le plus courageux ; et si un étranger entend ces hurlements, il en reste impressionné pendant de longs jours.

Ordinairement le louvetier ne donne pas connaissance du rendez-vous de la meute de loup aux paysans éloignés ; c'est seulement quand un loup ou une portée de loups deviennent particulièrement audacieux et malfaisants qu'il jette le cri de guerre aux

alentours et toute la contrée est rassemblée pour venger le carnage et en arrêter les progrès.

En ces occasions, comme on peut le supposer, la beauté de la chasse est contrariée par le vacarme et la confusion qu'accompagnent les chiens de tous les côtés ; le danger produit par les coups de fusil tirés inconsidérément est souvent sérieux et Saint-Prix, comme les autres maîtres d'équipage, est considérablement gêné par son assistance mélangée et indisciplinée.

C'était par un joli matin de chasse que l'on se rassembla à Tréfranc. Pas de gelée blanche, pas de gouttes aux branches. Il soufflait un léger vent d'ouest, les nuages étaient hauts et tout annonçait un beau temps et une bonne voie.

« S'il n'y a pas plus d'un loup à avoir fait tout le dégât, dit Saint-Prix, comme nous approchions du bouquet de hêtres qui domine le petit hameau de Tréfranc, il aura de la peine à débucher avec sa peau entière. »

Son œil expérimenté avait découvert à une demi-lieu un cordon de paysans entourant les points du fourré où les loups pointant vers Duall avaient l'habitude de débucher autrefois.

« Ce leur sera en tout cas une rude épreuve, dit Keryfan, remarquant la foule. Je souhaite que la peau du loup ait seule à souffrir dans cette circonstance. Pour moi je prendrai soin de m'écarter de ces mousquets, je ne voudrais pas en recevoir une blessure ; ce serait une fin peu glorieuse d'être roulé par un paysan à la place du loup. »

« C'est parfaitement juste, dit Saint Prix, suivez les

chiens de près, c'est la manière d'avoir le plus de chances pour échapper à un coup de fusil. Le loup ordinairement court à quelque distance devant eux ; là où il sortira, là sera la mitraille. »

C'était pour moi qu'il donnait cet avis, car, à part Saint-Prix, personne n'avait vu tuer autant de loups en Bretagne que Keryfan et Kergoorlas ; tandis que c'était la première fois que j'assistais à une chasse avec des paysans. Le louvetier avait à peine fini de parler que Louis Trevarreg, le plus malin de ses piqueurs, sortit rapidement du bois, conduisant par la botte le vieux Tonnerre, le fameux limier. Soulevant respectueusement son chapeau, Louis nous informa qu'il avait brisé sur un couple de vieux loups à la traversée du ruisseau dans la vallée au nord ; que Tonnerre lui avait presque arraché le bras en voulant suivre la piste et qu'en amenant la meute il osait dire qu'en moins d'une demi-heure les animaux seraient debout.

« Je pensais bien qu'il devait y avoir plus d'un loup à Tréfranc, dit Saint-Prix, pour avoir causé tant de dégâts. Ces animaux ne tuent pas en général s'ils sont seuls. »

La meute composée ce jour-là de douze couples de chiens seulement, juste les deux tiers du lot employé pour des occasions moins dangereuses, était au repos sur la bruyère à une centaine de mètres de nous, mais sous le vent du bois où nous devions attaquer. Mais quand les chiens entendirent la voix du louvetier, le fouet et les efforts des piqueurs ne les empêchèrent point de se précipiter vers lui pour lui souhaiter la bienvenue ; étant donné qu'ils étaient cou-

plés, ce fut un miracle pour moi qu'il n'y ait pas eu d'accident, tellement ils passaient dans les jambes de son cheval, passant même sous ses sangles. Mais Saint-Prix, qui avait une caresse pour l'un, un mot aimable pour l'autre, était enchanté de cette démonstration, ne prenait pas garde, son cheval non plus, au bruit et au mouvement des chiens. Comme je m'étonnais de la tranquillité de son hunter, il me dit avec un sourire. « Oh ! Barbe-Bleue, quand je suis sur son dos, a mieux à faire qu'à frapper un chien ; mais abandonné à lui-même, et sans une main sur la bride, c'est la brute la plus dangereuse qui ait jamais accompagné une meute. » J'ai souvent entendu l'immortel Jack Russel, le plus fin observateur de chiens, dire que ce n'est pas l'homme qui les nourrit ou l'homme qui les fait chasser en campagne que les chiens aiment le mieux ; mais l'homme qui ouvre le chenil et leur donne la liberté ; ici c'était une exception. Saint-Prix ne donnait pas à manger à ses chiens, ne leur ouvrait pas la porte du chenil ; il les conduisait et les encourageait à la chasse. Et cependant, indubitablement, c'était à lui qu'ils faisaient le plus de joies. Pas un chien ne fit attention à un piqueur, depuis ce moment jusqu'à la fin de la journée.

« Lâchez six couples, dit Saint-Prix aux piqueurs, et gardez le reste couplé jusqu'à ce que vous entendiez ma trompe ; si je sonne le loup, lâchez tout. »

Saint-Prix en avait ainsi ordonné, car il savait que les bois de Tréfranc étaient très vifs en renards ; et le résultat en démontra la nécessité. Nous trottâmes avec les chiens découplés, Louis Trevarreg nous guidant, vers la rive du ruisseau où les loups avaient

laissé leurs traces avant de s'enfoncer dans le fourré.

A une centaine de mètres de l'endroit, les chiens, prenant le vent, s'élançèrent en avant et donnant de la voix tous en même temps bondirent comme des flèches dans le bois et disparurent à toute allure. Je remarquai dans l'attitude de Saint-Prix un signe de contrariété. Pareil à une statue et muet, il cherchait à écouter un changement dans la voix des chiens. Ils couraient alors sur le coteau et se dirigeaient vers le plus épais fourré de la vallée. Une ou deux fois il se tourna vers moi et marqua de la tête un geste d'approbation, disant : « Tout va bien maintenant, et ils l'auront bientôt mis debout. » Deux fois aussi il leva sa trompe pour donner le signal ; mais comme, avec sa finesse d'oreille, il distinguait que, malgré la chaude menée, le loup n'était pas encore sur pied, il remit sur l'épaule son instrument, utile mais bizarre. Je pensai à ce moment à ce que diraient nos maîtres d'équipage s'ils étaient contraints par la mode de porter de semblables trompes ; et je dénombrerais les fractures et les contusions qu'ils recueilleraient par l'encombrement d'instruments de métal aussi lourds attachés à eux, dans une chute. Comment Saint-Prix y échappait quand lui et son cheval galopaient à travers les trous, les fossés, les quartiers de granit, a toujours été pour moi un mystère. Certainement quelque ange gardien veillait sur lui.

Pan, pan, pan ! partant de la colline au-dessus et le sifflement de lingots fendait l'air à quelques mètres au-dessus de nos têtes me tira de ma distraction momentanée : puis, de suite, des cris sortant de nombreuses gorges d'airain : un renard, un renard ! ré-

sonnèrent à mes oreilles. Les chiens l'entendirent et se turent immédiatement. Saint-Prix, pâle de rage, s'élança sous bois, se dirigeant vers le quartier où les hurlements continuaient. Aucun valet de chien dans le monde entier, pas même Jack Goddard dans l'âge doré de l'Heythrop, n'aurait pu joindre plus vite les chiens et réparer la faute. Ayant traversé les buissons au moment voulu et rejoint les chiens de tête, d'un coup de trompe il réunit autour de lui les six couples comme avec une baguette magique ; et avant qu'ils aient pu avoir connaissance de la voie sur laquelle les paysans les appelaient, il les enleva au petit galop et en quelques secondes les remit sur la voie dont ils avaient été détournés. S'ils avaient chassé le renard, les loups, sans aucun doute, se seraient défilés et notre sport gâté pour toute la journée. Les paysans eux aussi auraient été bien ennuyés du résultat de leur conduite malencontreuse. Un loup, avec un bon départ pour lui et un fort éloigné comme la forêt de Dault pour objectif, est aussi difficile à atteindre que le renard le plus sauvage débouchant d'un pic de Dartmoor. Cependant tout est bien qui finit bien ; chaque chien reprit son ouvrage et le fourré retentit d'une belle musique. La trompe de Saint-Prix se releva et s'abaissa encore ; mais c'était seulement le rapprocher, et le louvetier ne donna pas encore le signal.

Les chiens, nous tournant le dos, se dirigeaient vers un ravin rocailleux garni de broussailles épineuses et de clématites sauvages au travers desquelles il était impossible de passer à cheval. Deux fois je fus arraché de ma selle et mes habits étaient en lambeaux ; les clématites s'enchevêtraient dans les broussailles for-

maient un réseau aussi difficile à traverser que les haubans d'un navire; il m'aurait fallu un coutelas pour me frayer un chemin à travers. Saint-Prix, cependant, avec sa cape de chasse et son vêtement de velours vert, broussait comme il pouvait et je pouvais le voir entre moi et la ligne du ciel combattant hardiment, mais il était comme moi à quelque distance en arrière des chiens. Sans tenir compte de l'avis du louvetier de piquer aux chiens, Keryfan et Kergoorlas, comme je le découvris après, avaient évité ce passage et, traversant un espace plus découvert, avaient rejoint les paysans sur la colline opposée.

Je venais de sortir d'un fouillis de clématites où j'avais failli être étranglé, quand je vis Barbe-Bleue campé sur ses hanches et Saint-Prix empoignant sa trompe; au même instant, les chiens ayant la tête tournée vers moi, le ton plus colère et plus aigu de leurs voix me fit comprendre que le loup était debout et qu'ils le poussaient dur à l'entrée du ravin. Et aussitôt la Fanfare du Loup sortit de la trompe du louvetier et en réponse au signal, au moins une demi-douzaine de trompes partant de différentes directions entonnèrent le lancer. Alors le relais, les six couples réservés furent lâchés en tête; avec les chiens, les trompes et les échos, la vieille forêt de Tréfranc était vraiment en liesse. Si Diane avait été là, elle aurait été rendue folle de joie par cette harmonie sylvestre; et si la déesse avait vu Keryfan, profitant de la déclivité de la colline, se précipiter à travers le fourré, perçant les clématites comme de la toile, ses projets antimatrimoniaux se seraient envolés comme un nuage d'été et elle lui aurait donné son cœur pour tou-

jours. Mais, pour être véridique, si Vénus elle-même avait été là, je doute que, dans le moment, Keryfan l'eût regardée une seconde fois; si forte et si pure est la passion de la chasse, quand elle est allumée, qu'il n'est pas vrai que « l'amour est le maître de tout ». Pendant une grande heure, les chiens semblèrent collés à leur proie, chargeant toujours dur quand le fourré le leur permettait; cependant aucun loup n'avait été vu par personne et on ne pouvait savoir s'il y en avait un ou deux devant les chiens. Cependant, ce doute fut promptement dissipé. Une longue et étroite bande de bruyère se trouvait dans la direction de la chasse et le bois formait comme une péninsule loin de l'enceinte. L'animal que les chiens chassaient devait donc forcément traverser ou retourner voie par voie et alors se trouver en face des chiens et des chasseurs à cheval.

Ensemble, et côte à côte, deux grands vieux loups bondirent à travers la bruyère dans un galop long et aisé comme une paire de leaders appareillés sur le vieux mail Quicksilver. Auraient-ils prévu qu'en évitant Charybde ils tomberaient sur les mâchoires des chiens de Seylla, aucune puissance n'aurait pu les forcer à abandonner la forteresse de Tréfranc. Là, en effet, s'ils n'étaient pas chargés de viande fraîche, ils pouvaient défier les chiens les plus courageux de la chrétienté pendant longtemps; mais ils étaient à faux vent et bien que prudents et débais, c'était au-dessus de leurs yeux, de leurs oreilles ou de leur nez de découvrir cinquante paysans placés à de courts intervalles sur le bord de l'enceinte et armés pour les détruire.

La fusillade fut épouvantable, mais à peine moins assourdissante que les cris et les hurlements poussés par les paysans à la vue de leur ennemi. Un loup tomba mort, percé de lingots, mais l'autre, certainement blessé sérieusement, fit demi-tour et, se faufilant dans les broussailles et passant inaperçu, réussit à regagner le fourré sans autre difficulté.

Le danger de cette fusillade était sérieux, même pour les chasseurs qui suivaient les chiens, Keryfan, malgré ses précautions reçut une balle dans le bras, mais, grâce à son épais vêtement et à la distance, ce fut seulement une écorchure qui saigna et ce fut tout. Deux des paysans étaient en plus mauvais état : l'un portait sa jambe comme s'il était sérieusement blessé, tandis qu'un autre était couché sur le côté de la bruyère, criant tout haut. Il y eut bientôt un rassemblement autour de lui. Chacun s'empressait pour lui porter secours, mais aussi chacun s'efforçait de rejeter sur son voisin la cause de l'accident. Chacun jurait qu'on retrouverait son propre projectile dans le cadavre du loup. En m'approchant pour reconnaître la gravité de la blessure, je ne fus pas peu étonné de reconnaître dans le patient Kledan Kam le braconnier ; mais bien qu'il eût une coupure dans les parties grasses de son individu et que cela saignât beaucoup, le projectile n'était pas resté dans la plaie, aussi je le réconfortai en lui donnant une goutte de brandy et en l'assurant qu'il serait sur pied dans peu de jours. Quand sa douleur fut un peu apaisée et qu'il eut reconnu en moi un des chasseurs de Locrist de la veille, ses pensées revinrent de suite à l'accusation portée contre lui par Saint-Prix d'avoir tendu le piège

à loup : « Je vous assure, Monsieur, me dit-il, j'aime trop la chasse du loup avec un fusil et des chiens pour avoir placé un piège et le refus de M. de Saint-Prix de me croire m'a blessé plus profondément que ce maudit lingot ; dites-le-lui. »

Pendant une heure, après la mort de la bête, des fanfares de trompe proclamèrent la victoire aux alentours. Les chiens assis et de temps en temps allant saisir, la gorge du loup dans leurs mâchoires hurlaient en mêlant une note sauvage aux joyeux sons des instruments. Le but de Saint-Prix était évidemment de laisser reposer ses chiens. Autrement, il aurait plus fait attention aux réflexions des paysans et aurait poursuivi de suite le second loup ; d'autant plus que, redoutant probablement une lutte avec le formidable adversaire, il espérait que le loup ferait sang jusqu'à la mort et que ses chiens le trouveraient dans quelque ravin impénétrable de la grande enceinte. Si telles étaient ses pensées, il était dans le vrai, bien que, je le confesse, je partageasse l'impatience des paysans excités.

Le bombardement des loups me rappela une scène, qu'il y a de nombreuses années je vis souvent sur la côte sud de Devon. Entre les côtes abruptes du côté est de Dartmouth-Harbour et Start-Point, s'étend une baie de sable sur une distance de plus de deux milles ; au fond de cette baie, c'est-à-dire du côté de la terre, un lac d'eau douce appelé Slapton Lea court parallèlement à la mer et en est séparé seulement sur toute sa longueur par une étroite bande de sable. La Lea alimentée par deux ruisseaux à truites, venant des vallées au-dessus, et ne tarissant pas, abonde en

brochets, perches, gardons et anguilles ; et en hiver la sauvagine, surtout les foulques élevées dans les jones, y pullule. Le principal propriétaire est sir Lydston Newman, bien qu'une portion du lac à l'est appartienne à M. Toll ; mais cette portion, toute couverte de longs roseaux et de plantes aquatiques, bien que très propice pour l'élevage, n'est pas aussi pratique pour le passage des bateaux que la portion ouest plus grande, propriété de sir Lydston Newman. Le baronnet est plus aimable et plus généreux de son sport sur cette étendue d'eau. Une grande journée populaire « Lea day » est annuellement désignée pour le bombardement de la sauvagine ; et tous les fermiers qui en dehors s'adonnent à ce sport à plus d'un mille alentour considèrent cette réunion comme un des plus grands jours de fête de l'hiver. Mais certes, si des nuages de foulques obscurcissent l'air, des myriades de coups de fusils partent de tous les coins propices ; et ce n'est pas du plomb ordinaire mais des lingots lancés par des charges fabuleuses de poudre dont sont chargés des fusils de vieux modèles et de longueur démesurée. La première fois que j'y assistai, cinq bateaux montés chacun par quatre ou cinq tireurs croisaient sur le lac en tout sens tandis qu'une armée d'étrangers étaient postés sur le rivage de chaque bord ; à chaque vol d'oiseaux, sans songer aux conséquences, ils tiraient à toute volée au hasard, haut ou bas, sur ce qui passait et quelquefois sur un malheureux bateau. Il est impossible de décrire les cris et le tapage. Des menaces de vengeance s'élevaient dans les airs et parfois, si un fermier était touché, un coup de fusil partait dans la direction des

délinquants, au milieu, dans le tas. Alors un coup de fusil malencontreux causait un ravage des plus sérieux et augmentait la liste des accidents de la journée de Lea.

Les choses se passent probablement mieux maintenant ; mais la scène que j'ai essayé de décrire n'est pas une peinture exagérée d'une grande « journée de Lea » dans les anciens temps, quand on employait des espingoles et des fusils à pierre plus que des fusils à capsules, et quand les culasses crevaient souvent comme des coquilles d'œufs et éclataient à la figure du tireur. Depuis ce jour jusqu'au déplacement de Tréfranc, je n'avais rien vu de pareil ; et au point de vue du danger on aurait pu donner le choix pour une épingle.

Revenons maintenant au loup blessé. Les chiens furent mis à la voie et l'empaumèrent de telle sorte qu'on aurait dit que la bête n'avait pas une minute d'avance. « Ils ont flairé le sang, dit Saint-Prix écoutant avec plaisir la menée ; plus il coule vite plus la voie est bonne et par-dessus tout plus facile sera la victoire pour les chiens dans le dernier combat. »

« Cela arrivera bientôt, remarquai-je, entendant la meute à plein train ; s'il est sérieusement blessé il ne pourra tenir longtemps à cette allure. »

« Il a une heure d'avance, répondit Saint-Prix, et tiendra aussi longtemps qu'il sera en vie. »

Nous courions alors pour rejoindre la chasse, délivrés pour un certain temps des fusils des paysans dont beaucoup étaient restés en arrière les yeux fixés sur le cadavre du loup ; les autres étaient dispersés et postés derrière les chiens ; quand nous attei-

gnîmes l'extrémité de l'enceinte, le loup, longeant la lisière, fit un retour pour regagner les fourrés et enleva à Saint-Prix l'espoir de pouvoir aider ses chiens avec son couteau de chasse dans la dernière mêlée. Un accident arriva alors à Kergoorlas et je m'étonne qu'il ne se terminât pas plus sérieusement. Son cheval mit les jambes de devant dans un trou de blaireau et se renversa sur son cavalier. Celui-ci, cependant, par bonheur tomba sur un monticule de terre fraîchement remuée et, bien qu'il écrasât sa trompe comme un chapeau d'opéra, s'en tira avec quelques contusions seulement.

Je me précipitais vers lui pour lui porter secours quand les chiens mirent bas tout d'un coup et tout fut silencieux comme le calme après l'orage. Kergoorlas l'entendit aussi et passant les rênes de son cheval dans une épine noire, se précipita à pied dans le fourré comme un fox hound après un renard.

La tête de Saint-Prix à une centaine de pas en avant de nous était visible à travers les broussailles ; et nous guidant dessus Kergoorlas et moi nous fîmes diligence le plus possible à travers le fourré. Avant que nous ayons pu atteindre l'endroit au juste, nous perçûmes les grognements des chiens harcelant le loup. Puis vint le combat, la lutte à mort du puissant animal entremêlée du gémissement d'un chien blessé ou estropié pour la vie. Ce fut à peu près une demiminute après notre arrivée que Saint-Prix, ayant laissé Barbe-Bleue en sécurité à quelque distance, atteignit le lieu de la bagarre ; aucun Irlandais à Donnybrook ne se précipita dans une rixe avec plus de rapidité. Il gagna le centre, tenant dans la main droite son cou-

teau étincelant au soleil. Un coup prompt comme l'éclair frappa le loup au cœur, et il tomba, cadavre inanimé, au milieu des chiens triomphants.

Après de nombreuses fanfares sonnées par lui et Keryfan, les paysans accoururent de tous les côtés ; Hercule à son retour de la capture du sanglier d'Erymanthe ne reçut pas une ovation plus chaleureuse des habitants de cette contrée que celle de Saint-Prix de la part des sauvages paysans bretons de ce district. Il les avait délivrés du fléau qui ravageait leurs petits troupeaux et les réduisait à la plus noire misère et c'était vraiment d'un cœur reconnaissant qu'ils applaudissaient à l'exploit de leur héros. S'il avait accompli cet acte d'utilité publique aux temps de la splendeur de Rome, on lui aurait élevé un temple « orné de magnifiques sculptures » et on l'aurait promu aux cieux.

CHAPITRE VII

En Angleterre la méthode pour créancer les jeunes chiens est très simple. Les harriers le font instinctivement et, jetant leur feu facilement, deviennent vite d'utiles ouvriers. Les fox hounds demandent plus de façons, les deux mois de septembre et d'octobre étant à peine suffisants pour assagir les jeunes élèves, les discipliner et les assouplir pour le mois de novembre. Les otter-hounds, chiens de loutre, demandent bien plus de temps. Cela tient, en première ligne, à ce que la voie, comme je l'ai dit, est une voie artificielle pour les chiens : en plus, à ce qu'il y a beaucoup de buissons creux et à la difficulté de lancer et de tuer, une fois lancé, cet animal sauvage. En conséquence, les otter hounds ne deviennent habiles et ne connaissent leur métier qu'après une longue expérience et qu'après être des chiens d'un certain âge moyen. Le fameux chien Swimmer de Carlisle ne fut jamais meilleur qu'à sa dixième saison ; et suivant M. Carrick, son propriétaire, il rendit de grands services à l'âge de quatorze ans. C'est l'âge où mourut ce vétérinaire.

Conduire des chiens sur le loup dans les forêts sauvages de Bretagne, qui dans le Finistère et le Morbihan ne manquent jamais de ce gibier, peut paraître

une opération facile et demander peu de peine de la part des piqueurs chargés de ce service.

Mais c'est tout le contraire. Non seulement il y a des voies très différentes, si tentantes pour les jeunes chiens, telles que celles des lièvres, renards, martres, sangliers et chevreuils, voies que l'on rencontre dans les fourrés fréquentés par le loup, mais encore il n'y a pas de voies cavalières ni même de sentiers pour piétons. Les fourrés sont pour la plupart impénétrables et il y a tant de rochers qu'il est impossible à un groupe de piqueurs de corriger les fautes des chiens quand ils sont dans les ravins profonds. Il faut ajouter que la voie du loup répugne au premier abord aux chiens ; et il arrive souvent qu'un jeune chien, en croisant une voie chaude, hérisse son poil en donnant des marques de dégoût et de frayeur et revient dans les jambes du piqueur le plus proche. Cette répugnance ne vient pas de lâcheté ou de mauvaise origine de la part du chien : l'élève le plus courageux, descendant d'ancêtres réputés pour la chasse du loup, tournera les talons la première fois qu'il aura connaissance de la voie. La force de l'exemple surmonte cependant bien vite cette difficulté et la fougue de la meute enflamme bientôt un chien de bonne race. Les fourrés et les changes sont les obstacles les plus sérieux, aussi est-il prudent de ne découpler une meute qu'après le travail d'un limier dressé et d'un piqueur ; le premier pour trouver la voie et indiquer par ses allures si elle est froide ou chaude ; le second par sa vue perçante et exercée, comme celle d'un Peau-Rouge pour découvrir par les traces, les éraflures et le pied, la nature du gibier que le chien rencontre.

L'ancienne manière de dresser les chiens sur le loup est décrite au long par Jacques du Fouilloux dans son ouvrage intitulé « la Vénerie », une autorité considérée avec grand respect par les anciens chasseurs et consultée par eux comme Beckford l'est parmi les hommes de chiens de ce pays-ci. Ce n'est pas étonnant que « The Thoughts » de ce dernier, regardés avec raisons comme les arguments de « Blackstones Commentaries » publiés dans la première partie de ce siècle, soient encore notre livre principal en matière de chiens, chenils et chasse ; mais il est particulièrement surprenant que les instructions de du Fouilloux écrites sous le règne d'Henry II de France, c'est-à-dire à peu près en 1550, plus de trois cents ans avant notre époque, continuèrent à être le guide du gentleman français dans la science de la vénerie, et cela depuis ce temps jusqu'au jour actuel.

Le comte Charles de Saint-Prix, un homme versé dans la connaissance du chien depuis ses premières années, regardait du Fouilloux comme un second saint Hubert et avait étudié ses préceptes avec tant de soin et de respect qu'il était toujours prêt à invoquer « la Vénerie » dans toutes les questions qui regardent les chiens et les animaux de chasse. Après notre journée à Tréfranc, pendant le retour, la conversation roula sur le dressage des chiens à la chasse du loup : et bien qu'il me détaillât minutieusement la méthode recommandée par du Fouilloux, je pouvais voir un clignement dans ses yeux quand je lui demandais si c'était vraiment la manière qu'il avait adoptée pour dresser ses jeunes chiens. Car je supposais, disais-je, que c'était une manière bien inutilement pénible.

« Il est vrai, me répliqua-t-il, que nous trouvons maintenant qu'attendre en embuscade que le loup vienne à nous est bien ennuyeux et demande plus de patience que mes piqueurs n'en possèdent. De plus, tirer la bête avant que nous l'ayons forcée est si contraire aux principes d'un vrai plaisir que j'ai essayé de différer sur ce point important avec cette grande autorité qu'est du Fouilloux. »

Le passage est si singulier et si primitif dans ses injonctions que je suis sûr qu'une traduction fidèle amusera ou étonnera le chasseur moderne de ce pays.

Il dit :

« Il est absolument nécessaire que les princes et les grands seigneurs aient des chiens venant d'une race qui aime chasser le loup et qu'ils soient bien nourris ensemble de sorte qu'ils puissent devenir grands, forts et courageux. Et si par aventure les chiens n'étaient pas mis de suite dans la voie qui pourrait les exercer, il serait avantageux de se procurer une charogne et de la placer près d'un moulin à eau sur l'autre bord du ruisseau ; et là, dans l'intérieur du moulin, de cacher un homme armé d'un arc et de flèches qui tirerait sur le loup quand il viendrait dévorer la charogne ; puis, l'ayant blessé, amener les jeunes chiens âgés d'un an ou à peu près, les pousser sur le sang et les traces du loup, en les excitant et les encourageant avec un certain nombre de personnes. Ainsi, après avoir suivi au sang, ils arriveront enfin au loup blessé et gêné et ils l'auront aux abois ; et s'il est mort ils le pilleront avec leurs pieds.

« Après cela il serait bon de dépouiller le loup, de faire cuire sa chair ; une fois cuite, la couper en petits

morceaux et après l'avoir mélangée avec du bon pain de froment, du lait et du fromage, de l'introduire dans la peau du loup de sorte que cela puisse être imprégné de l'odeur et de l'infection de la bête. Sonner de la trompe, ouvrir la dite peau près de la gorge et de la bouche et laisser les chiens se précipiter dessus et manger le tout. Faire de même pour tous les premiers loups pris. »

Cependant la méthode adoptée par Saint-Prix et les autres maîtres d'équipages de loup, étant donnée la variété de changes auxquels sont exposés les jeunes chiens et l'impenétrabilité des fourrés bretons, semble être sûre et réussir. Le limier est lâché le premier, puis quelques vieux chiens sages sont découplés et quand ils ont bien empaumé la voie, on lâche les quelques chiens les plus sages après ceux-ci, et ainsi en continuant par relais jusqu'à ce qu'à la fin on envoie les élèves encouragés par les cris, les trompes. On continue ce système même quand la saison est avancée et que les jeunes chiens ont été ainsi bien entraînés. Une meute en Bretagne ne chasse pas qu'un seul genre d'animal, au contraire. On lui demande de chasser le chevreuil, le sanglier, le loup le renard, l'un après l'autre suivant que la saison ou l'occasion le demandent. Cependant comme un chien adopte toujours de préférence une voie, leurs goûts sont bientôt discernés et les relais formés et lâchés suivant le gibier qu'ils aiment le mieux chasser.

Malgré la croyance qui a cours en Bretagne que les loups n'attaquent pas une créature humaine bien que jeune et sans défense, une pénible sensation régnait à Carhaix un mois à peu près avant mon arrivée, par

suite de la soudaine disparition de la petite fille d'un paysan du voisinage du Huelgoat, une des forêts les plus sauvages du Finistère. Une pauvre gamine des six ans avait reçu de ses parents, comme c'est la coutume dans cette contrée, la garde d'un petit mouton noir que sa présence seule, supposait-on, devait défendre contre l'attaque des loups fréquentant la forêt voisine.

L'enclos où elle stationnait était garni de vieux genêts tellement hauts qu'un troupeau de bœufs bretons aurait pu s'y promener sans être vu ; par ci par là, partant de la partie la plus fourrée, se voyaient de sinistres sentiers faits par les loups dans leurs allées et venues du fourré voisin. Les parents de l'enfant, bien que prévenus de ces signes et de la proximité des dangereux ravisseurs, n'avaient jamais craint un instant pour sa sûreté ni celle de son compagnon et grande fut leur inquiétude et épouvantables leurs trances en ne trouvant plus, à la chute du jour, trace de l'un ou de l'autre, sauf quelques flocons de laine ; dans l'enclos, dans les champs environnants, rien. On remarqua cependant des traces fraîches et profondes de loup sur le sol, près du talus où l'enfant et le mouton avaient été vus pour la dernière fois, mais à part la laine, aucun autre vestige ne restait pour indiquer le sort trop probable des deux créatures.

Cependant, la croyance des paysans sur l'invulnérabilité des personnes humaines par le loup restait forte et inébranlable ; et des bandes, aidées des gendarmes du district, se réunirent et firent d'actives recherches pendant de longs jours et même des semaines dans la forêt de Huelgoat et les champs de genêts des environs. Des feux furent allumés dans des endroits isolés

et entretenus pendant la nuit dans l'espoir d'attirer l'attention de la petite disparue et de la sauver, si elle était encore en vie, de la mort par inanition qui l'aurait menacée. Mais tous les efforts furent inutiles. A la fin, l'espoir disparut de tous les cœurs sauf ceux des parents. Quelques paysans, en effet, dans leur superstition, en arrivèrent à conclure que les empreintes dans la boue étaient celles du Loup-Garou et que le démon loup avait enlevé l'enfant; d'autres pensaient que ce n'était pas son sort, mais qu'effrayée à la vue du loup elle s'était sauvée, qu'elle s'était égarée dans la forêt où elle était morte de faim et de froid. A la fin, cette opinion parut être généralement acceptée et on abandonna les recherches comme inutiles et sans espoir.

Cependant les parents, comme tous les parents, ne pouvaient croire que leur petite Marie était perdue pour toujours; et pendant plus d'un triste jour ils parcoururent les coins les plus reculés de Huelgoat; rentrant seulement le soir quand le hurlement des loups était le seul bruit qui vint frapper leurs oreilles et les pâles étoiles la seule lumière qui les guidât dans leur marche solitaire. La nuit ils allumaient une chandelle de résine à l'unique fenêtre de leur cabane dans l'espoir que cela pourrait ramener à la maison la petite égarée.

Six semaines ou plus s'étaient passées et tout le monde avait perdu l'espoir, quand un charbonnier, travaillant solitairement au cœur de la forêt, fut frappé par l'apparition d'un enfant qui s'approchait timidement de sa hutte: c'était la petite Marie; mais la misère et le manque de nourriture l'avaient réduite à

l'état de squelette; sa figure était couverte de boue et de jus de mûres, ses cheveux entremêlés de brins de mousse et d'herbes faisant ressembler sa tête plus à un nid d'oiseau qu'à celle d'une créature humaine; à moitié dévêtue, sauvage dans ses manières comme un faon de la forêt, rien d'étonnant à ce que le pauvre paysan restât longtemps stupéfié avant de reconnaître que c'était bien un enfant qui pénétrait dans le coin le plus obscur de sa hutte, trop timide pour parler et pourtant rongée par la faim jusqu'aux confins de la mort. Un moment de réflexion cependant lui fit comprendre que ce devait être l'enfant perdu pour lequel les gendarmes et les autres lui avaient rendu plusieurs visites; étant d'un naturel compatissant, l'homme, après lui avoir amplement donné de son pain noir et lavé la figure, la chargea sur ses robustes épaules et la porta directement à la cabane de ses parents. L'incroyable histoire de Marie fut bientôt connue: elle avait quitté le champ de genêts pour chercher des mûres et à son retour avait pu voir un grand loup sauter le talus avec le petit mouton dans sa mâchoire; le loup avait gagné de suite la forêt et Marie, criant, hurlant, espérant lui faire lâcher sa proie, l'avait suivi jusqu'à ce qu'elle fût perdue dans ses crochets et il lui fut impossible de retrouver la trace de ses pas et de reconnaître la direction de l'habitation de ses parents. Sa seule nourriture avait été des faînes, des mûres et quelques châtaignes; et bien que dormant la nuit près des loups, elle n'avait jamais été dérangée par la vue d'une de ces terribles brutes.

Le matin qui suivit la journée de Tréfranc, nous

étions tous assis autour de la table de la salle à manger, discourant en même temps sur les incidents de la chasse et sur la succulence du déjeuner fourni par notre hôte, quand la face réjouie de Marseillier, toujours souriant mais éclairé alors de malice, apparut soudain dans la pièce ; ôtant son bonnet de papier, le coin de son tablier blanc relevé sur un côté (car les côtelettes et les omelettes étaient encore sur le feu), il s'avança vers la chaise de Saint-Prix et lui annonça l'arrivée d'une députation de Treganteru.

« Ils sont venus, dit-il, se plaindre des ravages causés à leurs récoltes par les sangliers dans le voisinage de Laz et Kœnig et demandent votre assistance. »

« Ils l'auront, répondit Saint-Prix chaleureusement, faites-les venir, Marseillier, et sachons ce qu'ils ont à dire. »

Quelques instants après, six véritables paysans bretons entrèrent. Ils étaient tous vêtus de vêtements de peaux de bique foncées, de pantalons de toile boutonnés jusqu'à la cheville, de gros sabots bourrés de foin ; des chapeaux ronds à larges bords avec de longs rubans ombrageaient leurs épaules ; ils levèrent leurs chapeaux en manière de salut et les remirent aussitôt sur leurs têtes. Puis le chef de la bande commença à expliquer l'objet de leur visite :

« Nous sommes venus, dit-il en breton, vous dire le ravage causé par les sangliers dans notre coin de montagne. Aucune ferme entre Gourin et Château-neuf n'a été épargnée ; aucune récolte qui n'ait payé son tribut à ces maraudeurs ; des champs entiers de pommes de terre ont été retournés par leurs groins ;

pas un blé qui, s'il n'a pas été mangé, ne soit foulé en terre comme du chaume. En plus, les châtaignes, qui à Kilvern servent à nos familles et aux cochons et fournissent une si salubre nourriture, ont été complètement perdues cet automne ; en vérité, si on ne fait rien pour en diminuer le nombre, ils nous ruineront tous avant l'hiver prochain. »

Le pressant appel du paysan, comme il se tenait debout la main levée au-dessus de sa tête, en appelant pour ainsi dire à un pouvoir supérieur de la vérité de ce qu'il disait, atteignait à l'éloquence, d'autant plus que ces quelques mots allaient droit au but ; et le comte de Saint-Prix, en dépit de son soin à protéger dans la mesure raisonnable la « fera natura » des forêts bretonnes, surtout les parties les plus sauvages, donna sa parole qu'il ferait tout pour arrêter les ravages dont la députation se plaignait si justement.

« Alors, monsieur de Saint-Prix, dit le paysan respectueusement, voulez-vous nous faire la faveur de désigner un jour rapproché où vous amèneriez vos chiens à Kilvern ? Les « moch meur » (les gros cochons) ont fait de ce coin leur quartier général ; si vous en chassez et tuez quelques-uns, les plus petits ne seront plus aussi hardis dans leurs déprédations. »

« Qu'en dites-vous, Kergoorlas, demanda Saint-Prix ? Lundi prochain vous convient-il pour amener vos chiens à Gourin ? Nous pourrions leur consacrer une semaine dans ces bois et probablement (saluant la députation) fournir nos amis de bon lard à la châtaigne pour le reste de l'hiver. »

Je pus voir les figures solennelles des paysans s'éclaircir à la pensée non seulement de tuer, mais de

manger les pillards qui s'étaient engraisés des produits de leurs petites fermes ; l'idée de représailles suggérée par Saint-Prix, leur était probablement déjà venue et déjà semblait aiguïser leur appétit en avance sur le jour futur.

« Certainement, dit Kergoorlas ; lundi m'arrange très bien ; et si vos chiens vont à Laz ce jour-là, ma meute sera à Coet-Kœnig mardi et chassera alternativement avec la vôtre jusqu'à la fin de la semaine. »

Il fut décidé, à la grande joie des paysans, de faire de Gourin le quartier général de la chasse et d'offrir aux sangliers de Kilvern un tapage comme ils n'en avaient pas vu depuis de longues années.

La députation se retira dans une salle voisine où, sur l'ordre de Saint-Prix, on la régala de nourriture et de vin tant qu'elle voulut. Marseillier lui-même présidait et, par ses manières affables et ses histoires merveilleuses de chasse, se posa aux yeux des paysans comme le premier de tous les hôteliers. Si toutes les têtes de sangliers qui lui furent promises ce matin-là prenaient le chemin d'hôtel de La Tour d'Auvergne, je puis dire que les voyageurs ne pourraient se plaindre du manque de charcuterie dans cette hôtellerie pendant de longs jours à venir.

CHAPITRE VIII

« Frank, me dit le baron de Keryfan, tout de suite après l'entrevue avec les paysans bretons, nous aurons une chaude besogne la semaine prochaine à Kilvern : toute la contrée y sera, depuis Pontivy jusqu'à Landerneau ; chaque paysan possédant un mousquet ou une espingole apportera son arme et s'en servira de la façon la plus téméraire ; les lingots de Tréfranc n'étaient rien en comparaison du poids de métal qui sera tiré à Kilvern : la balle mariée, qui est une double balle, est glissée dans chaque canon quand un cochon est le but de la chasse ; et, si elle manque son but, est capable de ricocher de rocher en rocher et de causer de fâcheux résultats. »

« Perspective agréable pour les hommes et pour les chiens, dis-je. Si c'est à l'ordre du jour, il vaudrait mieux rencontrer une bande de sauvages armés que ces Bretons excités par la chasse. Mais par saint Hubert, après l'éraflure que vous avez eue hier, ne serait-il pas plus prudent pour vous d'envoyer un messenger chercher une de ces cuirasses des Croisades que vous avez dans votre hall à Pen-meur ; cela vous garantirait le corps d'une blessure mortelle, il n'y aurait de risqué que la tête et les membres. »

« Vous vous moquez de moi, Frank, dit le baron

avec gaité ; mais croyez-moi, l'avalanche de balles ne sera pas un jeu si un sanglier vient à passer dans ces vallées étroites et profondes. »

« Oui, dit le comte de Kergoorlas approuvant, mais si le sport est bon, je puis dire que pas un de nous ne pensera aux balles. Cependant il serait bon de prévenir les paysans de Kilvern, pendant qu'ils sont encore dans la maison, que les gendarmes surveilleront la chasse et que tout fusil sera saisi dont le propriétaire ne sera pas muni de son permis de chasse. »

« Cela en détournera peut-être quelques-uns, dit M. de Saint-Prix, mais la majorité des paysans, qu'ils possèdent ou non ce permis, se moque autant des gendarmes que vous du loup-garou, cet épouvantail des vieilles femmes et des enfants. Cependant dites-leur. J'aurais souhaité que mes chiens autrefois n'aient pas plus souffert des blessures des sangliers que les chasseurs des balles perdues des paysans bretons. »

« Est-ce que vos chiens le combattent, demandai-je, quand il tient le ferme ? »

« Certes, dit Saint-Prix, ils se précipitent sur lui comme sur un malheureux daim ; et c'est un triste spectacle de voir les balafres et les entailles infligées à mes chiens les plus braves et les meilleurs jusqu'à ce que nous puissions lui donner le coup de grâce. »

« Et cela vous le faites sans doute avec votre couteau de chasse ; mais n'y a-t-il pas danger pour vous à l'approcher quand, rageur et acculé, il reprend son vent et charge furieusement tout ennemi ? »

« Ce serait ainsi certainement, dit le louvetier, pour quelqu'un qui ne connaîtrait pas l'usage de son arme ; il faut être calme aussi et savoir où frapper ; le coup

doit être prompt comme l'éclair ou il serait inutile, alors, que le maladroit cherche son salut. »

L'usage de l'épée a toujours été en grande faveur chez nos voisins du continent ; et comme c'est une parente du couteau de chasse, on comprendra combien cette dernière arme peut être maniée facilement par quelqu'un qui est accoutumé à la première. Il peut ne pas être un veneur, versé dans les façons d'un sanglier ou d'un cerf aux abois, et il peut ignorer la partie vitale où doivent tendre ses efforts, mais instruisez-le là-dessus et il lancera son coup avec une rapidité et une précision inconnues aux hommes de sabre moins adroits de ce pays. La confiance de Saint-Prix dans son couteau me donna le frisson ; dans quelque position que fût le sanglier, acculé à un rocher, ou enfoncé jusqu'à mi-ventre dans un ruisseau, les chiens l'assaillant de tous côtés, les yeux brillants de fureur, Saint-Prix n'hésitait jamais à foncer sur lui et à plonger son arme avec la rapidité et la précision d'un matador, dans une partie vitale ; exploit rempli de danger, certes, car si la pointe de son couteau avait rencontré un os et si la mort n'était pas instantanée, le châtiment aurait été une charge à fond et probablement une sérieuse blessure ou deux de la part des défenses de l'animal. Il faut donc une main ferme, de l'œil et du nerf et par-dessus tout de l'adresse dans le maniement de l'arme, ou sans cela le coup mortel ne sera pas donné avec la finesse exigée dans la circonstance.

Après le départ de Carhaix des paysans de Kilvern, nous employâmes agréablement l'après-midi à visiter les chiens logés dans la maison d'un paysan à la

porte de la ville. Rien n'avait été changé pour cette occasion : dans le foyer de la cheminée encore garnie de cendres, sous la table, sur la table, dans un renfoncement de la muraille et même sur le lit du paysan, reposaient les chiens, aussi confortablement en apparence après leur dur travail, que les staghounds de Sa Majesté pouvaient l'être sur leurs bancs luxueux à Ascot Heath. Plusieurs d'entre eux portaient à la tête et au cou des marques de la bataille de Tréfranc; plusieurs vinrent sur trois pattes au devant du louvetier quand il entra dans la noire cabane où ils étaient renfermés. Un vieux chien, un grand spécimen de la race de Saint-Hubert, ayant 26 pouces à l'épaule, agrémenté d'une tête et d'oreilles comme jamais Snyders n'en vit, se leva paresseusement du lit et montra une face couverte de cicatrices — une balafre récente, allant de la joue au nez, ajoutait à sa dignité si elle n'embellissait pas autrement sa physionomie; ses coutures sur le cou et la tête me rappelaient cet ancien guerrier, Curius Dentatus, dont le corps portait la trace de cent blessures toutes reçues en face.

Ce chien était bien nommé César, car il ressemblait à un empereur et à un conquérant depuis les pieds jusqu'à la tête.

Les remèdes de Saint-Prix étaient très simples; un baquet d'eau et une éponge étant les seuls ingrédients pour toutes les blessures, excepté quand les plaies produisaient des excroissances de chair; il employait alors « la pierre bleue » d'une main libérale. Si cependant une blessure était à portée de la langue du chien, il ne faisait rien pour la traiter artificiellement, connaissant bien le pouvoir guérisseur de cet organe.

Une demi-douzaine de chiens s'étaient soumis tranquillement à l'action de l'éponge et de l'eau — ce qui n'était pas un jeu pour eux sous les rudes mains de Louis Trevarreg — quand vint le tour de « César ». Je pus voir à son regard qu'il n'était pas un chien maniable pour un novice; et même son piqueur expérimenté aurait remis avec plaisir l'opération si son maître n'avait été présent et n'avait insisté. « César », dit Saint-Prix distinctement, en enroulant la lanière de son fouet autour du cou du chien, « César, ici mon enfant », et le grand vieux chien doucement et à contre cœur s'avança vers le baquet devant la porte.

Deux ou trois grognements, quelques mouvements de recul indiquaient suffisamment qu'il n'était pas d'humeur à se laisser manier impunément; aussi pendant que Saint-Prix le tenait ferme par la tête, Louis Trevarreg, l'enjamba et l'enserrant avec ses genoux, le maintint comme dans un étou et lava la blessure sans danger. Mais l'orage amassé éclata en un grognement de tonnerre et des éclairs jaillissaient de ses yeux; et les deux hommes avaient peine à le maintenir pour la fin de l'opération. Cependant quand le gaillard fut rendu à la liberté, il vint vers Saint-Prix, remuant la queue comme s'il voulait s'excuser du tracas qu'il lui avait donné et du vacarme qu'il avait fait entre ses mains.

Le jour suivant, celui de la visite au chenil, était un dimanche; notre société était réduite à Saint-Prix, Keryfan et moi, Kergoorlas étant allé à son château sur la Loire et les autres chasseurs chez eux. Keryfan proposa de nous conduire en voiture aux mines de plomb de Huelgoat, renommées pour leur pompe

hydraulique, la création d'un M. Juncker, ingénieur alsacien, proche parent du grand naturaliste le baron Cuvier. Saint-Prix tout d'abord déclina toute compétence ou intérêt dans les mines et la mécanique ; mais, comme il le dit, la promenade serait agréable, et en dehors du billard il n'y avait rien à faire d'amusant dans la morne ville de Carhaix ; aussi nous accompagnerait-il.

A dix heures du matin, nous étions embarqués, Keryfan conduisant et les chevaux en tandem courant allègrement au train de huit ou neuf milles à l'heure — train accéléré en considération de la nature accidentée du pays.

La plupart des routes sont toujours en bon état, même dans le Finistère, car elles sont sous la surveillance du Gouvernement, mais si le voyageur s'en écarte, il encourra des accidents. Les chemins de traverse sont supposés être entretenus par les différentes communes qu'ils traversent ; jamais cependant je n'ai vu un paysan y travailler, de sorte qu'en règle générale il y a des ornières, aucun empierrement et des bourbières partout. De fait beaucoup de ces chemins, avec un peu de main-d'œuvre, deviendraient d'aussi bons terrains à pommes de terre que les champs avoisinants. J'ai couru bien plus de dangers en parcourant à cheval ces ornières et ces fondrières la nuit que dans les chasses au renard les plus dures que j'aie suivies et quand je dis cela, laissez-moi ajouter que j'ai eu très fréquemment la bonne chance de voir quelques bonnes journées à travers Dartmoor avec les chiens de M. Trelawny, beaucoup avec M. Russell à travers Exmoor, région non moins fournie en fon-

drières, en terrain accidenté et en renards résistants que sa sœur la forêt de la côte ouest. Mais Diamond Lane en Dartmoor elle-même, pavée comme elle l'est par la nature, de blocs de granit dépassant la surface du sol, et dont quelques-uns sont plus grands qu'un bonnet d'évêque, est un endroit sûr, bien plus, est une excellente route carrossable en comparaison de ces chemins creux de paroisse à paroisse en Basse-Bretagne.

Un peu après midi, notre attelage, dont le cheval de flèche avait maintenu le petit galop à peu près tout le temps, entra au Liqa d'Or, la petite auberge qui nous reçut à notre arrivée au Huelgoat.

Le propriétaire fut le premier à se précipiter à la porte et, reconnaissant instantanément Saint-Prix, le louvetier, et par suite le bienfaiteur de la région, lui rendit, ainsi qu'à nous, toutes les attentions possibles pendant notre court séjour. Il avait été mineur lui-même et manifesta son intention de nous accompagner à la mine et de nous montrer tout ce qu'il y avait d'intéressant dans ce monde souterrain. Aussi partant de suite pour la mine située à plus d'un mille, nous traversâmes une gorge sauvage et pittoresque baignée par un fort torrent de montagne, invisible, mais perceptible à l'oreille, rugissant contre les rochers qui barraient son cours en vain. La puissante machine que nous allions voir a travaillé dans les entrailles de la terre jour et nuit pendant un grand nombre d'années, sans bruit et sans arrêt, élevant une grande colonne d'eau, quatre mètres cubes par minute, à une hauteur de 750 pieds. Une autre colonne d'eau, amenée par un aqueduc et tombant d'une hauteur

de deux cents pieds, donne à la machine une puissance de deux cent quatre-vingts chevaux; de sorte que par son travail continu la mine est toujours sèche.

Nous descendîmes, au moyen d'un baquet soutenu par une corde, à une grande profondeur, notre hôte, un homme du poids de près de cent kilos, descendant le premier pour prouver la solidité de l'appareil. L'épreuve réussit et en débarquant dans la mine nous fûmes reçus par le Président Directeur; et toutes les opérations des ouvriers, tous les mouvements de la puissante machine — un chef-d'œuvre d'invention mécanique — tous les procédés pour séparer par le mercure l'argent du plomb (car la mine contient ces deux métaux amalgamés) nous furent expliqués en grand par cet homme intelligent. Sans vouloir prétendre entrer plus avant dans le sujet, je puis dire que notre visite souterraine fut très instructive et Saint-Prix lui-même, à notre retour à Carhaix, confessa qu'il avait passé une journée très agréable et examiné avec étonnement la puissance et l'efficacité de la machine de M. Juncker.

Comme c'était un dimanche, la ville entière était sur pied et en mouvement bien avant le jour; les gros sabots ferrés claquaient dans les rues et les gens se hâtaient de tous les quartiers pour aller à la messe, afin qu'après le service rapide ils pussent aller à la chasse avec le sentiment d'avoir accompli leur devoir et sans aucun scrupule qui pût envenimer leur sport pour le reste de la journée. La profanation du sabbat était certainement loin de la pensée de ces ouvriers qui, après six jours de travail, se reposaient de leurs fatigues, et consacraient le septième ayant

été à l'office du matin, aux innocentes récréations du corps et de l'esprit; leur croyance étant certainement que « le sabbat a été fait pour l'homme et non pas l'homme pour le sabbat ». Vous pouvez en quelques contrées — dénommées chrétiennes — violer toutes les lois humaines et divines sans un geste d'indignation ou un mot de remontrance de la part des assistants; mais si vous sifflez en plaisantant le jour du sabbat, un mouvement d'indignation et d'horreur menacera votre tête profane.

Il y a peu de temps, un ami, possédant une lande étendue en Ecosse, me racontait l'anecdote suivante : Il se promenait, dit-il, un dimanche matin, près d'un de ses meilleurs terrains d'élevage, avec un domestique et un jeune setter ardent qui courait en avant et dérangeait les grouses dans toutes les directions. Après des rappels et des cris de colère poussés par le domestique, celui-ci se retourna vers son maître et lui dit : « Voulez-vous siffler le chien, Sir Greville ? » Celui-ci ne comprenant pas ce qu'il disait et ne répondant pas, le domestique reprit avec impatience : « Voulez-vous siffler le chien, Sir Greville ? car c'est le jour du sabbat et je ne voudrais pas siffler moi-même. » Et pourtant cet homme, qui, pour se sauver et aussi les oiseaux, ne voyait pas d'objection à ce que Sir Greville se perdît lui-même, était le gaillard le plus immoral, le plus dissolu de tout le domaine, ses soirées du dimanche étant spécialement vouées à la bouteille de whisky et aux autres excès.

Revenons à Carhaix. L'agitation dans la ville un dimanche matin dépasse ce que je puis décrire. Les cornes résonnaient avec les notes les plus discordan-

tes, les chiens hurlaient, les hommes criaient à travers la rue d'une fenêtre à l'autre, arrangeant leur plan de campagne, décidant qui viendrait ou ne viendrait pas les accompagner à la chasse. Parfois, des groupes de quinze ou vingt personnes se réunissaient ensemble et avec des fusils, des chiens couchants, des chiens courants de toutes les espèces tombaient sur une malheureuse région et littéralement la débarrassaient de tout être vivant plus gros qu'un roitelet ou un mulot. Ce quartier était dépeuplé pour longtemps; mais comme les excursions des ouvriers étaient forcément limitées à une certaine distance de la ville, capable d'être franchie à pied, j'avais l'habitude d'aller à cheval à un point en dehors du cercle de leurs opérations et là de battre un terrain vierge non atteint par ces maraudeurs. Une demi-heure après que le dernier chasseur et le dernier chien avaient quitté la ville, un silence de mort régnait dans Carhaix pour le reste de la journée. Les femmes elles-mêmes ne se réunissaient pas autour du puits et on n'entendait pas leurs caquets dans ce lieu plein d'attraits; et, sauf l'apparition fortuite d'une grisette en toilette de fête, allant d'une maison dans une autre, l'absence de toute créature vivante dans les rues était stupéfiante. Cependant ce jour-là, la monotonie fut rompue dans l'après-midi par le départ des chiens de Saint-Prix, des hommes et des chevaux pour Gourin qui, malgré que ce ne fût qu'un petit village sans installation, avait été choisi comme le meilleur quartier général pour la campagne projetée.

La Basse-Bretagne, surtout la portion dans la région des Montagnes Noires, est le pays des orages; de

fait, si les anciens avaient désigné cette contrée comme le royaume d'Eole au lieu des sept petites îles plaisantes dans la Mer Méditerranée, ça aurait été, à mon avis, une fiction bien plus heureuse et plus près de la vérité.

Quelques heures après le départ de l'équipage pour Gourin, j'enfourchai un bon cob que j'avais acheté récemment à la diligence de Morlaix pour cent vingt francs — juste quatre shillings et deux sous de moins qu'un billet de cinq livres — je n'en ai jamais rencontré un aimant plus la chasse. J'avais à peine quitté les pavés qu'un nuage d'orage creva sur ma tête et déversa un tel déluge de pluie qu'en dépit d'un manteau doublé, garanti imperméable, dans lequel j'étais enveloppé, je fus trempé jusqu'aux os en moins d'une demi-heure. Le vent aussi soufflait en tempête; et les éclairs, qui semblaient jouer avec les flaques d'eau de la route, effrayaient tellement mon cheval que plus de vingt fois il s'arrêta net et refusa d'avancer. Dans l'intervalle des flaques, il faisait noir comme chez Erèbe et sans ma connaissance approfondie de la route à travers la forêt de Conveau, le meilleur refuge pour les loups dans les Montagnes Noires, j'aurais désespéré de trouver mon chemin pour Gourin dans cette terrible nuit. La route est large heureusement, et le vent me soufflant en plein dans la figure depuis le moment que j'avais quitté Carhaix, m'indiquait la direction que je devais suivre.

En arrivant au Cheval-Blanc, où les chasseurs avaient leur pension, je trouvai un lot de dix ou douze gentlemen tous assis à table; le souper tirait à sa fin. Je n'oublierai jamais l'accueil chaleureux que je reçus

à mon entrée, à demi noyé, dans cette assemblée joyeuse. Mes bagages avaient été confiés à la diligence qui ne devait arriver à Gourin que le jour suivant; aussi ayant eu connaissance de ce fait, deux ou trois des assistants se levèrent et coururent me chercher des vêtements secs; et petit à petit (ils y réussirent), devant le feu de leur salle à manger, je fus débarassé de mes habits mouillés et revêtu d'effets secs et confortables apportés par ces aimables amis. — Ajouterai-je que je n'ai jamais passé soirée plus agréable dans ma vie.

CHAPITRE IX

Les grandes enceintes de Laz, où les chiens de M. de Saint-Prix devaient être rendus à huit heures du matin, étant à quelque distance de Gourin, les chasseurs, au Cheval-Blanc, dont quelques-uns, j'en ai peur, avaient la tête lourde, furent debout avant le lever du jour et comme la fête du soir précédent avait duré très tard, les autres convives avaient dû peu dormir et être bien dérangés. La petite place devant l'hôtel avait été toute la nuit traversée par des paysans se réunissant pour la chasse; on n'aurait pu dire si c'étaient leurs gros sabots ferrés ou leurs langues qui faisaient le plus de tapage. Les chevaux aussi, dans l'écurie voisine sans stalles, les plus difficiles séparés seulement entre eux par une barre, s'étaient disputés bruyamment tout le temps. Puis vinrent les inévitables trompes; les exécutants, en manches de chemise à leurs fenêtres, comme des énergumènes, sonnaient à pleins poumons le point du jour et troublaient non seulement les humains dans Gourin, mais effrayaient les loups dans la forêt voisine de Conveau.

Je n'oublierai jamais cette matinée, malgré la perspective de la journée; et même maintenant le souvenir me donne le frisson. Le vent était au nord-est, froid et orageux, soufflait en rafales irrégulières,

apportant de lourdes averses de pluie et de neige alternativement. Cependant, n'y avait-il pas rendez-vous à Laz? N'y avait-il pas douze couples de chiens hurlant, prêts à chasser de sa bauge le féroce sanglier et à le poursuivre jusqu'à la mort, qui traversaient la petite place en face de ma fenêtre? Leur vue, comme le jour gris du matin me permit d'entrevoir leurs flancs agités, agit sur moi comme une étincelle électrique. J'appelai « Marie », nom donné à toutes les Bretonnes, pour m'apporter mes bas qui, avec mes autres vêtements trempés, avaient passé la nuit suspendus devant le feu de la cheminée. Hélas! ma culotte écossaise était tombée dans les cendres chaudes et le haut seulement, apporté par un jeune chasseur qui s'esclaffait, restait pour attester le fait; le reste était comme de l'amadou. C'était assez vexant, et le rire inextinguible du jeune homme me mit en colère; s'il n'avait pas été un des invités de Saint-Prix je l'aurais vite jeté à la porte sans autre cérémonie. Cependant je me calmai de mon mieux et le priai de jeter les loques sur le plancher; j'enfilai une paire de bas de coton épais prêtés la nuit d'avant par Keryfan puisque mon bagage ne devait arriver par la diligence qu'à midi. Mais ce n'était que le prélude à des ennuis et à des désagréments plus grands : mes bottes de chasse, tout au moins aux pieds, étaient restées trempées; et bien que j'eusse réclamé de la cendre chaude et que je l'eusse secouée dans mes bottes (comme quelqu'un qui voudrait nettoyer une bouteille avec des grains de plomb) et que je l'eusse essuyée avec mon mouchoir, mes pieds au bout de cinq minutes étaient tout mouillés et frais comme de la glace.

Peu de personnes, habituées à la dure et au peu de bien-être, se soucient de mettre des bottes sales, pour ne pas parler des bottes mouillées, un matin de chasse, mais par une matinée pareille, grands dieux épargnez moi un pareil destin pour le restant de mes jours! Mon sang jeune et la perspective d'une journée de sport seuls me donnèrent la force d'en ricaner et de le supporter. Cependant, ma triste situation me désola moins que la scène dont je fus témoin à l'intérieur de l'écurie.

A quelques mètres et en vue des chevaux, un jeune loup aux trois quarts de sa taille était attaché à la mangeoire opposée; une forte muselière en fer lui enserrait les mâchoires et son regard sauvage et furibond disait assez la nécessité de cette mesure; chaque cheval dans l'écurie était blanc d'écume de terreur; aucun, comme je le remarquai, n'avait osé se coucher; mon brave petit cob lui-même tremblait comme la feuille; il n'avait touché ni à son avoine ni à son foin. On me dit que la bête brute avait été enchaînée là depuis un mois et était devenue chaque jour plus habituée aux chevaux et moins violente dans ses efforts pour recouvrer sa liberté. A le voir efflanqué je crois bien qu'il crevait de faim; quant à s'habituer aux chevaux, je suis certain que ceux-ci ne se seraient jamais faits à vivre en sa compagnie.

Les jurons de mes amis dont les chevaux avaient été logés dans cette écurie ne servaient à rien, le mal était fait; nous montâmes chacun nos chevaux tremblants, à jeun et déjà à moitié exténués avant le travail de la journée. La bonne humeur de mes compagnons nous fit oublier cet ennui; cependant,

dans la ligne de montagne rocailleuse et sans chemin que nous suivions entre Gourin et Laz, la vigueur et la pleine possession de leur force étaient indispensables aux chevaux pour se tirer du terrain varié ; une grande attention était indispensable aux cavaliers pour éviter les petits fossés et les trous de rochers qui se présentaient de chaque côté. Cependant nous étions tous arrivés sains et saufs vers huit heures, au bord de l'enceinte ; c'était bien : mais demander davantage à nos chevaux harassés aurait été de la brutalité.

Nous nous consultâmes et Keryfan suggéra de laisser nos chevaux et de courir à pied derrière les chiens comme les paysans ; cela fut adopté comme la seule solution. Grâce à cela, gelé comme je l'étais par mes habits mouillés et une lente chevauchée, j'ai probablement évité la fièvre rhumatismale ou quelque autre maladie.

Il arriva que le propriétaire du bois était présent. C'était le comte de Kerjeguz (j'espère qu'il me pardonnera la liberté phonétique que je prends en écrivant son nom celtique). Entendant notre conversation, il fut assez aimable pour nous offrir ses écuries et bien mieux de les y faire conduire (il n'y avait pas un mille) par ses serviteurs.

Ce qui fut fait et nous rassura pour la journée ; chaque cavalier — nous étions six dans la même situation — rejoignit les chiens à pied : cet arrangement, comme la suite le prouva, ne fut en aucune façon désavantageux pour nous, car nous pûmes mieux voir la chasse et nous poster dans des parties ravinées et rocailleuses du bois où nous n'aurions jamais pu pénétrer à cheval.

La meute n'était pas nombreuse ; huit couples seulement avaient été choisis pour le travail dangereux dans ces bois ; les quatre autres couples, parmi lesquels on distinguait César à sa grande taille et à sa tête couverte de blessures, étaient réservés spécialement pour le loup ; et en partie à cause de cela, en partie parce que Saint-Prix craignait le danger, furent envoyés avec les chevaux dans les écuries de M. de Kerjeguz.

Le résultat cependant ne confirma pas les appréhensions du louvétier. A huit heures et demie exactement, quatre chiens furent conduits au bois sur le bord d'un ravin où plusieurs sentiers, bien fréquentés et portant des traces fraîches de sangliers conduisaient directement dans les rochers de la gorge en dessous. Les chiens n'eurent pas besoin d'encouragements ; ils s'élancèrent au fourré et en une seconde disparurent à la vue ; la seconde d'après, ils donnèrent de la voix si vigoureusement qu'une personne inexpérimentée aurait conclu que le gibier était sur pied et eux pendus après comme des grelots. Mais Saint-Prix savait ce qu'il en était, les chiens couplés derrière ses talons, aussi : les oreilles dressées, les figures sillonnées de plis, indiquant leur attention et leur impatience, ils se tenaient muets et immobiles comme des statues, écoutant tout changement dans les cris, comprenant que leur moment d'agir n'était pas encore arrivé.

Il y a quelque quarante ans, le « Devonshire Squire » bien connu George Templer avait un chien nommé Guardsman, qui, tant que les chiens rapprochaient même en criant beaucoup — ce qui n'était pas dans

ce temps-là considéré comme un si grand barbarisme — ne quittait pas les jambes de son cheval ; mais au moment où le renard était vraiment lancé, alors Guardsman gagnait la tête et la gardait toujours. J'ai entendu M. Templer dire qu'il appréciait énormément ce chien pour cette qualité ; car alors, comme il chassait souvent dans des grands bois, qu'il ne pouvait toujours entendre les chiens ni distinguer leur voix, Guardsman lui indiquait l'instant du lancer : il partait comme une flèche et ne s'arrêtait plus avant d'avoir porté bas le renard et rapporté sa tête jusqu'à la maison dans sa gueule. Je parle d'un sport antérieur à la période des « Let' em alones » (« laissez-les tranquilles ») quand M. Templer gardait une meute de renards dans un chenil et les lâchait comme animaux de sac devant ses chiens ; quand des cavaliers comme le Rev. Henry Taylor, et John Templer, plutôt des centaures que des hommes, montaient à travers la dure campagne comme s'ils étaient portés par des dragons ailés et non par des chevaux en os et en chair, comme nous en voyons maintenant ; des hommes qui, tant que l'honneur, le courage, la générosité seront appréciés, laisseront dans le comté de Devon un souvenir d'inqualifiable respect et d'affection.

Mais attention ! J'ai dépassé la ligne et suis un peu en contravention ; les deux couples de chiens donnent avec plus d'animation et s'éloignent de nous dans les profondeurs du bois. Heureusement, cependant, ils sont à bon vent et les échos fidèles apportés par la brise favorable nous tiennent au courant avec la sûreté et la vitesse d'un fil électrique. Saint-Prix, arrêté sur Barbe-Bleue, est silencieux et immobile

comme la statue de Marc-Aurèle sur la place du Capitole ; tous les paysans l'avaient quitté et suivaient la chasse. Les chiens encore couplés derrière ses talons auraient aussi rejoint depuis longtemps s'ils n'avaient été maintenus par le fouet d'un piqueur. Saint-Prix me fait un signe et me murmure tout bas (car il écoute toujours la menée) que le sanglier, pour s'assurer que le pays est sans danger, regagne toujours sa bauge le vent dans le nez et presque invariablement revient sur son contre-pied quand il est poursuivi ; aussi me montrant un monticule à quarante mètres en dessous de nous dans le bois, il me recommande de m'y poster et d'attendre le résultat.

La voix des chiens changea de ton ; ils sont maintenant tournés vers nous, chaque note est courte, brève, grave comme si la lutte avait commencé et comme si les chiens étaient à côté du gibier. Louis Trefarreg, le premier piqueur, se tenait l'œil fixé sur Saint-Prix, attendant l'ordre de découpler d'autres chiens ; mais le louvetier, entendant la menée se rapprocher de plus en plus et conjecturant qu'il y avait plus d'un sanglier debout, ne donnait aucun signal ; il tenait sa trompe prête ; et la fanfare « le relai » devait faire lâcher les chiens.

Un, deux, trois coups de fusil tirés par les paysans dans le ravin en dessous de nous firent accélérer mon poulx ; d'autant que j'aperçus au moins quatre ou cinq gros sangliers tout près devant les chiens ; le plus gros, qui était un vieux solitaire gardant l'arrière-garde et protégeant comme il le pouvait la compagnie, dans leur fuite à travers le terrain rocailleux, sur le versant opposé du ravin ; ils avaient la tête

tournée juste dans la direction de la place que j'occupais ; et s'ils ne se dérangeaient pas, dans une minute ou deux, ils seraient sous mon fusil et comme les deux canons étaient chargés avec des balles mariées, j'escomptais, en mon for intérieur, en réduire deux en jambons sans la moindre difficulté.

Saint-Prix, qui, avec ses chiens, n'emportait jamais d'autre arme que son couteau de chasse, avait pour cette expédition, à cause des ravages supportés par les paysans, demandé à ses amis d'apporter leurs fusils et de tirer tout sanglier, petit ou gros, qui passerait à portée. A moi, qui étais novice dans ce sport, il avait été assez aimable pour me donner quelques conseils prudents, dont l'un, je n'hésite pas à le dire, était le moyen de me tirer d'une rencontre dangereuse : « Faites en sorte, me dit-il, quand vous choisissez votre poste pour tirer un sanglier, de ne pas le choisir trop près d'un clair ou d'un sentier, mais à quelques mètres de là ; secondement, dans le cas où vous viendriez à blesser votre animal sans le tuer, il est toujours bon de vous placer sous une branche horizontale d'un gros arbre ; à l'occasion, vous saisissez la branche à deux mains et vous vous soulevez à quelques pieds au dessus du sol. Ce mouvement vous mettra à l'abri des défenses de l'animal qui, ayant manqué son coup, passera outre. »

J'avais négligé la première partie de son bon avertissement, n'ayant pas observé que la portion de terrain rocailleux sur laquelle je me tenais, était complètement dénudée de mousse et était de fait une clairière et un chemin découvert pour les sangliers ; aussi, au lieu d'avoir à les tirer en travers à leur passage, j'avais à

les tirer de face, ou par derrière ; désavantage manifeste, qui m'exposait à un danger imminent et qui, sans la branche basse, aurait causé mon malheur. Quatre sangliers arrivaient à la file, le vieux solitaire étant à peu près à vingt mètres en arrière, avec deux couples de chiens à ses côtés. Je visai le sanglier de tête, pressai la détente, et il tomba foudroyé, restant étendu comme un sac de sable ; les trois autres s'écartèrent de côté et, passant derrière une roche, disparurent à ma vue ; mon second coup était réservé au vieux, qui était maintenant tout près. Voyant le sanglier mort dans son chemin et pensant que j'étais l'auteur de ce malheur, l'animal chargea de suite et avec un tel élan que je n'eus pas le temps de choisir mon point de mire ou même de me mettre en garde de tuer un des chiens : je le tirai en tête et il vint tomber à mes pieds. Mais il n'était pas mort ; ma balle mariée avait glissé sur son crâne et bien qu'étourdi pour un instant, il se remit sur ses jambes et se précipita à nouveau sur moi avec rage. J'eus juste le temps, cependant, de reculer d'un mètre ou deux et d'attraper la branche au-dessus de ma tête, et de lever les jambes. Il passa sous moi et continua directement son chemin avec les chiens à ses trousses.

A ce moment Saint-Prix, voyant que le sanglier était seul, avait fait découpler un relai ; et alors ces chiens frais, quelque cinq ou six chiens au plus, forçant l'allure, l'amènèrent au ferme bientôt sous un rocher en pente, à quelque cinquante mètres du bord du bois. Avant que j'eusse rechargé et gagné l'endroit, Saint-Prix à pied se mêlait à l'action, son fouet dans la main gauche, son couteau dans la droite ; sans

s'arrêter un instant, sans chercher son terrain, il entra dans la bagarre et, d'un coup prompt et vigoureux, étendit le terrible sanglier mort à ses pieds. « Pas un chien de blessé ! fut sa première joyeuse exclamation, comme je me précipitais pour lui prêter main forte au besoin ; mais, continua-t-il, mes dents claquèrent quand je vous vis tirer votre second coup ; et comment le vieux Balafré n'a pas été tué sera pour moi un mystère tant que je vivrai. »

« C'était en effet un coup de justesse, je l'admets, mais le sale animal me chargeait d'une manière si inattendue et si furieusement que je n'avais pas le temps de la réflexion ; je ne pouvais pas cependant voir le chien, quand je pressai la détente. »

Le vieux Balafré, à ce moment, donnait la preuve la plus démonstrative qu'il était indemne et même qu'il était dans une merveilleuse condition de vigueur combattive ; ses mâchoires, comme un étau, enserraient la gorge du sanglier frissonnant et ne s'entrouvraient que pour qu'il pût reprendre sa respiration et même quand les paysans, requis pour enlever le cadavre, voulurent le soulever, le chien resta pendu avec la férocité d'un bulldog.

Les deux sangliers furent alors portés en triomphe dans un espace découvert du bois en dessous ; de là ils devaient être transportés sur le dos d'un poney breton dans les fermes des paysans qui avaient le plus souffert de leurs déprédations. Alors résonna la trompe de Saint-Prix longtemps, longtemps encore ; non seulement elle réveilla les mille échos du vallon, mais encore attira les réponses d'au moins douze autres trompes des différentes parties du bois. Le son était

bien connu aussi des paysans qui, au nombre d'une centaine et plus, se rassemblaient maintenant autour des cadavres et applaudissaient au succès de la chasse. Etant donnée la valeur de la viande pour cette population qui se nourrit exclusivement de farineux et de légumes, dont ils ne possèdent qu'une provision limitée — on se serait attendu à plus de jalousie dans la distribution, et à ce que ceux qui avaient le plus souffert des dégâts réclamassent la part du lion ; mais s'il le ressentait, aucun paysan ne l'accusa : il n'y eut aucune confusion pour le partage, le sport seul semblait leur donner satisfaction.

Le conseil de guerre d'usage — ce qui est une habitude bien ennuyeuse employée par nos voisins réunis pour une chasse — eut alors lieu, et après une longue discussion où chacune des personnes présentes avait quelque chose à dire, on décida de conduire les chiens sur la piste des trois sangliers aperçus, avant de les laisser se reposer, d'autant que c'étaient des animaux de belle taille et qu'il y aurait un bon sport. Un ou deux esprits forts avaient de longues histoires à raconter sur la taille et la férocité d'un sanglier monstrueux qui fréquentait Laz : ils connaissaient, disaient-ils, sa bauge parmi les rochers de granit dominant la chute d'eau dans la vallée inférieure ; il était noir comme de l'encre, ses soies avaient un pied de long, ses défenses une longueur fabuleuse : tous les baliveaux sur lesquels il les aiguilait témoignaient de sa puissance et de sa force. L'eau en venait à la bouche de Saint-Prix et il aurait volontiers de suite couru à la recherche de ce monstre ; mais la réserve l'emporta et la pensée de sauver ses chiens des consé-

quences forcées d'une bataille avec un solitaire le consola ; aussi, la cape à la main, il partit au trot à la poursuite d'animaux plus petits et moins dangereux.

En moins de dix minutes les huit chiens qui s'étaient déjà distingués étaient sur la voie des trois sangliers ; les paysans avaient disparu, étant allés se poster à différents endroits du bois ; d'autres, n'ayant pas de permis, retournaient hâtivement en arrière pour reprendre leurs mousquets, qu'ils avaient cachés pendant la suspension de la chasse. Cette précaution nécessaire était justifiée par la présence de trois ou quatre gendarmes avec leurs bicornes et leur grande tenue, et par la saisie du fusil d'un paysan qui n'avait pu produire son permis. Cet épisode, au milieu de la chasse, aurait eu de fâcheuses conséquences, car le sang des paysans avait bondi et ils étaient prêts à tout risque et à toute violence pour rattraper le fusil et défier la loi. Mais Saint-Prix, informé du fracas, ou bien arrivant accidentellement sur les lieux, souffla quelques mots aux paysans et aussitôt, comme de l'huile sur des flots agités, ses mots semblèrent calmer les passions et apaiser l'orage, la foule se dispersa, les paysans retournèrent à la chasse, et les gendarmes s'en allèrent en triomphe avec leur seul fusil capturé.

Pendant ce temps les chiens marchaient bien ; quelques coups de fusil avaient été tirés dans une même direction, mais apparemment sans avoir amené de résultat. A la fin, après une musique enragée de plus de deux heures, les chiens collés à leur proie comme de la glu, trois détonations successives retentirent à

peu d'intervalle, et puis ce fut le silence ; puis presque aussitôt retentit une fanfare de Keryfan et chaque chasseur, noble ou paysan, depuis la cime de la Montagne Noire jusqu'au torrent baignant son pied, reconnut le renseignement donné par cette note joyeuse. Ils savaient que l'entreprise avait réussi et que la chasse était terminée d'une manière heureuse. Les trois sangliers, l'un après l'autre, étaient tombés sous les balles des paysans ; et par suite Saint-Prix était enchanté de pouvoir encore dire : « Pas un chien n'a été blessé dans la bagarre. »

Les paysans aussi exultaient ; mais, comme avant, se conduisirent parfaitement ; pas un murmure ne s'éleva pour la distribution de la viande. Les sangliers en moyenne pesaient au moins deux cents livres par tête ; chacun fut divisé en quatre quartiers ; cinquante livres du meilleur lard tombèrent dans le lot de plus de vingt paysans, leur fournissant, pour le temps présent, une ample compensation à la perte de leurs châtaignes et au dommage causé à leurs récoltes dans le dernier hiver. Les têtes promises à Marseillier ne furent pas oubliées ; deux des paysans, qui avaient été députés à Carhaix, ayant parlé de l'aimable hospitalité qu'ils avaient reçue à La Tour d'Auvergne et du succès qui s'en était suivi, devinrent ses débiteurs pour le reste de leur vie.

La chasse et l'organisation occupèrent Saint-Prix et les paysans jusqu'à trois heures de l'après-midi ; puis comme l'ardeur des hommes et des chiens avait été quelque peu refroidie par un fort orage de neige qui noircissait le ciel et blanchissait le sol, le louvetier annonça son intention de retourner à Gourin

sans troubler les bois davantage — motion qui, après le sport de la journée et la perspective du travail attendu le lendemain avec les chiens de Kergoorlas, sembla donner satisfaction à tout le monde.

CHAPITRE X

Si ce n'avait été l'amabilité pour moi, à Gourin, du Baron de Keryfan, je ne sais comment j'aurais pu endurer, même dans le but de la chasse, le peu de ressources et de confort de cette pauvre petite ville. De bons camarades, dans ces circonstances, font passer sur ces inconvénients ; mais la malchance d'être forcé, en mauvaise compagnie, au moment où vous voulez vous retirer dans votre chambre pour chercher le repos, de n'en pas trouver, est indescriptible. Si les petites misères de la vie font souffrir la grande masse des humains, celles auxquelles je fais allusion apportent leur grande part dans le lot que nous devons tous subir un jour ou l'autre. Ce n'est pas un sujet à approfondir agréablement ; cependant, je ne puis résister à l'opportunité d'une anecdote que me raconta un gentleman campagnard. Il avait loué des appartements luxueux dans Park Street durant l'Exposition Internationale de 1851, et avait amené avec lui sa famille pour lui faire voir les nouveautés attrayantes qui y étaient rassemblées. La première nuit de son installation, cependant, lui démontra qu'une société gênante avait déjà pris possession des lits. Aussi le matin suivant, il fit com paraître l'hôtesse et se plaignit amèrement d'être troublé dans son repos et lui annonça

son intention de ne pas rester un jour de plus dans la maison.

« Mais, Monsieur, vous avez retenu les appartements pour quatre mois, répondit-elle indignée; et pour ce qui est des lits, à moins que vous n'avez apporté les puces vous-même, j'ose dire que vous n'en trouverez pas une seule dedans. »

« Je vous crois bien, Madame, dit-il, car elles sont toutes mariées et ont de nombreuses familles. »

Cela fit aigrir la conversation, la dame quitta la chambre avec rage et le gentleman abandonna les appartements le même jour et il ne fut pas troublé dans la suite pour la location.

L'expérience de Keryfan en matière de logements de chasse, depuis l'installation luxueuse de Leamington jusqu'à la vie buissonnière du Nord de l'Afrique, l'avait incité à prendre certaines précautions pour la campagne à Gourin. Un coin de sa valise, par exemple, était garni de petites bouteilles d'Eau de Cologne, d'eau-de-vie camphrée et de pommade émollissante; de plus il avait apporté une moustiquaire (cadeau d'un ami bédouin) qui, saturée d'une décoction de bois de cèdre, le protégeait des attaques de la vermine, aussi bien que l'Electeur de Saxe se vantait de l'être quand il était enfermé dans la forteresse vierge de Koenigsstein, et que Napoléon essayait en vain de le bombarder des hauteurs opposées de Lilienstein.

Ainsi protégé, Keryfan pouvait se rire de l'ennemi qui le harcelait moi et les autres jusqu'à la folie: mais il faut lui rendre justice, quoique soigneux de lui-même, le confort personnel ne l'empêchait pas de songer aux autres autour de lui.

Le pot de pommade me sauva d'un millier de piqures; quant au filet qui avait été lacé par la moitié, il le divisa en deux parties, et m'en donna une; je passai de suite des Enfers à l'Elysée et je devins, vis-à-vis des fléaux, aussi invulnérable qu'Achille après qu'il eut été plongé dans le lac Stygien.

Sur l'invitation du comte de Kergoorlas, un grand nombre de chasseurs, en plus, étaient arrivés à Gourin, venant de son propre pays, ce coin de la Haute-Bretagne contiguë à la Vendée, autrefois la terre classique de chasse des rois de la branche de Bourbon, et de la vieille noblesse de France. La petite ville était déjà pleine et ce ne fut qu'à coup d'arrangements extraordinaires et d'expédients que l'on put trouver à coucher pour les nombreux invités; par exemple Keryfan, donnant sa chambre à quatre des amis de Kergoorlas, se contenta d'un matelas mis par terre dans la mienne, tandis que Saint-Prix, à qui était alloué le plus bel appartement du Cheval-Blanc, en prit un pareil nombre; les grooms, les hommes du chenil, et même les valets, tous dormirent dans les greniers avoisinant leurs écuries respectives. Chaque nuit, plusieurs de ces hommes étaient ivres; et comme ils se promenaient partout la pipe à la bouche, et des tisons ardents suspendus à leurs poignets avec des petites pincettes de fer pour avoir du feu, je ne sais pas comment la ville entière n'a pas été en cendres au courant de cette semaine. Cependant, cela arriva pour une petite dépendance dans laquelle l'un des piqueurs de M. de Kergoorlas était cantonné avec trois couples de chiens.

L'homme était rentré complètement ivre et, sans faire attention à son tison suspendu à son poignet,

s'était jeté sur la paille en compagnie de ses chiens. Heureusement la paille était humide, sans cela lui et les chiens auraient été réduits en un amas d'os calcinés. Le feu, cependant, gagna graduellement le sol, atteignit quelques chiens : un hurlement retentit comme Gourin n'en avait pas encore entendu. Kergoorlas, craignant un malheur ou reconnaissant la voix de ses chiens, fut le premier à arriver à la cabane ; enfonçant la porte, il tira le piqueur couché par la jambe, l'amena dehors dans un état d'inconscience complète et, aidé d'une demi-douzaine de paysans, éteignit bientôt les flammes. Un chien rouge, griffon breton nommé Caporal, était assez brûlé et couvert d'ampoules, mais le reste, homme et chiens, avait échappé miraculeusement ; la cape du piqueur, qui avait glissé de sa tête, était réduite en cendres.

Il existe un vieux chant de chasse dans lequel la musique des chiens en pleine action est qualifiée de « tapage musical », mais cette expression n'est pas heureuse ; elle aurait bien mieux décrit le tintamarre des trompes qui soulevait les âmes dans Gourin, faisait aboyer les chiens, faisait trembler les boyaux des chevaux, une heure avant le lever du soleil, un matin de chasse à Kœnig. Un peu après sept heures, pendant que le crépuscule flottait encore sur la ville, M. de Kergoorlas avec seize couples de chiens dans les talons de son cheval, passa au petit trot devant le Cheval-Blanc. S'il y avait eu assez de lumière, le tableau aurait réjoui les yeux d'un chasseur ; mais la meute était dans l'obscurité et il était impossible de distinguer la physionomie des chiens qui passaient devant l'hôtel. Plus tard, cependant et au dehors et dans leurs chenils — car ils

occupaient au moins trois maisons de paysans — on eut ample occasion d'étudier les points distinctifs de ces magnifiques chiens.

La race de tous les chiens français qui se réclament d'un pedigree provient généralement ou est attribuée au sang des chiens de Saint-Hubert, un bon évêque qui chassait dans les Ardennes autrefois et dont les représentants, occupant le monastère de ce saint, payaient un tribut annuel de jeunes chiens aux rois français, adonnés à la chasse au moyen-âge. A cause du patronage royal vis-à-vis de ces chiens, il est raisonnable de supputer que leur sang se répandit dans tous les chenils du pays et avec la valeur connue de leur force, de leur nez et de leur ténacité en chasse, on surveilla sans doute avec grand soin la pureté de leur race pendant de longues générations. Du reste, s'il y a encore trace de ce sang, ça doit être en Vendée, le terrain de chasse favori des rois et le pays par excellence des grandes meutes élevées depuis des âges. Egalemeut, en Basse-Bretagne, le même argument existerait à un plus fort degré, d'autant plus que cette péninsule, si isolée du reste de la France et si peu touchée par la nouveauté, ayant possédé ce sang, doit probablement l'avoir conservé pur dans ses anciens chenils, plus que dans une contrée plus fréquentée par les étrangers et, par conséquent, plus sujette aux changements accidentels.

Mais M. de Kergoorlas ne faisait pas remonter le pedigree de ses chiens aux temps de saint Hubert : cependant il dissertait volontiers, pendant des heures, sur son succès obtenu en ressuscitant la vieille race vendéenne, usée et affaiblie, par des unions consan-

guines et en produisant un chien qui, pour le nez, le train et l'endurance à la chasse, était bien supérieur aux animaux lourds, à la peau fine, aux belles gorges décrits par du Fouilloux dans « la Vénérerie » et que l'on trouve encore en Vendée. Il les avait obtenus, il faut le dire, en infusant continuellement du sang nouveau dans la meute dont il avait hérité et en s'adressant aux chenils qu'il connaissait réputés pour leurs animaux vigoureux. A Saint-Prix il était redevable de croisements utiles ; et de son chenil, il avait tiré ces grands chiens gris ou fauves, dont il était si fier à juste titre. Les chiens du Roi, de Vendée, sont décrits par les écrivains français comme étant couleur de lait avec une robe comme du satin : mais s'il en était ainsi alors, ces caractères ont bien changé depuis longtemps dans la meute de M. de Kergoorlas, dont pas un chien n'avait de blanc et pas un n'était à poil ras. L'aspect énergique de ces chiens était tout à fait remarquable, ayant 25 pouces à l'épaule, portant leurs queues à longs poils bien arquées sur le dos, la tête haute, la figure longue et leurs oreilles soyeuses, mais par-dessus tout, ayant de bons membres et de bons pieds, ils apparaissaient de suite être un lot fait pour l'ouvrage et adapté admirablement aux animaux et aux pays sauvages où ils avaient été élevés.

Kergoorlas, comme nous trotions vers le rendez-vous à Kœnig, prit soin de me décrire minutieusement les mérites de chacun des chiens ; et il ne put s'empêcher de paraître satisfait de mes remarques bienveillantes sur leur apparence de grands et sérieux ouvriers.

« Pour la couleur, dit-il, ils ressemblent au sanglier,

au loup, au renard, animaux qu'ils ont à chasser ; et, si j'ose dire, en férocité et en rapidité, on peut les engager contre ces animaux les plus vigoureux. »

« Je n'en doute pas, répliquai-je, car ils semblent assez forts et assez courageux pour porter bas un buffle et le maintenir à terre. »

« Pas tout à fait, mais c'est réellement étonnant comme ils peuvent arrêter un sanglier quelque grand et quelque méchant qu'il soit : ils le prennent par devant et par derrière sous l'épaule et derrière le jambon ; et quand quatre ou cinq couples ont fixé leurs crocs dans son cuir, aucune puissance ne peut les en détacher ; et ils ne lâchent pas prise tant que je n'ai pas planté mon couteau dans le cœur de la bête. Mais, hélas ! quelquefois, un courageux jeune chien le saisira par l'oreille, alors il s'en suit toujours un résultat désastreux, une terrible entaille qui trop souvent amène la mort. »

Ayant observé que, la veille, M. de Saint-Prix avait découplé seulement huit ou dix chiens à la fois, je m'aventurai à demander à Kergoorlas si sa meute composée de dix-huit couples n'était pas trop nombreuse devant l'entreprise dangereuse de poursuivre un sanglier ?

« Saint-Prix trouverait cela certainement ainsi fut la réponse ; mais il vit toujours dans la crainte des accidents pour ses chiens ; et son chagrin, quand un est blessé, fait pitié. C'est bon d'être prudent, mais trop ménager les chiens à la chasse doit diminuer rudement le plaisir. J'aime le bruit de la musique ; et pour l'avoir belle, dix-huit couples de chiens, ce n'est pas trop ; quand ils donnent à pleine gorge, c'est un

magnifique régal de les entendre dans ces vallées rocheuses; c'est comme le bruit d'un tonnerre harmonieux roulant autour de vous. Aussi j'en cours le risque et découple tous les chiens pour jouir de ce plaisir. »

Le temps s'améliorait et la conversation sur les chiens que nous avons, mon compagnon et moi, au milieu de cette campagne rugueuse, rendit notre chevauchée très agréable. Chaque mot qui tombait de ses lèvres était d'un homme de chien, aimant passionnément la chasse; et tous les détails sur l'élevage d'une meute et sa conduite dans la campagne indiquaient des connaissances professionnelles de veneur bien supérieures à celles de ses compatriotes au milieu desquels je séjournai en Basse-Bretagne. Même Saint-Prix, qui avait voué sa vie aux chiens, aurait pu glaner plus d'un renseignement de l'expérience de Kergoorlas. Celui-ci avait circulé davantage et comme Ulysse n'avait pas voyagé sans observer.

Ce n'est pas donné à tout le monde de voir et d'observer. Il y a trois ou quatre ans, deux gentlemen ayant beaucoup de connaissances apprises dans les livres, ayant tous deux pris leurs grades à Oxford, partirent d'une ville dans l'ouest de l'Angleterre pour un voyage à travers l'Espagne, la Grèce et les îles de l'Archipel. Ils se proposaient d'employer deux ans au moins dans cette expédition. A la fin, au moment de leur retour, leurs amis dans la dite ville étaient fort impatients. On organisa des diners; et ceux, même qui n'avaient pas l'habitude de recevoir ouvrirent en grand leurs portes pour fêter les voyageurs. Les mirages du désert ne trompent pas plus que ne fut déçu l'espoir de ces

amis. A chaque question concernant telle ou telle ville, les souvenirs du vieux monde, les associations classiques, la réponse décevante concernait la qualité de la cuisine et le caractère des hôtels: « L'olla podrida d'Andalousie était une horrible mixture, quoique Ford la donne comme une nourriture digne des dieux; quand au gazpacho, l'estomac d'un moissonneur de Devonshire ne pourrait le supporter; que voulez-vous attendre d'huile rance, de vinaigre, d'ail et de cuisiniers dégoûtants? » Et puis: « A Chio, le lieu de naissance d'Homère, nous espérions trouver du vin buvable, eh bien, il était exécrable. Ce que Lord Palmerston dit à Mr. Gladstone quand ce dernier produisit sur sa table une bouteille de vin ionien, fruit de son voyage aux Sept-Iles, pourrait s'appliquer au vin de Chio (Αριστον μεν υδωρ). » Voilà un extrait véridique de leurs réponses; la qualité de leur nourriture journalière semblant être la seule impression laissée dans leur mémoire.

A cause des dommages sérieux causés à leurs récoltes, les paysans de la région avaient pris soin d'annoncer haut et loin le jour du rendez-vous de la meute de Kergoorlas à Kœnig; aussi une grande troupe de vigoureux Celtes, quoique aucun ne dépassât cinq pieds six pouces, vêtus de toute la variété des costumes particuliers aux communes situées entre Rostrenen, Seaër et Rosporden, formait un tableau étrangement pittoresque et gai sur la lisière du bois ordinairement si tranquille. Mais sans les bonjours amicaux et les conversations plaisantes, cette foule armée de mousquets de longueur démesurée et de forme antique, aurait pu être prise pour une bande d'insurgés pré-

parant un mauvais coup. Ces armes avaient probablement, pour la plupart, appartenu aux chouans qui, tous paysans vendéens et bretons, avaient, dans l'insurrection royaliste de 1793, soutenu cette guerre de partisans contre l'armée républicaine, avec une si grande persistance et avec succès.

Quand le gibier était des hommes, c'était une affaire sérieuse ; mais dans le cas actuel, il s'agissait de sport et de la capture de quelques sangliers ; tout le monde envisageait une perspective joyeuse et heureuse ; et c'était parmi les paysans une telle exubérance dans leurs conversations et dans leurs rires que, si ce n'avait été l'arrivée soudaine et peu agréable de deux gendarmes en grand uniforme, il aurait été bien difficile de comprendre quelles dispositions avait prises Kergoorlas pour la journée. Le tapage cessa instantanément ; et il était évident que la présence de Méphistophélès et du Démon chasseur de la Forêt-Noire aurait été mieux accueillie que les deux représentants de la force qui circulaient alors au milieu de la foule. Le vieil esprit loyal est encore vivace et profond dans l'âme du Breton ; et s'il se présente jamais un autre Laroche-Jacquelein pour défendre la cause de la royauté, il est certain qu'il ne manquera pas de partisans parmi les nobles et les paysans de la Haute et de la Basse-Bretagne. Là ils ont été et seront pour les Bourbons jusque dans la moëlle des os ; le carnage préparé par Marceau et les atrocités de la Convention ne seront jamais pardonnés.

Pour réveiller les paysans refroidis par l'apparition soudaine des bicornes, Kergoorlas leur adressa tout haut la parole : « Mes amis, dit-il, les sangliers abondent

à Kœnig et les chiens sont impatients de chasser. Laissez-moi vous demander d'aller de suite à vos postes dans le bois ; de faire attention où vous vous placez ; et surtout de ne pas tirer quand les chiens seront en contact avec un sanglier. Maintenant en chasse. »

Les hommes de son clan n'obéirent pas plus vite à Roderick Dhu quand il leur fit un geste de la main, que les paysans bretons au signal donné par Kergoorlas.

Chaque guerrier disparut où il était
 Dans les genêts, les marais, la bruyère ou le bois.
 Les glaives et les lances et les arcs bandés
 Disparurent dans les oseraies et les taillis ;
 C'était comme si leur mère la terre
 Les avait engloutis dans son sein belliqueux.

La disparition des paysans fut de suite suivie de celle des gendarmes, leurs ennemis naturels, qui, ayant la veille réussi à capturer un mousquet, voulaient paraître faire leur devoir encore maintenant et suivaient les paysans avec l'opiniâtreté de limiers. Au point du jour, les piqueurs, avec leurs limiers, s'étaient assurés que plusieurs sangliers étaient rentrés dans le bois et que l'un d'eux, d'une taille inusitée, s'était remis seul dans sa bauge dans les rochers surplombant la rivière. C'était, de l'avis de Louis Trefarreg, le grand sanglier de Laz, la terreur des paysans à plusieurs milles à la ronde. L'animal, pensait-il, avait probablement pris alarme lors de l'attaque qui l'avait dérangé dans son ancien royaume solitaire, et avait établi ses quartiers dans Kœnig ; et s'il en était ainsi, le piqueur prédisait un danger sérieux pour les hom-

mes et pour les chiens en le forçant à quitter sa forteresse de granit. Cependant M. de Kergoorlas n'hésita pas un instant, envisagea ce rapport comme venant d'un serviteur trop prudent plutôt que d'un chasseur expérimenté, et ordonna à ses hommes de découpler un lot de vieux chiens et de les mettre immédiatement à la voie du sanglier. J'avais à nouveau, avec l'aimable autorisation de M. de Kerjeguz, envoyé mes chevaux dans ses écuries; aussi, sans autres *impedimenta* que les munitions nécessaires, je mis mon fusil en bandoulière et m'élançai à la suite des chiens. Celui qui n'a pas suivi une meute, à la voix profonde, dans les vallons rocailleux et boisés, ne peut se faire une idée de la musique produite par les échos et par les chiens; et je ne puis mieux faire que de la décrire dans le langage du poète si souvent cité qui dans ses « *Midsummer Night's Dream* » (Rêves d'une nuit d'été) n'aurait pu aussi bien dépeindre la scène, s'il n'avait lui-même entendu « l'agréable tonnerre de la Lucie de Sir Thomas » ou quelques autres chiens du Squire de Warwickshire :

Je n'ai jamais entendu
de plus agréable chant enfantin; car tout, les tourterelles
les cieux, les fontaines, toute la région alentour
semblait être un cri universel. Je n'ai jamais entendu
dissonnance aussi musicale, un tonnerre aussi doux.

Dix couples de griffons, dans l'excitation du rapprocher, chaque chien criant séparément, produisent un bruit agréable au cœur du veneur; mais les échos remplissaient tellement la vallée qu'il était impossible de discerner la direction des chiens; et si je n'a-

vais pas suivi les traces laissées par le passage de la meute en action, je n'aurais jamais pu assister au plus beau spectacle de la journée, le lancer du sanglier dans les rochers. En vérité, c'était un monstre, mais agile comme un chat de montagne, en dépit de son apparence gauche et de sa grosseur énorme. Il était couché dans une clairière, sous un rocher surplombant, couvert de lierre et d'un chêne rabougri; mais le terrain étant découvert et à quelque distance du fourré, il descendit rapidement, sautant comme un chamois de rocher en rocher, franchissant les ravins et disparut enfin dans un passage souterrain sous la masse rocheuse. Plusieurs coups avaient été tirés par les paysans; avait-il été blessé ou non, personne de ceux qui avaient réservé leurs munitions n'aurait pu le dire.

Le sort des chiens devint alors la chose intéressante pour tous. Toute la meute avait été découplée et était à ses trousses quand l'animal disparut dans le couloir. Instantanément chaque chien disparut et puis commença un vacarme infernal, les cris d'agonie des chiens! Kergoorlas n'était pas encore arrivé, mais Saint-Prix, debout sur un rocher, entendant le carnage, semblait momentanément pétrifié d'horreur. D'un bond il descendit cependant de son piédestal et lui et une douzaine de paysans après lui se précipitèrent et, escaladant de leur mieux les quartiers de granit qui interceptaient leur course, atteignirent l'endroit en dessous duquel se passait la bataille.

« Il vaut mieux chaque chien, » cria Saint-Prix, saisissant sa trompe et en sonnait comme un fou, mais cela ne produisant aucun effet sur les combattants, il la laissa

par terre et, sautant en bas des roches, juste au niveau de la rivière, il tira son couteau et se préparait à ramper, car il ne pouvait se tenir debout dans le couloir où avait lieu le combat. Keryfan le saisit par le bras et avec l'aide, arrivée à temps, de trois ou quatre paysans, le tira de force en arrière. « Vrai, M. de Saint-Prix, dit l'un d'eux, n'entrez pas là, vous y trouveriez une mort certaine. Laissez-nous allumer un feu derrière le sanglier et cela, j'en donne ma parole, le fera sortir de terre. »

Il accéda à cette proposition et en quelques minutes, une pile de bruyères, de fougères, de feuilles et de bois mort fut jetée dans une fente qui donnait juste au fond de la caverne et probablement au-dessus du sanglier. Alors on enflamma une boîte d'allumettes que l'on jeta dans les bruyères et en quelques secondes, s'éleva une colonne de fumée suivie d'un jet de flammes. De suite on entendit en dessous un bruit de cailloux et on perçut un roulement sonore ; et avant qu'un paysan ait pu mettre en joue, l'énorme bête noire s'élança dehors comme un boulet et, se jetant dans le lit du torrent, nagea droit vers la rive opposée. Avant qu'il l'atteignît cependant, les messagers de mort l'avaient atteint. Percé de plusieurs coups de fusil en même temps, il roula sans vie sur le bord de la rivière. Ses défenses d'en bas avaient sept pouces de longueur et on le disait peser presque quatre cents. Kergoorlas et Saint-Prix n'avaient jamais vu d'animal aussi grand ; et comme bien on pense, les hommages qu'ils reçurent des paysans n'avaient d'équivalent que ceux que les Anciens réservaient aux demi-dieux qui les avaient délivrés de quelque ennemi terrible.

CHAPITRE XI

Une fanfare avait proclamé « la mort » et pendant que le monstre était encore étendu les pieds de devant et la hure sur la berge et les jambes de derrière dans le courant, Saint-Prix, sur les mains et les genoux, rampait dans l'excavation, le premier, comme toujours à porter aide aux chiens blessés. Vingt-huit chiens seulement avaient traversé la rivière ; trois chiens, des quatre couples restant, blessés, boiteux, étaient sur la rive, incapables de résister au courant dans leur condition malheureuse. Il manquait donc cinq chiens pour compléter la meute.

Il s'écoula un intervalle de dix minutes pendant lequel plus d'un paysan s'offrait à entrer volontairement dans la grotte, dénotant une grande anxiété sur le sort des chiens ; Saint-Prix revint à l'entrée, tirant un chien par les pattes de derrière ; il était littéralement vidé et mort. Les quatre autres, dit-il, étaient cruellement malmenés ; mais comme ils ne le connaissaient pas, il n'avait pas osé en prendre un seul. Le premier piqueur de M. de Kergoorlas, cet homme qui avait failli être rôti avec ses chiens dans le hangar à Gourin, s'avança alors et, enlevant sa peau de bique, se faufila par la sombre ouverture. Un, deux, trois, quatre chiens furent alors ramenés sépa-

rément au jour, et avec précaution, par le patient piqueur ; on n'a jamais vu spectacle plus lamentable.

« Comment ont-ils pu en réchapper, dit Saint-Prix avec énergie, quand dix-huit couples de chiens étaient massés dans cette étroite caverne, nez à nez avec ce terrible porteur de défenses ? C'est un mystère pour moi, que si peu aient été tués. »

« Il y en a trop, il y en a trop, dit Kergoorlas, avec un grognement ; mais qui aurait supposé que l'animal se serait terré et aurait démoli mes chiens de cette façon ? »

Deux, sur les quatre, moururent aussitôt après qu'on eut lavé leurs blessures ; un autre, dont les côtes perçaient la peau et qui avait la poitrine défoncée, fut achevé sur place ; le quatrième, gravement blessé, fut porté à une maison assez éloignée dans une peau de bique que quatre paysans tenaient par chaque coin, formant ainsi une civière commode. Un vieux médecin était présent et il n'épargna pas sa peine pour panser les autres chiens blessés avec de l'eau-de-vie, des bandages et des aiguilles.

Cependant cet épisode n'attrista l'assemblée que peu de temps ; beaucoup se moquaient des chiens et ne s'intéressaient qu'à la destruction du cochon qui avait ravagé leurs récoltes et terrifié les femmes et les enfants. Les chiens avaient à peine travaillé une heure ; et quatorze couples (meute plus nombreuse que celle qu'employait Saint-Prix pour le sanglier) étaient frais et dispos pour d'autres opérations. A peu près à une lieue de l'endroit où avait eu lieu le carnage, plus haut sur la rivière, dans des broussailles en dessous du sommet de la montagne, plusieurs grands

sangliers avaient été travaillés par les piqueurs ; et comme cette portion de la forêt n'avait pas été dérangée, les chiens y furent emmenés de suite.

L'inconvénient de découpler trop de chiens pour le sanglier n'aurait pas pu être démontré plus sévèrement que dans le récent massacre, quoique certainement les circonstances aient été exceptionnelles ; la caverne était un piège où le nombre devait nuire ; l'animal un « solitaire », un des animaux sauvages les plus méchants et les plus forts. Aussi, quand M. de Kergoorlas, avec son amour de la belle musique, découpla à nouveau toute sa meute, calculait-il qu'il n'y aurait pas de sanglier à porter bas ou qu'il ne rencontrerait plus un solitaire d'ici longtemps comme celui d'aujourd'hui. Mais cette considération n'empêcha pas Saint-Prix de faire prévaloir sa méthode qu'il suivait toujours : « Il vaudrait mieux découpler d'abord trois ou quatre couples, Kergoorlas ; entendis-je le loup-tier observer ; puis vous lâchiez vos relais quand les premiers chiens auront bien empaumé la voie de l'animal que vous chassez. »

Il n'en fut rien ; le maître d'équipage voulait rester le maître ; quatorze couples furent menés à la voie et en moins d'une demi-heure, trois sangliers furent aperçus à distance, descendant la colline et galopant, effrayés, vers la rivière en bas. Ils allaient à la file, de sorte que les chiens n'étaient pas divisés et quand ils plongèrent dans le courant rapide pêle-mêle, l'amour de Kergoorlas pour la musique fut amplement satisfait par la sauvage harmonie qui résonnait dans le vallon. Quatre ou cinq couples de chiens sautaient « de front comme les chevaux du soleil » dans les

eaux bouillonnantes, avant que le dernier sanglier ait pu secouer sa peau hérissée sur l'autre rive. Pan ! Pan ! partant à quelques mètres du rocher où j'étais ; et je vis que Keryfan, ayant tiré le dernier sanglier comme une bécassine, l'avait roulé dans la broussaille. Mais de suite il s'était relevé et, retombant dans le courant sur trois pattes, se tenait ayant de l'eau jusqu'au ventre et faisant face à la meute. « Il y aura encore du dégât, » pensai-je en moi-même et à peine avais-je eu cette pensée que le sanglier chargea et je vis un chien suivre le courant, flottant comme une bûche ; de nouveau, avec la rapidité de l'éclair, il me vint la pensée que, si il n'arrivait pas d'aide, les meilleurs chiens seraient tués ou blessés en un rien de temps. Keryfan, lui aussi, vit le danger, et, descendant le ravin avec l'impétuosité d'un kangourou, atteignit la rive assez à temps pour empêcher l'animal de charger de nouveau. Sa balle mariée, à la distance de dix mètres, mit fin au combat, traversant les deux épaules du sanglier et le faisant rouler sous les mâchoires des chiens.

Au même instant arrivait Saint-Prix, son couteau à la main, se précipitant dans la mêlée ; il s'arrêta cependant sur le bord du torrent, ayant entendu le coup de fusil ; et je crois bien qu'un signe de désappointement passa sur la figure du brave garçon quand l'espoir de joindre le sanglier et de délivrer les chiens du danger qui les menaçait lui fut enlevé. S'il en fut ainsi, le nuage passa sans crever et il se retourna pour remercier chaleureusement Keryfan pour le prompt secours qu'il avait apporté aux chiens. Le sanglier était un mâle qui pouvait avoir trois ou

quatre ans ; ses défenses, en calculant la portion insérée dans la mâchoire, avaient six pouces de long, n'étaient pas très recourbées, mais pointues et coupantes comme un couteau ; armes terribles dans un corps à corps. Les paysans remarquent les souches de chênes sur lesquelles ils aiguisent leurs défenses pour avoir leurs armes en bon état ; et comme beaucoup des arbres au bord de l'eau étaient marqués tout autour de leurs troncs, ils apportaient les preuves que les sangliers, à Kœnig, étaient non seulement nombreux, mais encore d'une race batailleuse.

Louis Trefarreg, le premier piqueur de Saint-Prix, était tellement versé dans les habitudes des animaux qu'il chassait qu'il pouvait approximativement dire la taille et l'âge d'un loup et d'un sanglier, non seulement d'après leurs empreintes sur le sol, mais il pouvait aussi établir la taille d'un de ces derniers par la hauteur des marques laissées sur les arbres, quand il aiguisait ses défenses ; chaque pouce de hauteur, dans les jambes, lui permettant de gratter l'écorce plus ou moins haut suivant leur dimension.

Quand les soies du dernier sanglier tué furent arrachées de son cou (acte immédiatement exécuté par un paysan cordonnier quand on ne l'en empêche pas), on put juger de la différence en force et en longueur existant entre elles et celles du « solitaire », celles-ci paraissant être plutôt du fil de fer que provenir du dos d'un sanglier ; longues, fortes, aussi épaisses qu'une alène, tout à fait aptes aux usages d'un savetier. Ce n'est donc pas étonnant que ces connaisseurs sautent sur cette proie tentante et qu'ils soient déçus quand Louis Trefarreg les en empêche, comme il le

fait quelquefois. « Souvent, me dit Saint-Prix, une bataille s'élève entre le piqueur et ces détrousseurs d'un sanglier mort ; mais Louis s'est toujours prouvé le meilleur. » Cette fois aucune brouille ne survint ; au contraire, pendant que l'on sonnait « la mort » et que l'on pratiquait les autres opérations d'usage, chaque soie fut arrachée du cou, et en l'absence des gendarmes dont pas un n'intervint, tout se passa tranquillement et galment comme un mariage carillonné.

Il a déjà été remarqué que nos voisins gallois, avant d'entrer en action de chasse, sont les humains qui discutent le plus ; et dans cette circonstance, même avec les animaux tués à leurs pieds et devant eux, un laps de temps utile fut perdu à décider comment continuerait la poursuite des deux autres sangliers ; les uns trouvaient mieux de mettre les chiens à la voie à partir de la rivière ; les autres de les emmener et de leur faire fouler une enceinte de broussailles à une lieu de là, où il était à peu près certain que les sangliers étaient allés. Saint-Prix et son piqueur étaient de cet avis, disant que cela permettrait aux chiens de se reposer et leur donnerait plus de chances contre le gibier ; mais « la musique l'emporta », Kergoorlas décidant que si les chiens étaient emmenés si loin, ils perdraient une si bonne partie de la chasse et ne reprendraient peut-être pas la voie.

« Il me semble, dit-il d'une manière piquante à Saint-Prix, que le mois que vous avez passé avec les chiens de M. Brockman dans East Kent a influencé, sans l'améliorer, votre ancienne bonne appréciation de la chasse bretonne. Vous ne pouviez aller, comme dit

Keryfan, à meilleure école pour la chasse au renard ; mais un renard et un sanglier sont deux animaux différents. »

« En effet, Kergoorlas ; mais que vous préféreriez rapprocher une voie froide pendant une grande lieue à travers un pays difficile plutôt que de jeter votre meute tranquillement et promptement sur le dos du sanglier, en beaucoup moins de temps, dépasse ma compréhension. »

Cette remontrance fut vaine ; et au bout de quelques minutes, les chiens empaumèrent la voie galment mais pas avec cette explosion de musique qui était la joie de Kergoorlas. Cependant, petit à petit, elle augmenta et au bout d'une demi-heure, comme les chiens arrivaient aux broussailles, l'assistance étant à un mille en arrière, et dispersée dans toutes les directions, un grondement de tonnerre déchira nos oreilles, nous annonçant ce qui se passait dans l'enceinte au-dessus. Plusieurs trompes sonnèrent le lancer avec un fracas qui, comme « la Renommée de Virgile », semblait s'augmenter en roulant dans les vallées inférieures, jusqu'à ce que

Tot lingua, totidem ora sonant, tot subrigit aures.

Les paysans, réjouis de ce signal bien connu, se hâtèrent de se porter par petits groupes de deux ou trois, aux différents endroits où ils estimaient que la chasse devait passer. Les uns occupèrent le sommet d'un rocher de granit à l'abri de l'atteinte des défenses de l'animal ; d'autres, préférant le refuge d'un tronc d'arbre, eurent soin de se mettre sous une bran-

che basse qu'ils pourraient saisir en cas, d'attaque. Keryfan se tenait à côté de moi, écoutant attentivement les chiens qui avaient la tête tournée vers nous. Tout à coup il tressauta et me dit confidentiellement : « Les chiens ont fait change. Ecoutez, voilà Saint-Prix qui sonne « le loup, vrai cafard. » ; il doit avoir vu un loup, malgré que les autres trompes sonnent « le sanglier ».

Il avait à peine fini de parler que, traversant un espace découvert en-dessous de nous, parut un grand vieux loup gris, les oreilles pointées en avant comme s'il redoutait des ennemis aussi bien en avant qu'en arrière et sa démarche en tapinois dénotant une frayeur intense ; il nous aperçut, mais comme il y avait plusieurs paysans postés sur l'autre côté de la gorge, il continua à descendre la pente, cherchant à gagner le fourré du bas. Nos deux fusils furent en joue en même temps ; mais avant que Keryfan ou moi ayons eu le temps de presser la détente, nous le vîmes chanceler en avant et entendîmes au moins trois coups de fusil tirés par des paysans embusqués à cinquante mètres de l'endroit.

« Bravo ! cria Keryfan ! il doit être sérieusement atteint ; certainement il est touché au corps ou a une jambe cassée, à lui ! à lui. » Les chiens n'étaient pas à cent mètres du loup, faisant derrière lui le bruit d'un orage de grêle ; il nous sembla à tous deux que si nous pouvions apercevoir l'animal blessé et lui donner le coup de grâce, nous sauverions probablement les chiens de tête d'une terrible et dangereuse rencontre. Aussi, fonçant en avant, Keryfan vers la rivière, moi au-dessus, nous arrivâmes à le voir à nouveau

tandis qu'il se dirigeait lourdement, en boitant, vers le courant, pour gagner le bord opposé. Mais il n'avait pas chance de le faire : Keryfan et moi, tirant nos quatre coups, le tuâmes instantanément. La meute arriva, chaque chien enfonça ses crocs dans la peau, dans une sauvage mêlée indescrivable. Mais ils ne « le déchirèrent ni le mangèrent », comme le font les fox hounds anglais portant bas leur proie ; ils n'abîmèrent pas sa peau et déparèrent à peine l'épaisse fourrure qui couvrait sa carcasse, bien que, pendant une demi-heure, toutes leurs dents, tous leurs muscles fussent concentrés sur le cadavre du loup, le mordant, le secouant et le tirant furieusement.

Il avait été le Tartare et le fléau du voisinage pendant des années ; ses quatre dents de devant, en haut comme en bas, étaient usées jusqu'aux gencives ; ses crocs, autrefois terribles, étaient cassés et émoussés par l'âge et l'usage, et réduits à l'état de chicots. Souvent les chiens de Saint-Prix l'avaient lancé ; mais invariablement, débuchant, il perçait à travers une suite interminable de fourrés garnissant les Montagnes Noires ; et, gagnant la forêt de Dualt, il donnait au change ou se laissait chasser jusqu'à la nuit noire. Sa tête était plus blanche que grise ; et certainement si ses jambes avaient été aussi agiles que dans les autres occasions, il ne serait pas tombé dans les griffes de la mort. La joie des paysans, en voyant leur vieil ennemi, fut exubérante ; et si Saint-Prix avait été capable d'être jaloux, il le serait devenu en entendant les louanges portées de tous côtés sur les chiens de Kergoorlas ; car c'est à eux seulement qu'on rapportait l'honneur d'avoir à la fin eu raison de ce vieux et rusé malfaiteur.

De fait, les chiens étaient coupables d'une grande faute et personne ne le savait mieux que Saint-Prix ; ils avaient fait change en pleine chasse ; dans les profondes forêts de Bretagne, où il y a tellement d'animaux de toute sorte, la disposition à faire change est une tache sérieuse dans le caractère d'un chien, et l'habitude en est considérée comme la pire défectuosité dans une meute non créancée. Aussi, pendant que les paysans bretons louaient les chiens, Kergoorlas s'occupait à les excuser :

« Je sais que le loup a sauté à vue devant eux et les a ainsi détournés de leur vieille voie. J'avais espéré que la fréquente infusion de sang de griffon gris et aussi celui de votre chenil, Saint-Prix, aurait corrigé cet amour du change tellement invétéré chez le chien vendéen à poil ras. »

« Un accident, répondit le louvetier, qui peut arriver aux chiens des races les meilleures et les plus créancées du monde ; un à vue est toujours une tentation fatale. » Kergoorlas était très fier de ses chiens et depuis de longues années s'était attaché avec la plus grande attention à améliorer leur sang aussi bien que leur discipline à l'extérieur ; et quoique l'observation de Saint-Prix fût parfaitement véridique, cela suffisait à peine à alléger la contrariété qu'il ressentait vivement, d'autant que le change avait été remarqué par tout le monde.

« Si j'avais pu surprendre les meneurs, dit-il en colère, j'aurais fait un exemple qu'ils n'auraient pas oublié de longtemps. »

« Eh bien, dit Saint-Prix, toujours l'ami des chiens, c'est un peu tard maintenant, après la bataille, de les

châtier pour une faute pardonnée. La punition, pour être efficace, doit suivre immédiatement l'acte malencontreux, *flagrante delicto*, sans cela le chien ne sait pas pourquoi il est battu ni où il a mal fait. »

« Par la mort de ce loup, monsieur de Kergoorlas, vous avez fait de bon ouvrage, dit M. Richard, le maire de la commune ; et je propose, avec la sanction de M. de Saint-Prix, de demander au Gouvernement une gratification pour vos piqueurs. Nous avons encore d'autres journées pour chasser le sanglier ; et je parie que vous êtes capable de nous en consacrer quelques-unes avant la fin de la semaine. »

« De tout mon cœur, répondit Saint-Prix, donnant un autre tour à la conversation et espérant calmer l'irritation de M. de Kergoorlas. Ils ont fait leur devoir admirablement ; et loin de vouloir enlever la récompense à leurs collègues, mes hommes seront trop heureux si elle est donnée, comme M. Richard le propose. » C'était toujours l'habitude de Saint-Prix de répartir la prime du Gouvernement — trente ou cinquante francs, d'après le sexe de l'animal tué — entre ses piqueurs ; autrefois, dans ce pays, quand un renard était pris, une quête était faite parmi l'assistance et le montant remis au piqueur, en reconnaissance du sport et du succès fournis par la meute qu'il dirigeait ; de sorte que « donner à Joe sa demi-couronne » était considéré comme un heureux privilège par ceux qui suivaient la chasse et la voyaient couronnée de succès. M. Richard, au courant des usages de Saint-Prix, et estimant que ceux dont les chiens avaient travaillé dans cette circonstance étaient mieux désignés pour la récompense, en proposa de la

sorte la distribution ; et avant que M. de Kergoorlas ait pu dire oui ou non, il remit trente francs dans les mains du premier piqueur, l'homme qui avait été roussi la nuit dernière pendant qu'il était ivre.

Le choix, de la part du maire, n'était pas heureux ; et pour cela ou pour d'autres raisons, Kergoorlas ne parut pas satisfait de la transaction ; cependant, il se maîtrisa tellement qu'il remercia le magistrat avec la plus grande courtoisie et en même temps, tirant une poignée de pièces de cinq francs de sa poche, il fit signe à Louis Trefarreg et le dédommagea amplement de la prime que lui et ses suivants étaient en droit d'attendre pour la mort d'un loup causée par les chiens dans le district du louvetier.

Mais la noblesse bretonne est une race fière et irascible ; et Saint-Prix tressaillit en voyant l'inattendue et large compensation déparée à ses hommes à la place de la pauvre somme payée par le maire aux piqueurs de Kergoorlas. Et Keryfan me dit après que si une telle liberté avait été prise par quelqu'un n'étant pas lié d'une grande amitié comme l'étaient Kergoorlas et Saint-Prix, celui-ci lui aurait jeté l'argent à la figure. Il en serait certainement résulté un duel au sabre, affaire pas toujours mortelle, mais toujours sanglante. Mais un *Deus ex machina* apparut et détourna le danger : un paysan accourut en toute hâte, annonçant qu'un chien seul avait continué à chasser les deux sangliers, qu'il les avait suivis jusqu'à un étang formé par la rivière et qu'il les tenait au ferme à une demi-lieue de l'endroit où nous étions.

En un instant tous les désaccords s'envolèrent ; Kergoorlas prit sa trompe et se mit à sonner « la sortie

de l'eau » avec une ardeur qui aurait été mieux de mise s'il avait été plus près du gibier ; et les paysans se mirent à courir à toutes jambes vers le lieu de la scène. Les chiens cependant, entourant leur maître la tête haute et se joignant au concert, ne bougèrent pas, tant que la fanfare dura. Les paysans semblaient comprendre qu'il n'y avait pas besoin de leurs services et que le chien seul qui aboyait les sangliers dans l'eau était bien suffisant pour les maintenir là jusqu'à ce qu'ils pussent venir à son aide ; aussi, sans hésiter, tous se pressaient, laissant les chiens et leur maître à leur plaisir actuel.

Je fus embarrassé pendant un moment, impatient de courir aussi et de voir la finale de cette journée de sport inaccoutumé ; mais remarquant l'attitude calme de Keryfan et celle de Saint-Prix, qui ne bougèrent pas tant que Kergoorlas et son chœur exécutèrent leur morceau de musique, je compris que j'aurais commis une faute d'étiquette qui m'aurait déshonoré aux yeux de ces chasseurs bretons de grande classe : aussi je me résignai à mon sort et attendis trois minutes la fin de cette étrange cérémonie. Quand la trompe fut remise en place, nous suivîmes les paysans.

Avant que nous ayons pu les rejoindre, le son de plusieurs coups de fusil, se succédant rapidement, vint à nos oreilles ; et quand nous atteignîmes l'étang où le chien les aboyait, nous vîmes deux beaux sangliers étendus côte à côte sur le bord, remuant encore dans les affres de l'agonie. Le chien qui avait si bien travaillé se nommait Troubadour ; c'était un magnifique spécimen du vrai griffon ; il était gris avec une figure longue et expressive, une touffe sur

le haut de la tête, une poitrine profonde, de bons pieds, des cuisses longues et puissantes et des jambes fines ; de plus, il avait une queue bien recourbée sur le rein et se terminant par un magnifique panache. Je vois encore ce brave animal : deux longues entailles rayaient ses flancs et saignaient, mais elles ne devaient être que superficielles, car il ne semblait pas s'en apercevoir.

« Oh, dis-je en m'extasiant sur ce modèle magnifique de chien, si je pouvais persuader quelque maître d'équipage en Angleterre de renoncer à la routine, en matière d'élevage, qui détruit le caractère et la qualité du nez chez les fox hounds tels qu'ils étaient au temps du sixième duc de Beaufort ; quand ses « badger-pies » à longues têtes, à longs poils chassaient comme des démons et couraient leur renard au train d'enfer à travers les froides plaines en jachère de Gloucestershire ! Le sang de Troubadour judicieusement infusé, j'ose le croire, est tout ce qu'il faudrait pour ramener les fox hounds actuels au grand type des anciens jours. »

Le témoignage récent du capitaine Anstruther Thomson sur la valeur du sang de chien de Galles mérite la plus grande attention sur ce point.

CHAPITRE XII

Il a été déjà expliqué dans un chapitre précédent combien il est difficile, dans les épaisses et rocailleuses forêts de Basse-Bretagne, de relever un change, de garder les chiens dans la bonne voie et ensemble, sur le gibier qui fait l'objet de la chasse du jour. De là, la nécessité du piqueur avec un limier en premier lieu et le système des relais ensuite ; l'animal étant rapproché et mis debout, les plus vieux chiens et les plus sages sont lâchés ; puis, quand la menée devient de plus en plus chaude, les moins sages sont envoyés, puis ensuite le reste de la meute, en paquets, en raison de leur degré de sagesse et d'amour de la chasse ; de la sorte, les chances de change sont diminuées, même dans une meute habituée à chasser toute espèce d'animal depuis le chevreuil jusqu'au sanglier ; il en est ainsi dans les fourrés sans chemins des bois de la Bretagne.

L'usage d'un limier remonte aux temps classiques, et plusieurs auteurs de l'antiquité, Grecs et Romains, ont décrit ses caractères si minutieusement que son identité, au point de vue de l'emploi, avec le limier breton actuel, ne fait pas de doute. Le limier, appelé ainsi à cause de la « lyam » ou laisse avec laquelle on le conduit, était, par suite de son emploi, néces-

sairement muet; et, comme être muet se trouve difficilement dans un chien de bonne race, cet indispensable ouvrier était toujours un métis, le résultat du croisement entre un chien courant et un mastiff ou un pointer; les élèves qui tenaient du chien courant étaient bien rarement conservés pour cet usage. Le « canis-ductor » est défini par Skinner comme *Canis vilior ex cane venatico cum Molosso copulato prognatus*; il en ressort que le sang du mastiff était le croisement adopté; mais si je ne me trompe pas, en Bretagne, on donne généralement la préférence au pointer espagnol; cette race a moins de propension à donner de la voix que le mastiff ou le molosse.

Quel usage de commencer la chasse par des limiers, ou, comme Sénèque les appelle, les « canes tacitæ », « chiens muets », soit encore employé en Bretagne et dans les autres parties de la France, après un aussi long espace de siècles (car l'usage de ces chiens peut être signalé dans une chasse au sanglier au Mont-Parnasse, comme le décrit Homère dans le 19^e livre de l'Odyssée), semblerait extraordinaire si, dans une région abondante en gibier de toute sorte et garnie de forêts sans fin, les mêmes tactiques n'étaient aussi nécessaires, il y a des milliers d'années que maintenant.

En Angleterre, sauf une exception, les services d'un limier ont depuis longtemps été abandonnés; la culture augmentant et tant d'animaux sauvages disparaissant avec elle, son emploi a cessé d'être en usage. Les « staghounds » de Devon et de Somerset ont cependant leurs « tufters » et leurs « harbourers » qui travaillent à beaucoup de points de vue comme les

« Limiers et les Piqueurs » des anciens temps et ceux de France actuellement. Mais cette meute, sous l'habile direction de M. Fenwick Bissett, est la seule actuellement de la Grande-Bretagne qui chasse le cerf dans ses repaires nats. Puisse-t-elle vivre longtemps et continuer les habitudes bien plus nobles de nos aïeux dans la poursuite de ces grands animaux que celles qui ont cours maintenant; puissent les bois épais d'Exmoor, autrefois le berceau des refuges des « Doons » et du cerf, produire ces nobles animaux; et puissent durer longtemps les chiens et les sons de la trompette de Bissett!

A notre retour ce soir-là de Kœnig, une agréable surprise arriva à M. de Saint-Prix et aussi à plusieurs des chasseurs bretons et à moi-même, tous réunis à Gourin: un Anglais, appelé Shafto, était arrivé au Cheval-Blanc après une absence de quelques mois passés en Norvège, où il avait été pêcher le saumon pendant l'été précédent. J'avais souvent entendu parler de lui pendant mon séjour en Bretagne, mais à mon grand regret je n'avais pu encore le rencontrer; et chaque fois que j'étais présenté à un nouveau chasseur, la première question qu'on me posait était: « Connaissez-vous votre compatriote M. Shafto? » Et l'expression de surprise et de désappointement, en entendant que je n'avais pas cet honneur, me faisait comprendre que l'on me regardait comme un inconnu et que plus vite je pourrais faire sa connaissance plus vite je serais admis dans ce pays.

Enfin il était là; on ne vit jamais de plus chaudes démonstrations de bienvenue et de sentiments affectueux que celles que lui offrit tout le monde, depuis

l'hôte du Cheval-Blanc jusqu'à M. de Saint-Prix. On l'étreignait, on lui aurait embrassé les joues s'il n'avait eu une instinctive répugnance pour ce genre de pratique. Ça leur aurait été du reste difficile, car sa face était aussi poilue que celle d'un otter-hound de Carlisle et paraissait n'avoir jamais connu l'usage du rasoir.

Quand Saint-Prix m'eut présenté à lui, il dit avec enjouement : « Très content de rencontrer un compatriote en si bonne compagnie; mais comment avez-vous pu trouver votre chemin jusqu'ici? J'ai vécu vingt ans dans ce pays et n'ai jamais rencontré un Anglais à Gourin. »

Je lui expliquai que mon but, en visitant ce pays, était de voir chasser le loup, « more antiquo », et que, mon ami le baron de Keryfan m'ayant présenté à M. de Saint-Prix, le louvetier m'avait invité aimablement à me joindre à ses amis en cette circonstance. « L'homme et l'endroit faits par-dessus tout pour le sport, observa-t-il, mais heureusement

Non cuivis homini contingit adire Corinthum
et cette petite ville, le centre le meilleur pour la chasse au loup et au sanglier et je puis ajouter, à la bécasse, de toute la Bretagne est et, j'espère, restera longtemps une terre inconnue aux touristes en général et aux fusillots en particulier. Ces derniers, venant surtout des Iles du Canal, ont tellement parcouru les bois et la région bordant les côtes de la mer que l'on a proposé qu'un permis de chasse ne serait accordé à un étranger que s'il avait au moins six mois de résidence dans le pays. On peut certainement dire que ces individus ont envoyé des charretées de gibier venant de ce pays à Paris et sur les marchés

anglais; d'où le besoin d'une loi de protection pour le gibier et pour le chasseur indigène. »

Le fait d'être l'ami de Keryfan et d'accompagner Saint-Prix lui fut une garantie suffisante que mon seul objectif était la chasse aux animaux sauvages; et, le comprenant, non seulement il favorisa mes goûts de tout son pouvoir, mais encore m'invita souvent à son « Hermitage » et m'y donna la plus cordiale hospitalité pendant les deux saisons de mon séjour en Bretagne. Sur Shafto et son Hermitage je pourrais remplir un volume. Cependant, pour le moment, je ne ferai que les décrire tous les deux. L'habitation consistait simplement en quatre chambres carrées au rez-de-chaussée. Elle s'élevait au centre d'une grande cour entourée d'un gros et grand mur de pierres; on y accédait par une porte cochère aussi massive que les grilles d'un château normand. Située dans un ravin sauvage et solitaire des Montagnes Noires, environnée d'un côté par d'épais bois, et de l'autre par des arêtes de rochers de granit, la construction avait eu pour but, dans l'origine, d'abriter les troupeaux pendant les orages de neige de l'hiver, quand les troupes de loups sont poussées par la faim à attaquer, même pendant le jour, les chevaux et les chiens des paysans au seuil même de leurs portes.

La demeure d'Alexandre Selkirk pouvait à peine dépasser en désolation cet endroit solitaire, mais tandis que la compagnie de celui-ci consistait en un chat, un chien, des chèvres, un perroquet parleur et de temps en temps la visite d'une tribu de sauvages venus pour un pic-nic cannibale, — ils lui laissèrent par la suite un legs appréciable et lui rendirent plus

de service qu'ils ne lui firent de mal, — la basse-cour de Shafto était garnie tout alentour de barriques de Bordeaux qui avaient fourni du bon vin à l'Hermitage mais qui maintenant étaient converties en confortables niches à chiens. Setters, épagneuls de Sussex, et chiens de loups bretons à longs poils, ensemble au nombre de quinze couples, avaient leurs logements séparés dans ces barriques et formaient une garnison utile et appropriée à cette demeure. Les loups cependant dans l'hiver, malgré cette force à l'intérieur, rôdaient toujours alentour; et de toutes les sérénades la plus lugubre est la leur, quand ils crient la faim au milieu de la nuit. On dit que les chats rendent la nuit désagréable par leurs cris. Ce sont, nous le savons, des amoureux batailleurs et nos oreilles, si nous habitons la ville, se familiarisent ou se réconcilient avec cette incommodité. Mais là il y a quelque chose de si lugubre, si plein de détresse, si épouvantable dans le hurlement d'un loup sous votre fenêtre quand tout est silencieux alentour, que celui qui l'a entendu une fois ne l'oubliera jamais. De la viande fraîche pour les chiens était suspendue dans le charnier à côté et, avec cette attraction, pour leurs nez, leur lugubre sérénade était incessante : tellement qu'on pouvait dire comme Richard :

Il me semble qu'une légion de démons insensés
M'entoure et pousse à mes oreilles de tels hurlements
et de si effroyables cris qu'au milieu de ce bruit
Je tremblais éveillé...

En dehors de Shafto lui-même et d'un Breton, Owen Mawr, dont le domicile était dans le grenier de l'é-

curie, et qui avec sa femme remplissait d'une manière étonnante les offices variés de cuisinier, groom, piqueur et intendant, aucune créature humaine vivante n'existait à plus d'une lieue de cet Hermitage. Cependant Shafto avait différents avantages sur le héros de l'histoire de de Foé : dans sa maison à quatre compartiments, deux lits étaient toujours prêts à recevoir des visiteurs pendant la saison de la chasse ; et ils étaient assez bien aérés par des esprits familiaux qui ayant logé là une fois étaient aussi réguliers dans leurs visites que les bécasses dans leurs migrations. Quant Frédéric le Grand installa l'appartement de Voltaire à Sans-Souci, il orna spirituellement les murs d'épigrammes peignant le caractère et les habitudes de ce philosophe ; entre autres, la figure d'une cigogne représentait la régularité de ses visites dans ce lieu. Mais là, à l'Hermitage, la seule garniture des panneaux de la muraille consistait en massacres de chevreuils et de cerfs, aux andouillers desquels étaient suspendus des fouets, des trompes de chasse, des éperons, des lignes et des engins de pêche ; le sol était garni de peaux de renards et de loups, trophées de chasse servant de tapis, plus durables et plus doux que les plus fines productions d'Axminster. En plus, chaque lit avait son couvre-pied en loutre, ce qui procurait une luxueuse couverture pour ces froides nuits d'hiver, c'était chaud, doux et léger comme de la peau d'eider : Les artistes français nous sont bien supérieurs pour la préparation des fourrures. La peau du sanglier était employée à faire des portières pour chaque appartement.

Le père de Shafto était encore vivant, et était grand

propriétaire terrien dans le nord de l'Angleterre ; mais, ayant une nombreuse famille de sa seconde femme, il avait donné son consentement à l'exil volontaire de son fils et héritier, — avec lequel, à cause de son amour pour la chasse et de son refus d'adopter une profession, il n'avait que peu ou pas de rapports, si ce n'est pour lui payer par quartiers réguliers sa pension. Quand celle-ci était épuisée (et cela arrivait souvent) et qu'une requête était adressée pour une avance, les reproches du vieillard tombaient avec rage sur la tête du fils. Un vieil ami de celui-ci me disait que son père le lui avait signalé comme un prodigue, dévorant par anticipation son héritage et « mangeant le veau dans le ventre de la vache ». A quoi le fils, non sans raison, répondait : « Mon père, je passe pour le plus riche héritier de la Grande-Bretagne et vous voudriez me laisser attendre jusqu'à ce que je n'aie plus de dents, pas plus pour le veau que pour la vache. »

Shafto avait naturellement quitté le toit paternel et pendant vingt longues années, les meilleures de sa vie, avait adopté comme demeure l'Hermitage et les forêts de Basse-Bretagne comme son terrain de chasse. A cause de sa libéralité à main ouverte, donnant son gibier partout où il en tuait, tendant sa gourde à tout venant et ouvrant toujours sa blague à tabac à tout paysan qui voulait fumer une pipe, il était adoré de cette catégorie ; par suite il pouvait sauver mainte et mainte portée de louvards du sort inévitable d'être assommée au lieu de pouvoir être chassée plus tard et de procurer au bon sport. Aussi, pour ce motif, il était populaire auprès de la noblesse bretonne qui

l'appelait « un chasseur de première qualité » et l'appréciait comme étant de bonne compagnie et un vrai gentleman. Ayant ainsi présenté au lecteur mon compatriote et ce qui le concernait, je reviens à la société qui lui faisait le bon accueil au Cheval-Blanc.

« Nous vous attendions chaque jour de la semaine dernière, dit Saint-Prix en serrant encore la main de Shafto, et aujourd'hui vous auriez dû être avec nous puisque nous avons non seulement tué le grand sanglier de Laz, mais aussi le vieux loup qui vous a si souvent conduit de Scaër à Duall et amené vos chiens à ne plus avoir de sang pendant de si longs jours. »
« Bravo ! c'est un grand triomphe ; mais Keryfan me dit que vous avez été obligé d'emprunter une meute de Vendéens pour l'achever. »

« C'est vrai, clama Kergoorlas, bien que, pour être vrai, la vieille brute n'eût plus une dent et eût pu être galopée et portée bas par un âne. Cependant, sa peau va à l'Hermitage ; car c'était un vieil ami à vous, Shafto ; et vous avez un droit imprescriptible à ce souvenir. »

« Je dois confesser que j'aurais aimé assister à sa mort, dit Shafto ; se tournant vers moi et riant à la plaisanterie portée sur ses chiens ; mais je ne pouvais commander aux vents et à la mer. Bien que j'aie eu de bon sport avec mon vieil ami Reginald James dans les eaux norvégiennes, je ne voudrais pas recommencer le pénible voyage de Christiansand à Bordeaux pour la délivrance de Torjedahl. Imaginez-vous vingt et un jours dans un brick pour le transport du bois et rien qu'une méchante cabine à l'arrière du grand mât pour le capitaine, l'équipage et les passagers,

pas d'entrepont, tout était occupé par les bois de charpente, et le vent soufflait comme si Eole avait ouvert à la fois toutes ses cavernes. Le bateau courait furieusement avec deux hommes à la barre et tous les ris dans le hunier et dans le foc. C'est une leçon, je crois bien, que je n'oublierai jamais. Je n'eus qu'un moment de fête pendant tout le voyage, ce fut quand j'entendis un homme du Devonshire déclarer solennellement : « Les quarter-noxes soufflent », bien qu'il y eût un bon mois que la période des vents d'équinoxe fût terminée. »

Ce fut une nuit de ripaille au Cheval-Blanc ; et la cérémonie de boire des santés, de porter des toasts et de chanter des chants bretons, suggérée par ce retour de Shafto et le succès inespéré de la journée, nous conduisit à une heure bien plus faite pour des Bacchanales que pour une réunion de gens se livrant à la chasse. La chasse et le mal de tête ne vont pas bien ensemble ; et celui qui veut se livrer à la première doit laisser de côté les gâteaux et la bière, et doit imiter, par sa modération et ses habitudes matinales, l'exemple de ce Premier ministre du Nord, le Rév. John Russell.

Si passionné pour la chasse qu'il suivait toutes les pistes
Depuis le cerf dans la forêt jusqu'aux bulles d'air,
N'aimant pas le vin on était sûr de le trouver à jeun
sur son oreiller à neuf heures(1).

Comme le savant qui creuse un sujet, il doit veiller soigneusement à maintenir en bon état son corps et son esprit, s'abstenir de tout ce qui tend à énerver, ou bien son but ne sera pas atteint. Il est impossible

(1) Ce poète était son ami, M. Georges Templer, de Stover.

de faire des orgies et en même temps de jouir des charmes de la chasse ; et même dans les légende classiques nous ne voyons pas Bacchus et Diane associés ensemble.

Bien que les chiens de Saint-Prix fussent commandés pour huit heures du matin, à quelque quatre lieues de là, l'orgie continuait encore longtemps après minuit. Parmi ces rossignols, le premier était le président, le louvetier lui-même. Il chantait la chanson populaire des paysans du pays avec beaucoup de talent ; c'était une chanson appelée : « Ann hinni goz » qui racontait la passion d'un jeune homme pour une vieille femme à cause de ses biens ; le refrain, auquel se joignait chaque Breton avec entrain, amenait des hurlements de gaieté. Le pouvoir du président semblait être impératif et chaque personne qu'il désignait devait y aller d'une chanson. Shafto et moi-même exécutâmes l'ordre de notre mieux, lui en chantant : « C'était une journée sombre en Décembre » et moi « la Chasse au renard de Kilruddery ». Mais quand Kergorlas fut désigné, il se récusa et rien ne le put faire changer d'avis ; il voulait faire un speech ; l'échange ayant été accepté par le président, il commenta de la manière la plus humoristique le chant breton « Ann hinni goz » et termina en recommandant spécialement la terminaison à Saint-Prix, qui était alors célibataire.

Ces soupers en musique, qui sont de mode encore en Basse-Bretagne, étaient autrefois une des institutions les plus populaires à Oxford. Il n'y a pas longtemps, une dame octogénaire vint à Torquay. Rencontrant un ami commun, elle exprima le désir d'avoir un entretien avec Henry, évêque d'Exeter, le dernier

prélat dont la revendication au titre de « Défenseur de la foi » était plus justifiée que celle de son royal homonyme. « En effet, dit la dame, je voudrais poser à Sa Grandeur une question de son vivant ; et c'est le seul homme en vie qui puisse me répondre. Je voudrais savoir si, à l'occasion d'un souper à Magdalen college à Oxford, il a dit ou n'a pas dit ce qu'il est rapporté avoir dit à mon vieil ami Dymoke, père de l'ancien champion du roi. » Il paraît qu'eux et un lot de joyeux « Demics » s'étaient réunis dans la salle commune ; et sous l'influence d'un gigantesque bol de « Bishop » il avait été décidé que chaque homme présent devait ou chanter, ou dire une histoire, ou boire une pinte d'eau salée. Le sort désigna Dymoke pour commencer ; mais il chanta si mal que tout le monde fut soulagé quand il eut fini. Ensuite vint le tour de Henry Phillpotts de s'exécuter ou d'encourir la peine. « Je ne peux chanter, dit-il, et il me répugnerait de boire une pinte d'eau salée ; mais puisque je dois dire une histoire, j'aimerais entendre Dymoke chanter à nouveau cette chanson. »

La dame et le prélat se rencontrèrent peu après et, la question étant posée, Sa Grandeur invoqua de suite un empêchement, mais réjouit beaucoup la dame en citant la chanson que Dymoke avait si maltraitée.

La pendule du Cheval-Blanc sonnait trois heures du matin quand les derniers convives quittèrent la salle à manger pour un court repos ; et les coups de poings et de pieds, les cris qui s'ensuivaient aux portes des différents logements où ils pensaient être reçus durent déranger tout le monde à Gourin. Je rentrai dans mon appartement, mais on devinera mon embarras quand

je découvris que mon lit était déjà occupé par un chasseur, dormant profondément et ronflant sous l'influence de la ripaille dont il avait été un des promoteurs. Je reconnus un M. de..., riche propriétaire des environs de Saint-Brieuc, un duelliste aussi, qui n'avait pas fameuse réputation en Bretagne. Le premier jour qu'il nous rejoignit, Keryfan appela mon attention sur lui et me dit : « Quoi qu'il vous arrive, ne vous querellez pas avec cet homme : il est aussi enclin au duel que l'éditeur d'une brochure de Paris. »

Je l'avais pris deux ou trois fois par les épaules et essayé de le faire lever en lui criant dans l'oreille ; c'est alors que, la lumière éclairant sa figure, je vis à qui j'avais affaire et en même temps l'avertissement de Keryfan me revint à la mémoire. Je me dis à haute voix : « Eh bien me voilà bien ! mais je ne puis le supporter, il n'a rien à faire ici et il s'en ira, coûte que coûte. » J'allais le saisir à bras le corps quand j'entendis les pas de Keryfan dans l'escalier. J'attendis un instant, pensant qu'il me prêterait main forte et que deux personnes pourraient mieux s'en tirer qu'une seule. Mais il connaissait trop bien l'homme ; il savait que du sang versé en résulterait et bien qu'il fût assez hardi pour prendre un lion par la barbe si c'eût été nécessaire, cependant il haïssait les querelles et savait prendre ses précautions quand le danger était proche.

« Ne touchez pas à cet homme, dit-il avec force, il est complètement endormi et ivre ; pourquoi ne pas enlever le matelas de dessous lui et avec la couverture autour de vous, vous pourrez vous reposer sur le plancher : vous serez aussi confortablement que sur un bois de lit. »

Je suivis son avis et, mettant une chaude paire de pantoufles, me roulant dans une couverture et pardessus la moustiquaire, je dormis profondément pendant quatre heures. La trompe de Shafto sonnait le « Point du jour » annonça le réveil et m'arracha au repos. J'ajouterai que l'occupant de mon bois de lit, au lieu de me provoquer à une rencontre mortelle, s'excusa du tort qu'il m'avait causé ; et souvent après, lui et moi, nous chassâmes ensemble dans les meilleurs termes.

CHAPITRE XIII

Le rendez-vous dans la circonstance était nominativement à Pencoet, une ferme désolée située sur un contrefort des Montagnes Noires dans la direction de Châteaulin ; mais, par le fait, comprenait la longue chaîne de bois qui sont sur le versant sud-ouest de cette région montagneuse qui a été bien nommée « l'arête de la Bretagne ». Ces bois, comprenant des chênes, des noisetiers, des châtaigniers et des sapins, occupent sur beaucoup de lieues les vallées profondes de ce district et le plus près d'entre eux étant à au moins une lieue au delà de la ferme, le terrain de chasse ne fut pas atteint par les chiens à l'heure indiquée ; l'assistance, après les orgies de la nuit précédente, fut encore moins ponctuelle.

Shafto seul avait quitté Gourin au point du jour ; il avait été convenu entre lui et Saint-Prix qu'il amènerait douze de ses chiens pour les réunir à un pareil nombre des chiens du louvetier ; mais il était plus de dix heures quand les forces alliées arrivèrent à Gwernez, le bois accidenté où on devait attaquer en premier lieu. Le bruit avait dérangé les sauvages habitants de Laz et Kœnig pendant ces deux derniers jours, si bien que l'on pouvait s'attendre à ce que les survivants, surtout les plus vieux et les plus rusés,

aient traversé la chaîne de montagnes pendant la nuit pour venir chercher la tranquillité et des retraites sûres dans ce bois ; et le rapport des piqueurs confirma cette attente. Les averses des jours précédents avaient tellement détrempe le terrain dénudé s'étendant entre les pentes du sud et du nord de la chaîne de montagnes qu'au milieu des pierres, de la bruyère rabougrie, on pouvait voir, comme nous trottions à la lisière du bois, des marques de pieds de sanglier et de griffes de loup. Les chiens eux-mêmes, croisant souvent une voie, étaient maintenus difficilement et voulaient s'élancer, si bien qu'il était évident qu'il n'y aurait pas de temps de perdu à battre un terrain inutile ou à lever un gibier autre que celui désigné pour la chasse de ce jour-là.

Les paysans réunis au rendez-vous n'étaient pas plus de vingt ; mais chacun d'eux portait son long mousquet ouvertement sur son épaule, comme s'ils étaient en règle avec la loi et ne craignant ni les hommes ni les bêtes avec cet engin entre les mains. Leur costume était bien plus pittoresque que celui des paysans de Gourin ou de Carhaix, qui en général portaient des peaux de bique et des culottes de toile ; au contraire, la plupart de ceux-là avaient de larges hauts-de-chausses, comme nous en avons au seizième siècle, avec des guêtres « Claret coloured » et des vestes de même teinte et de même tissu : leur taille était enserrée dans de larges ceintures de cuir avec de grosses boucles. Deux seulement étaient montés sur de rustiques poneys bretons portant des selles presque pareilles à celles dont se servent nos meuniers pour porter les sacs. Il n'y avait pas d'étriers, mais une

simple corde, tendue d'un côté d'avant en arrière du panneau au troussequin, les remplaçait efficacement, car le cavalier n'avait besoin de support que d'un côté et montait comme une dame dans notre pays. C'est un étrange contraste, mais cependant c'est un fait que, dans l'intérieur du Finistère et du Morbihan, les femmes montent à califourchon tandis que les hommes sont assis les deux jambes pendantes du même côté. Pendant les deux saisons que j'ai passées dans cette partie de la Bretagne, je n'ai pas vu plus d'une selle de femme et dans le région que j'ai énormément fréquentée, je ne me rappelle pas avoir vu plus d'une femme bretonne monter à la manière des femmes des autres pays.

L'éloignement du pays et le manque de civilisation parmi le peuple qui n'a pas plus d'affinité de race et de mœurs avec ses voisins français que les Celtes de Galway n'en ont avec les Anglo-Saxons sont cause sans doute de la non-introduction de la selle de femme dans ce pauvre et primitif district de Cornouaille. Quand on remarque que ce commode article de cheval, que Johnson définit à tort comme « un siège de femme sur un cheval », était introduit en Angleterre par Anne de Luxembourg, femme de notre Richard II et qu'alors il remplaçait, comme nous le dit Storve dans ses « Commentaires », les « whirlicotes excepté dans les couronnements et autres spectacles », il est stupéfiant que la selle de femme soit encore inconnue, même dans ce pays. Catherine de Médicis, aussi, si elle n'est pas l'auteur de la selle de femme, passa pour avoir énormément amélioré sa forme ; sa passion pour la chasse et sa bonne position à cheval auraient

dû en introduire l'usage général à travers toute a France, même à cette époque-là. Cependant, il ne paraît pas que cet usage ait atteint la région voisine de la Cornouaille, car, sans cela, l'usage de monter à califourchon ne serait pas la mode habituelle des femmes de ce pays et certainement, quelque part, la femme d'un paysan aisé l'aurait adoptée pour sa commodité sinon parce que c'était « un siège » plus en rapport avec la mode de la civilisation moderne.

Sur la lisière même du grand bois de Gwernez, les deux lots de chiens appartenant à M. de Saint-Prix et à Shafto étaient réunis, surveillant avec impatience dans leurs couples le conciliabule tenu entre ces messieurs et leurs amis, d'où devait sortir le plan des opérations de la journée. Tout à coup, mais non à l'improviste, apparut le fidèle piqueur Louis Trefarreg. Il sortait de la forêt avec son limier favori, un chien demi-sang à grosse tête, attaché par une laisse à son poignet. Il s'avançait vers son maître quand Shafto, devant son rapport, cria : « Bravo, Louis ; toujours le premier à apporter des bonnes nouvelles ; vous les avez rembuchés, je le vois à votre figure. Combien sont-ils et de quel côté de la vallée ? »

« Pe' var moc'h vras, la daou vihan » (quatre gros sangliers et deux petits), dit le piqueur dans sa langue maternelle ; car bien qu'il comprît le sens des questions posées en français, il ne s'aventurait jamais à parler cette langue. En même temps, avec son gourdin, qu'il tenait, comme tous les Bretons du district, le gros bout en bas, il désignait la pente rocailleuse où il avait travaillé ses animaux. « Un couple de chiens suffira amplement à les mettre debout ; et quand ils

seront séparés on découplera davantage de chiens. »

« C'est bien assez pour commencer, dit Saint-Prix ; car avec six sangliers debout à la fois, nous aurions bientôt du grabuge. Découplez Vétéran et Harmonie, donnez leur le vent et quand vous entendrez ma trompe vous lâcherez trois couples de plus. »

« Des miensou des vôtres ? » demanda Shafto, attendant avec la plus pure étiquette le mot d'ordre du louvetier ; mais anxieux un peu de voir son lot découplé et à l'ouvrage.

« Les vôtres, certes, répondit Saint-Prix, devinant l'ardeur de son ami et voulant lui donner satisfaction ; mais que ce soit vos chiens les plus sûrs, Shafto, ou, par saint Hubert, vous n'en reverrez jamais aucun. »

Pendant cette conversation, Louis Trefarreg avait découplé les chiens d'attaque et les emmenait au trot par la lande sous le vent de la gorge où il avait rembuché le sanglier. Bientôt les deux chiens en refirent et avec des cris sonores empaumèrent la voie jusqu'au fond du bois. Juste en face de nous, sur le côté opposé du vallon, était le fort rocailleux vers lequel les chiens se dirigeaient ; et comme l'endroit formait un vaste amphithéâtre dont l'arène était parsemée de blocs de granit empilés les uns sur les autres, nous pouvions, comme spectateurs, découvrir chaque pouce de terrain, de notre position actuelle ; aussi, tandis que Shafto, Saint-Prix, Kergoorlas et les autres descendaient la vallée, emmenant les relais plus près du centre de l'action, Keryfan et moi restions sur la lande, surveillant les deux chiens avec une lunette et attendant le moment du lancer.

Pendant ce temps, les deux chiens avaient gagné

ensemble le centre de l'hémicycle; puis soudain ils se divisèrent; la chienne couleur de feu, Harmonie, suivant une ligne droite vers le sommet, tandis que le sombre « badger-pied » Vétéran suivait une voie aussi chaude autour du bord extérieur du terrain rocailleux. « Les sangliers se sont divisés, murmura Keryfan; les plus petits ne se souciaient pas probablement d'occuper les mêmes parages que les gros, ou peut-être leurs jambes, plus courtes, n'étaient pas capables de surmonter les gros rochers massifs et ils sont entrés par le côté supérieur. »

C'était certainement le cas; nous pouvions très bien voir Harmonie qui, quoique donnant beaucoup de la voix, ne pouvait avancer que lentement dans sa course ascendante; elle s'efforçait d'escalader un rocher par-dessus lequel les sangliers avaient passé certainement, mais la pauvre bête manquait son saut et retombait en arrière — mais elle ne faiblit pas un instant; se dressait debout, s'accrochait, sautait par-dessus des roches à pic et des fissures qui auraient fait trembler dans ses chaussures un guide alpin. Sa persévérance était merveilleuse, mais malgré tout, en dix minutes, elle avait à peine parcouru vingt mètres et elle avait encore une centaine de mètres devant elle.

Pendant ce temps, Vétéran continuait son chemin en faisant résonner la gorge de sa voix de tambour; gagnant le sommet, il tourna brusquement et descendit droit — travail plus aisé que celui de la brave Harmonie. — Puis tout à coup il donna davantage et une note, comme un tonnerre, annonça qu'il était en présence des sangliers. Son rugissement semblait dire: « Vous êtes là, vous, vilains; sauvez-vous et remet-

tez-vous-en à vos jambes. » De suite, deux sangliers moyens bondirent d'un buisson de houx et; s'élançant comme des chèvres de rocher en rocher, firent tête vers le terrain d'en bas; le vaillant chien les poursuivit impétueusement « jurant des gros mots », littéralement à leurs trousses.

Un bouquet de sapins les cacha à notre vue pour un instant; quand ils en sortirent, nous aperçûmes quatre gros sangliers aussi affolés que leurs compagnons plus petits, se ruant tête baissée à travers les rochers, droit devant Harmonie. Mon cœur cessa de battre; la collision inévitable eut lieu entre le premier sanglier et la brave chienne.

Je crus entendre même, à la distance où j'étais, le grognement simultané de la compagnie quand ils la précipitèrent du rocher dans une crevasse en dessous. Les sangliers passèrent, Vétéran à pleine gorge les chassait comme le vent chasse la balle d'avoine; mais pendant quelques secondes on ne vit plus Harmonie, et Keryfan, qui se tenait à côté de moi, regardant la scène avec le plus vif intérêt, se tourna vers moi et dit: « Frank, la chienne a les reins cassés ou sans cela je parie qu'elle serait maintenant en tête, car il n'y a jamais eu un animal plus chasseur. »

Keryfan s'était trompé; car, au même instant, elle grimpa sur le rocher et, sautant de l'un à l'autre, se mettait à suivre le chien de tête avec impétuosité et vigueur. « Bravo, Harmonie! cria Keryfan; je crois que la chienne est sauvée; ça aurait fendu le cœur de Saint-Prix de perdre cette chienne. »

En un cordon meurtrier de tirailleurs, les paysans, au complet, gardaient alors la partie la plus basse de

l'amphithéâtre de rochers, et chaque place découverte par où un sanglier pouvait sortir était occupée par deux ou trois tireurs dont les lourds fusils ne devaient pas permettre à un seul animal de gagner en vie ou sans blessure le bois inférieur. Les deux plus petits furent abattus avant la sortie des rochers; les plus gros, gagnant une bande de terrain découvert, présentaient une magnifique cible aux paysans qui gardaient la passe. Un haussement d'épaules de la part de Keryfan dévoila sa pensée et semblait dire : « C'en est fini du lot; il nous faudra rapprocher à nouveau et nous n'aurons pas de chasse aujourd'hui. »

Mais il se trompait encore : deux seulement des plus gros sangliers tombèrent dans la mitraille; les deux autres bondirent sans être touchés et disparurent instantanément dans le bois fourré. Vétéran et Harmonie cependant les y suivirent, chantant un duo qui réjouit le cœur de Kergoorlas. On entendit alors la trompe de Saint-Prix donnant le signal et, prompt comme l'éclair, en découplant son relai, Shafto lâcha à la tête son lot impatient; et si à cet instant il avait pu emprunter les ailes de Mercure et surveiller l'entrain et l'émulation de ses chiens, son bonheur aurait été certainement complet; mais, n'ayant pas d'ailes, il courait après et faisait tout ce qu'un mortel peut faire pour voir le sport et jouir de la chasse. Shafto, plus que personne, était un amateur de chasse rare, enthousiaste, intrépide; les habitudes des animaux qu'il poursuivait et la puissance de l'instinct développé par le chien avaient été le sujet spécial de ses observations; chaque coup porté par l'un, chaque ruse employée par l'autre, pendant la plus rude journée, semblaient gravés dans sa

mémoire comme sur une plaque d'acier. Après une bouteille de Bordeaux et en confiance, c'était un plaisir de l'entendre, après des années d'une chasse mémorable, reproduire la scène et rappeler tous les incidents aussi fidèlement que si ça c'était passé la semaine d'avant! Aucun chien n'était omis, aucun ami oublié dans le récit.

De nouveau, le signal de découpler d'autres chiens fut donné jusqu'à ce que le louvetier, décidé à pousser les sangliers autant que possible et à les porter bas s'il y avait moyen, eût appelé à son aide les quatorze couples et rassemblé toutes ses forces pour la poursuite. Cependant sa tactique parut d'abord prématurée. Deux sangliers s'étaient séparés; pendant que la meute, chargeant l'un d'eux, avait fini par l'acculer sous un rocher surplombant la rivière, l'autre fut aperçu revenant tranquillement en arrière vers les grands genêts par où il était entré dans le bois. Là, loin du bruit qui entourait son compagnon moins fortuné, il pouvait se reposer, reprendre son souffle et refaire des forces pour les conjonctures futures.

La trompe du louvetier sonna une autre fanfare; « la Sortie de l'eau » nous amena Keryfan et moi rapidement au bord de la rivière, où un magnifique spectacle s'offrit à notre vue. Dans la profonde solitude de cette gorge de montagne, sur le bord du torrent, barré dans sa course par un rocher perpendiculaire formant un étang en dessus et une cataracte en dessous, se tenait Saint-Prix, de l'eau jusqu'aux genoux, sa trompe d'une main et son couteau de l'autre, n'osant pas s'engager dans les remous et cependant rendu furieux par le danger qui menaçait ses chiens. Là

aussi, en face de lui et des chiens, des piqueurs, des paysans, qui tous avaient compris la dernière fanfare, se tenait le sanglier dans la boue jusqu'au ventre, les yeux remplis de rage, le dos voûté, les soies hérissées comme un porc épic, l'arrière-main appuyée contre le rocher, comme si c'était son dernier soutien et son dernier refuge.

A la vue de cet animal dans cette position, en comparant les grandes choses aux petites, je ne pouvais m'empêcher de songer à la fière attitude de Fitzjames, entouré par Roderic et les hommes de son clan.

Son dos était appuyé contre un rocher
Il avait un pied en avant:
Venez donc, venez tous! Tant que ce rocher
Restera ferme sur sa base, je resterai aussi.

Le sanglier avait choisi son terrain avec stratégie et habileté; l'instinct d'un animal est développé par le danger et la conservation de sa vie lui suggère des ruses qui souvent déjouent les talents des humains les plus malins. Regardez le lièvre, par exemple, rentrant à son gîte au point du jour; quels sauts, quels détours il fait pour éviter d'être découvert; et quand il est chassé, quels merveilleux tours et retours, doubles voies, il fait; il court et puis se tapit soudain et souvent met en défaut le piqueur le plus astucieux, les chiens les plus fins de nez? Regardez les ruses d'un daim sur ses fins: il se met à l'eau et s'enfonce jusqu'à l'extrémité de ses bois, ses narines seules émergeant, et il restera de la sorte comme un crocodile pendant un temps considérable; il ne laissera pas une

feuille ou une branche le toucher, car cela pourrait déceler son odeur et sa présence. Le renard aussi est signalé comme ayant employé ce moyen, en plus des autres ruses improvisées dans les moments de détresse.

Certainement, c'est une faculté avoisinant la raison! Et qui peut dire où l'une commence et où finit l'autre, ou qui les distinguera. Ce sanglier, sentant que le souffle et les forces vont lui manquer, a dû réfléchir sur sa situation et en déduire qu'il fallait de suite choisir un terrain avantageux où il pourrait faire sa dernière station et attendre dans la meilleure position l'attaque de l'ennemi. Est-ce que ce n'est pas ainsi qu'aurait agi le général le plus habile, dans une semblable conjoncture? Mais les tactiques de l'un sont attribuées à la raison, celles de l'autre au seul instinct; ma philosophie est incapable d'en expliquer la différence.

Mr. Trelawny a fait remarquer plus d'une fois que, pour rappeler d'une manière efficace la grandeur de la chasse, ses brillants incidents, et le spectacle sauvage et romantique auquel souvent Diane conduit ses adeptes, chaque meute devrait avoir son peintre. — lui-même fervent adepte de la Déesse — qui comme témoin pourrait reproduire les scènes variées et glorieuses de la chasse. Que ne pouvaient-ils être au milieu de nous cet Horace Vernet, ce Landseer! Ce sanglier, ces chiens, ce rocher, cette rivière, Saint-Prix et ses paysans faisaient certainement le sujet d'un tableau qui aurait réjoui les yeux du public pour les âges à venir.

Le louvetier ne permit pas qu'un coup de fusil fût tiré; de fait, le sanglier était tellement bousculé par

les chiens nageant, se démenant, se jetant sur lui, qu'un tireur, à moins d'être « Kentuchian », n'aurait pu blesser l'un sans atteindre les autres. Le sanglier, pendant quelque temps, eut le meilleur ; le rebord du rocher lui procurait un terrain solide et la profondeur de l'étang forçait les chiens à nager pour l'attaquer et les hommes à rester impuissants sur la rive opposée. De temps en temps, quand un chien courageux essayait de prendre pied et de l'attaquer de côté, le sanglier, d'un mouvement de tête, sans bouger de son piédestal, envoyait un coup à l'importun, et une entaille de ses défenses le rejetait blessé et sanglant au milieu du courant. En peu de temps six ou sept chiens furent blessés sérieusement et Saint-Prix devint fou de rage.

A la fin, Shafto entra dans la rivière à une vingtaine de mètres au-dessus du lieu de la bagarre ; et, la traversant avec de l'eau jusqu'à la poitrine, réussit à grimper sur le rocher par derrière et laissa tomber une grosse pierre sur le groin de l'animal. A la grande surprise de Shafto, ce fut un coup mortel et le sanglier piqua une tête comme un cormoran dans les flots sans revenir à la surface et il fut entraîné, masse sans vie, par-dessus la cataracte ; beaucoup des chiens le suivant comme en pleine chasse ; il descendit ainsi le courant pendant une bonne centaine de mètres, puis vint à sec et on sonna la mort sur son cadavre.

Le coup de main de Shafto, si bien réussi, fit jaillir les plus chaudes expressions de gratitude de la part de Saint-Prix, dont les chiens avaient été sauvés. Aussi celui-ci, débouclant le ceinturon qui supportait son couteau de chasse, arme de prix qui avait fait ses

preuves, l'offrit à Shafto, lui disant en même temps que certainement son éclat ne serait pas terni entre ses mains. Ce couteau, actuellement, est suspendu dans le vieux hall, à Tower, et non seulement son histoire lui donne de la valeur, mais il est encore le sujet de nombreuses anecdotes d'après dîner, dans cette salle de fêtes.

Il était deux heures passées quand on en eut fini avec ce sanglier ; et quand les chiens furent retirés et comptés on trouva que huit couples seulement étaient en état de faire encore de l'ouvrage. Cependant cela importait peu aux paysans qui, en plus de leur passion pour le sport, avaient une ancienne dette à faire payer aux sangliers pour les dommages causés à leurs récoltes l'automne passé. De sorte que tout le monde, connaissant qu'un autre animal était dans les environs et probablement dans les genêts, déclara que la guerre continuerait, et Saint-Prix, volontiers, emmena ses chiens vers ce fourré.

« Un chapeau neuf dans l'arène » produit toujours son effet sur le lutteur à demi battu ; et fût-il un champion vaillant comme Cann ou Polkinghorne de l'ancien temps, l'athlète, inférieur mais reposé, se montrera souvent un adversaire dangereux ; et ainsi le handicap est rendu acceptable pour les deux parties. Le sanglier, remis par deux heures de repos, n'attendit pas les chiens ; mais dès qu'il entendit la musique de leurs voix, il déboucha sur la lande et avant que la meute l'eût rejoint, il traversa l'arête de la montagne et partit à bonne allure pour Kœnig. Heureusement, nos chevaux étaient à portée, tenus par le piqueur ivrogne de Kergoorlas et Owen Mawr ; mais

bien que nous essayions de le voir souvent et que les chiens chargeassent sur l'étendue de bruyères, « le chapeau neuf » était trop fort dans la lutte et il atteignit les grands bois de Kilvern bien avant nous tous. Cela équivalait à la malchance ; et comme les ombres de la nuit se répandaient déjà sur les vallons boisés inférieurs et que les chiens étaient à moitié harassés de leur dure journée, Saint-Prix prit sa trompe et arrêta la poursuite.

Pendant notre retour à Gourin, le chien Vétéran vint souvent à côté de mon cheval. Regardant sa tête longue et son crâne élevé, je fis remarquer à Shafto que je n'avais jamais vu de physionomie aussi expressive dans ma vie.

« C'est vrai, me dit-il, ce chien me rappelle toujours le vieil Eldon ; et si notre dernier archevêque l'avait entendu crier, il aurait certainement proclamé que c'est un chien sûr et orthodoxe. Plus tard, continuait-il, ce compagnon de voyage du Devonshire, à bord du brick pour bois de Norvège, me donna une nouvelle définition de ce mot « orthodoxe ». Une paroisse, joignant la sienne, dans le nord de Devon, avait besoin pour quelques mois des services d'un vicaire, bien que le recteur (1), prêtre énergique, n'eût épargné aucune peine pour obtenir un homme convenable. Le recteur était aussi maître d'équipage d'une meute bruyante ; son sacristain, allant au marché de la ville à ce moment, fut accosté par son épicier :

« Eh bien, monsieur Tozer, avez-vous trouvé un vicaire pour Bridgwell ? »

« Pas encore ; ils ne conviennent pas tous à mon maître, voici son annonce, aussi je compte qu'il en trouvera un bientôt :

« On demande un vicaire pour Bridgwell ; ce doit être un gentleman de vues modérées et orthodoxes. »

« Orthodoxe ! monsieur Tozer, qu'est-ce que cela veut dire ? »

« Eh bien, dit le bedeau, très embarrassé, connaissant la double nature des devoirs d'un vicaire, séculiers et sacrés, je ne puis le dire exactement ; mais j'estime que cela veut dire un homme qui ne monte pas trop mal à cheval. »

(1) Le « Premier Ministre » auquel il a été fait allusion.

CHAPITRE XIV

La dernière journée avait été dure pour les chiens à Gwernez. Nombreux avaient été les blessés dans la rivière et nombreux les boíteux par manque de condition et à cause des routes de granit qu'ils avaient été obligés de parcourir. On avait été forcé de laisser deux couples du lot de Shafto deux lieues avant le chenil, qu'ils rejoignirent le lendemain en piteux état. Les piqueurs aussi avaient les pieds esquinés; c'était étonnant qu'ils eussent pu supporter le travail incessant et le manque de sommeil auxquels ils avaient été condamnés pendant trois jours successifs; chaussés qu'ils étaient de gros sabots ferrés pesant au moins quatre livres par paire, parcourant des distances incroyables et buvant toute la nuit à leur retour à Gourin. L'amour inné de la chasse et la volonté indomptable qu'aucune nation ne possède avec tant de puissance que les Bretons, volonté qui pousse les hommes jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus, avaient seuls pu les soutenir dans ces circonstances.

Napoléon I^{er} connaissait bien le caractère des Bretons; et avait trop souvent éprouvé leur courage, leur intrépidité, et leur endurance physique au milieu des plus grandes privations; aussi la conscription,

dans les jours orageux, pesa d'une façon disproportionnée sur cette race primitive et fit plus que décimer leur pays. Leur aptitude à supporter la fatigue, il l'attribuait autant à des motifs mécaniques venant de leur stature peu élevée qu'à leur fierté, qui les inspirait toujours; car ce grand général soutenait que le cœur en envoyant le sang aux extrémités, avait moins à faire dans une petite structure que dans une grande, dans un homme petit que dans un homme grand; le cœur, par suite se fatiguait et peinait plus dans l'un que dans l'autre; d'où sa préférence pour les soldats de petite taille pour les campagnes longues et pénibles. Quelle région aurait pu lui fournir ce qu'il demandait plus que la Basse-Bretagne, et où aurait-il pu trouver des hommes petits avec autant de cœur que parmi cette population celtique?

Les chasseurs eux aussi, en plus de la chasse, avaient vivement mené le bal pendant les trois dernières nuits à Gourin. Aussi, quand Kergoorlas proposa de donner aux piqueurs et aux chiens un jour de repos le jeudi et de chasser le jour d'après à Kilvern, personne ne fit d'objection à cet arrangement. Quant à Saint-Prix, cela lui allait à merveille, car la chasse au loup était dans ses goûts (comme s'accordant mieux avec ses fonctions, bien plus que la chasse plus dangereuse du sanglier, non pas qu'il redoutât le danger, mais ce lui était pénible tout à fait de voir ses chiens blessés et mutilés, comme ils le sont si souvent par les défenses de ce cruel animal.

« Les paysans de ce district ont déjà exprimé leur profonde reconnaissance pour le résultat de notre chasse, dit Saint-Prix, et si nous ne pouvions leur

consacrer une autre journée, personne ne se plaindrait plus de Gourin à Concarneau. »

« Ce serait juste, dit Kergoorlas; mais de toute façon, mes chiens chasseront vendredi; et puis si nous réussissons comme nous l'avons fait, ils considéreront leurs pertes comme compensées, au moins pour le reste de l'année. »

« Oui, mais pas pour plus longtemps, reprit Saint-Prix; car sûrement, dès que l'automne sera revenu avec ses récoltes de blé, de pommes de terre et de châtaignes, les dévastateurs apparaîtront à nouveau, et des messages pressants nous parviendront réclamant notre assistance et... »

« Et encore du lard, dit Shafto; et avec raison, car, à ma connaissance, pas un homme sur dix, des paysans de Kilvern, ne mange une bouchée de viande de boucherie en dehors des produits de votre chasse d'un bout de l'année à l'autre. »

« Et le produit de leurs fusils et de leurs engins, ajouta M. de Kerjeguz, le principal propriétaire de bois à Kilvern. J'avais un bon lot de chevreuils et de sangliers, à Laz et Kœnig, il y a quelques années; mais des premiers, à l'heure actuelle, je n'en ai que juste pour l'approvisionnement de ma table. Cette rareté provient, disent les tenanciers des fermes avoisinantes, des loups; mais mes gardes-chasse me disent que les loups qui profitent de la meilleure portion sont habillés de peaux de bique. Cependant, dès que le louvetier peut trouver un loup ou un sanglier, quand il est assez aimable pour amener ses chiens et ses amis dans mes bois, je ne m'inquiète pas de ce que deviennent les chevreuils, qui de fait, préparés comme

vous voudrez, ne fournissent que de mauvaise venaison. »

L'avis des gardes-chasse était certainement justifié. Les paysans sont libre-échangistes en matière de gibier et regardent les produits naturels nourris sur les fermes pour lesquelles ils payent une rente beaucoup plus leur propriété que celle du propriétaire, et bien que contrariés par la nécessité de payer un permis de chasse s'ils portent ouvertement un fusil, leur adresse à inventer des engins et des pièges n'est égalée que par leur habileté à les installer. Si vous parcourez la lande de genêts accompagné de chiens, il faudra vous estimer heureux si, au bout d'un certain temps, ils échappent aux engins du paysan braconnier c'est-à-dire soit aux collets, soit aux pièges à ressort. Ces derniers, à moins qu'ils ne visent le loup, ne sont pas très dangereux; car bien que j'aie eu plus d'un chien pris, il ne s'en suivait que des cris et une écorchure.

Une fois, un piège à loup fut presque la cause d'une mauvaise affaire sérieuse avec des paysans de Tréfranc. Je chassais la bécasse dans ces parages, et j'allais sauter du haut d'un talus élevé dans un carré de joncs, quand mon fidèle domestique breton, qui avait grimpé en même temps que moi, me fit remarquer un grand piège à loup tendu juste à l'endroit où je devais toucher terre en sautant.

« Voilà un dangereux traquenard pour un homme ou un chien, dis-je à Noël avec plus de colère que de gratitude. Arrachez-le et jetez-le dans la tourbière voisine. »

Il se mit à exécuter mes ordres; mais, comme il éprouvait de la difficulté à arracher les crampons de

fer qui le retenaient au sol, je continuai à marcher avec mes épagneuls et ne remarquai pas qu'au lieu de le jeter dans la tourbière il l'avait introduit dans ma propre carnassière — circonstance qui plus tard me sauva d'une sérieuse déconfiture. Nous avions fait une demi-lieue en descendant la vallée; lui sur un bord pour voir la remise, moi sur l'autre, battant le fourré, quand un tapage à l'arrière me fit apercevoir une demi-douzaine de paysans au moins, armés de gourdins et de fourches, arrivant en courant, et comprendre que j'étais l'objet de leur poursuite. Quant ils furent à vingt pas, je me retournai et leur fis face — ce qui les fit s'arrêter immédiatement; et avant que j'aie pu leur demander ce qu'ils voulaient, des cris de colère s'élevèrent pour me dire que j'avais volé leur piège et que j'avais à le rendre de suite. Je désignai Noël et leur dit qu'il en savait plus que moi et qu'il leur dirait ce qu'il en avait fait, s'ils le lui demandaient.

Cette réponse et aussi mon fusil à deux coups, que je tenais de la main droite, détournèrent leur attention sur Noël qui par le fait avait vu toute la scène et avait entendu la conversation. Aussi, quand il avait vu la bande de paysans en colère dévaler directement vers l'endroit où j'étais, Noël perdit courage; et tirant vivement le piège des profondeurs de la carnassière, il le jeta ostensiblement par terre et, avec un hurlement de terreur, s'enfuit à toutes jambes et disparut de la scène.

L'abandon de l'engin parut satisfaire les paysans qui, l'ayant tout de suite ramassé, tournèrent les talons et tranquillement se dirigèrent vers Tréfranc. Ce fut

certainement de la part de Noël un geste heureux, car s'il était resté porteur de son fardeau, il aurait certainement été attrapé et aurait subi des mauvais traitements de la part de ses capteurs.

Après cette aventure, qui m'arriva peu après ma première venue à Carhaix, je me fis une loi de ne jamais déranger un piège de paysan. Je dégageais mes chiens quand ils étaient pris, mais je laissais toujours les engins là où ils étaient. Puisque je parle du braconnage, laissez-moi vous raconter une ingénieuse et pour moi nouvelle manière de prendre les faisans. C'est une méthode employée il y a quelque temps dans un comté de l'Ouest par un vieux soldat qui avait servi aux Indes, mais n'avait pas touché de pension. L'ayant rencontré un jour au bord d'une rivière avec son filet bien rempli de truites, je trouvai sa conversation pleine d'anecdotes sur la vie sauvage et, pour jouir de sa compagnie, je partageai avec lui mes sandwiches et ma gourde de sherry. Nous allions, causant, pêchant, buvant à la gourde, et le cœur du vieillard s'ouvrit. Après avoir déploré son manque de pension à laquelle il se croyait grandement avoir droit, il se consolait en m'assurant qu'il connaissait deux ou trois choses de plus que ses voisins et qu'il pouvait gagner plus d'un shilling pendant qu'ils étaient au lit et endormis. « Car, dit-il, me prenant tout à fait pour confident, tant que Madame à Grandton et Sir John à Brigsham auront des masses de faisans, je n'aurai pas besoin d'importuner le vicaire pour avoir un morceau de pain. »

Je fus surpris, à cette nouvelle, n'ayant jamais rencontré un ancien soldat braconnier; mais pour ne

pas arrêter la conversation, puisqu'il était en humeur de vider tout son sac, je lui dis : « Ainsi vous en attrapez un ou deux de temps en temps ? Comment faites-vous ? Il n'y a donc pas de gardes ? »

— « Si, il y en a une masse aussi ; mais ils sont endormis et tant qu'ils n'entendent pas un fusil et ne trouvent pas un collet, ils sont assez commodes et ne prennent pas alarme. »

« Alors vous les prenez avec du soufre, ou avec un collet au bout d'un bâton quand ils sont branchés ? »

« Non pas ; un coq ferait trop de bruit. Je répands une ou deux poignées de pois sur la lisière d'un bois fréquenté par les faisans et je fais une demi-douzaine de petits trous de la dimension d'une tasse à café, dans le sol, en jetant deux ou trois pois dedans. Quand ils ont été mangés, je sais que les faisans reviendront le lendemain ; alors je fais une demi-douzaine de cornets de papier pareils à ceux qu'on vend dans les boutiques avec deux sous de dragées, je garnis l'intérieur de glu, je les mets dans les trous après avoir jeté au fond du papier un ou deux pois. Quand les faisans s'en vont ramassant la ligne des pois, car il faut les mettre en ligne et non à la volée, ils mettent leurs becs dans le cornet et se trouvent encapuchonnés par le papier collé à leurs plumes. Incapables de reconnaître où voler, où courir, ils restent aplatis, comme morts. Arrive mon tour, — je saute du bois, les prends par le cou et ils disparaissent dans mon sac, sans le moindre bruit. Quoi donc ! Dimanche dernier, au matin, continua-t-il, s'échauffant sur son sujet, quand tout le monde était à l'église et les gardes au lit — car c'est l'heure régulière

de leur repos — j'ai eu six beaux oiseaux, un pour chaque cornet ; et je n'ai pas mis plus d'une heure à le faire. »

Quelques jours après mon entretien avec le vieux soldat, je rencontrai chez un ami un officier général nommé Taylor, un héros de Waterloo, qui avait commandé le 10^e Hussards pendant de longues années aux Indes et ailleurs et qui était lui-même au courant de toutes ces ruses des bois. Je lui décrivis le tour du cornet de papier. A ma grande surprise, il le connaissait parfaitement, l'ayant beaucoup pratiqué aux Indes, mais surtout pour prendre des pigeons plutôt que du gibier : nous en vinmes à conclure que le vieux soldat certainement avait fait son apprentissage dans ces pays.

Les chasseurs en conciliabule avaient décidé qu'il n'y aurait pas de chasse à courre le jeudi. On résolut d'organiser une expédition à l'observatoire marin établi à Concarneau par l'Académie des sciences. Cette institution, une des premières, si ce n'est la première, de cette sorte établie en Europe, doit son origine et son entretien au gouvernement français. Et sous l'habile surveillance de M. Coste, nommé par le ministre des Travaux Publics, les mœurs et l'instinct des différents poissons de mer sont observés et beaucoup des secrets des abîmes jusque-là inconnus sont révélés au jour. Une connaissance plus approfondie de la science de la Pisciculture est le but de cette institution ; mais l'élevage du poisson n'est pas pratiqué ici comme à Arcachon ou autres localités mieux disposées pour cet objet. C'est strictement un observatoire, non une ferme d'eau où

les sujets sont élevés et entretenus par des procédés artificiels; c'est un aquarium et non une pépinière pour le développement des œufs et l'entretien des jeunes poissons dans le premier âge de leur existence.

M. de Kergoorlas ayant aimablement mis son drag à la disposition des chasseurs, MM. de Saint-Prix, Keryfan, Shafto et moi résolûmes de l'accompagner; le reste de la société, comprenant les chasseurs de la Haute-Bretagne, préféra chasser les bécasses dont des vols nombreux avaient été amenés à Conveau et dans les bois voisins par les récents orages. En conséquence, au point du jour le jeudi, comme de gros nuages du nord-ouest crevaient sur la petite ville de Gourin, inondant les rues, lançant contre les vitres des fenêtres des grêlons gros comme des balles de fusil, le drag de Kergoorlas fit résonner les pavés et vint se ranger devant la porte du Cheval-Blanc. L'attelage, qui n'était appareillé ni en couleur ni en taille, avait cependant l'apparence d'un lot rustique, bien approprié au pays et au travail qu'on lui demandait. Mais un des chevaux de volée (tous les deux étaient entiers) avait une forte muselière de fer sur le nez et paraissait, à la manière dont on le tenait, parfaitement vicieux. Bien que maintenu comme un bull-dog, il se débattait si un homme ou un cheval provoquait sa colère; bien que son groom ne lui fournit qu'une demi-ration de foin et pas d'avoine, l'excitation de ce cheval belliqueux ne pouvait être calmée. Il répondait au nom significatif de « Vampire », car il avait souvent fait couler du sang et il aurait fait un sujet d'expérience pour le dompteur Airey aussi bon que Crui-

ser. Malgré son peu de nourriture il était parfait au harnais et, suivant Kergoorlas, pouvait faire et faisait le travail de deux chevaux ordinaires, ou sans cela il y a longtemps qu'il aurait servi de nourriture aux chiens. Les traits en corde n'ajoutaient pas à la beauté de l'attelage; mais

s'il n'était pas en brillant cuir de Brummagem

un rouleau de corde, rangé dans le coffre avant, assurait la prompte réparation des harnais en cas d'accident pendant le voyage. Cette précaution paraissait absolument nécessaire. Le wheeler de gauche, maintenant que le coach était chargé, refusait obstinément de partir et de donner dans le collier. Et chaque fois qu'un coup de fouet vigoureux lui tombait sur les côtes, l'animal plongeait en avant, au grand dommage du malheureux harnais.

Cependant, malgré la route dure et accidentée à travers les Montagnes Noires, nous atteignîmes Scaër un peu après dix heures sans grande mésaventure. Là, nous nous arrêtâmes un instant pour faire reposer les chevaux, et surveiller la friture des omelettes et la grillade des côtelettes pour notre déjeuner. Shafto, Keryfan et moi passâmes sur le nouveau pont pour jeter un coup d'œil sur le torrent qui coule sous ses jolies arches. A la juger par son apparence, un peu troublée par la pluie récente, on ne pouvait trouver entre Dunkeld et Inverness une rivière plus favorable pour le saumon et la truite. Immédiatement en dessous du pont de Scaër, il y a un splendide courant, et si ce que l'on dit est vrai, un pêcheur expérimenté pourrait facilement remplir son panier. La rivière se

nomme l'Ellé et tombe dans la mer à Quimperlé, jolie petite ville qui possède le tombeau de saint Gurlot, que les Bretons fréquentent pour les rhumatismes : ils passent le bras dans un trou creusé dans la pierre tombale à cet effet.

La route, via Rosporden à Concarneau, courant à travers la lande stérile, n'offre rien de remarquable si ce n'est les souvenirs, indiqués par des croix, de la terrible guerre des Chouans qui se déroula si terriblement et si longtemps dans ce coin. A quelque distance de cette route fut perpétré l'atroce massacre d'évêques et de prêtres qui, sur l'ordre du gouvernement révolutionnaire, se rendaient à Brest pour administrer la confirmation et consacrer une église dans cette ville. Ils furent arrachés de leur voiture avec des cris ressemblant au hululement de la chouette (ce qui était le signal de ralliement des chouans, d'où leur nom) et cruellement massacrés sur place. Une croix de granit sur laquelle sont gravés les mots : « Siste Viator » attire l'attention du voyageur et est signalée par un vieux-mendiant à cheveux blancs « qu'on dit être le fils d'un des acteurs de l'ancienne tragédie » comme étant le lieu même du massacre. Aucun mot de pitié ou de remords cependant ne sort des lèvres de ce vrai Breton qui proclame que les chouans combattaient pour une cause juste — leur Bourbon roi légitime — vertu plutôt rare dans les temps actuels.

En descendant la pente ouest de ce pays accidenté, on a une vue magnifique sur la mer de tous les côtés. En dessous de nous et pas très loin, on pouvait voir la côte découpée avec ses anses, ses baies, ses promontoires toujours battus par les vagues incessantes

juqu'à Pont-Aven à l'est ; plus loin à l'ouest, Penmarch, Pont L'Abbé et même le Bec du Raz formant une pointe de la baie de Douarnenez, pouvaient être aperçus à l'œil nu. Puis, plus loin encore, roulait le grand Atlantique s'étendant aux limites de l'horizon, au delà de tout.

« Voyez-vous cette petite île au delà de Quimper du côté de la baie de Pont l'Abbé, dit Saint-Prix, désignant un coin de terre pas plus gros qu'un vaisseau de guerre sur la mer. »

« Très distinctement, répondis-je ; je puis même apercevoir l'écume blanche des vagues se brisant contre son rivage. »

« Eh bien, une étrange aventure arriva, pendant la guerre anglo-française, au propriétaire de cette île, le baron Daoulas ; et comme il m'a raconté lui-même l'histoire, vous croirez que vous l'entendez tomber de ses lèvres. Vous saurez que le baron était un grand fermier et ayant cultivé une grande partie de cette terre désolée, il avait l'habitude de ramer lui-même et d'aller chaque jour visiter une plantation récente, accompagné d'un Terre-Neuve noir, son seul compagnon. Il arriva qu'une frégate anglaise croisa devant la côte pendant des semaines, surveillant la flotte française mouillée en sécurité dans le port de Brest mais se préparant à prendre la mer sous les ordres de l'amiral Villeneuve avant la grande bataille de Trafalgar. Les visites du baron à la petite île n'échappèrent pas à la frégate ; elles avaient été le sujet des conversations au carré et avaient excité la curiosité. Un jour cependant, le vent soufflant doucement du rivage et la mer très calme, l'homme de vigie signala à nou-

veau un bateau contenant un homme et un chien se dirigeant vers l'île. Instantanément, l'ordre : « Les hommes au canot » fut donné par le capitaine et, pendant que le baron débarquait, une troupe de six hommes et un patron s'élançaient à force de rames, et se plaçaient de manière à empêcher le baron de regagner la côte. Voyant sa retraite coupée, il se rendit bénévolement, lui et son chien, à ses vainqueurs et fut conduit avec son bateau à la frégate. Mais à quoi serviraient-ils maintenant qu'ils étaient capturés pour son vaisseau et son pays, pensa en lui-même le capitaine ; un embarras si on les gardait et certainement aucun profit.

« Vous dites que vous êtes un fermier, baron, et si c'est vrai vous devez nourrir un gros troupeau. Maintenant qu'avez-vous dans cette ruche, dit le capitaine en l'interrogeant de près ? »

« J'ai vendu tous mes bœufs à Brest la semaine dernière au pourvoyeur de la flotte du gouvernement, et je n'ai plus que quelques porcs gras. »

« La perspective de côtelettes de porc, de filets et de saucisses fraîches, poussèrent le galant officier à la clémence, car du bœuf salé et rien que du bœuf salé n'avait frôlé ses mâchoires depuis de longues semaines, et l'espoir de la viande fraîche lui faisait venir l'eau à la bouche.

« Apportez-nous, dit le capitaine, saisi d'une heureuse pensée, une demi-douzaine de ces cochons, les plus gros et les plus gras, et immédiatement je vous rendrai la liberté, baron. »

« Je ne puis vous en apporter beaucoup, n'ayant que quatre cochons gras ; mais si vous voulez les

accepter pour ma rançon on les enverra de suite à votre navire ! »

« L'offre fut acceptée, mais une difficulté surgit pour l'accomplissement de la négociation, les abords de la côte rendant l'exécution difficile. Cependant, la présence d'esprit du Breton trouva un moyen sûr. « Laissez-moi prendre mon chien comme messenger, dit-il. Débarquez-le à la pointe de Penmarch, avec un mot de moi attaché à son collier, il retournera bien vite à la maison et le résultat, j'en suis certain, sera satisfaisant. »

« Ainsi fut fait. Le chien porteur de la lettre fut bientôt conduit au point indiqué où il partit, à plein train pour son logis. Les cochons ne se firent pas longtemps attendre ; on aperçut, du navire, un couple de sauvages Bretons poussant doucement les quatre animaux vers le rivage. Ils furent bien vite transportés sur la frégate ; et quand il fut reconduit à son bateau, on peut facilement se représenter les sentiments du baron disant adieu au capitaine et à son équipage avec des pleurs de joie et de gratitude dans les yeux. Longtemps après, le baron, quand il rencontra un Anglais, plaisantait sur sa capture et se vantait de la valeur à laquelle l'avait estimé un marin anglais affamé — quatre cochons seulement. »

Pendant que Saint-Prix racontait son histoire, nous avions dépassé Rosporden et l'attelage trotta gaiement sur les cailloux du petit port de Concarneau, ville qui possédait une enceinte fortifiée et un château fort construit par Anne de Bretagne, et qui, maintenant, était renommée seulement pour sa pêche à la sardine et son observatoire marin. Nous en parlerons plus longuement dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XV

Quelque attraction qu'on ait pour la chasse du loup et du sanglier telle qu'on la pratique en Basse-Bretagne d'après les usages d'autrefois, avec des chiens et des trompes de l'ancien temps, usages de vénerie inconnus ailleurs, quelque intéressant que soit le sujet, agrémenté même d'aventures, on finirait par s'en lasser. La nature, dans son cours, est changeante et variée ; l'homme, s'il a un instinct, en dehors de celui qu'il dénote dix minutes après sa naissance dans la recherche d'une nourriture, c'est de manifester son désir du changement. Jouer sur la même corde, quand bien même ce serait avec les doigts d'un Paganini, ne plait que comme un charme passager, et celui de la ferme sabine nous apprend que la fête trop souvent répétée devient amère à la fin (1).

C'est pourquoi une digression, de la forêt au rivage de la mer, du bruit musical des chiens de Kergoorlas au mugissement des flots toujours agités de l'Atlantique, ne sera probablement pas mal vue du lecteur. Le petit port de Concarneau, dont nous parlons actuellement, possède un Observatoire marin dans les eaux duquel une grande variété de poissons semblent

non seulement vivre à l'aise comme chez eux, mais encore se comporter comme des créatures inconscientes de leur captivité et en parfaite santé. Que pourrait mieux faire celui qui veut se reposer un instant de la vie sauvage de la forêt et de la poursuite du sanglier ou du loup, que de venir dans cette localité attrayante ? Tout veneur est ou doit être quelque peu naturaliste ; et ici, à Concarneau, son sens d'observation peut être dirigé sur une étude nouvelle — le caractère et les noms d'animaux, différents certainement de ceux qu'il aimait, pour suivre des individus vertébrés et non vertébrés, de races pourvues de nageoires dont les habitudes n'ont pu jusqu'ici être examinées par les regards des hommes.

Depuis des temps reculés, la science cherche ce qu'il y a dans les entrailles de la terre ; en même temps sa surface a été retournée dans toutes les régions pour subvenir aux besoins des animaux dans les champs, des oiseaux dans les airs et on a réuni un tas de choses pour servir aux institutions zoologiques et à la culture de l'histoire naturelle ; mais jusqu'à il y a peu de temps, quoique l'homme ait reçu « pouvoir sur les poissons de la mer » aussi bien que « sur toute la terre » du grand Créateur de l'univers, l'étude de la vie dans les eaux n'avait reçu que peu ou pas d'encouragement de la part des savants de cet âge ou des âges anciens, la profondeur des abîmes sans fond mettant une barrière à toute recherche. Cependant on peut s'étonner de cette observation, surtout après que l'on se rappelle la valeur énorme attribuée aux poissons dans les jours somptueux de la vieille Rome, quand les mers étaient fouillées pour

(1) *Nempe immarescunt epulae sine fine petitae.*

se procurer leurs différentes variétés et que le poète pouvait dire à ses amis quels étaient les meilleurs poissons bouillis, quels étaient les meilleurs grillés ; que la Peloris de Lucrine était un meilleur poisson que la Murex de Baïes et que

Non omne mare est generosæ fertile terræ.

On pourrait supposer que l'interdiction de la viande dans tout le monde catholique romain à certaines époques de l'année, tendant à la mortification du corps, aurait depuis longtemps stimulé les recherches et les expériences pour trouver la meilleure manière de se procurer une aussi utile nourriture en grande quantité. Mais non, cela fut réservé à des hommes du temps présent comme dans notre pays Mr. Willughby, Colonel Montagu, Couch of Polperro, Pennaut, Jarrel, Sir Humphrey Davy, D. Parnell, Sir Wm. Jardine, D. George Johnston de Berwick on Tweed, Mr. Donovan, Smith de Deanston, l'inventeur de l'échelle artificielle à saumons, Dr. Knox, Mr. T. L. Parker, sir Francis A. Mackenzie, Mr. John Shaw, R. Buist de Perth, Ffennell, Lee, Ford Thomas Ashworth, le roi des cultivateurs, comme on l'appelait en Galway, et le dernier, non le moindre, M. Frank Buckland, de créer l'étude de la vie des poissons et leur élevage en rivière et en mer ; de grands résultats ont déjà été obtenus par ces pionniers ; les intérêts réunis du capital et de la science veillent maintenant sur ce point important. C'est un point important pour le public, surtout à cette période où les denrées sont si chères, qui peut être contrôlé par le Rapport des commissionnaires anglais des Pêcheries de mer (1866)

qui nous dit que « Londres seule consomme annuellement 80.000 tonnes de poisson de mer, sans compter les saumons, les harengs, les sprats, les anguilles, les crabes, les homards, les moules et les crevettes ; ce qui, en masse, dépasse de beaucoup en poids la consommation du bœuf dans Londres. Les lieux de pêche rapportent bien plus de nourriture que les terrains les meilleurs de même étendue. Une fois par an, un arpent de bonne terre, soigneusement entretenu, produit une tonne de blé ou deux ou trois cents livres de viande ou de fourrage ; la même surface dans le fond de la mer, sur les meilleurs lieux de pêche, procure un plus grand poids de nourriture au pêcheur persévérant, chaque semaine par an.

« Cinq bateaux, dans une seule nuit de pêche, rapportèrent 17 tonnes de poissons, un poids égal à cinquante troupeaux de 300 moutons. L'espace que couvraient ces bateaux, dans leur nuit de pêche, n'excédait pas cinquante arpents. »

Feu Mr. Thomas Ashworth, le plus pratique, le plus persévérant et le plus heureux des pisciculteurs, commentant le précédent rapport, dit : « Si nous estimons le produit annuel de cinquante arpents de la meilleure terre à deux livres par arpent, ce qui fait cent livres, et que nous le comparions à une seule nuit de pêche de cinq bateaux, produisant 17 tonnes de poissons, à sept livres la tonne, c'est-à-dire 119 livres, nous pouvons nous former une idée de l'énorme production d'une ferme de poissons d'au fond de la mer qui, sans labourage coûteux, produit plus de nourriture en une seule nuit que la même étendue de la meilleure terre cultivée en une année entière ! »

Le fait que l'observatoire marin à Concarneau a été installé par l'Académie des sciences, non pour élever artificiellement les poissons de mer, mais pour étudier leurs mœurs, en observant leur propagation à l'état de nature, a déjà été expliqué dans un chapitre précédent; et comme l'institution, dès sa création, a été confiée aux soins de M. Coste, un homme parfaitement qualifié pour ce poste, de grands résultats ont déjà été obtenus et on peut compter en obtenir encore de plus grands.

A notre arrivée dans le petit port, le bruit se répandit bien vite de l'hôtel à la gendarmerie, et augmenté alors du rapport officiel, aux oreilles de M. Coste, qu'un groupe de savants était venu à Concarneau exprès pour visiter l'observatoire et faire un rapport; aussi, pendant que Saint-Prix écrivait un mot au Directeur, lui demandant l'autorisation de visiter son établissement, cet énergique fonctionnaire avait pris les devants et arrivait à l'hôtel; son accueil chaud et courtois ne faiblit pas quand il découvrit, — ce qui ne fut pas long, — que nous n'étions qu'un groupe de chasseurs de loups, désireux de nous initier aux surprises de la vie dans les profondeurs des abîmes; plutôt des amateurs dans la science de l'histoire naturelle et pas du tout des savants.

« Venez, Messieurs, dit-il, de la façon la plus aimable, nous proposant de nous conduire directement à son établissement; j'espère qu'après que vous aurez vu quelques nouveautés que nous pouvons vous montrer, vous me ferez le plaisir de rester souper avec moi à 7 heures du soir? »

« Merci mille fois, dit M. de Kergoorlas. Mais je

crains que nous ne puissions accepter votre aimable offre; mes chiens doivent être demain matin à Kilvern pour chasser le sanglier dans cette forêt. »

« Ah! vous chassez le sanglier aussi bien que le loup? C'est une chasse plus profitable, car vous détruisez le malfaiteur et le mangez ensuite. Mais si vous pouviez remettre la chasse à samedi et me faire l'honneur que je sollicite, vous pourriez demain voir nos monuments druidiques, dont il y a un grand nombre à Carnac et à Ploubarnel, dans ce voisinage; il n'y en a pas de pareils en Europe. »

« Ce serait un grand plaisir, » répondirent Kergoorlas et moi en même temps; Keryfan aussi approuvait, espérant que le jour de chasse pourrait être remis.

« De tout mon cœur, dit Saint-Prix, toujours prêt à satisfaire les souhaits de son entourage; rapportons-nous-en à la majorité, Shafto, et acceptons l'offre aimable de M. Coste; et le plaisir projeté pour demain. »

La soif de sport, chez Shafto, était telle qu'un jour, perdu pour la chasse, était un jour perdu dans sa vie, et quand il fut interpellé par Saint-Prix, il lui fallut un grand effort pour cacher son désappointement et accepter la proposition: mais il le fit courageusement, bien qu'il eût préféré avoir la vue du bout de la queue d'un renard traversant un sentier plutôt que de découvrir les os blanchis d'un druide au pied d'un dolmen branlant.

« J'accepte, puisque vous le désirez, Saint-Prix, et, ajouta-t-il gracieusement, nous sommes si près que je regarde comme un devoir dû à nos ancêtres de faire un pèlerinage à leurs tombes. »

« Si ce sont des tombes, dit M. Coste; jusqu'ici c'est un problème qui n'a pas été résolu. »

On s'arrangea pour envoyer un messenger à cheval à Gourin, pour annoncer dans les rues la remise de la chasse; une lettre du louvetier chargeait Louis Trefarreg de prévenir les paysans de Kilvern; le rendez-vous n'ayant pas été fixé, cet avertissement devait suffire pour les chasseurs et les paysans des districts environnants. Les choses ainsi décidées, nous commandâmes des lits au Lion d'Or; et puis, sous la conduite de M. Coste, nous nous dirigeâmes vers l'observatoire.

La position de ce bâtiment est merveilleusement adaptée à son usage; ayant besoin continuellement d'eau de mer renouvelée pour l'entretien et le bien-être des occupants, il est construit sur un rocher surplombant la mer; l'eau n'ayant ni ne recevant aucune rivière boueuse, n'ayant pas de plage, est ordinairement aussi limpide que la fontaine de Blandusia: Concarneau étant une ville de pêcheurs et possédant une flotte de petites barques, au nombre d'au moins 400, employées à la capture de la sardine et de tous les autres poissons fréquentant la côte, offre des avantages particuliers pour le recrutement de l'établissement aussi bien dans la variété des captures que dans leur prompt transport de la pleine mer à leur étroite demeure. Les pêcheurs le savent bien; s'ils prennent un sujet rare et que le bateau ne possède pas de récipient approprié, comme quelques-uns en ont, ils reviennent en hâte au port et le déposent avec soin et rapidité dans les réservoirs de l'aquarium. Ce service est libéralement récompensé par M. Coste, dans l'intérêt du Gouvernement français.

Le bâtiment lui-même est en pierre, long et rectangulaire — ce qu'en France on nomme une maison carrée — ayant une terrasse au rez-de-chaussée et un grand réservoir supérieur, dominant une succession de réservoirs, dans lesquels l'eau est envoyée directement et continuellement de la mer. Comme les réservoirs sont établis en manière d'escaliers, l'un en dessous de l'autre, un courant les parcourt toujours et par l'agitation, l'air de l'eau est continuellement renouvelé — procédé rendu nécessaire par la respiration du poisson qui aurait bientôt aspiré l'air frais d'un réservoir sans courant et mourrait bientôt du manque d'air. On avait installé une ingénieuse roue à auges pour pomper toujours l'eau et l'amener au réservoir supérieur; cette eau, en quittant le réservoir inférieur, devait tomber avec force par-dessus un déversoir de bois dans les auges de la roue et fournir ainsi la puissance rotatrice. En tenant compte du gaspillage et de l'évaporation, on comptait que cette roue fournirait de l'eau aux réservoirs, suffisamment, neuf jours sur dix, mais que le dixième jour il faudrait remplir par un travail manuel. Cette invention cependant, au moment de notre visite, était à l'état d'embryon, mais je ne doute pas que ses proportions aient été augmentées depuis longtemps et que ce travail gigantesque ne se fasse avec efficacité.

Quelques mots encore sur la construction des réservoirs. Ayant une longueur de 60 mètres environ, ils sont divisés en cent compartiments au moins par des treillages de fil de fer galvanisé qui, permettant de mettre séparément les différentes espèces de pois-

sons, laissent le courant suivre son cours; dans chaque compartiment chaque espèce peut recevoir sa nourriture appropriée et tous les poissons semblent vivre sans se douter de leur captivité. Le trop-plein et le courant font que l'eau n'est pas trouble, ce qui arrive dans les réservoirs trop profonds et ainsi M. Staff et son personnel peuvent observer à toute heure les mœurs et les instincts des poissons, chose capitale pour la science ichthyologique.

En voilà assez sur les bâtiments et les engins mécaniques. Passons au peuple vivant enfermé dans l'enceinte. En approchant du premier réservoir et avant que les poissons pussent nous voir, M. Coste appela notre attention sur l'erreur commune concernant le sens de l'ouïe, refusé comme tant de gens le pensent au poisson. « Mais, dit-il, s'ils n'ont pas d'oreilles visibles, la structure interne de leurs têtes, dans la plupart des espèces, présente un cartilage qui sert de tympan et toute vibration de l'air affecte sensiblement cette membrane. » Pour justifier cette remarque, il frappa sur le rebord du réservoir, et instantanément on entendit une troupe de poissons se précipitant vers cet endroit. M. Coste monta une marche plus haut et nous invita à en faire autant et nous vîmes de jolis mulets, la tête presque hors de l'eau, attendant avec anxiété la nourriture qui ordinairement suivait cet avertissement. Cela me rappela « la cloche du dîner du lac » à Charlottenbourg, près Berlin, dont le son amène une troupe de carpes et de tanches au bord de l'eau chaque fois qu'elle résonne. Les Chinois rassemblent leurs poissons, pour les nourrir, en sifflant.

Les mulets étaient si empressés et si peu timides

qu'avant que M. Coste ait pu distribuer la nourriture préparée pour eux, ils se disputaient réellement et s'efforçaient de prendre la provende quand sa main approchait de l'eau; ils se laissaient manier et toucher non seulement sans résistance, mais visiblement avec confiance, faisant voir que ces procédés étaient les bienvenus. Saint Antoine lui-même, le patron des poissons, n'avait pas un troupeau plus docile que ce petit lot de mulets; ils n'étaient pas les seuls sujets prouvant les résultats des bons traitements dans l'établissement. Les épinoches, espèce naturellement bouillante et combattante, étaient également dressés, prenant la nourriture dans sa main comme un lot d'épagneuls aimés; ils étaient un peu plus colères et jaloux il est vrai l'un de l'autre, mais cependant, bien apprivoisés en masse, et ne dénotant aucune frayeur de la main qui les nourrissait.

Pour une chose cependant ils étaient intraitables; chaque mâle choisissait un coin pour se cacher et toute invasion dans son sanctuaire était suivie d'une bataille furieuse qui ne se terminait qu'à l'expulsion de l'intrus; les dents, l'épine servaient des deux côtés et la mort de l'un transpercé était le résultat fréquent de la bataille.

M. Coste et les autres ichthyologistes ont remarqué que la couleur des épinoches dépend de l'endroit qu'ils occupent; par exemple l'un d'eux, vivant dans un coin éloigné du réservoir, dans un vase de terre, avait une couleur brune de poussière; tandis qu'un autre, au bout opposé, dont le château était une thière blanche, avait une couleur si claire que, sans le point rouge de son œil vicieux, on n'aurait pu le

distinguer de l'eau. Cette similitude de couleurs avec leurs refuges n'est pas cependant spéciale à leur catégorie et c'est sans doute une attention de la nature pour les protéger, eux et les autres espèces, contre les attaques de leurs ennemis. Les épinoches étaient les grands favoris de M. Coste, qui nous dit que lorsqu'il les avait dressés à des habitudes tranquilles et même à vivre en bonne intelligence entre eux, ils vivaient rarement plus de deux ans.

Le compartiment voisin, que M. Coste nous montra, renfermait les turbots — le plus important, en ce qui regardait le but de l'institution, — de tous les poissons renfermés dans l'observatoire. Cent mille turbots environ sont amenés annuellement sur le marché de Londres par les pêcheurs danois de Scheveling seulement. Ils sont censés rapporter la somme de 80.000 livres, somme considérable que nos pêcheurs du nord convoiteraient bien et dont les Français s'efforcent d'obtenir une partie.

En captivité, comme nous le fit voir M. Coste, le turbot prend sa nourriture de sa main et bien qu'il paraisse inintelligent, il n'est pas si bête qu'il le paraît. Il reconnaît par exemple une main de l'autre; et l'apparition d'une main étrangère, trop près de lui, lui fait prendre une attitude indignée et colère, ses fanons se dressent et les taches de son corps passent d'une couleur foncée à une couleur claire, comme si cela voulait dire : « Otez votre main, Monsieur, c'est une liberté que je ne concède pas un étranger. » La rapidité avec laquelle il attrape et dévore un mulot de cinq ou six onces est tout à fait merveilleuse quand on regarde sa forme semblant si peu appropriée aux

mouvements rapides et sa bouche toute petite en comparaison de la taille du poisson. Cependant un, deux, trois mulots, pris dans un récipient à cet effet, furent rapidement engloutis par un turbot ne pesant pas huit livres. Ses joues étaient gonflées comme celles du serpent.

D'autres poissons plats étaient dans différents compartiments : des raies, des barbues, des « topknot », des carrelets et des soles; les premiers cependant attiraient plus l'attention, probablement parce qu'ils étaient plus grands et moins connus des gens terriens comme nous. Des onze espèces de véritables raies existant dans les mers voisines, cinq spécimens, dont un de raie piquante, avaient été capturés pour l'établissement. Ce poisson possède une épine dentelée de quatre ou cinq pouces, placée à moitié de la queue et lui donnant l'air d'avoir deux queues. Avec cet engin, quant il est attaqué, il peut, en repliant sa longue queue, faire presque toujours du mal, car bien qu'on puisse établir que son épine ne renferme aucun poison, la blessure est ordinairement suivie d'une sérieuse inflammation. De sorte que la première chose que fait un pêcheur, en prenant une raie piquante, est de lui couper sa dangereuse queue.

Puis vint la citerne appropriée aux différentes variétés du vilain et toujours affamé chien de mer, parent du requin, la hyène de l'océan, moins terrible seulement parce qu'il est moins fort. Mais de tous les habitants des piscines, les plus curieux et les plus intéressants pour un naturaliste étaient les « anguilles de mer (1) », dont quelques-unes avaient de huit à dix-

(1) Pipe-fish.

huit pouces de long; elles se mouvaient d'étrange et gracieuse façon, semblant chercher des insectes d'eau invisibles à l'œil nu, dans leur étroite demeure transparente. Quelquefois elles semblaient se tenir littéralement sur la tête, pendant que leur nageoire dorsale s'agitait avec une rapidité incroyable; puis, renversant la position, elles se balançaient sur leurs queues perpendiculairement, « la tête en haut, l'arrière en bas », et puis ensuite elles étaient toujours en mouvement. Mais le trait le plus extraordinaire qui distingue ces « Syngnathi » consiste en ce qu'ils sont marsupiaux : le mâle est muni d'un faux ventre ou d'une poche située entre l'estomac et la queue, dans laquelle la femelle pond ses œufs. Dans ce receptacle, les jeunes sont fécondés et s'y réfugient en cas de danger, comme les petits des opossums et des kangourous le font dans des circonstances semblables. Il y a un cliché dans l'ouvrage du vieux naturaliste français Rondelet, intitulé « De piscibus marinis », dans lequel de jeunes anguilles de mer sont représentées nageant, rentrant et sortant de la poche de leur père (la femelle n'en a pas) et passant autour comme une portée de « puppies » autour d'une lice.

Les évolutions exécutées par ces poissons, en recevant leur nourriture, ressemblaient à celles d'un danseur faisant des exercices giratoires. Ils se tournaient sur le dos, puis, avec leur curieux bec en forme de seringue, ils suçaient leur nourriture — évolution qu'ils étaient forcés de faire, car leur bouche est sous le bec et perpendiculaire à son axe. L'intérêt que M. Coste portait aux gestes de ces poissons n'était jamais lassé. Il les avait surveillés, nous dit-il, des

heures entières pour épier quelque trait nouveau de leurs mœurs, digne d'être noté.

Ce serait sortir du cadre de ce travail que de relater la deuxième partie des remarques intéressantes faites par M. Coste sur son lot d'habitants des eaux; mais je ne puis me passer de dire quelques mots sur la tribu des crustacés, dont quelques-uns, pour des raisons diverses, occupent une place importante dans cet observatoire marin. En première ligne, il y a les ermites, qui font disparaître la nourriture laissée par les autres poissons et qui, lorsque la mort visite les réservoirs, s'acharnent sur les corps des défunts, quel que soit le genre ou la dimension, et les réduisent en un temps incroyablement court à l'état de squelettes; une bande de fourmis ne fait pas mieux. M. Coste, en insistant sur ce service précieux qui écarte de l'eau toute corruption, me rappelait le bizarre langage de mon page et ami, Will Patey, qui pour tout chien inutile portait ainsi son jugement : « Il est bon pour les crabes, Monsieur. » Si la sentence de mort était exécutée, en une marée ou deux l'animal était réduit, par une bande de petits crabes, à l'état d'un squelette prêt à être envoyé au Hunterian Museum.

Entre le crabe commun et le homard, M. Coste signale une différence singulière dans les mœurs du mâle; le homard est une sorte de Grand Turc; allant comme un Lothaire d'une attraction à l'autre et rebondissant, la queue en avant, à cinq ou six pieds chaque fois, quand il rencontre un refus de la part d'une maîtresse prude; et il retourne vers elle en marchant de côté dans l'espoir d'obtenir ses faveurs. Le crabe, au contraire, fait montre au dernier degré de fidélité

conjugale et est comme un tourtereau pour l'unique objet de son affection; il l'entoure de toutes ses pattes, nage avec elle et, s'il en est séparé par force, la ressaisit à nouveau avec le plus tendre attachement — c'est un mari paternel sans aucun doute.

Quant à la métamorphose, rêvée par Ovide, que ces crustacés subissent, elle a fourni matière à des observations les plus intéressantes; l'apparence du homard sortant pour la première fois de sa carapace est magnifique; il est habillé comme un beau de cour et semble parfaitement conscient de l'effet de son vêtement « de pourpre et d'or ». La faculté de reproduire un membre, en cas de perte, est commune à toute la tribu; et comme les occasions ne manquent pas dans leurs étroites demeures, il est trop souvent permis à M. Coste et à ses aides d'observer la croissance graduelle, mais très lente, d'une nouvelle patte.

Les ombres de la nuit, tombant sur ce spectacle intéressant, terminèrent notre visite, à notre grand regret; mais comme M. de la Villemarqué, savant celtique et archéologue éminent, était invité à dîner avec nous, son château étant situé non loin de Concarneau et très près de Quimperlé, nous comptions sur un grand plaisir provenant de la réunion de deux hommes tels que M. Coste et ce savant.

CHAPITRE XVI

Quelques minutes avant sept heures, M. de la Villemarqué, venant de son château, près de Quimperlé, arriva chez M. Coste, et augmentés du colonel commandant le district, nous nous assimes huit pour un souper splendide et de circonstance. Je n'oublierai jamais l'étonnement de Shafto en voyant la variété des sauces et des plats dans lesquels les si nombreuses espèces de poissons de mer de choix étaient servies; et on n'entendit plus sortir de sa vaste poitrine son grognement causé par la perte d'un jour de chasse « à cause de ces monuments païens », tellement il était accaparé par la conversation de M. de la Villemarqué et de notre hôte sur la qualité et l'utilité des poissons variés étalés devant nous.

Pour décrire tous les plats, il faudrait, comme dit le vieil Homère, avoir cent langues et il faudrait la science d'un Francatelli pour les analyser. Cependant j'essaierai de parler de deux d'entre eux, la soupe aux huitres et la bouillabaisse. Cette dernière fut proclamée par tous le triomphe de l'art : le poisson, le safran, le poivre rouge et autres condiments étant si intimement mêlés ensemble que le palais le plus sensible n'aurait pu distinguer une prédominance de l'un ou l'autre des nombreux ingrédients. Greenwich

n'est pas plus renommée pour son « whitebait » (repas blanc) que Marseille pour sa bouillabaisse; dans les hôtels de cette cité, en toute saison, c'est un plat populaire. Le poisson généralement préféré pour ce mets est la limande, mais, à Paris, toutes sortes de poissons d'eau douce sont employées; et cela passait pour être si bon aux yeux de Thackeray, qui avait l'habitude de se régaler de bouillabaisse à la Taverne Terré, rue Neuve-des-Petits-Champs, que sa muse chantait en hymne les mérites « du riche et savoureux ragoût ». Il disait :

Un Cordelier ou un Bénédictin
Pouvait gaiement certes envisager son sort
Ne pas trouver trop ennuyeux un jour de jeûne
Qui lui apportait une bouillabaisse.

« Un jour que Louis XIV dînait avec son cousin le Prince de Condé, à Chantilly, dit M. de la Villemarqué, Vatel, le chef de cuisine, manquant de poisson convenable pour le banquet, dans un geste de désespoir, comme Caton, se passa son épée au travers du corps; mais certainement cet artiste, s'il avait servi un plat de bouillabaisse pour laquelle il aurait pu à n'importe quel moment prendre des poissons dans le réservoir voisin, aurait acquis une plus grande renommée au lieu de commettre un suicide. »

« C'est vrai, répondit M. Coste, mais malheureusement ce plat est d'invention moderne et n'était pas connu du temps du Grand Monarque. »

« Un homme de génie comme Vatel aurait dû l'improviser pour la circonstance, » dit M. de la Villemarqué, dont la connaissance sur l'histoire des plats

français n'était pas certainement égale à celle qu'il possédait sur les ossements ou sur une ballade celte, la date de laquelle il pouvait fixer avec une rare exactitude.

Le Lord Chief Justice d'Angleterre actuel, ayant été engagé comme conseil dans un grand procès minier dans les Galles du Sud, s'adressa au jury avec la mission de combattre les preuves données par le D^r Buckland, l'éminent géologue, et, s'il était possible, le tourner en ridicule.

Donc prenant, dans son attitude, un air de gravité et de doute il dit : « Vous avez entendu les preuves du savant professeur qui vous en a dit bien plus sur les entrailles de la terre que sur les siennes propres. » C'en était assez pour le jury gallois, dont la foi en Buckland fut ébranlée à partir de cet instant, bien que la suite ait prouvé que son aperçu géologique était parfaitement juste dans la circonstance. Le parallèle entre le vieux et distingué professeur d'Oxford et M. de la Villemarqué me frappa en ce moment, tous les deux dévoués à la science, mais ne donnant aucune pensée au corps en dehors de ses besoins nécessaires.

En voilà assez sur la bouillabaisse; quelques mots sur la soupe aux huitres. Si Horace avait été là, il aurait prié Catius d'en décrire la composition jusqu'à la dernière pincée de sel exigée pour sa saveur; une satire de plus en serait résultée et nous aurions connu la baie, — bien plus, le véritable lit, — qui avait fourni les délicieux bivalves. Mais, privé de sa bonne compagnie, le lecteur doit se contenter de l'historique de cette soupe aux huitres par M. Coste pour expliquer sa vogue si répandue actuellement.

« Je ne savais ce que c'était que la soupe aux huîtres, dit-il, avant d'en avoir goûté à Jersey. Mes devoirs professionnels m'avaient conduit il y a quelque temps dans cette île; je cherchais des informations sur un coquillage appelé l'ormeau, qu'on disait être sur ces côtes. J'étais installé à l'hôtel de l'Union (1) sur la place Royale, qui, par son confort et sa bonne nourriture, avait à cette époque la meilleure réputation dans l'île. Dans la cave, un lot de vieux Bourgogne — si vieux que la main expérimentée de l'hôtelier pouvait seule le décanter sans briser la bouteille — dans la cuisine, un véritable artiste qui comprenait également bien la cuisine française et la cuisine anglaise : il n'était donc pas étonnant que l'hôtel de M. Jeune fût le plus populaire dans Jersey. Mais le plat qui attirait le plus l'attention de tous était la soupe aux huîtres, dont la recette était un secret; aucune somme d'argent ne pouvait tenter le chef à la révéler. Cependant ce que ne pouvait faire le dollar, le Bourgogne le fit. Pierre aimait une bouteille de ce vin autant que son maître; et après un coup de feu causé par un grand banquet servi pour le bailli et les juges de la Cour Royale, j'entrepris de lui offrir une bouteille de son vin de choix. Son palais délicat (il n'est pas donné à tous les cuisiniers d'avoir un palais) s'humecta à cette perspective et avant qu'il eût fini les trois quarts de la bouteille, son cœur était complètement ouvert et il aurait laissé couler tous les secrets les plus intimes de son âme si j'avais désiré les connaître !! « Maintenant, Pierre, dis-je, qu'est-ce qui rend

(1) Tenu par M. Jeune.

vosre soupe aux huîtres le délice d'un épicurien et l'envie de tous les cuisiniers? »

« Rien moins que le congre, répliqua-t-il, qui en fait toujours le fond et qui donne la saveur riche et délicate si estimée par les bons juges. »

« Le congre est délicat ! m'exclamai-je ? Nous nourrissons nos crabes avec ce poisson et ne le faisons cuire que si nous n'en trouvons pas d'autre. »

« C'est possible, dit-il. Cependant la saveur du congre de Jersey, employé comme fond dans la soupe aux huîtres, est indiscutable et je le recommande vivement à votre attention. »

M. Coste nous ayant révélé ce secret, Keryfan remarqua qu'au cours d'une visite qu'il me fit en South Devon il avait souvent mangé d'excellentes grillades de congre que les fermiers de la côte sauvage de Start-Point et Prawle Head conservaient salées, à la place de lard, pour leur nourriture d'hiver. « Et vous m'avouerez, Frank, dit-il, qu'après une dure journée de chasse à tir avec notre bon vieil ami Dick Randall, à travers la contrée raboteuse, une tranche de congre, frite dans du beurre frais, était un plat qui n'était pas à dédaigner. »

Avec les noix et le dessert après le souper, commencèrent les chants joyeux, suivant l'usage breton, mais nous ne pûmes contraindre M. de la Villemarqué à en chanter un seul; cependant, c'est l'homme entre tous qui connaît le plus de vieilles ballades du pays. Peut-être n'avait-il pas de voix ou croyait-il qu'il n'était pas de sa dignité de chanter les chansons que lui-même avait recueillies et publiées avec tant de succès. Cependant son récit de « Kan Maenwyn », une ballade

du sixième siècle, qu'il traduisit en Français, s'excusant des libertés de la paraphrase, fut un régal inoubliable.

Le lendemain matin, le drag de M. de Kergorlias était prêt à l'heure fixée, sept heures, devant la porte du Lion d'Or; mais bien qu'un groom maintint chaque cheval d'une main ferme, ni Vampire, ayant encore sa muselière de fer, ni le cheval de gauche de timon garni de doubles traits de corde ne donnèrent de signes de leur mauvais caractère. Après avoir pris M. de la Villemarqué et M. Coste à l'habitation de celui-ci, nous marchâmes à bonne allure par Pont-Aven et Quimperlé, jusqu'à Hennebont — ce qui est le mot celtique pour « un vieux pont ». — Les routes de granit, sur toute la distance, étaient excellentes et telles que Macadam lui-même aurait été content de les voir. Vraiment, les routes du gouvernement, à travers la France, surveillées par des fonctionnaires, appelés à juste titre « Ponts et Chaussées » et entretenues par un corps de cantonniers, chacun responsable de la bonne condition, sont en parfait état même dans les départements les plus reculés de cette province. A Hennebont, on détela et on mit les chevaux à l'écurie pour le reste de la journée, le voyage de retour à Gourin via Plouay et le Faouet (ce dernier mot voulant dire, en celtique, la terre des hêtres) étant une longue corvée pour les pauvres bêtes, et l'excursion devant nous prendre toute la journée.

Nous venions à peine de nous installer dans nos voitures fournies par l'hôtel du Commerce, dans le but d'atteindre Auray sans perdre de temps, que M. de la Villemarqué, à côté de qui j'étais, me fit remarquer

une crique à l'embouchure de la rivière le Blavet. « Là, dit-il, débarqua le galant chevalier Sir Walter de Mauny, sous le règne d'Edouard III, quand il délivra Jeanne, l'héroïque comtesse de Montfort, assiégée dans Hennebont par les armées de Philippe de Valois et de Charles de Blois. La comtesse, qui, sous les apparences délicates de la femme, possédait un cœur de lion, avait enflammé la garnison décidée à se défendre jusqu'au dernier homme, combattant elle-même corps à corps, elle avait fait plusieurs sorties désespérées; elle mangeait sa dernière bouchée de pain et se préparait à capituler quand la flotte anglaise se présenta en vue; et Sir Walter de Mauny, avec une armée de chevaliers et d'archers, arriva à la rescousse. Deux ou trois sorties audacieuses, conduites par la comtesse montée sur un cheval de bataille, forcèrent les assiégeants à se retirer, pendant que les troupes anglaises, ayant apporté amplement de leurs vaisseaux, furent reçues dans la ville avec joie et reconnaissance. Mais vous devriez lire Froissart, ajouta la Villemarqué, pour étudier l'histoire d'Hennebont et les faits et gestes de cette noble dame, l'épouse de Jean de Montfort. » Avec d'autres récits pareils se rapportant aux localités environnantes, nos savants trompèrent la longueur de la route entre Hennebont et Auray. Dans cette localité, un bateau nous attend pour nous descendre à Locmariaquer; et comme le vent et le courant nous sont favorables nous arrivâmes vite à Hellu, à un tumulus de pierres peu éloigné de ce village désolé. Les menhirs et les dolmens que nous apercevions de tous côtés, quelques-uns entiers, la plupart en morceaux, témoins farouches et silencieux des rites inconnus et

d'un peuple disparu, sont d'une telle grandeur que tous ceux qui contemplent la scène s'étonnent que pas un fragment d'histoire ne subsiste pour nous dire qui étaient les auteurs, quelle était la date ou quel était l'objet de ces constructions aussi vastes et aussi remarquables. Mais il en est ainsi; le temps a effacé toute trace de leur origine, et si ce sont des tombeaux, comme beaucoup le pensent, aucune épitaphe ne reste pour dire ce qui y était enterré. Quelle morale sur la perpétuité des monuments de l'homme !

Il est vrai que des dessins étranges peuvent être vus sur la face interne des vastes dalles du dolmen, dénommé « Dol-yr-Marchant »; mais on ne les croit pas de la même époque que la construction du dolmen et s'ils ont une signification, aucun des experts n'a pu les déchiffrer. Le temps ne nous permit pas de visiter Gavr-Innis, ou l'île des Chèvres, un rocher de granit en dehors de Locmariaquer; et pourtant la description, par M. de la Villemarqué, de son tumulus et de son cromlech majestueux — le dernier n'ayant pas moins de dix pierres de couverture et quatorze piliers debout — nous laissa des regrets de ne pas visiter un sujet aussi intéressant. Le grand cromlech à Duffryn, près Cardiff — dont la dalle supérieure est d'un seul morceau et que feu M. Bruce Pryce était si heureux de montrer aux nombreux savants venus pour le visiter — bien que le plus important cromlech dans la Grande Bretagne, est une table d'enfant en comparaison de cet ouvrage de géants. « Carnac est à deux bonnes lieues plus loin, dit M. de la Villemarqué, et bien que nos voitures doivent nous retrouver, nous aurons à marcher gaillardement ou bien la nuit nous

prendra avant que nous ayons regagné Auray. »

Nous partîmes donc au train de quatre milles à l'heure, traversâmes en bac à Kerysfeer et parcourûmes la route la plus désolée et la plus triste qu'un homme ait jamais rencontrée, jusqu'à ce que nous arrivâmes en vue de Carnac. Et quelle vue ! une armée (comme on dit avec justesse) de soldats pétrifiés tous rangés en alignement régulier ! Imaginez-vous douze mille blocs de granit, à la même distance les uns des autres, ayant de cinq à dix pieds chacun, et plantés debout dans le sol sur une grande étendue de terrain ! Ni la plume ni le pinceau ne peuvent décrire ce tableau aux yeux du lecteur. Il faut le voir par soi-même pour le comprendre bien. Il est bien regrettable que des mesures n'aient pas été prises, soit par le Gouvernement, soit par les propriétaires du terrain, pour empêcher les déprédations, commises à cet assemblage mystérieux de monuments granitiques par les paysans des environs : les maisons, les moulins à vent et les murs, dans toutes les directions, sont faits avec ces pierres commodes ; et il n'est plus bien facile de distinguer les dix anciennes avenues régulières, avec l'allée en forme de croissant à leur tête, à cause des spoliations. En vérité, si le temps a balayé l'histoire de ces monuments, l'homme est coupable d'une bien pire profanation, en enlevant en charrette les monuments eux-mêmes.

En regardant de près un menhir sur les confins du terrain, notre savant ichthyologue, M. Coste, faillit avoir un accident sérieux. Il grimpait après et était à peu près à trois pieds du sol, sur une saillie, quand une compagnie de perdreaux rouges s'en vola à côté de lui,

il fut tellement surpris qu'il lâcha pied et tomba lourdement sur le sol. Mais heureusement, quoique contusionné, il n'avait rien de cassé; et il continua ses recherches sans gêne apparente. La vue des oiseaux eut un effet magique sur Shafto qui, ayant sacrifié une journée entière pour ce pèlerinage à ce qu'il persistait à appeler le cimetière de ses ancêtres celtes, commençait à être terriblement fatigué de la monotonie du sombre spectacle; mais il fut si excité par la vue de la compagnie dont il avait remarqué la remise dans un carré de genêts que, s'il avait pu se procurer quelque part un fusil, on ne l'aurait plus vu de la journée.

De fait, sans les intéressants commentaires de M. de la Villemarqué et les perpétuelles discussions soulevées entre lui et M. Coste au sujet de l'étendue du terrain occupé par les monuments de Carnac et les détails qui y avaient trait, le lugubre spectacle était tout à fait suffisant pour refroidir notre ardeur à tous, nous autres de Gourin. Aussi, en quittant le terrain, l'aspect de deux charrettes nous attendant à l'hôtel du village nous apporta un grand soulagement. Les tableaux étaient trop sombres, trop monotones, trop grands pour des hommes qui n'étaient ni des philosophes ni des fervents de ces sujets.

Pour en finir, on peut ajouter qu'entre Carnac et Stonehenge il n'existe aucune ressemblance dans l'esprit général de ces deux localités. D'abord à Stonehenge, l'assemblage des pierres est circulaire, ayant une dalle plate, appelée l'autel, au centre; à Carnac, c'est un parallélogramme formé de sept rangs terminés par un rang simple de grossiers blocs debout dans la

forme d'un croissant. Ils sont tous d'un granit commun trouvé dans le voisinage; tandis que ceux de Stonehenge sont d'une espèce de pierre dure apportée, comme ça a été démontré par M. Tom Smith, sur rouleaux, de Greay Wethers, distant de dix milles environ. De même le plus grand piédestal du monde entier — celui qui supporte la statue équestre de Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg — un bloc de granit pesant 1217 tonnes, fut apporté d'une grande tourbière, dans cette ville. « Des troncs de chênes cerclés de fer et percés de trous pour les leviers » fournirent, comme le dit M. Smith, les rouleaux sur lesquels les pierres furent conduites à leur destination. A Stonehenge, il semble que de plus grands soins aient été apportés dans la construction de ses monuments qu'à Carnac, les blocs de Carnac étant non taillés et bruts, tandis que les dalles horizontales du cercle extérieur à Stonehenge sont artistiquement reliées par des mortaises aux piliers debout, qui ont chacun deux tenons correspondant aux impostes. On suppose qu'il servait de temple druidique ou Panthéon; à Carnac, c'était seulement un cimetière. Tous deux étant antérieurs à tout témoignage écrit, et par conséquent sans histoire, on ne connaît rien de certain sur eux, excepté cependant qu'on peut les ranger au nombre des plus anciens monuments élevés par la main des hommes. Nous arrivâmes à Hennebont ce soir-là à sept heures, la dernière heure depuis Auray s'était passée dans une obscurité digne du Styx. Nous n'étions éclairés que par deux pauvres chandelles, placées dans des lanternes de corne de chaque côté du voiturier. Sans cet expédient, l'homme aurait été mis à l'amende par

les autorités ; mais la lumière au point de vue de notre sécurité, ne pouvait contribuer qu'à empêcher les autres voitures de se précipiter sur nous, car on ne voyait même pas les côtés de la route. Heureusement, les chevaux la connaissaient et nous atteignîmes Henebont sans accident.

Là, après nous être restaurés rapidement, nous fîmes nos adieux à nos aimables et agréables compagnons M. Coste et M. de la Villemarqué ; la route était bonne et large jusqu'à Gourin *via* Plouay et le Faouët ; nous fîmes le trajet gaiement, le poids n'étant pas lourd, les chevaux gaillards et nous arrivâmes au Cheval Blanc un peu après minuit.

« Hallo ! cria Shafto quand nous arrivâmes sur la place de la vieille ville. (Son humeur s'était modifiée quand nous quittâmes Carnac, à la perspective d'un bon port à Kilvern le lendemain.) Hallo ! qu'est-ce que cela veut dire que tous ces gendarmes dans la rue et tant de maisons éclairées à cette heure, Saint-Prix ?

« Il y a eu certainement une rixe, dit ce dernier ; j'espère que nos hommes n'en faisaient pas partie. »

« Moi aussi, dit Kergoorlas, bien que mon piqueur, toujours ivre, s'attire souvent de mauvaises affaires ; et ce serait merveilleux si, pendant mon absence, il n'avait pas fait d'escapade pendant un jour ou deux. »

C'était précisément le cas, comme Kergoorlas le découvrit en descendant de la voiture qui immédiatement avait été entourée de trois ou quatre gendarmes et d'une foule de paysans plus ou moins allumés.

« Votre piqueur, Bertrand Gastel, dit le commandant, a, nous le craignons, assassiné un homme, le braconnier Pierre Cantref. Il git inanimé à la gen-

darmerie et Gastel est enfermé au même endroit dans la chambre de sûreté. Il est encore tout à fait ivre et ressemble plutôt à un taureau furieux qu'à une créature humaine. »

« J'espère que vous allez le garder là jusqu'à ce qu'il recouvre la raison, dit Kergoorlas avec animation. »

« Vous pouvez être sûr que ce sera fait, dit le gendarme, et probablement, par la loi, il y restera plus longtemps. »

Un murmure d'applaudissements s'éleva de la foule à ces paroles.

« Plaisante perspective pour la chasse de demain ! » grommela tout haut Shafto.

« Ah ! Monsieur, dit le gendarme, si vous comptez sur les chiens de M. de Kergoorlas pour votre sport, je crains bien que vous n'ayez une grande déception. »

Puis vint tout le récit de l'affaire, du commencement à la fin. A peine Kergoorlas et Saint-Prix étaient-ils partis pour leur excursion à Concarneau, Gastel et deux ou trois autres piqueurs, oiseaux de plume, s'étaient rassemblés dans une petite auberge à la porte de la ville et, ne s'étant pas contentés de la débauche de la journée, l'avaient continuée la nuit, tombant endormis à la fin au coin de la cheminée de cette misérable taverne. Le jour suivant, vendredi, avait été primitivement fixé pour la chasse à Kilvern ; mais, par suite de la visite à Carnac, elle avait été reportée au jour suivant et cela avait été proclamé dans les rues de Gourin.

Cependant, quelque demi-douzaine de sabotiers, qui n'étaient pas informés, arrivant au matin à l'auberge

et trouvant les piqueurs endormis et apprenant par l'aubergiste que la chasse à Kilvern était remise au lendemain, se montrèrent fort en colère, et jurèrent coûte que coûte qu'ils auraient leur journée de sport dans les bois voisins. Bien qu'ils eussent un ou deux fusils, ils n'avaient aucun chien ; comme ils étaient perplexes, le braconnier Cantref, dans la maison duquel le piqueur Gastel logait avec plusieurs couples de chiens, entra dans l'auberge à la recherche de celui-ci. « Voilà l'homme qu'il vous faut, dit l'aubergiste à voix basse pour ne pas réveiller les piqueurs ; les chiens le suivront bien et il y a une jolie harde de chevreuils actuellement dans la forêt de Conveau. Pourquoi n'iriez-vous pas les chercher ? »

La tentation était forte ; ajoutez une goutte ou deux d'eau-de-vie offerte en temps utile au braconnier et celui-ci se déclara prêt à aider les sabotiers dans cette aventure audacieuse. En deux minutes, le groupe, laissant les piqueurs dormir sur le sol comme un troupeau de pourceaux, s'en fut vers Conveau avec huit couples des chiens de Kergoorlas ; et comme le bois est situé à une lieue de Gourin, ils eurent bientôt mis debout les chevreuils.

Cependant, Louis Trefarreg, le piqueur calme et expérimenté de Saint-Prix, fut rapidement informé du fait : se précipitant à l'auberge, il réussit à mettre Gastel sur ses pieds et à lui faire comprendre le dommage causé par son absence et son ébriété. « Mort et damnation au gaillard, dit le piqueur encore à moitié ivre. Si je puis seulement le rejoindre, il ne me volera plus jamais de chien. » Tout en parlant, lui et les autres piqueurs partirent pour la poursuite. La voix des

chiens et quelques coups de fusil amenèrent les parties en présence, et avant que le braconnier ait pu se défendre, Gastel, avec son bâton ferré, le renversa inanimé sur le sol. Puis les gendarmes furent avertis, et tous ceux sur qui ils purent mettre la main, à l'exception de Louis Trefarreg, furent empoignés et amenés à la gendarmerie.

L'affaire avait eu lieu seize heures avant notre arrivée à Gourin, mais le braconnier était encore sans connaissance, et les chiens, que Louis Trefarreg avait en vain essayé de rappeler, galopèrent encore, croyaient-on, dans la forêt de Conveau.

CHAPITRE XVII

L'attaque sanguinaire, commise sur le pauvre braconnier Cantref, si connu à plusieurs lieues autour de Gourin, créa une excitation intense parmi les paysans qui, sans la protection des gendarmes et de la police, auraient certainement saisi Gastel et lui auraient fait payer cher son néfaste attentat. C'est à ce moment-là que le drag contenant Kergoorlas et Saint-Prix, — celui-ci respecté et aimé de tous en Bretagne, — passait sur les rudes pavés de la ville, gagnant la porte du Cheval Blanc. Un complot, ayant pour objet de forcer la gendarmerie pendant la nuit obscure, prenait de l'ampleur dans tous les quartiers; et sans l'arrivée du louvetier, une heure de plus l'aurait mûri et on aurait vu une rixe épouvantable, sinon des meurtres dans les rues de Gourin. Les paysans bretons ont bon caractère, mais sont fiers; et leur colère une fois soulevée est difficilement apaisée. De plus c'était un acte de sauvagerie accompli sur un voisin par le piqueur Gastel, qu'ils regardaient comme un étranger, car il était Vendéen et pas du tout Breton; il ne fallut pas moins de l'influence de Saint-Prix et de sa promesse que Gastel serait livré à la justice devant les autorités de Lorient, pour calmer la foule excitée. M. de Ker-

goorlas aussi, qui était péniblement affecté, non seulement exprima toute sa sympathie envers le braconnier, mais proclama dans les termes les plus énergiques que, s'il mourait de sa blessure, il espérait que les juges condamneraient le misérable ivrogne aux travaux forcés à perpétuité. Quand l'effervescence se fut un peu calmée devant le Cheval Blanc et que notre petit groupe se fut réuni autour d'un bon feu de bois dans la salle à manger, le fait de la perte des chiens manquants devint le sujet de la conversation animée, puisqu'il fallait arrêter le programme de la journée de chasse suivante à Kilvern.

« Des huit couples, dit Saint-Prix, lâchés en forêt, deux chiens seulement ont été ramenés par Louis Trefarreg. Les autres, pense-t-il, ont trouvé un vieux loup et sont partis pour Locrist ou Dualt. Il les a suivis à travers Conveau jusqu'au monument du Botderu, puis ils ont débouché par-dessus la montagne et il n'en entendit plus parler. » « J'ai donc peu de chance d'en revoir jamais un, dit Kergoorlas désespéré. » « Ne craignez rien, cria Shafto. La plupart, j'ose le dire, seront recueillis par les paysans et ramenés à Saint-Prix ou à mon chenil; et probablement d'autres rentreront à votre propre chenil sur la Loire. »

« Je souhaiterais pouvoir le penser, dit le malheureux propriétaire, décidé à ne pas être consolé, mais cinquante lieues d'un pays garni d'ajones, de genêts, de forêts, seront difficilement parcourues par des chiens déjà harassés d'une longue journée. D'autant plus que si la meute se divise et que les chiens soient isolés dans la solitude, les loups les dévoreront tous certainement. »

Shafto allait raconter l'histoire d'une meute qu'un propriétaire, pour s'en débarrasser, avait emmenée dans une région éloignée, avait lancée sur un renard et avait laissée courir, la légua au pays, quand Saint-Prix fit remarquer qu'il était tard, rappela l'attention des chasseurs sur la nécessité de faire le plan concernant Kilvern, où le rendez-vous fut fixé à huit heures du matin. « Nous n'avons que quatre heures pour nous reposer, dit-il avec énergie ; et comme il est clair que Kergoorlas ne pourra faire appoint avec le reste de sa meute, vous et moi, Shafto, nous devons lui donner un coup d'épaule et l'aider dans la difficulté. Les piqueurs attendent les ordres et nous devons décider de suite comment faire. »

« Mes chiens sont à votre disposition, répondit Shafto cordialement, mais je crains de ne pouvoir en fournir que six couples après la dernière journée de Gwernez. »

« C'est bien assez avec six couples des miens, » dit Saint-Prix, toujours partisan d'une faible meute quand c'était un sanglier et non un loup qu'on devait chasser. Louis Trefarreg fut mandé et le malin piqueur ayant reçu toutes les instructions qui regardaient le rendez-vous et les chiens qui devaient être les premiers découplés, l'assemblée des chasseurs se sépara et, à l'exception d'un seul, chacun se retira dans sa chambre. Celui-là c'était M. de Kergoorlas, qui, dans le trouble où il se trouvait, — le pauvre braconnier gisant inanimé par suite de l'agression de son propre piqueur, et sept couples de ses chiens partis on ne sait où et peut-être pour toujours, — était peu disposé à prendre du repos dont sa charpente jeune, élas-

tique et robuste avait pourtant besoin. Etant resté quelques minutes devant les tisons qui donnaient encore de la chaleur, quand le dernier des assistants eut quitté la salle à manger, il saisit vivement sa cape de chasse et s'élançant dans la ruesombre, dirigea ses pas droit vers la gendarmerie et le petit hôpital installé momentanément pour le braconnier.

Sans entrer dans tous les détails de la navrante scène qui se passait en ce lieu, il suffit de dire que tout homme aurait fait ce qu'il fit par sympathie et assistance pour adoucir la peine de la pauvre épouse bretonne, qui, au chevet du lit du braconnier, lui baignait les tempes de lotions froides, et tendrement adaptait son oreiller d'après les mouvements de sa tête blessée. Sa visite était aussi attendue par le médecin qui l'assura — les habitudes du braconnier en ce qui regardait la boisson étant sobres — que, malgré le sérieux de la commotion, il ne désespérait pas de le sauver. Cette opinion soulagea grandement Kergoorlas ; car si une issue fatale suivait le coup donné par son employé, le public ne manquerait pas de le regarder comme la cause indirecte du meurtre et l'opprobre, quoique immérité, rejallirait probablement sur son nom, sa vie durant.

Bien différent était le spectacle dans la chambre d'arrêt de la gendarmerie. Là, bien ligotté, impuissant à faire un geste violent, gisait Gastel, le piqueur, les yeux brillants comme ceux d'une bête sauvage, farouche, sans expression, le visage contourné par le delirium tremens. Kergoorlas déclara qu'il n'avait jamais vu un spectacle aussi pénible. L'homme n'était plus ivre ; mais la tête en feu, la raison envolée,

excepté dans la forme, il était bien plus semblable à un loup qu'à un être humain.

« L'absinthe a fait tout le mal, dit le docteur gravement. Il est depuis longtemps, à ce que j'ai compris, un grand buveur de petits verres ; et s'il en est ainsi, cette attaque sera sérieuse pour lui. »

« C'est exact, riposta Kergoorlas ; bien que je ne l'aie jamais vu complètement ivre, du matin au soir il ne donnait aucune relâche à son estomac. Il commençait la journée par l'absinthe, puis une goutte par ci, une goutte par là, dès qu'il rencontrait de la liqueur, et à la fin la nature a eu son compte. »

« Un compte sérieux, par le fait. Cependant, ajouta le docteur, nous ferons notre possible pour le tirer de là, quelque mauvais que paraisse être le bilan du côté du débiteur. »

« Je sais que vous le ferez », répondit Kergoorlas avec ferveur. »

Une lueur d'intelligence frappa le cerveau du misérable ; le son familier de la voix de son maître frappa son oreille, il le reconnut et, jetant un regard de tristesse, demanda à savoir où il était, pourquoi il était ligotté et pourquoi il était enfermé dans ce lieu et : « Oh ! grogna-t-il, quel affreux rêve j'ai eu ; porté bas par une meute de loups qui rongeaient et broyaient mon crâne et léchaient ma cervelle ! Oh ! quelle torture ! » Puis il répandit un torrent de larmes, qui devaient comme on l'espérait, lui apporter du soulagement ; mais de suite sa raison l'abandonna à nouveau et il poussa des cris perçants : « Ils reviennent ! je vous dis — les voilà sur moi — sur moi. Feu ! feu ! » Les nerfs de Kergoorlas, bien que peu sensibles, trem-

blaient comme des roseaux dans un courant de rivière à ce triste spectacle ; et, comme il le confessa plus tard, s'il ne s'était pas retiré promptement, le frisson lui aurait paralysé l'action du cœur et il serait tombé sur le parquet. — Aussi se sauva-t-il de la cellule. Il avait résolu, après avoir quitté la gendarmerie, de visiter les endroits où ses chiens étaient cantonnés pour reconnaître quels étaient les chiens qui manquaient, si c'était les élèves ou les vieux chiens et dans quelle proportion ; mais il était trop affecté par la vision qu'il venait d'avoir pour s'occuper d'autre chose. Ayant dit adieu aux autorités, il retourna directement à l'hôtel et, se jetant sur son étroit grabat, il trouva bientôt, par l'arrêt de ses facultés mentales et corporelles, le bienheureux repos que seul donne le sommeil.

Il y a un mode de taxer les chiens en France par lequel, en cas de perte, leur recouvrement est grandement facilité par l'aide du gouvernement.

Quand on paye la taxe pour un chien, toute marque distinctive, comme les signes particuliers dans un passeport, par laquelle l'animal peut être identifié est dûment enregistrée, et, ainsi instruits, la police, les gendarmes et les gardes champêtres, en correspondance avec chaque station d'un bout de la contrée à l'autre, peuvent suivre et rattraper un chien, soit volé, soit égaré, dans toutes les circonstances. Il faut cependant promptement avertir de la perte ou bien un voleur, en possession d'un chien de valeur, pourrait prendre un bateau ou traverser la frontière et il y a alors interruption de la correspondance.

En Basse-Bretagne cependant, un chien seul égaré a

peu ou point de chance d'échapper aux loups pendant l'hiver; car, comme on l'a déjà dit, à travers la région de Cornouaille, comprenant une grande partie du Morbihan et du Finistère, — région de genêts, de bruyères et de forêts — les habitants de petites villes sont obligés de garder des feux allumés pendant la chute de la neige, la nuit, pour sauver leurs chiens des loups qui rôdent. Et ceux-ci non seulement commettent leurs déprédations la nuit, mais même le jour, quand ils sont poussés par la faim. Pendant mon séjour à Carhaix, un fait semblable arriva à Quimper et causa une énorme sensation parmi les habitants de cette pittoresque et ancienne ville. Une dame anglaise, qui habitait depuis longtemps le voisinage, se promenait sur la grand'route, dans les faubourgs, en compagnie de son épagneul favori, quand un loup, se précipitant d'un taillis voisin, saisit le pauvre Fido par les reins et, malgré les cris de la dame, l'emporta, serré dans ses mâchoires, jusqu'à la forêt contiguë. Cet animal cependant devait être un brigand audacieux, une sorte de Dick Turpin parmi les loups, car il est certain qu'un vol de grand chemin de la sorte, en plein jour, arrive rarement, même par le temps le plus dur.

Les Bretons de cette région, peuple à maintien sérieux et à mœurs primitives, se couchent de bonne heure en général; mais si, comme dans la circonstance présente, il est question de chasse, surtout celle si populaire du sanglier, peu importe l'heure à laquelle ils gagnent leur couche, on est sûr de les voir debout bien avant le lever du jour. A six heures donc, le Cheval Blanc était complètement éveillé et, de plus, toute

la ville de Gourin résonnait du tapage confus des voix d'hommes, des claquements des sabots, des hurlements des chiens et des sons de nombreuses cornes, formant un bruit infernal, digne des Euménides.

A côté de mon lit, avant que je fusse complètement réveillé, et avant que je pusse comprendre ce que cela voulait dire, Keryfan se tenait debout en costume complet de chasse, sa trompe volumineuse à la main et se préparant à me saluer de son air favori « la sortie du chenil ». Un « cold pig », s'il y avait eu assez d'eau, n'aurait pas agi sur mes nerfs avec plus de vigueur à ce moment; aussi, pour détourner le châtiement, je criai de toute ma voix : « Silence! Keryfan! par pitié, silence! Vous avez interrompu mon repos et vous allez me briser le tympan avec votre trompe maintenant! »

« Eh bien! alors, levez-vous, Frank, dit-il, impatientement, Louis Trefarreg et Shafto sont partis avec les chiens; et Saint-Prix entend être exact au rendez-vous, ayant décidé de rentrer à Carhaix ce soir. »

« Je ferai tout, si vous laissez votre trompe tranquille, dis-je; donnez-moi vingt minutes et je serai prêt, non exactement pour le départ, mais pour cette tasse de café que vous préparez si bien. » « Vous l'aurez, Frank, mais dépêchez-vous, vous dis-je, dépêchez-vous, c'est le mot d'ordre; car Saint-Prix n'attendra pas une minute après sept heures. »

Jusqu'ici, notre déplacement à Gourin, sauf quelques inconvénients, avait été rempli de plaisir et de succès; et comme Shafto était anxieux de découpler dans de grands fourrés, situés à l'ouest de Kilvern, et de nous recevoir à l'Hermitage (bien qu'on ne pût jamais

expliquer comment il se proposait de nous empiler dans quatre chambres) la réunion aurait été probablement prolongée d'une semaine encore et l'hospitalité de Shafto, qui consistait seulement en des murs, acceptée avec enthousiasme. Janua patet, cor magis pouvait s'appliquer à un homme pareil. Mais quelque séduisant que fût ce projet, nous fûmes obligés de l'abandonner à cause des fâcheux événements survenus pendant notre absence à Concarneau et Carnac ; événements qui ne pouvaient qu'assombrir chacun des membres de la chasse.

Pour ajouter à notre regret, comme nous allions partir, Kergoorlas avait envoyé, du fond de sa chambre, un message à Saint-Prix, le priant de l'excuser s'il ne se rendait pas à Kilvern ce jour-là ; car, disait-il, il lui serait tout à fait impossible de prendre du plaisir pendant que ses pensées étaient occupées des misères dont il venait d'être témoin ; il croyait de son devoir de rester à Gourin pendant que les deux malheureux gisaient à la gendarmerie en danger sérieux. Personne ne fut surpris de sa détermination, tout en regrettant sa joyeuse compagnie ; d'autant que, probablement, nous ne le verrions plus de la saison.

Il faisait une matinée agréable, le vent soufflait de l'ouest et nous l'avions en face pendant que nous trottions sur cette arête morne et dentelée si bien nommée « l'Épine dorsale de la Bretagne », une région de bruyères rabougries, de rochers de granit, aride, stérile et désolée ; à la fin, nous gagnâmes le commencement d'un profond ravin dont les bois paraissaient interminables et traversâmes un petit ruisseau et vîmes bientôt les lisières de Kilvern. Le panorama de cette

contrée n'est pas si grandiose que celui de nos propres Highlands ; mais la gorge de Trosachs n'est pas plus sauvage que cette gorge énorme, raboteuse, paraissant à perte de vue occupée par des rochers, des ravins, des forêts et des torrents impétueux, retraite magnifique pour les loups et les sangliers, qui, tant que la nature restera ce qu'elle est, trouveront toujours abri et sécurité dans les profondeurs de ce rude domaine.

L'endroit du rendez-vous était un plateau de rochers dominant et s'élevant menaçant au-dessus du fourré épais en dessous. Dans les pays sauvages, il serait difficile de trouver un endroit plus approprié pour une telle réunion, la sauvage grandeur de la scène étant en parfaite harmonie avec les vigoureux, pittoresques et à demi civilisés Bretons qui, tous habillés de peaux de bique, se tenaient groupés autour des farouches griffons pour loups, contemplaient avec admiration tantôt l'un tantôt l'autre des chiens, comme les leaders connus de plus d'un exploit de chasse. Mais leurs caresses, quand ils en essayaient, semblaient plutôt mal reçues des chiens, surtout du vieux César, dont le grognement sourd, le dos hérissé et l'attitude indépendante semblaient dire : « Gardez vos mains pour vous ; je suis peu sociable et déteste les libertés. »

Le rapport des piqueux était des plus favorables ; un couple de sangliers adultes avait été rembuché dans un carré de broussailles juste en dessous de nous ; de plus, un peu plus bas dans la vallée, plusieurs sangliers avaient traversé et retraversé le courant et étaient supposés couchés parmi les rochers arrondis

qui, en vastes fragments, étaient empilés les uns sur les autres contre la colline opposée. Ce fort, garni de lierre et de clématites, ressemblait aux ruines de quelque vieux château dont les tours auraient été démolies et démantelées par un formidable tremblement de terre. La consultation, entre Saint-Prix et les assistants, fut plus courte que d'habitude, on décida de suite de découpler Harmonie et Vétéran et de les mettre à la voie des deux sangliers. Ces deux chiens étaient créancés sur le sanglier et n'avaient jamais été réunis à la meute les jours où on chassait le loup; par suite, non seulement ils étaient confirmés dans la voie du premier, mais encore avaient marqué une grande répugnance pour la voie du second; aussi là, où il pouvait y avoir des chances de change comme dans les circonstances présentes où l'on pouvait rencontrer des animaux variés, deux leaders semblables étaient une valeur incalculable pour leur maître quand il s'agissait, comme à présent, de chasser le sanglier. La manière calme et tranquille, employée en Basse-Bretagne pour envoyer les chiens au fourré à l'attaque, contraste énormément avec les aboiements et les airs de trompe qui suivent instantanément le lancer et un grand nombre d'autres circonstances pendant la chasse. Un faible encouragement seulement sortit des lèvres de Saint-Prix quand Harmonie et Vétéran, débarrassés de leur couple, s'élançèrent à la voie et, avec des frétillements de queues et des aboiements, disparurent dans les profondeurs du fourré. Pendant quelques minutes, pas un mot ne fut prononcé par le nombreux et sauvage groupe de chasseurs qui se tenaient dans l'attente, notant chaque variation dans

la voix des chiens et prêts à découpler les autres chiens au premier signal donné par Saint-Prix. L'exemple du louvetier était probablement la cause de l'immobilité de la part des paysans; et de fait, tant qu'il les avait sous ses yeux, le contrôle exercé sur ses rudes compagnons paraissait être absolu; mais le premier son de trompe annonçant le lancer agissait comme une pile électrique sur leurs nerfs et semblait allumer, dans leur sauvage passion pour la chasse, une flamme intense.

Dans les montagnes de Galles, il y a peu d'années, l'habitude, dans la chasse au renard, en ce qui concernait le bruit, les cris et le vacarme était nécessaire pour encourager les chiens et effrayer la proie; elle ressemblait à ce qui se fait en Bretagne actuellement. Son frère breton cependant, au commencement de la chasse, est bien plus tranquille et moins tumultueux que le vieux chasseur cambrien dont les halloos et les cris aux chiens favoris ne cessent jamais depuis le moment où ils entrent au fourré sur une voie ou, maintiennent la voie, jusqu'à la mort du renard ou, s'ils le manquent, jusqu'à ce que les étoiles apparaissent dans le ciel.

La pratique de crier aux chiens, qui n'est pas écartée actuellement dans la chasse moderne du renard, a fait le sujet de plus d'une des admirables lettres de Beckford. Il nous dit « ces cris servant à rassembler les chiens ensemble, et à ramener les chiens de queue, sont toujours en usage; ce sont les cris d'encouragement aux chiens de tête, quand ils sont poussés malencontreusement, qui dérangent notre sport; ils plaisent aux sportsmen, mais nuisent aux chiens. » Plus loin: « Si

les chiens sont habitués aux cris, ils les attendront et auront confiance peut-être dans leurs oreilles et dans les yeux plus que dans leurs nez. »

C'est exact ; la puissance du sens olfactif est de suite diminuée si un autre sens, celui de la vue ou celui de l'ouïe, est sollicité en même temps. Aussi les cris, quand les chiens courent, doivent être un malencontreux accompagnement de la chasse et faire plus de mal que de bien dans un courre prolongé.

Ce mot halloo a, je crois, une origine française et dérive non pas, comme les lexicographes le disent, du mot « haler », mais de l'habitude de crier « au loup » « au loup » qui, écrit d'une manière phonétique, deviendrait précisément « halloo » le vrai mot employé, pour encourager les chiens à suivre leur gibier, actuellement en France et en Angleterre. Shakespeare, parlant de la gorge d'un chien, dit :

Jamais un cri ne fut halloo'd, qui fut plus d'accord,
Jamais un son ne fut tiré d'une corne.

Mais attention ! Harmonie et Vétéran arrivent sur moi. Attention ! Ces deux bons chiens ont lancé le couple de sangliers et la trompe de Saint-Prix sonne joyeusement « les animaux de compagnie » ; en même temps, Shafto et un groupe de paysans, se tenant en bas du ravin et devant la chasse, décourplent leurs chiens. Un bruit de tonnerre se fait entendre ; les trompes, les cris et les échos remuent la vieille forêt jusque dans ses fonds ; et si cette trombe n'effraye pas les sangliers en fuite, c'est qu'ils ont le cœur bien placé ! Quoi qu'il en soit, la chasse suit la vallée comme une avalanche ; et, contrairement à

l'attente de Louis Trefarreg, qui ne se trompe pourtant pas souvent, les sangliers n'essayent pas de traverser le ruisseau et de chercher un abri dans les rochers de la colline opposée, mais restent sur le même bord, n'affrontent pas la pente, mais se fient à leurs jambes pour éviter la poursuite de l'ennemi par une fuite éperdue. Aussi les paysans postés par Louis sur certains points du ruisseau, que traversaient ordinairement les sangliers, n'eurent pas l'occasion de tirer ; et un beau courre en résulta. Pendant deux heures et même plus, les hurlements ne cessèrent pas ; et bien que douze couples de chiens fussent à leurs trousses, les sangliers couraient toujours en avant.

« Si Kergoorlas pouvait être là, me cria Keryfan, pour entendre ce beau carillon dans la vallée ; il serait à moitié fou de joie. »

Ce souhait était à peine formulé que nous entendîmes un tintamarre effroyable et, regardant en arrière, à notre grand étonnement, nous aperçûmes Kergoorlas à plein galop, son cheval couvert d'écume, et quatre couples de grands chiens griffons le suivant dans ses talons. Le barbare chasseur de la Forêt-Noire nous aurait aussi peu étonnés que la présence de Kergoorlas en ce moment ; et avant que nous ayons pu demander par quel hasard heureux il avait pu nous rejoindre, il cria : « Il y a une heure que je les entends et je croyais ne jamais vous rejoindre ! Quelle voie ! Quelle musique ! »

Il n'en dit pas plus, passant sur Grenadier, voulant amener en tête son lot de chiens et augmenter le volume de la musique qu'il aimait tant ; et ce ne fut que trois heures après que nous apprîmes la cause de

son arrivée si inattendue au milieu de nous. Il arriva qu'immédiatement après notre départ pour Kilvern, il avait été à l'hôpital et ayant eu de bonnes nouvelles sur les deux malades, — le braconnier avait recouvré connaissance et le délire du piqueur était tombé, ce qui rassurait le médecin, — il fit seller Grenadier et rassembla quatre couples de chiens — tout ce qui restait de sa belle meute — et nous avait rejoints. Les pourparlers au rendez-vous avaient été excessivement courts, le lancer très rapide, sans cela il aurait été plus tôt au milieu de nous.

Après qu'il nous eut dépassés, Keryfan et moi, ayant remarqué l'état de son cheval, nous ne le revîmes plus jusqu'à ce que nous le trouvâmes debout à côté d'un beau sanglier, sonnait la « mort » de tout son souffle et six couples de chiens aboyant furieusement la bête morte. Il était tout seul; les chiens s'étaient séparés; et ceux-ci, ayant acculé leur animal, il les avait suivis et, arrivant juste à temps, avait pu donner le coup de grâce avant qu'un seul chien ait été blessé.

Les faits et gestes de Saint-Prix avec le reste de la meute feront l'objet d'un autre chapitre.

CHAPITRE XVIII

Les sons toujours bien accueillis des Bretons sont ceux qui annoncent la mort du gibier; et quand celui-ci se trouve être le loup ou le sanglier, leur gratitude et leur joie se manifestent bruyamment. Le « who-whoop » de nos concitoyens, assez vigoureux pour que d'Obaldeston on « puisse les entendre à Cottesmore », ne sont rien en comparaison des démonstrations surgissant dans une forêt de Bretagne quand la bataille se termine par une victoire heureuse et décisive. Le son des trompes, mêlé aux cris des chiens et des hommes, en dehors des services appréciables qu'il rend, n'est pas seulement une simple *vox et præterea nihil* — une manifestation de joie et rien d'autre — mais, au contraire, quand il annonce la victoire au large et au loin, les différents assistants de la chasse disséminés par les circonstances se rassemblent de tous les côtés et jouissent du triomphe devant la bête exterminée.

Aussi quand Keryfan et moi le rejoignîmes, bien que Kergoorlas fût alors seul, debout sur le sanglier, dans une attitude de statue antique, et soufflant à se crever les joues dans sa trompe volumineuse, en moins de dix minutes une foule de paysans s'était rassemblée sur les lieux, tous faisant un tapage infer-

nal et attendant le partage avec des yeux anxieux. Cependant rien ne me surprit plus, en considérant le dommage qu'ils avaient subi par le fait des sangliers, et le réel festin de viande fraîche qu'ils devaient avoir, que la tenue modeste et rangée des paysans toutes les fois que le sanglier était découpé et partagé entre eux. Cette opération était toujours faite sous la direction du louvetier, M. de Saint-Prix, qui, comme il a été déjà dit, exerçait une influence souveraine sur les paysans dans la région de Cornouailles. Sa parole était la loi; et si, en temps opportun, un coup avait été monté en faveur de la revendication légitime du trône de France, je suis sûr qu'il aurait amené dans l'arène chaque homme de ce pays, un et tous, derrière lui pour défendre ses propres opinions et le vieux sang Bourbon. Mais Saint-Prix aimait mieux la chasse que la politique, et préférait de beaucoup le son de sa trompe aux fanfares des trompettes guerrières : cependant, si son roi l'avait appelé, il aurait été au premier rang comme un homme, et alors d'autres plumes plus habiles auraient probablement raconté sa gloire sur des champs plus sanguinaires, mais moins joyeux, que ceux d'une forêt bretonne. La mienne a pour tâche simplement de raconter combien aimable était son attitude, combien habiles ses tactiques dans toutes les branches concernant la chasse.

La grande taille du sanglier, quand on vit que ce n'était pas un « solitaire », parut étonner grandement les paysans, car c'est un événement insolite de trouver un vieux mâle à défenses, d'un certain poids et d'un certain âge, en compagnie d'un autre. Mais la réussite de Saint-Prix, comme nous le verrons plus loin, donna

la clef du mystère. L'autre sanglier, son compagnon, était une jeune laie, à sa taille, mais maigre et à longues jambes comme un lévrier, et faite pour courir toute sa vie. Le vieux gaillard s'était attaché évidemment à elle tant que son souffle le lui permit; mais quand il vint à en manquer, il tourna court et tomba dans quelques chiens de queue et dans le lot de Kergoorlas, qui, apportant des forces fraîches dans la poursuite, le mirent bientôt aux abois et lui firent mordre la poussière sous le couteau qui le frappa au cœur. Un seul coup suffit et si rapide que pas un chien ne fut éraflé dans l'affaire. La chasse au sanglier, telle qu'elle est pratiquée dans l'Inde, est certainement un sport excitant et viril, demandant non seulement de l'entraînement de la part du cavalier, mais, aussi, une habileté consommée dans le maniement du cheval et de la lance; une bonne main et un coup d'œil rapide, ce sont des qualités indispensables; et l'honneur de gagner « le premier coup de lance » et les défenses, quel que soit le train, incombera à celui seul qui possède ces qualités. Mais le danger de la poursuite du sanglier dans ces circonstances n'est pas à comparer avec les risques courus par un homme qui aborde, le couteau de chasse à la main, un sanglier au ferme. Sa manière de charger, s'il n'est pas complètement à bout de souffle, causera certainement du mal; et malheur au chasseur lambin qui n'envoie pas son coup rapidement et adroitement aussitôt que les chiens ont fait leur devoir — l'amener franchement aux abois. Kergoorlas n'aurait pas manqué cet exploit pour un duché.

Mais suivons maintenant Saint-Prix qui, au moment

où le grand sanglier tourna court, suivi des chiens de queue, écouta les chiens de tête et, se joignant à eux, trouva, à sa grande joie, que, bien que les chiens fussent divisés, le gros de la meute était encore avec lui et que le sanglier courait droit sur la rivière dans la vallée en bas. Là il savait bien que l'animal ferait une pause ; et comme le courant était rapide, entrecoupé de rochers, son anxiété pour la sécurité des chiens, le poussa en avant d'un train fou. Si Barbe-Bleue, qu'heureusement il montait, avait possédé les jambes d'un chat de montagne, « mountain-cat », il en aurait eu grand besoin en descendant le ravin escarpé, obstrué de chaque côté par l'enchevêtrement des bruyères et le terrain raboteux à travers lequel il était obligé de se lancer avec tant de rapidité. Mais le courageux coursier le porta comme un dragon sur des ailes, à travers et par-dessus tout obstacle ; de telle sorte, comme nous le dit après Shafto, qui avait vainement essayé de suivre l'allure, que ce fut un grand miracle que l'homme et le cheval aient échappé à la mort. Cependant, quand nous le rejoignîmes, une heure au moins après que Kergoorlas et les paysans eurent pendu par les jambes le sanglier mort, en vue de la dissection future, il sonnait tranquillement « la sortie de l'eau » sur le bord de la rivière, sans trace de son habituelle excitation. Les chiens aussi étaient assis, regardant attentivement le sanglier jusqu'à mi-corps dans l'eau, son dos arqué, ses mâchoires blanches d'écume, l'arrière-main appuyée solidement sur les racines d'un vieux chêne noueux.

Shafto et une dizaine de paysans étaient là, retenant les chiens sous le fouet jusqu'à ce que les trai-

nards, surtout Keryfan et moi, pussent être rassemblés par le signal connu pour voir la fin. Saint-Prix avait reconnu le sexe de la bête et bien que les morsures d'une laie ne soient pas une plaisanterie, elles ne sont pas comparables aux blessures des défenses qui, si elles atteignent un membre ou le corps, laissent une marque pour la vie, si ce n'est la mort, aux malheureuses victimes. La satisfaction de Saint-Prix était à son comble ; il avait eu un beau courre et maintenant il attendait patiemment l'assistance, et faisait reposer ses chiens jusqu'à ce qu'il les lançât pour la dernière attaque.

Les hommes sont tous des animaux égoïstes ; et même parmi ceux qui sont fous de chasse, de tous les sports le plus sociable, peu ne pourront pas confesser qu'ils n'auront pas eu un moment de satisfaction en voyant que, par suite de leur propre jugement, des mérites de leur coursier, ou simplement la chance, ils ont eu une « bonne affaire » à travers la campagne, et se trouvent avec les chiens « seuls avec leur gloire » tandis que le reste des assistants ne sont positivement « nulle part ». L'orgueil, certainement, amène un sourire intérieur ; bien que, dix minutes après que l'ardeur de la chasse est dissipée, tout bon garçon se reprochera d'entretenir dans son cœur ce sentiment égoïste. Saint-Prix, en poussant le courageux Barbe-Bleue dans la pente de la colline, et en sentant qu'il était porté

par une créature ailée, je vous jure,

au derrière de ses chiens, aurait été pardonnable de ressentir à ce moment une teinte d'orgueil ; mais la

teinte, si elle se montra, se dissipa comme l'ombre d'un nuage d'été. Personne, en effet, n'était moins égoïste, à la chasse ou à la maison, que Saint-Prix; personne n'aimait mieux que lui partager un plaisir avec un autre.

« Bravo, Kergoorlas, cria-t-il avec joie, quand, à sa grande surprise, il vit ce chasseur avec nous. Bravo ! vous et vos chiens arrivez juste à temps pour nous rendre service contre cette laie-là : je l'ai courue trois heures ; mais elle a repris du vent maintenant et nous fournira encore une belle lutte. »

Quand il l'avait rejointe, Saint-Prix avait donné l'ordre de ne pas se servir de fusil et il avait exprimé la prétention de la porter bas ; et maintenant, avec le renfort amené par Kergoorlas, il comptait accomplir ce projet sans beaucoup de difficulté.

Un cri et un coup de trompe envoyèrent chaque chien dans le courant ; mais, comme il avait environ vingt mètres de large et que la position de la laie était sous le fourré sur le bord opposé, avant qu'un chien ait pu l'atteindre, elle se précipita à toute vitesse dans le ruisseau comme un cerf, tantôt nageant tantôt faisant jaillir l'eau de tous côtés dans les endroits peu profonds. Jamais on n'entendit pareille musique ; et l'animal fendait l'eau si vivement, dans la rivière où elle avait déjà trouvé un si bon abri, que les chiens, malgré qu'ils la harcelassent, ne purent lui faire prendre terre et chercher un refuge ailleurs. Pendant une demi-heure au moins, la chasse devint une chasse à la loutre plutôt qu'une chasse au sanglier. Deux fois, quand elle tint momentanément le ferme, Saint-Prix bondit dans le torrent pensant lui

enfoncer son couteau au défaut de l'épaule, deux fois elle évita le coup, suivant le courant comme un martin-pêcheur, plongeant dans les mares, en ressortant, comme si l'eau était son élément naturel.

« Voilà ce que j'appelle du sport, me dit Keryfan, juste au moment où les chiens tenaient les abois à nouveau. Cela me rappelle, Frank, ce jour où vous et moi rejoignîmes la meute de M. Trelawny sur Plym river, et eûmes la bonne fortune de lui voir tuer une belle loutre sous Cann-Quarries. Je me rappellerai toujours quel fracas faisait ce lot amphybie. »

« C'est vrai. C'était le jour où un chien, nommé Wanderer, fit tant d'exploits et enfin accula la loutre dans un trou qui se trouva être un nid de guêpes. Et alors quand elles sortirent pour se venger, le vieux Limpetty, le piqueur, sonna de sa corne comme un fou, s'enfuit au galop et tomba avec son cheval Jack Shepard la tête la première dans une mare profonde. Mais heureusement la loutre, comme vous vous le rappelez, Keryfan, sortit aussi, sans cela, protégée par derrière comme elle l'était, nous n'aurions jamais pu l'avoir. »

En traversant une étroite bande de terrain découvert, guidés par les paysans, nous nous arrangeâmes pour couper une longue boucle de la rivière et arriver en tête de la chasse juste comme la laie avec la bouche grande ouverte, et réduite à marcher au trot, vint en luttant à travers le flot devant nous. Les chiens étaient sur elle, mais, comme il n'y avait pas de rocher protecteur, ni racines d'arbres contre lesquelles elle pût s'acculer, et faire face à l'ennemi, elle se dirigea vers le bord en pente sur lequel nous étions, regardant la scène. Elle était trop rendue, cependant, pour

gagner ce point; elle essaya de traverser un courant peu profond, mais deux chiens de tête, dont le vieux César, la prirent aux gigots et aussitôt tous trois roulerent; au même instant, cinq couples au moins de chiens enfoncèrent leurs crocs un peu partout, tenant ferme comme s'ils voulaient réduire sa peau en lambeaux. Mais pas un morceau ne fut déchiré et on n'aurait pu dire quand ce combat désespéré se serait terminé, si Saint-Prix, remarquant qu'un chien avait été sérieusement machouillé, ne s'était élancé au milieu d'eux et d'un coup rapide n'avait mis fin à la bataille. César avait plus de balafres sur la figure, « il y en avait de date toute récente », que son impérial homonyme qui guerroya toute sa vie « n'en pouvait compter sur tout son corps »; mais je fus heureux de constater que le brave chien n'avait pas recueilli une écorchure de plus dans la présente occasion.

« Deux beaux sangliers tués en combattant et pas un coup de fusil! cria Kergoorlas, dans un transport de joie. Il faut avouer que c'est un beau travail pour une seule journée! »

« Mais la journée n'est pas encore finie, dit Shafto, dont l'appétit en matière de chasse était insatiable; une demi-douzaine de sangliers au moins ont été rembuchés dans les roches du château, sur le flanc de Kilvern; et comme il n'est pas tard après midi, nous ne pouvons quitter le bois sans leur donner un assaut. »

Les paysans, surtout ceux qui avaient formé la délégation à Carhaix, demandèrent unanimement à Saint-Prix de continuer la chasse, dénonçant les sangliers de Kilvern comme des brigands destructeurs, et affir-

mant leur impossibilité d'empêcher leurs ravages sans son aide. Un des orateurs appelé Tredwyn — un splendide spécimen de fermier — parla éloquemment sur ce sujet et demanda avec animation si le gouvernement désirait voir les paysans de ce district mourir de faim; ou si le louvetier, comme voisin et compatriote, ne ferait pas tout son possible pour les débarrasser de ce fléau qui avait détruit leurs récoltes et ruinerait la terre prochainement. « Sans chiens, ajouta-t-il, nous ne pouvons ni les suivre dans les grands bois, ni les déloger des amas inaccessibles de rochers, forteresse où ils se réfugient si souvent. »

L'appel était irrésistible; mais Saint-Prix, devant l'assaut de ces hauteurs escarpées, refusa d'abord de découpler aucun autre chien que ses rapprocheurs, à cause du danger, et fit allusion au massacre infligé à sa meute par le grand sanglier à Koenig, dans un terrain pareil. Cependant, comme c'était le dernier jour qui devait être consacré à la chasse du sanglier de ce côté et que c'était la dernière opportunité de compenser les paysans de leurs pertes par une libérale provision de lard, produit, comme ils le faisaient remarquer, par leur propre blé et leurs châtaignes, Saint-Prix céda au vœu de tous et se dirigea avec toutes ses forces, seize couples de chiens, vers les rochers. Au cours de la route, non sans de sérieux obstacles, sur les pentes désignées par Tredwyn, dont la ferme était située sur la hauteur de Kilvern, le louvetier eut soin d'instruire les paysans d'un point important pour la sécurité des chiens. Il les avertit de ne pas barrer la chasse avant que le sanglier et les chiens soient sortis franchement de cette forteresse et de

laisser l'animal débucher ; car s'il retournait, il en serait fait certainement de plus d'un brave chien. Tous promirent d'agir ainsi, mais Saint-Prix, ne se contentant pas de cette seule précaution, et sachant combien il est difficile de gouverner un Breton quand il est dans l'ardeur de la chasse, ordonna à Louis Trefarreg de coupler plusieurs des chiens les plus féroces — nommant spécialement César et Paladin — et de les conserver comme relais en cas de besoin.

« Vous devez trouver que Saint-Prix ménage un peu trop ses chiens en prenant ces dispositions, me dit Keryfan, qui chevauchait à côté de moi, traversant une bande de terrain mise à nu par des charbonniers ; mais si vous saviez, Frank, combien de bons chiens il a perdus et combien souvent sa meute a été mise hors de combat pour la saison par suite des rencontres avec les sangliers, dans ces mêmes rochers, vous ne vous étonneriez pas des précautions qu'il prend dans la circonstance. »

« Un bon général est toujours avare de la vie de ses hommes, dis-je, et à en juger par le carnage de Kœnig et Gwernez, la tactique du louvetier paraît dénoter un homme qui ne manque ni de sentiments humains ni de jugement. »

« C'est parfaitement vrai, Frank ; ce serait une politique cruelle et mesquine de sa part que de laisser ses chiens être blessés et décousus, s'il y avait des moyens de les sauver et en même temps de faire acte de sport, et cela, vous l'avouerez, il ne manque jamais de le faire. »

Il était à peu près deux heures quand nous atteignîmes les bords des rochers du château, lesquels

couvrant environ plusieurs arpents sur le flanc d'un ravin, ne pouvaient être abordés qu'en file indienne depuis une bonne lieue. Heureusement, les dalles de granit bien qu'opposant à la marche de nos chevaux des surfaces en pente, quelquefois perpendiculaires, leur offraient un point d'appui solide ; et après un peu d'expérience, mon cob s'habitua à grimper et à descendre et à suivre Barbe-Bleue comme s'il n'avait jamais fait que cela. C'est merveilleux combien vite un cheval sage et courageux accommode son allure au terrain qu'il doit parcourir ; raccourcissant ou allongeant ses enjambées ; sautant, se cramponnant et cherchant son chemin à chaque pas ; ou bien s'asseyant sur les hanches quand les circonstances exigent cette manière de descendre. On peut voir comment cela peut se faire quand on lance un lièvre près de Thunder-Barrow ou Telscombe Tye, sur les Dunes de Sussex, dont les chevaux descendent les pentes rapides à pleine allure pour ainsi dire sur les hanches ; la force de gravitation, plus que leurs jambes de derrière, donnant l'impulsion. A Dartmoor aussi un étranger retiendrait son souffle, s'il pouvait voir une fois M. Trelawny, couché en arrière sur sa selle et descendant la pente la plus rapide comme une avalanche jusqu'à la vallée d'en bas. Le plus grand danger consistant dans la tendance du cheval, si son conducteur est tant soit peu hésitant, à dévier de la ligne droite et à tourner à droite ou à gauche dans la descente. Le vent, au moment où nous contourinions un point de la vallée, venait des rochers et nous soufflait dans la figure ; et les regards animés des chiens, avec leurs têtes dressées, reniflant la brise, nous donnaient la

preuve certaine de la présence du gibier dans notre voisinage proche. Les piqueurs avaient rapporté que cinq grands animaux, au moins, avaient traversé le ruisseau dans cette direction ; et bien qu'ils n'aient pas été complètement rembuchés, à cause de la nature rocailleuse du terrain, Louis Trefarreg était prêt à risquer sa réputation, si il n'y avait pas cinq sangliers ou plus, dans cette retraite de rochers. Les paysans avaient déjà disparu et chaque point de la rivière, et les côtés nord des rochers par où les sangliers pouvaient sortir étaient gardés par des tireurs avides de sang. Cependant, comme la suite le prouva, quelques-uns étaient postés en face d'un des passages habituels des animaux, au mépris des ordres de Saint-Prix ; et le résultat, bien qu'il ne fût pas fatal, comme cela aurait pu arriver, pour plus d'un chien, manqua de l'être pour Barbe-Bleue qui, sans son adresse et son sens du danger, aurait eu du mal dans l'étroit sentier où il se tenait.

Les chiens s'élancèrent au fourré comme une troupe de dragons et en moins de deux minutes, le son de leurs voix, les fanfares et la réponse des échos créèrent un tel tintamarre que tout animal sauvage, depuis la martre jusqu'au bourru sanglier, dut s'enfuir au loin à plusieurs lieues. Deux groupes de sangliers furent debout en un instant, — l'un composé de quatre animaux et l'autre de trois, tous de grande taille, maigres et hauts sur pattes comme des lévriers. Leurs oreilles pointées, la manière dont ils bondissaient à travers les rochers, franchissant les fissures, s'élançant du haut des galets gigantesques sur les dalles situées en dessous, comme des chamois descendant

une montagne rapide, indiquaient un degré de terreur peu fréquent quand les animaux sont en compagnie. Dans ces circonstances, le plus grand sanglier ou la vieille laie se tient à l'arrière-garde, soit par suite de moindre activité, soit pour couvrir la retraite de la compagnie, mais quand la poursuite des chiens devient vive, il se retourne et, secouru par les autres, fait courageusement tête à la meute. Cette fois-ci l'attaque de leur bauge avait été si soudaine, les cris des chiens, le bruit des trompes et les échos si sonores que les leaders et tous les autres semblaient saisis de panique et n'avaient qu'une idée : se sauver le plus vite possible.

Les sept animaux descendaient droit au ruisseau, comme poussés par une bande de démons ; dix couples de chiens, leur soufflant au poil, les poussaient en grande confusion sous les fusils de l'ennemi. Aussitôt un feu terrible s'ouvrit sur eux : deux, tombant mortellement atteints, furent bien vite achevés ; quatre passèrent intacts au milieu d'une douzaine de paysans et se sauvèrent à plein train dans les bois en dessous ; le septième, certainement le plus grand de la bande et un mâle, « ne voulant pas risquer la fusillade en face, » fit demi-tour au nez des chiens.

Keryfan et moi, nous nous tenions à peu près à dix mètres en dessous de Saint-Prix ; l'entendant jurer contre les paysans, à l'impatience desquels ce malheur était dû, je regardai en haut et le vis les lèvres serrées, et la figure contractée par l'angoisse. « Ce que je craignais va arriver, cria-t-il tout haut, et maintenant il y aura du dommage parmi les chiens avant que ce sanglier cherche à sortir de nouveau. »

Quand le sanglier fit face, il s'arrêta un moment comme incertain de ce qu'il allait faire — allait-il tenir le ferme et faire tête à tous les arrivants sur ce raboteux terrain de bataille, ou bien allait-il charger à travers la meute qui avançait rapidement et chercher un refuge dans la forêt par une voie latérale, la seule sortie possible maintenant, le front étant garni d'une foule d'ennemis.

Ce moment d'hésitation cependant causa sa perte : car, comme il se tenait sur l'arête d'un gros galet, sa silhouette se découpant bien, la tête quelque peu élevée, comme s'il calculait le nombre et la force de l'ennemi ou le point faible par où il pourrait le mieux charger, un paysan, incapable de ne pas risquer sa chance, pressa rapidement la détente ; et tandis qu'un lourd lingot traversait l'oreille de l'animal, le faisant seulement cligner de l'œil droit, sans lui faire plus de mal, un autre lingot frappa un des bons chiens appelé Hélicon à l'épaule et l'étendit raide mort.

Heureusement Kergoorlas, à qui appartenait le chien, était posté au côté opposé du fourré et ne fut instruit de sa perte que plus tard ; mais s'il en avait été témoin, il est plus que probable, étant donné son esprit féodal et sa nature emportée, que le paysan aurait regretté ce coup de fusil, sa vie durant.

Le bruit du coup de fusil et la petite écorchure de son oreille eurent vite fait de décider le sanglier. Il fonça en secouant la tête au milieu des chiens, en blessant plusieurs sérieusement, en lançant un en l'air, courant aussi vite que ses jambes pouvaient le porter ; en une minute, usant de sa force, de son agilité et de sa connaissance du terrain, il réussit à tra-

verser toute la meute et enfila le sentier dans lequel se trouvait Saint-Prix. Il n'y avait pas de place pour deux chevaux de front et il n'était pas possible, à cause de la configuration (une muraille d'un côté, un précipice de l'autre) que Saint-Prix tournât son cheval à moins d'avancer à quelque distance. Il ne pouvait éviter la collision. Car avancer il ne le pouvait, le sanglier venant droit sur lui.

Je retins ma respiration en voyant le danger qu'il courait, sans que Keryfan ou moi puissions lui porter secours. Lui et moi n'avions pas de fusils ; ils avaient été envoyés avec nos bagages à Carhaix ; au moment où le sanglier furieux, poursuivi par les chiens, l'oreille pendante, la face couverte de sang et d'écume, baissait la tête et se préparait à charger, Barbe-Bleue et son cavalier, j'aurais donné tout ce que je possédais ou espérais posséder, pour avoir entre les mains mon vieux fusil. Mais, *inviabile dictu*, il arriva que ni l'homme ni le cheval n'eurent besoin de cette aide ; car juste au moment où le sanglier baissa le nez pour se servir avec plus de force de ses défenses, et arriva à trois pieds des jambes de Barbe-Bleue, celui-ci sauta en l'air et, franchissant la bête, retomba sain et sauf plus loin dans le sentier, sans toucher une soie du dos de l'animal. Jamais il n'y eut de saut plus opportun, ni une plus grande manifestation de l'instinct du danger et d'une prompté décision.

Le sanglier passa ; et Saint-Prix, empoignant sa trompe, sonna « la vue » aussi froidement et aussi gaîment que si c'était pour un renard ; c'était comme s'il n'avait pas eu conscience du danger auquel il venait d'échapper. Mais il en parla plus tard ; et, en

exaltant l'adresse de Barbe-Bleue, ne manquait jamais de se traiter d'idiot pour s'être tenu dans cet étroit et resserré sentier et s'être exposé, lui et son cheval, à un tel risque.

Cependant tout est bien qui finit bien, surtout quand on met l'expérience à profit. Huit couples de chiens seulement suivaient le sanglier, mais ils suffisaient à l'ouvrage et en moins d'une demi-heure le tinrent au ferme dans les rochers de la rivière, non loin de l'endroit où nous avions tué notre second animal. Il était complètement forcé ; et un paysan, survenant avant qu'il ait pu reprendre son souffle et par conséquent avant qu'il ait pu causer beaucoup de mal, lui envoya sa balle mariée en plein cœur. C'était un grand animal avec des soies fortes comme des fils de fer, en assez grand nombre pour fournir tous les cordonniers de Basse-Bretagne ; son poids ne pouvait être inférieur à 300 livres.

CHAPITRE XIX

Ce fut une belle journée à Kilvern qui donna, par le sport et ses résultats, une incroyable satisfaction aux paysans de la région ; mais ça avait été une journée longue et fatigante et nous n'atteignîmes Carhaix qu'à dix heures du soir, heure bien tardive si l'on pense au travail fait par les chiens et au peu de repos pris par les chasseurs durant toute la semaine employée nuit et jour.

« Il me semble que je dormirais pendant quinze jours, dit Keryfan, se levant d'une table qui, par ses restes d'os et de bouteilles, témoignait d'un massacre des côtelettes et de vin de La Rose ; prenant sa chandelle, il demanda avec instance que « le réveil » habituel ne fût pas sonné au point du jour, au moins dans l'intérieur des murs de l'Hôtel de La Tour d'Auvergne.

« Quoi donc ! vous vous avouez rendu, Keryfan, dit Shafto, toujours prêt au sport et à la blague. Eh bien ! je ne m'attendais pas à entendre une pareille confession de la part d'un homme que j'avais toujours regardé comme le Paladin des chasseurs Bretons. »

« Je n'y puis rien, dit Keryfan en baillant. J'ai beaucoup travaillé, beaucoup mangé et me sens bien plus comme un python que comme un homme et j'ai besoin d'un bon sommeil pour recommencer à travailler. »

Alors Marseillier s'interposa. Toujours obligeant, il s'engagea à faire de son mieux pour obtenir la tranquillité dans la maison, mais rappela à Keryfan que le jour suivant étant un dimanche, tout Carhaix serait debout et que tout homme possédant une corne ne manquerait pas d'appeler son voisin et tous les chiens de la ville pour la chasse, bien avant le lever du jour. »

« Et vous vous proposez de vous joindre à eux certainement, dit Keryfan, devenant à moitié sauvage à l'idée de ne pas pouvoir dormir après sa fatigue. »

« Certainement, riposta Marseillier, avec un air de stupéfaction répandu sur sa bonne figure à l'idée qu'on pouvait lui poser cette question ; certainement je le ferai. En effet, c'est le seul jour, sur sept, que les occupations d'un pauvre bourgeois lui permettent d'employer à vivre et à reposer son cerveau. »

Le mépris du dimanche comme jour de repos est une coutume populaire et générale dans ce pays. Keryfan n'avait aucunement l'idée, sur le terrain moral, d'intervenir dans les amusements de ses voisins, ce jour sacré.

La profanation était trop coutumière parmi toutes les classes de la communauté pour soulever en lui le plus léger scrupule de conscience sur la matière, car il avait dans son enfance appris ce que tout écolier apprend, à sa première leçon, dans cette contrée plus favorisée — ces mots de « Pauvre Richard » — que

Un dimanche bien employé apporte une semaine de contentement

une force pour les travaux du lendemain.

Mais un dimanche profané, quoi qu'on ait fait, est l'avant-coureur certain de l'affliction.

Que la coupe de l'affliction ait été épuisée jusqu'à la lie par ce peuple qui, parmi tous les peuples de la terre, déshonore le plus le jour du dimanche, cela ne peut être nié ; que ce soit ou que ce ne soit pas pour cette raison que cette nation a été si rudement frappée par le courroux de Dieu, ce n'est pas à l'homme de le décider.

Marseillier sembla satisfaire Keryfan en lui renouvelant l'assurance que, s'il pouvait l'empêcher, « le point du jour » et « le réveil » ne seraient passonnés (il avait une énorme trompe à lui et adorait en tirer des sons discordants). Keryfan connaissait bien son faible à cet endroit ; ayant ainsi obtenu satisfaction, il se retira pour la nuit.

Le vide causé dans notre petit cercle par l'absence du comte de Kergoorlas était le sujet d'un vif désappointement pour tous ; mais, accablé de tant d'ennuis à Gourin, ennuis qui pouvaient lui causer de grosses difficultés dans l'avenir, il avait cru indispensable, aussi bien par devoir que par intérêt personnel, d'y retourner sans délai après la journée de Kilvern ; et nous étions bien forcés d'en reconnaître la nécessité.

Revenons maintenant en forêt. Les obsèques du dernier sanglier furent vite terminées ; on n'honora pas sa carcasse des fanfares de trompe proclamant ordinairement le triomphe remporté sur la victime poilue. Cinq sangliers étaient pendus par les pieds à différents arbres de la forêt et attendaient d'être dépecés avant que Saint-Prix pût songer à quitter la place et à remener ses chiens dans son chenil de Carhaix. Le jour touchait à sa fin ; et ce travail était dévolu à Louis Trefarreg et à ses piqueurs sous la

direction du louvetier lui-même et fut fait d'une manière assez primitive, comme on le pense bien, et avec une rapidité rendue nécessaire par les ombres de la nuit. C'était étonnant cependant, considérant les outils employés, deux ou trois couteaux de chasse et une petite hachette — que Louis Trefarreg portait à la ceinture — avec quelle adresse la tête et les quartiers furent séparés et les échine divisées avec une précision digne d'un charcutier de Paris. La distribution de toute cette viande, estimée à un millier de livres, fut promptement effectuée et parut satisfaire pleinement les paysans ; mais, si les racontars sur leurs récoltes étaient vrais, cette somme de compensation pouvait à peine être considérée comme un équivalent pour le dommage qu'ils avaient subi de la part d'un aussi grand nombre de sangliers. Le sport était sans doute le premier objet ; mais à en juger par la joie sauvage suscitée à chaque poursuite, chaque chasse, chaque mort, il était impossible de ne pas conclure, après tout, que le sport seul aurait donné satisfaction aux dégâts subis par tous ces solides gaillards.

Quand Kergoorlas tourna le dos à cette scène sauvage, de toute cette noble meute composée de seize couples qu'il avait amenés avec lui il y a peu de jours de la Haute-Bretagne, sept chiens seulement restaient pour le suivre. Les autres ou bien mis hors de combat par la mort ou les blessures, ou errant, après ce fatal jour à Conveau, à travers les immensités des Montagnes Noires, formaient une liste de pertes assez nombreuses et assez ennuyeuses pour fendre le cœur d'un homme moins trempé ou moins souple que Kergoorlas. Il n'était pas de ceux qui se laissent abattre par les

circonstances adverses, et crient à l'aide de Jupiter avant d'avoir mis l'épaule à la roue ; mais, au contraire, la perte de ses chiens, qu'il ressentait vivement, semblait relever son courage et rallumer son énergie naturelle ; et en se retournant sur sa selle pour surveiller le petit groupe de chiens qui, à l'appel de leur nom, quittaient instantanément la meute et la queue haute se rassemblaient dans les jambes de son cheval, ses derniers mots furent : « Hélicon, Maréchal et Niobé, j'ai le regret de le dire, sont morts et beaucoup de mes chiens de tête sont sérieusement blessés ; mais pour le reste, s'ils n'ont pas été dévorés par les loups, je parcourrai tous les hameaux, toutes les forêts de Basse-Bretagne, jusqu'à ce que je les retrouve ; et nous pourrons nous rencontrer encore. »

Il nous fit ses adieux et dirigea son cheval la tête tournée vers Gourin.

En arrivant dans cette ville, sa première démarche fut de se rendre à l'hôpital — vers lequel, même dans l'ardeur de la chasse, ses pensées s'étaient tournées toute la journée ; — car bien que la consultation du matin fût favorable, il savait que les existences des deux hommes, le braconnier et le piqueur, étaient encore en danger. « La pénible attente que je subis (écrivit-il à Saint-Prix, le jour suivant) en gagnant la gendarmerie, ne s'effacera pas de ma mémoire. J'avançais à grandes enjambées vers le bâtiment et plus j'approchais, plus mon pressentiment d'un malheur augmentait, m'attendant dans ces bâtiments. Mes nerfs ne sont pas facilement bouleversés, vous le savez, mais vous m'auriez jeté par terre avec une plume de marabout, quand, en entrant, le médecin m'annon-

ça : « Tout est fini, cinq minutes après votre départ, votre piqueur Gastel a eu une attaque dont il n'est pas revenu ; et il mourut à midi. »

« Et le braconnier, demandai-je, haletant d'émotion dans l'attente de pires nouvelles ? »

« Il va bien, me répondit-il avec assurance, et avec des soins et du repos il ne se ressentira plus de la commotion, dans une semaine ou deux. »

« Vous pouvez facilement vous imaginer, continuait Kergoorlas dans sa lettre, quelle consolation cette information m'apporta ; car la complication aurait été sérieuse pour moi si le braconnier était mort d'un coup donné par un de mes serviteurs et, comme le monde l'aurait cru, à cause de moi.

« La femme du blessé était auprès de lui. Cela aurait changé quelques-uns de vos scrupules, Saint-Prix, si vous aviez vu, comme moi, l'infatigable tendresse et le soin avec lesquels elle le veillait, le soignait et le soulageait dans son angoisse. C'est un tableau que j'aimerais peindre. — Cette rude mais agréable fille de paysan — elle avait à peine vingt ans — transformée par l'amour en ange gardien. Une belle preuve de ce qu'une femme peut ressentir et faire dans son assistance, pour l'homme qu'elle aime, vous aurait forcé, comme cela m'arriva, à penser mieux du sexe pour le restant de votre vie. »

Le reste de la lettre racontait, en termes joyeux, le retour inespéré de six couples des chiens perdus qui, à la grande surprise de tous, retrouvèrent le chemin de leur récent chenil à Gourin. Mais on découvrit, après, qu'heureusement un corniau, appartenant au braconnier, avait suivi son maître et les sabotiers dans

la forêt de Conveau et, ayant rejoint la meute quand le loup avait été lancé, avait suivi la chasse ; et ce chien bien habitué au pays avait certainement servi de guide et ramené les autres chez lui.

Non seulement les chiens, mais les chevaux, les buffles, les daims et de fait tous les animaux vivant en compagnie, quand ils sont harcelés par le danger ou les difficultés, sont enclins en règle générale à adopter un leader, et à compter absolument sur lui pour leur sécurité et leur délivrance. C'est aussi extraordinaire que véritable que, dans le choix de ce leader, leur instinct naturel leur fait choisir promptement le véritable animal qui convient et celui, parmi les autres, le plus capable et le plus qualifié, soit par son courage, sa force, sa connaissance du terrain ou sa sagacité supérieure, pour les tirer d'embarras. Quel est celui qui, ayant lu le passage, peut oublier la description par Lord Byron « du troupeau piétinant » des chevaux sauvages et de leur magnifique leader dans l'histoire de Mazeppa. Quand le coursier sur lequel il était étroitement attaché tomba de fatigue et, avec les yeux vitreux et les membres fumants, resta sans mouvement,

Un millier de chevaux sauvages indomptés
Comme les vagues se suivent dans la mer,
Accoururent autour avec un bruit de tonnerre.

.....
Le troupeau arriva — le vit s'abattre.
Ils me virent étrangement attaché sur
Son dos avec des liens sanglants :
Ils s'arrêtèrent — repartirent — reniflèrent l'air
Galopèrent un instant de ci de là
S'approchèrent, se retirèrent, tournèrent en cercle

Puis se cabrèrent et ruèrent
 Ayant à leur tête un magnifique étalon noir
 Qui semblait le patriarche de sa race
 Sans un poil ou un crin
 Blanc dans sa robe ;
 Ils renâclaient, — ils écumaient — hennissaient — s'écar-
 [taient
 Reculaient jusque dans la forêt
 Par instinct, pour se cacher d'un œil humain !

On n'entendit pas parler du dernier couple de chiens avant dix jours. Puis Saint-Prix fut informé, par les gendarmes de Guingamp, qu'une troupe de chasseurs, chassant la bécasse dans la vallée du Trieux, dans une forêt appartenant autrefois au duc de Penthièvre, avaient rencontré un vieux loup si fatigué et harassé d'une longue course qu'avec une charge ou deux de petits plombs ils l'avaient abattu et arrêté sans aucune difficulté. Cela avait à peine été accompli que la voix de deux chiens fut entendue à une faible distance ; et, comme les cris approchaient de plus en plus, les chasseurs aperçurent un couple de chiens fatigués, esquinés, mais luttant encore et maintenant la voie, comme s'ils étaient déterminés à aller jusqu'au bout coûte que coûte. En arrivant sur leur proie, qui était sans force et rendant le souffle, ils ne purent que tomber sur l'animal et s'étendirent dessus, satisfaits du résultat mais incapables de piller la bête mourante ou de pousser un cri en signe de victoire. Les chasseurs n'eurent pas de peine à les prendre. Après avoir appris du louvetier, à qui ils appartenaient, on les renvoya à M. de Kergoorlas, à son chenil sur la Loire, sans qu'ils se soient ressentis de leur longue et aventureuse chasse.

On peut remarquer que la coutume d'arrondir les oreilles et de marquer au fer rouge les côtés des chiens, autant que je puis le savoir, n'est jamais employée en Basse-Bretagne ; cependant, bien que ce serait dommage de mutiler les longues, soyeuses et pendantes oreilles du chien du pays et d'abîmer la physionomie de sa grande tête ; cependant, il faut avouer qu'on y trouverait un grand avantage par suite du travail continu et au fourré auquel ils sont assujettis. Quant à la coutume de la marque au fer, il n'y a pas de pays où ce serait plus utile, car un vieux loup, comme on l'a déjà dit, quitte souvent sa région et pique droit en avant vers une forêt éloignée, faisant une pointe de douze ou même quinze lieues dans le but de se débarrasser de ceux qui le poursuivent — moyen stratégique qui lui réussit trop souvent. — Dans de telles circonstances, par suite de la fréquence des vallées profondes, des forêts sans chemins, des fourrés impénétrables qui sont pareils aux bancs de Devonshire, mais plus grands, le cavalier le plus déterminé ne sait plus où aller, les piqueurs sont à plusieurs milles en arrière, et les chiens se trouvent dans un pays inconnu, sans pouvoir, s'ils en ont l'instinct, retourner à leur chenil. Si on trouve très utile l'habitude de marquer les chiens au côté de la lettre initiale du nom de leur propriétaire, *a fortiori* il devrait en être de même en Basse-Bretagne.

Il y a vingt-cinq ans je chevauchais avec Mr. J. Russell et seize couples de chiens de la N. D. H., quand il remarqua qu'un jeune chien envoyé récemment d'un chenil éloigné n'était pas marqué. « C'est un tort, dit-il, nous chassons aujourd'hui dans une contrée sau-

vage et boisée et si nous perdons ce chien, nous ne le reverrons plus. » Il mit pied à terre, me donna, à tenir, la bride de son cheval, tira de sa trousse des petits ciseaux, saisit le chien entre ses genoux et en un clin d'œil tailla une grande R sur le flanc de l'amiral. « Maintenant arrive ce que voudra ; on me le renverra à mon chenil de cinquante milles à la ronde. » Ainsi parla Russell, de tous les hommes de chiens l'un des plus expérimentés et des plus pratiques.

Pendant notre absence de Gourin, un Anglais était arrivé à Carhaix et avait établi ses quartiers dans une vieille maison, en face de l'hôtel de La Tour d'Auvergne. Comme notre brave hôte si loquace, Marseillier, avait l'habitude de s'enquérir, en furetant, des faits et gestes de tout étranger qui séjournait pour une nuit ou deux chez lui ou dans le voisinage, il ne fut pas long à nous informer que ce gentleman se nommait « Johnson », que son but était la chasse et qu'avec la permission de M. de Saint-Prix il espérait suivre les chiens de loup pendant qu'ils chassaient dans cette partie du pays. Bien que les Anglais passent pour aller partout, il est rare d'en voir venir dans la petite ville de Carhaix, si éloignée et où il n'y a pas de commerce ; quand ils le font, l'hôtel, avec son restaurant et ses ressources, est préférable aux appartements privés. L'intention de faire un séjour prolongé à Carhaix, pensait Marseillier, était la cause du choix exceptionnel de Mr. Johnson ; et comme, dans ce cas, il deviendrait probablement un demi-pensionnaire journalier à l'hôtel et un compagnon de chasse pour lui, l'astucieux hôtelier ne perdit pas de temps à

persuader Saint-Prix de lui envoyer poliment une invitation pour se joindre à la chasse au loup fixée à Locrist pour le mardi suivant.

Quelques heures s'écoulèrent avant que Johnson fit sa réponse ; elle arriva enfin écrite couramment en français de Jersey, exprimant sa gratitude en termes si déférents que Saint-Prix ne put s'empêcher de lever les épaules en la lisant ; comme s'il y avait quelque chose d'incompréhensible, quelque chose de contraire aux manières indépendantes d'un gentleman anglais dans tout le style de la note. Un soupçon, rapide comme un éclair, passa à travers l'esprit du louvetier, que tout n'était pas dit avec ce nouvel arrivant et qu'il avait agi imprudemment en adoptant l'avis de Marseillier. Cependant, la chose était faite ; et si l'étranger, ainsi invité, s'était trouvé être un condamné échappé des galères, Saint-Prix n'aurait pas retiré son invitation pour ce jour de chasse.

« Quoi qu'il en soit, dit Keryfan, étudiant la lettre avec la sagacité d'un expert, s'il y a quelque chose de mystérieux chez cet homme, il est déjà à moitié pincé par son entrée dans cette maison. Le propriétaire, Masson, est bien connu pour être un espion du gouvernement ; et par habitude tous les gestes de son hôte, bien plus, toutes les lettres qu'il écrira ou recevra seront soumises à la plus rigoureuse surveillance. »

« Je pense donc, dit Saint-Prix, que, s'il est en si bonnes mains, nous n'avons pas à nous inquiéter de ce qui, après tout, n'est qu'un soupçon sans fondement. »

Le sujet étant ainsi épuisé, on ne vit rien du mys-

térieux étranger avant le mardi matin. Mais alors, quand nous finissions notre repas matinal, les chiens étant partis une heure avant pour Locrist, Marseillier se précipita dans notre salle à manger, et, retenant péniblement son envie de rire, nous annonça que Mr. Johnson attendait à la porte de l'hôtel, vêtu à la cavalière et comptait nous accompagner à cheval. « Mais, dit Marseillier, éclatant alors de rire, il monte « Lunatique » appartenant au boucher Kenwyn. C'est un cheval qu'aucun homme dans Carhaix n'a pu monter plus loin que le premier croisement de route à la sortie de la ville. Si vous le voyez attelé à la charrette du boucher, vous le croyez parfait; mais il bondit et rue plutôt que de supporter une selle pendant un seul kilomètre. »

« Je crains alors, dit Keryfan, que nous ne jouissions pas de sa société jusqu'à Locrist. Mais comment Kenwyn ose-t-il prêter un tel cheval à un étranger? »

« Pour trois francs il lui prêterait sa femme, répliqua l'hôtelier. Kenwyn n'y regarde pas de si près quand il voit briller de l'argent; et de plus il dit que son cheval l'a plus amusé par sa manière de jeter par terre ceux qui le montent que les jeux du cirque qu'il a pu voir. »

Je ne goûtais pas cette dernière remarque et commençai à m'indigner à la pensée de voir mon compatriote la risée de tout le monde et probablement maltraité, pour satisfaire l'avidité et l'humeur de ce boucher breton; aussi je me levai de table pour informer Mr. Johnson du caractère vicieux du cheval qu'il avait loué pour la journée. Mais la conversation continua avant que je pusse mettre mon projet à exécu-

tion; et Keryfan remarqua que ce serait une vilaine affaire pour le boucher si le cavalier se cassait le cou avec ce cheval notoirement vicieux.

« Pas du tout, dit Marseillier, désireux évidemment d'assister au spectacle. Kenwyn a prévenu Mr. Johnson des manières du cheval; et la seule réponse fut: « Je voudrais voir ce qu'il fera avec moi, voilà tout. » Aussi maintenant s'il se casse le cou c'est son affaire et non celle de Kenwyn. »

A ce moment l'attelage de Saint-Prix arriva devant la porte de l'hôtel, tout le monde se remua et nous nous trouvâmes en face de Mr. Johnson qui depuis cinq minutes était le sujet de notre curiosité à tous. L'homme était donc là, bien assis dans sa selle, paraissant aussi tranquille et aussi à l'aise que s'il était monté sur un des hacks de parc du vieux Tilbury, au lieu d'être sur une brute dont les yeux étaient aussi féroces que ceux d'un caïman à Waterton. Son costume seul était curieux; des bottes à revers et une culotte jaune, un habit vert avec des boutons, un gilet rouge, une cravate bleu clair, une cape de velours, drapaient son corps dans un mélange de couleurs criardes; cependant avec cet amour de couleurs mélangées que l'on rencontre parfois chez nos voisins, sa tenue paraissait attirer l'admiration complète de la foule des Bretons qui l'entouraient de tous côtés.

« D'où vient cet original? qui peut-il être, demanda Shafto, à moitié furieux qu'un spécimen de cette sorte de ses concitoyens soit désigné comme un gentleman anglais. Il paraît être échappé de Portland ou de quelqu'autre établissement de force. »

La contenance de l'individu tenait plus du fripon

que du ruffian, avec quelque chose dans le clignement de l'œil qui exprimait la bonne humeur et la malice. J'avais été tellement frappé par son costume pendant quelques instants que je n'avais pas regardé sa figure ; mais à la fin je le regardai dans les yeux et l'entendis parler à Saint-Prix dans ce « franc-patois » spécial à Jersey. Je reconnus immédiatement l'individu pour un loueur de chevaux avec qui j'avais fait plusieurs affaires pendant mon séjour dans cette île. Lui aussi me reconnut et le fit remarquer de suite en me demandant ce qu'était devenu un cheval bai qu'il m'avait vendu la dernière fois que j'avais visité ses écuries. « Je suis venu dans ce pays pour assister à quelques foires à Rostrenen, Châteaulin et Morlaix, dit-il, et avec un peu de chance j'espère réunir un convoi de cobs utiles que je vendrai bien à Southampton ; car c'est là maintenant que je fais mes affaires et non plus à Saint-Hélier, où il y a maintenant un lot d'individus qui ne pourraient seulement pas payer un boisseau de crevettes. »

Pendant cette courte conversation, il employait son temps à rouler une grossière couverture de cheval et à l'attacher en travers du pommeau de sa selle, devant ses genoux ; le boucher se tenait à la tête du cheval, tenant ferme la bride d'une main et de l'autre lui caressant le nez pour le maintenir tranquille autant que possible pendant l'opération.

« Votre ami semble connaître son affaire, dit Shafto. Cette couverture roulée en avant est le moyen employé en Australie, quand un jeune « buckler » est lassé et monté pour la première fois ; je commence à croire que « Lunatique » a trouvé son maître dans ce cavalier. »

L'attelage de Saint-Prix était maintenant chargé.

Le bruit des sabots des chevaux et du fouet sembla de suite électriser « Lunatique ». Il se cabra deux fois furieusement, mais Johnson lâcha la bride et rejetant son poids sur l'encolure de l'animal évita la chute en arrière qui paraissait imminente ; le cheval fit alors une succession de plongeons, sautant des quatre pieds en l'air et retombant avec le nez par terre. Malgré tous ces efforts désespérés, Johnson demeurait inébranlable, souple et solide comme s'il avait été vissé sur la selle. Un violent coup de sa cravache, suivi de plusieurs autres sur le flanc, força la bête à avancer et cinq minutes après il galopait dans le sillage de notre drag, aussi soumis et aussi tranquille qu'un palefroi de dame.

Cette victoire si rapide et si décisive mit immédiatement Johnson en faveur auprès de nos chasseurs bretons, qui l'apprécièrent hautement comme bon cavalier. Mais les aventures futures de ce héros aussi bien que le sport à Locrist seront racontés dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX

Malgré la victoire complète remportée par le marchand de chevaux de Jersey sur « Lunatique », la confiance de son propriétaire, le boucher Kenwyn, dans les vices de l'animal n'en continua pas moins ; et dans l'intime conviction qu'une autre lutte aurait lieu et probablement avec une issue différente, au croisement des routes près de Sainte-Catherine, lui et un grand nombre des habitants de Carhaix nous suivirent jusqu'à plus d'une lieue en dehors de la ville. Le boucher cependant n'eut pas le plaisir qu'il attendait, car à ce croisement et au pont, Johnson et le Lunatique trottaient toujours derrière le drag et semblaient décidés à continuer amicalement leur chemin pour le reste de la journée. Ils furent alors perdus de vue par le boucher et ses amis qui, en retournant à Carhaix, exprimaient leur chagrin en termes démesurés de la facilité avec laquelle le cheval avait été maîtrisé et leur sport contrarié par le courage et l'adresse de Mr. Johnson.

Mais il y avait une raison plus sérieuse au désappointement du boucher Kenwyn. Comptant sur les habitudes vicieuses du cheval, il avait consenti à le vendre à une somme inférieure à sa valeur intrinsèque si l'essai à la selle donnait satisfaction ; il

paraissait en être ainsi, il avait de belles allures, avait seulement cinq ans. Kenwyn était navré de la perspective de perdre une bête si utile. Cependant la journée n'était pas encore passée ; et s'il regrettait amèrement son imprudent marché, il nourrissait l'espoir que le marchand de chevaux serait ramené plutôt sur une civière que sur le dos de Lunatique. Je n'exagère rien, suivant Marseillier.

Locrist, où nous devons trouver les chiens, est, comme je l'ai dit plus haut, un petit hameau constitué par deux maisonnettes et un vieux moulin à eau, situés dans une vallée qui, par son magnifique ruisseau à truites et ses bois profonds surplombant, est l'un des coins les plus sauvages et les plus pittoresques en Bretagne. C'est à peine à deux lieues de Carhaix, et comme les bois abondent en bécasses et la rivière, par le froid, en sarcelles et en canards sauvages, la visite des braconniers de la ville — hommes pour qui le seul gagne-pain était la chasse — était fréquente, comme bien on le pense, dans cette localité. Dans la circonstance actuelle, Louis Trefarreg avait bien vite découvert que, la veille, un couple de braconniers avaient battu tous les bois de la vallée et, comme les bécasses étaient nombreuses, avaient tiré ce gibier et d'autres, depuis le matin jusqu'au soir. Notre vieil ami Kledan Kam, aussi, en dépit de sa blessure récente, était sorti avec son mousquet et avait amplement profité du tapage fait par les hommes et leurs chiens sur l'autre versant de la vallée ; et bien qu'il se trainât difficilement avec un bâton, plus d'une bécasse et d'un perdreau rouge étaient tombés victimes des ruses du « lion » boiteux.

Un renard, dans un pays sauvage, est un animal sauvage et s'enfuit vite si la retraite dans laquelle il vit est envahie par un visiteur malencontreux ; mais bien plus vigilant et méfiant du danger est le loup poltron, surtout si, pendant le jour, la voix de l'homme et les coups de fusil parviennent à ses oreilles ; il quitte de suite la place et n'y retourne qu'après de longs jours, même si c'est une vieille retraite et le fourré le plus épais dans le voisinage. Aussi quand l'astucieux piqueur Trefarreg eut communiqué ce renseignement à Saint-Prix, le regard brillant plein d'espérance qui illuminait ordinairement la figure du louvetier quand il abordait un bois favori devint sombre et tomba comme le mercure dans un baromètre avant un orage. Puis le nuage creva. « Ce n'est pas la peine maintenant, dit-il avec colère, de perdre notre temps dans la vallée ; nous aurions autant de chance de trouver un loup dans un champ de choux de Marseillier que dans ces bois. Grâce aux fusils et aux pièges à loup, mes chiens ne reviendront jamais ici. »

On se rappellera que, dans la précédente visite à Locrist, un pointer favori appartenant à Kergoorlas avait été pris par les mâchoires dans un piège et qu'on avait été obligé d'achever l'animal sur place, — catastrophe que Saint-Prix ne devait pas oublier sa vie durant. Exerçant les fonctions de louvetier, — poste désigné pour la destruction et non la conservation des loups — il estimait cependant que la chasse avec des chiens et des trompes était la seule manière légitime de tuer cet animal ; et il tenait autant à ses prérogatives officielles que tout M. F. H., en Grande Bretagne, le fait.

Il avait en horreur le piège d'acier, non seulement parce qu'il déplorait la destruction sommaire d'un loup, et par suite la diminution du sport, mais aussi parce que plus d'un de ses bons chiens avait été saisi dans ses fatales mâchoires.

Kledan Kam fit bien de se tenir en dehors de sa route dans la présente occasion ; car, soupçonné comme il l'avait été à l'occasion d'un piège, et ayant aidé la veille à troubler la vallée de Locrist, bien que le rendez-vous des chiens lui eût été connu, il se serait trouvé dans la situation d'un éclaireur, sur lequel seraient tombées les foudres du louvetier s'il n'avait pris le parti discret d'éviter le choc.

Sur l'observation de Shafto, qu'étant sur les lieux il pouvait aussi bien fouler Locrist puisque ça conduisait à Hengoet, le bois voisin au delà de la vallée, Saint-Prix consentit à contre-cœur, remarquant amèrement que ce serait du temps et du travail perdus et que le désappointement causé par un buisson creux lui retomberait sur le dos. Puis suivirent les palabres ordinaires sur la meilleure façon de fouler les bois et les conséquences qui pouvaient en résulter ; si bien qu'avant que Louis Trefarreg ait reçu l'ordre final de découpler les chiens d'attaque une bonne demi-heure s'était écoulée en paroles préliminaires. Cette coutume de nos voisins du continent est de toutes la plus ennuyeuse, car, quel que soit le besoin de se dépêcher, quelque incléments que soient les éléments, le palabre doit avoir lieu : et si, à cet instant, une troupe de chefs indiens (qui dans leurs assemblées, discutant un sujet important, sont remarquables par leur attitude tranquille et leurs manières dignes) pouvaient

voir les gestes et entendre les paroles animées de nos amis civilisés, ils en concluraient qu'ils ont affaire à des fous. Quelque large que soit le gouffre entre la noblesse et les paysans de Basse-Bretagne, la doctrine d'égalité et de conversation libre est universellement établie dans cette forteresse de l'ancien régime, et les paysans, comme les pairs, ont leur franc parler au rendez-vous. Aussi, bien que les palabres aient leur raison d'être au fait, — puisqu'ils ont pour but de fixer les projets de la guerre des bois, — les plans variés des interlocuteurs, comme à la tour de Babel, et les cris de chacun en particulier prônant son plan comme le meilleur ne facilitent pas la tâche de celui qui commande, tâche consistant à décider les tactiques les meilleures à suivre.

Trois couples des plus solides rapprocheurs de loup (et parmi eux il y avait des chiens merveilleux et entreprenants) furent découplés sur chaque côté de la vallée et chaque arpent d'ajoncs, de genêts et de bois fut consciencieusement foulé jusqu'au plateau entre la vallée et Hengoet, mais, comme on le supposait, sans aucun résultat satisfaisant. Pas un ne cria, pas un ne parut rencontrer la moindre voie même de vieux temps. Cependant on vit plusieurs renards traversant l'étroite prairie d'un côté à l'autre de la vallée et salués par des cris perçants de « Ah'r louarn ! Ah'r louarn ! » poussés par des paysans indisciplinés ; mais les chiens restèrent tranquilles, sourds aux changes.

Pendant cette longue et ennuyeuse marche, la patience de Saint-Prix, peu endurant, fut poussée à bout et attribuant le buisson creux aux braconniers

de Carhaix et à Kledan Kam, il promit de rester longtemps sans revenir dans la vallée de Locrist avec ses chiens. « S'ils se mettent à troubler notre sport de la sorte, dit-il, qu'ils en subissent les conséquences. Les loups leur donneront une leçon qu'ils n'oublieront pas d'ici longtemps. »

Tous, hommes, chiens et chevaux nous avons atteint un point du plateau où la grande route de Callac à Rostrenen coupe un petit chemin conduisant directement à Carhaix. C'est un canton sauvage, solitaire, couvert de rochers de granit et de genêts sans fin et inculte à cause de son peu de population ; aussi, comment les pauvres paysans qui sont nés et élevés dans ce désert peuvent vivre dessus, c'est un problème que je n'entends pas résoudre. Il y a des truites, il est vrai, dans les ruisseaux et un peu de gibier dans les fourrés, mais de celui-ci les loups s'attribuent la part du lion et on ne peut prendre les autres que pendant la saison d'été.

Jusqu'à ce point Johnson et le Lunatique avaient semblé voyager en parfait accord l'un avec l'autre ; le premier s'amusait à des réflexions piquantes et facétieuses sur les tailleurs de Carhaix et sur l'ignorance du boucher en matière de chevaux, se félicitant de pouvoir acheter un animal aussi bon pour un si petit prix. Mais il sifflait, comme la preuve le démontra, avant d'être sorti du bois. Les Ides de Mars n'étaient pas encore passées et une bataille terrible pour le marchand de chevaux s'engagea dans le chemin de traverse conduisant directement à Carhaix.

« En avant pour Hengoet, dit Saint-Prix à son piqueur d'un ton ferme et décisif. Il est plus de midi

et nous avons deux bonnes lieues avant de joindre la lisière de cette forêt. »

La connaissance du caractère du louvetier n'encourageait pas Louis Trefarreg à faire surgir en ce moment la moindre observation pratique que sa longue expérience des chiens, sa parfaite connaissance du terrain et par-dessus tout celle des habitudes des animaux qu'il chassait lui avaient fait adopter souvent. Mais au contraire, pour l'instant, il agit prudemment ne disant rien, mais accepta l'ordre, s'élança avec les chiens et tout, vers Hengoet, prenant la direction de la route de Rostrenen. Les chasseurs le suivirent de près ainsi que les paysans, les piqueurs et les cavaliers. Sauf un, notre facétieux ami Johnson, dont le cheval, qui n'avait aucune envie de prendre la route de Rostrenen et préférerait de beaucoup celle qui le ramenait à son écurie, demeura immobile. D'abord, le cavalier essaya les moyens aimables pour pousser sa bête en avant, lui flattant l'encolure et lui parlant dans les termes les plus doux, mais ces moyens n'agissaient pas plus que sur une statue équestre. Il ne bougea pas une patte : mais il coucha les oreilles et le blanc de son œil méchant indiquait un caractère prêt à la lutte.

Keryfan et moi revînmes en arrière, espérant, par l'exemple de nos chevaux soumis, entraîner le « Lunatique » à les suivre vers Rostrenen. Mais pas du tout, sa tête était tournée vers Carhaix et si on ne lui permettait pas d'aller dans cette direction, il ne ferait pas un mètre sur la route de Rostrenen. Mais l'homme qu'il avait sur le dos avait aussi une solide assiette et une ferme volonté, et voyant que les bons traite-

ments ne servaient à rien, il laissa tomber sa lourde cravache, qui fit un bruit de coup de pistolet, sur l'arrière-train du cheval. Alors la bataille commença. La bête y alla des quatre pieds, sautant en l'air aussi haut qu'une barrière à cinq rangs, plusieurs fois de suite et même, quand elle retombait à terre, elle plongeait en avant comme si elle avait été poussée par une catapulte. L'homme restait assis comme un centaure, faisant corps avec son cheval ; et si ses genoux avaient été vissés à la selle il n'aurait pas eu une plus puissante étreinte. Sa main droite ne s'arrêtait pas un instant, les coups pleuvaient sur les côtes, sur le flanc, sur la cuisse, une demi-douzaine à chaque plongeon et laissaient à chaque fois un sillon large comme un doigt d'homme. La bataille dura dix minutes, puis le cheval, évidemment harassé par les violents efforts faits pour jeter bas son cavalier, se cabra tout droit et se renversant lourdement en arrière, tomba par terre et resta couché sans pouvoir bouger, complètement rendu et gémissant sur le sol. Avec l'agilité d'un saltimbanque, Johnson avait quitté la selle au bon moment et, se jetant de côté, avait roulé sur le sol mouillé et boueux, sans se faire de mal. En une seconde il était debout, mais si sale que tous ses vêtements, naguère si brillants, si variés de tons étaient instantanément rendus d'une seule couleur sombre — celle d'une boîte à ordures — depuis les pieds jusqu'à la tête. Jamais métamorphose ne fut plus complète, jamais un brillant cavalier ne fut plus rapidement changé en un vilain fabricant de briques ! Protée lui-même aurait envié la manière, moins la vilaine chute. Cependant son changement de personne

et le dommage de ses vêtements ne furent que superficiels. Ayant la grande habitude de chasser avec les *Hambledon's Hounds* et ordinairement monté sur des chevaux décharnés, Johnson était bien versé dans l'art de tomber et savait bien quand et comment quitter la selle quand son cheval était en difficulté — secret peu étudié par les hommes en général ; il sortit donc de cette aventure sans avoir rien de cassé, sans être écrasé.

Ma première impression, je le confesse, fut d'éclater de rire en voyant sa tournure, mais, à la réflexion, je pensai qu'il était inhumain d'agir ainsi et je me précipitai dans l'intention de lui porter toute l'assistance que sa situation comportait. Keryfan aussi fit de même avec un air de gravité inaccoutumé, mais avant que nous soyons arrivés à côté de lui, le marchand de chevaux avait tiré de sa poche un long couteau et procédait froidement à gratter la boue de sa figure et de ses habits, comme s'il avait employé un couteau de chaleur pour le corps de ses chevaux dans la cour de ses écuries.

« Pas de mal, j'espère ? » demanda Keryfan, et moi aussi en même temps, en nous arrêtant près de lui. »

« Aucun dommage, gentlemen, si ce n'est pour mes habits. Ils étaient tout neufs la semaine dernière, et maintenant les Frères Samuel qui les avaient confectionnés, ne voudraient pas les reconnaître, j'en suis sûr. »

« Oh ! s'il n'y a que cela, on les arrangera et mieux peut-être pour la saison, répliquai-je un peu surpris que l'homme s'inquiétât plus de son fournement que de son corps. »

« Le pensez-vous, dit-il, enlevant sa veste et frottant son gilet écarlate qui était en piteux état, une brosse de chiendent et dix baquets d'eau ne suffiraient pas ; c'est du moins mon opinion. »

Pendant cela, le cheval gisait dans la boue comme un soliveau et paraissait abattu par le rude traitement auquel il avait été soumis ; pendant qu'il était occupé à réparer le désordre de sa toilette, Johnson n'avait pas jeté un regard sur l'animal qui l'avait mis dans une si pitoyable position. Après qu'il eut fini autant que son couteau le lui permettait, il alluma un cigare et, prenant la rêne de bride dans sa main, il lui donna un grand coup de pied dans les côtes en criant « debout » et en tirant le mors en même temps. La pauvre bête, cependant, ne chercha pas à se lever, mais, en réponse au coup, poussa un ou deux gémissements. L'émoi de ses yeux semblait dire qu'il aimait mieux mourir sur place que de porter son dresseur un mètre de plus. Mais le marchand de chevaux avait manié dans son temps beaucoup de pratiques semblables — diables tout d'abord et bons à rien ensuite — comme il les décrivait ; aussi, au lieu de s'occuper de son refus de se lever, il réunit de grosses poignées d'herbes sèches et de fougère qu'il mit sous sa queue et alluma, disant : « Cela le mettra sur pied en un clin d'œil. »

Keryfan et moi cependant nous intervenîmes et dîmes que nous ne resterions pas et ne verrions pas traiter si cruellement un animal muet et qu'il devait employer une méthode moins cruelle que le feu pour le mettre sur ses jambes. Un regard de farouche méfiance se montra dans les yeux du marchand de chevaux et

d'après l'attitude qu'il prit, boutonnant son habit et fermant son unique poing (car il tenait encore de l'autre main sa formidable cravache), je m'attendais à ce qu'il nous attaquât tous les deux tout à l'heure plutôt que d'être gêné dans son procédé sauvage. Malgré cette menace cependant, Keryfan s'avança et d'un coup de pied envoya dans la flaque d'eau la poignée d'herbe amassée par l'individu — acte qui le convainquit de suite que nous aussi nous étions aussi résolus que lui — et sans doute un calcul rapide établissant que deux contre un était une mauvaise affaire pour lui lui fit changer instantanément sa tactique, et, quittant son attitude guerrière, il prit l'air d'un homme qui avait été gravement outragé dans son droit d'agir comme il l'entendait. En tout cas, la raison vint à point et au lieu de se battre avec ses poings il se contenta de se servir de sa langue.

« Qui payera pour ce cheval ? demanda-t-il, sarcastiquement. Ce ne sera pas moi, je vous dis, pas un sou. C'est un cheval mort s'il reste étendu de la sorte pour attraper froid et gagner une inflammation, c'est certain. Vous le payerez, du reste, si vous ne me laissez pas lui sauver la vie en le tirant, comme je le peux, du borbier. »

Le nez de la pauvre bête reposait sur le bord d'une ornière, tandis que son ventre était enfoncé dans la boue, aussi, comme il y avait quelque chose de vrai dans l'argument du marchand de chevaux, j'entrepris de calmer son courroux par une réponse amiable, lui disant qu'en dehors du feu nous étions prêts à l'aider de tout notre pouvoir ; et que s'il voulait faire un nouvel effort, je tiendrais la bride tandis que Keryfan ou

lui ferait claquer mon fouet de chasse. Il consentit, mais évidemment malgré lui ; et tout en tirant activement sur son cigare, il continua ses lamentations : « Il crèvera, je vous dis, s'il reste étendu ici davantage ; rien ne le fera remuer que le feu ; je le sais bien. »

Je passai les rênes par-dessus la tête de l'animal et en lui caressant doucement l'encolure je crus remarquer dans son regard une meilleure expression ; et pendant que Keryfan le touchait avec son fouet, le marchand de chevaux le saisit par la racine de la queue et tenta, ou prétendit tenter, de lui tirer l'arrière-train du borbier. De suite, la bête se mit sur ses jambes et avant que j'eusse pu me détourner de son chemin, il sauta presque par-dessus moi, puis se mit à ruer d'une manière désespérée, serrant la queue entre les jambes et ressemblant à un cheval devenu fou de rage ou de souffrance. Nous ne le sûmes pas de suite, mais peu après nous apprîmes que le bout enflammé du cigare, faisant cautère, avait été sournoisement appliqué sur la partie la plus tendre de l'arrière de la pauvre bête. C'était une torture raffinée, infligée de la sorte ; de là ses bonds quand il avait été sur ses jambes. Cela cependant n'empêcha pas Johnson, quand la douleur fut un peu calmée, de s'approcher de sa victime et de sauter sur son dos comme un tigre s'élançait sur sa proie. Et il eut à ce moment une expression de férocité que je n'avais pas encore observée, un regard de vengeance semblant faire pressentir qu'il le mettrait en lambeaux si l'animal résistait à nouveau.

Heureusement, cependant, une nouvelle exhibition de brutalité nous fut épargnée. L'animal, complète-

ment subjugué, s'en alla tranquillement dans la direction de Rostrenen ; Johnson aussi reprit bientôt sa vivacité, employant son jargon d'écurie et affirmant qu'il pourrait conduire « le Lunatique » avec un fil le restant de sa vie.

Après cet émouvant épisode, nous ne rejoignîmes les chiens qu'à Hengoet. Saint-Prix avait déjà découplé ses chiens d'attaque, et leurs voix indiquaient qu'ils étaient sur une voie de la nuit, pas très fraîche, mais cependant se réchauffant à mesure que les chiens s'enfonçaient dans les halliers.

« C'est un loup qui voyage, dit le louvetier, il a probablement été dérangé à Locrist ; et s'il en est ainsi, le rapprocher sera long, j'en ai peur, et pourra nous conduire loin de ce fourré jusqu'à ce que nous trouvions le repaire du voyageur. »

Je venais de regarder ma montre, il était 2 h. 55 de l'après-midi et la gorge dans le fond paraissait aussi noire que la gueule de l'Erèbe. Je voulus savoir combien de temps et jusqu'où il appuierait ses chiens s'ils ne mettaient pas debout l'animal dans cette grande forêt qui paraissait avoir au moins encore une lieue de long et je m'informai du nom et de la distance du prochain bois, s'il n'y avait rien dans celui-ci.

« Les forts du Dualt, dit Saint-Prix, sont à peu près deux lieues plus loin ; et si ce loup, comme je le suppose, est un vieux rôdeur, il est plus que probable qu'il est allé plus loin pour gagner les rochers de ce grand bois. Dans ce cas, j'appuierai les chiens jusqu'à une petite distance de Dualt, je les arrêterai et je les enverrai pour la nuit à Callac. Au point du jour, je le rattaquerai (car Callac est sur les confins de la

forêt) et alors j'espère que nous ferons de bonne besogne avec cet avisé gaillard. »

« Plaisant programme, répliquai-je, à condition que vous trouviez l'abri nécessaire pour vos chiens et vos chevaux dans cette primitive petite ville. Du reste, vous retournerez sans doute à Carhaix pour la nuit ? »

« Certainement non, dit le louvetier. L'hôtel de M. Thomas a tout ce qu'il faut ; et comme c'est tout près de la forêt, cela épargnera dix lieues de route en restant là au lieu de retourner à Carhaix. »

« C'est une considération importante, sans doute, dis-je ; et ne voulant pas paraître ennuyeux avec mes commodités personnelles, quand lui et les autres étaient si décidés à s'en moquer à cause de la chasse, j'approuvai cordialement le plan, bien que diverses appréhensions surgissent à mon esprit à la perspective d'une nuit passée au coin du feu d'une taverne, sans rechange et même sans une brosse à dents pour aider aux ablutions.

Un double son, venant des profondeurs de Hengoet, frappa nos oreilles, nous prouvant que les bons chiens rapprochaient toujours, bien qu'incapables, excepté par intervalles, de nous donner des nouvelles de l'ennemi en avant. Evidemment les craintes d'un buisson creux formulées par le louvetier allaient se réaliser, et bien que cela arrivât rarement dans cette région, cela devait irriter le tempérament d'un homme sanguin et fougueux comme il l'était. Nous faisons route à la file indienne à travers un énorme champ de genêts qui avait au moins une lieue de long, quand un des piqueurs, venant à notre rencontre, informa Saint-Prix qu'il avait connaissance d'un couple de vieux loups,

en compagnie, à l'extrémité de la vallée ; que les empreintes étaient fraîches et sortaient du bois, et, autant qu'il pouvait en juger, allaient droit sur Dualt ; qu'il était certain qu'un des loups n'avait que trois jambes ou en tout cas en avait une dont il ne pouvait se servir.

Le louvetier, en apprenant cela, prit sa trompe et, s'élançant vivement en avant, emmena toute sa meute dans la direction indiquée par le piqueur ; mais bien que les traces fussent bien visibles, ce ne fut que de loin en loin que les chiens les plus fins de nez, remuant de la queue, purent crier sur la voie froide.

Les rapprocheurs, cependant, n'étaient pas loin et quand ils eurent rejoint, la situation s'améliora ; mais les cris poussés de temps en temps par les habiles pionniers qui, avec patience et persévérance, suivaient la voie à travers la sauvage et vaste étendue de rochers entre Hengoet et Dualt auraient fait mal aux oreilles de Kergoorlas, si pauvres ils étaient en comparaison de la musique de la dernière forêt. Comme le soleil était couché, le louvetier arrêta la meute, puis tous dirigèrent leurs chevaux vers Callac, à l'exception de Johnson, qui, avec son « Lunatique » calme et soumis, retournait à Carhaix. Ainsi finit un jour de buisson creux — le seul que je vis avec les chiens de Saint-Prix.

CHAPITRE XXI

Ayant séjourné, comme je l'ai dit, pendant deux saisons, dans les villes les moins fréquentées et les plus reculées de Basse-Bretagne, pour chasser dans ce pays, ma connaissance des hôtels, dont il y en a au moins un qui a des prétentions dans chaque petite ville, était aussi complète que celle d'un commis-voyageur tombant de Brest ou d'un autre port de mer avoisinant. Chez M. Thomas, j'avais souvent passé la nuit ; et connaissant bien l'installation de ses chambres à coucher, je me demandais comment il arriverait à nous caser tous confortablement, comme l'avancait Saint-Prix, dans les limites de son étroit domaine. En dehors de notre groupe comprenant Keryfan, Shafto, le louvetier et moi, quatre autres messieurs s'étaient joints à nous, tous décidés à ne pas retourner chez eux avant que les chiens n'aient regagné leur chenil près de Morlaix. Trois chambres composaient le local réservé aux voyageurs pour la nuit ; et bien que deux lits, l'un en face de l'autre, garnis de fournitures propres et blanches comme de la neige, fussent installés dans chaque chambre, il en manquait deux pour caser tout notre groupe.

Pendant qu'on discutait sur cette difficulté, M. Thomas entra et proposa une solution qui le montra comme

un hôtelier obligeant. Il proposa d'abandonner la chambre que M^{me} Thomas et lui occupaient et de s'installer dans une chambre du rez-de-chaussée. Sur le Continent, surtout chez les Français et les Allemands, le rez-de-chaussée, à cause de son insalubrité pendant la mauvaise saison, n'est occupé que par ceux que les circonstances forcent à dormir sous les escaliers. Cette offre fut de suite acceptée, non sans que Saint-Prix, pour reconnaître le sacrifice consenti par le couple méritant, ait fait beaucoup de façons et traitât M^{me} Thomas comme la première Duchesse du pays. Je découvris dans la suite que la chambre du rez-de-chaussée n'était autre que la cuisine et leur couchette un trou dans le mur, à six pieds au-dessus du sol — recoin ordinairement destiné à loger la batterie de cuisine, mais actuellement converti en dortoir, assez semblable dans sa forme d'excavation à l'un de ces *loculi* dans lesquels on peut voir un couple de squelettes reposant côte à côte, dormant le long sommeil de la mort dans quelque catacombe italienne; mais Thomas et sa femme étaient rien moins que des squelettes; et comment l'un et l'autre purent tenir dans cet étroit espace, sans tomber, restera pour moi un mystère jusqu'à la fin du chapitre. Cet arrangement, incommode pour eux, nous donna à nous complète satisfaction, mais aussi assura le réveil matinal de l'hôte et de l'hôtesse, — résultat important puisque lui faisait les fonctions de cuisinier et elle celles de servante dans l'établissement, et cela d'une manière parfaite, rarement égalée. Aussi, avant le point du jour, un déjeuner substantiel, composé de côtelettes de mouton et d'omelettes, fut cuit en un instant et un

café bouillant fuma sur la table; et Keryfan lui-même, bien que déconcerté par l'absence de ses ustensiles habituels de toilette, était prêt à partager l'avis de Saint-Prix sur l'hôtel et déclara, que malgré ses prétentions modestes, il avait trouvé là une meilleure chère et moins d'inconvénients que dans beaucoup de plus grands hôtels de Bretagne.

Sept heures venaient de sonner à la vieille horloge de la salle à manger, et notre repas avait été si vite dépêché que les pipes avaient déjà été allumées et les trompes mises autour du corps dans le but d'un départ immédiat pour Dualt, quand Louis Trefarreg, entrant, rapporta qu'un cheval d'équarrissage, tué pour les chiens la veille et mis à vingt mètres de la porte du chenil, avait été dévoré pendant la nuit par les loups et qu'il ne restait plus de l'animal que les os pour signaler la chose.

« J'avais bien entendu, dit le piqueur, les chiens aboyer furieusement au milieu de la nuit et plus d'une fois je fus tenté de me lever pour connaître la cause du bruit. Si je l'avais fait, j'aurais sauvé la viande et rétabli la tranquillité dans le chenil. »

« Et puis les chiens auraient été plus frais pour leur travail de la journée, dit le louvetier, grandement excité par ces nouvelles. »

« C'est vrai, dit le rusé piqueur; mais les loups, ayant eu le temps de se gorger de toute la viande, se trouveront lourdement chargés quand ils seront chaudement poursuivis et cet avantage, je pense, pèsera rudement dans la balance en faveur des chiens. »

« Qu'est-ce qu'un poney breton à moitié crevé pour

une demi-douzaine de loups affamés, répondit le loutetier ; il devait y en avoir une meute ou ils ne se seraient pas aventurés à accomplir cet acte agressif en ce temps découvert. »

« Il n'y en avait qu'un couple ; et bien plus, je jugerais que ce sont les mêmes que nous avons suivis hier à travers Hengoet ; en tout cas, les empreintes étaient les mêmes ; l'un était vieux mâle et l'autre une louve sur trois pattes. »

« Nous devons alors les tuer tous les deux, Louis, dit le loutetier, ou sans cela la louve blessée, incapable de chasser maintenant et d'attraper une proie sauvage, s'attaquera aux animaux domestiques, et, avec l'aide de son époux, fera plus de ravages en un mois qu'une demi-douzaine d'autres loups dans une année entière. »

« C'est certain, dit Shafto ; de même un vieux tigre galeux s'attaque aux villages et aux cantonnements et devient un mangeur d'hommes, simplement parce que l'âge et les infirmités ne lui permettent plus de convoiter un majestueux sambar ou la rapide antilope de l'Inde. »

Cette information du piqueur rendit immédiatement nécessaire un changement de tactique ; et au lieu de les emmener au trot vers la forêt de Dualt, on découpla trois couples des chiens, les plus sages, à cent mètres de la porte du chenil. Ils partirent de suite, sautant le premier talus, chaque chien donnant de la voix et fonçant dans les genêts voisins avec la queue, en l'air et à plein train. « Lâchez tout, cria Shafto ; avec une voie pareille, il n'y a pas de change

à craindre ; et plus il y aura de chiens plus ils auront vite gagné Dualt. »

Mais Saint-Prix ne l'entendit pas ou ne voulut pas l'entendre, car il donna de suite l'ordre à Louis Trefarreg de faire route, par le plus court, vers cette forêt avec le gros de la meute et de les garder couplés jusqu'au signal donné pour lâcher le premier relai. Ce fut, comme on vit bientôt, un sage parti, car, tandis que les rapprocheurs emmenaient la voie bon train dans un fourré d'ajoncs épais, surplombant le ruisseau du côté sud de Callac, un renard et un couple de chevreuils sautèrent devant le nez des chiens, la voie de ces derniers étant si tentante que les vieux rapprocheurs, les plus créancés, peuvent seuls résister à la tentation.

Bien plus, fait étrange pour augmenter la chance d'un change à vue, les chevreuils prirent exactement la même direction que les loups, passèrent les talus aux mêmes endroits et finalement entrèrent dans Dualt à cinquante mètres de l'endroit où avaient passé les loups dans les ombres du matin.

Jamais on ne put voir plus de sens de discernement déployé par ces chiens ni plus de sagesse dans leur manière de maintenir en masse leur gibier. A aucun moment ils ne parurent troublés par la double voie, car dès qu'il y avait une divergence, les allures sauvages des chiens, le ton colére de leurs voix indiquaient aussi certainement que l'œil exercé d'un piqueur, la direction prise par les loups. C'était un vrai plaisir de chasseur, de les voir, quand il y avait un défaut, se diviser pour rechercher la voie, leurs têtes et leurs corps penchés pour leur travail, tournant et

se tordant comme des serpents, dans leurs actions sur le terrain ; et quand un chien avait relevé la voie, comme il prenait la tête ! et quel effort il fallait pour le rejoindre ! Un dead-heat entre chevaux de course, que ce soit sur les Dunes d'Epsom ou le Curragh de Kildare, ne donne à mon esprit qu'un faible tableau de l'émulation, comparé à l'ardeur des chiens s'élançant pour mener la voie qu'ils aimaient. Avec eux, le naturel est le jockey ; mais avec les autres l'éperon et la cravache sont bien souvent nécessaires pour amener leurs encolures en tête de la bataille.

Heureusement, entre Callac et la forêt de Dualt, ce n'était presque que de la lande découverte : sans cela, comme le pays est très accidenté, nous n'aurions pas vu grand'chose de cette rapide menée. Nous avons gagné maintenant la masse de rochers, dont quelques uns, blocs de granit, s'érigeaient, comme des géants sur leurs gardes, barrant l'accès de la forêt au delà ; tandis que les autres, couchés, formaient des cromlechs et des dolmens naturels de taille gigantesque et de formes bizarres. Par-dessus, les chiens passaient sans difficulté, à plein train et en criant à pleine gorge ; mais pour les chevaux, le service devenait impraticable. Un petit détour cependant, sous le vent, par où Keryfan entreprit de nous piloter, nous permit d'arriver à portée d'oreille, sinon à portée de vue des chiens de tête — car maintenant c'était une forêt épaisse pendant des milles et, excepté quelques places déblayées par les charbonniers, ou des emplacements occupés par des bouquets de hêtres qui couvraient les hauteurs et ne laissaient aucune végé-

tation pousser en dessous, c'est à peine si nous pouvions de temps en temps apercevoir dans un éclair les chiens poussant de l'avant, toujours à la voie. A la fin, le ton des chiens changea, et une note plus brève, moins prolongée, bien vite redoublée et plus précipitée me fit palpiter le cœur, qui battait dans ma poitrine comme un marteau de forgeron. Au même instant, Saint-Prix, se penchant sur sa selle, l'oreille tournée dans la direction des chiens, avait arrêté Barbe-Bleue sur les hanches. « Par saint Hubert ! cria-t-il, c'est un lancer ; et il faut nous arrêter un instant pour une seconde, afin d'écouter quelle direction ils prennent. » Le vieux cheval lui-même semblait comprendre, aussi bien que son maître, le changement de ton des chiens, car, comme un vieux cheval de bataille qui entend la trompette sonner la charge, ses oreilles pointèrent en avant, ses yeux se dilatèrent et toute son attitude semblait dire : « Voilà le signal de la lutte ; et la bataille va commencer sérieusement. »

Il en fut ainsi ; les animaux furent mis debout et se dirigeaient vers le bouquet de hêtres sous lequel nous nous tenions ; Saint-Prix, sur Barbe-Bleue, la main levée pour imposer silence, se tenait immobile comme Marc-Aurèle sur la place du Capitole. Il semblait retenir sa respiration. La chasse se rapprochait de nous de plus en plus, et, comme tous les regards étaient dirigés vers les percées formées par les interstices des troncs des hêtres, soudain, prompts comme l'éclair, deux loups parurent à travers une éclaircie et disparurent instantanément dans le fourré vers lequel ils étaient tournés. Nous les vîmes assez pour recon-

naitre que l'un était estropié et l'autre un grand animal d'une taille inusitée. Eux aussi nous avaient vus, car ils se séparèrent aussitôt, comme deux malfaiteurs à la vue de la police, le plus grand quittant sa compagne par la tangente et en quelques foulées la laissant dans l'embarras, comme si sa pensée était « au dernier le diable ». « Voilà qui est heureux pour nous, dit le louvetier, trottant en avant et fouaillant les rapprocheurs, comme ils arrivaient en vue, au derrière de la louve boiteuse. En même temps (comme pas un chien du relai n'avait été encore découplé), il porta la trompe à ses lèvres et sonna pour la première fournée; mais avant que ceux-ci aient pu nous rejoindre, les rapprocheurs avaient poussé la bête dans les rochers et la tenaient au ferme sous un rebord de granit qui la protégeait de tous côtés, excepté de face, contre les attaques de ses ennemis. Aussi prompt que la pensée, Saint-Prix sauta à bas de sa selle et Barbe-Bleue fut attaché à un arbre; mais malgré son intention de sauver ses chiens, et bien qu'il eût bondi comme un bouquetin de roc en roc, par-dessus les fissures et les autres obstacles, il n'arriva pas à temps pour sauver César de son destin habituel. Le brave vieux chien avait attaqué seul son ennemi (le passage dans la caverne ne permettant le passage que d'un chien à la fois) et dans la terrible bataille qui s'en suivit, il était ressorti cruellement déchiré à la tête, qui était littéralement en sang. Cependant, malgré ce cruel avertissement, dès qu'il vit Saint-Prix arriver à son aide, il fonça de nouveau sans crainte; alors, liés ensemble, mâchoire contre mâchoire, le loup et le chien recommencèrent leur lutte à l'entrée de l'étroite caverne. Deux

bull dogs ne s'empoignèrent jamais avec une telle rage; le courage du chien, malgré l'immense supériorité de son adversaire en poids, puissance musculaire et longueur de dents, donnait au vieux héros un avantage sur son ennemi poltron.

Au risque de nous casser une côte ou deux en avançant, Keryfan et moi vinmes bientôt aux côtés de Saint-Prix, prêts à l'aider dans son entrée dans l'arène étroite occupée par les deux combattants. Jamais le couteau du louvetier ne manqua son but; et, après un seul coup, la louve décharnée, agrippée au vieux César, tomba morte à ses pieds. Son avant-bras, mesuré à partir du coude, avait dix pouces de circonférence tandis que ses canines, dans la partie du saillant de l'alvéole, avaient au moins un pouce et demi; elles étaient si pointues et si formidables, et les mâchoires étaient si puissantes que c'est étonnant comment le chien ait pu avoir la vie sauve.

Puis, commencèrent les funérailles annoncées par la fanfare de trompe, la mort, sonnée sur le cadavre qui avait été tiré au jour et gisait sur un plateau de rocher voisin; et bien que le louvetier sût combien il était urgent de se dépêcher pour courir après l'autre loup, il n'aurait pas manqué cette cérémonie plus qu'un paysan Galway n'aurait manqué une veillée sur le corps d'un ami décédé. Mais il y avait une autre besogne du louvetier plus pressée encore que de sonner la mort; c'était l'extraction du vieux César, qui gisait sanglant et ne pouvait se servir de sa patte de devant, au fond de la fissure où il avait suivi son ennemi. C'était plus difficile qu'on ne l'aurait cru. Le chien était sournois et sauvage et la plupart du temps ne

permettait à personne de le toucher, sauf son maître et Louis Trefarreg. Ce dernier n'avait pas encore atteint l'endroit du carnage; et comme les fanfares de Keryfan et de Saint-Prix n'avaient pas encore réussi à le faire arriver, aucune autre main que celle du louvetier ne pouvait servir à tirer le vieux combattant de sa présente condition. Aussi, comme le temps était précieux, Saint-Prix, déployant la mèche de son fouet et descendant dans le puits, ajusta la boucle, doucement et soigneusement par-dessus la tête du chien, puis tournant la mèche autour du manche que Keryfan et moi saisimes de l'extérieur, nous tirâmes le héros à côté de son ennemi, avec un accompagnement de grognements qui auraient effrayé un gladiateur. Quand il vit en quelle compagnie il était, oubliant ses blessures et pour passer sa mauvaise humeur, il sauta à la gorge et ne lâcha prise que quand Saint-Prix, après avoir essuyé le sang de sa face avec un mouchoir de poche, commença à lui verser de l'eau-de-vie dans les plaies dont sa tête était couturée. La torture infligée par ce traitement lui fit lâcher prise, et alors survint un grognement de colère et de fureur comme celui de Cerbère quand Hercule enleva Alceste du sombre domaine de Pluton. Mais cela dura peu; quelques mots en douceur, de la part du louvetier, semblèrent satisfaire le vieux chien intelligent et lui faire comprendre que c'était pour son bien; levant la tête, il lécha la main de son maître avec un touchant regard de gratitude et d'affection.

Pendant que Saint-Prix continuait à sonner la mort — car ni Louis Trefarreg, ni Shafto, ni les autres chasseurs n'avaient répondu au signal, et pas un chien du

relai n'avait atteint les rochers — il devint évident que quelque chose les avait entraînés dans une direction opposée, et en dehors de la portée de la trompe du louvetier,

Il continuait à sonner plus fort
Et à pousser des cris plus pressants,

mais l'écho seul répondait par des notes prolongées qui devenant de moins en moins distinctes, cessaient de troubler le silence de la forêt solitaire, à une grande distance alentour.

« Je vois ce qui est arrivé, dit Saint-Prix, bouillant d'impatience et dégoûté de l'attente. Les chiens ont croisé la voie du loup et sont partis après lui on ne sait où. »

« Excepté ces heureux gaillards, Louis et les autres, qui ont leur jouissance maintenant, comme nous avons eu la nôtre, dit Keryfan, affectant de cacher son désappointement d'être privé d'un courre qui promettait d'être unique dans la saison. »

« Tuer un loup à trois pattes, c'est rendre service à la communauté, Keryfan; mais ça été un triste sport pour nous, je l'avoue, dit le louvetier. Notre ami Frank, lui aussi, connaît ce que c'est qu'un bon renard, si bien que j'aimerais qu'il vit, avant son départ de Bretagne, ce qu'un bon loup peut faire quand il va devant lui et part pour un bois situé dans quelque contrée éloignée. »

« Allons après eux, fut ma réponse. Nos chevaux sont frais, vous connaissez le pays et nous pouvons encore arriver pour un joli courre et un hallali glorieux. »

Cinq minutes après, nous étions en selle, Saint-Prix sur Barbe-Bleue, nous conduisant à grande allure par des raccourcis à l'extrémité est de la forêt. De cette façon, nous avons évité des lieues de bois ; et le tour avait si bien réussi qu'une demi-minute après avoir arrêté nos chevaux, nous entendions les chiens marcher dur et venir directement sur nous, criant à pleine gorge.

« Nous sommes sur la voie et nous allons le faire rebrousser chemin », dit le louvetier avec désespoir. A peine avait-il prononcé ces mots que les chiens, arrivant par la voie, tombèrent en défaut à une centaine de mètres de l'endroit où nous étions. C'était vrai ! Nous avions forcé le loup à retourner. L'animal, entendant le bruit des sabots de nos chevaux, avait tourné court et au lieu de débucher, comme il avait l'intention de le faire, s'était renfoncé dans les profondeurs de cette forêt sans chemins. Pas un mot ne fut prononcé tandis que la meute, crevant comme un obus autour de nous, recherchait la voie, chaque chien travaillant comme si la reprise dépendait de lui seul. Ils agrandirent leur cercle de tous les côtés, affairés comme des abeilles, jusqu'à ce qu'un chien renommé, Talleyrand, remuant de la queue, poussa un cri formidable. Alors tous se précipitèrent pour le rejoindre ; et alors la meute tout entière donna de la voix avec ensemble et harmonie et un immense carillon fit vibrer les rochers de la vieille forêt jusque dans ses profondeurs les plus reculées.

« C'était un moment critique, dit le louvetier, dont l'attitude dénotait une intense anxiété pendant le défaut ; mais je crois vraiment que l'acte imprudent d'avoir été au devant du loup peut tourner à notre

avantage. S'il avait débuché par où il en avait l'intention, son objectif aurait été sans doute les bois de Bourbriac, à quelque six lieues plus loin ; mais maintenant il peut faire tête vers Hengoet et nous procurer une meilleure chance. »

C'est ce qu'il fit ; et bien que quelques chasseurs qui portaient des carabines et prétendaient connaître Dualt comme leurs poches aient couru à différents points pour le tirer, le vieux mécréant ne leur en donna pas l'occasion, mais partit, droit comme une flèche, pour le côté ouest du bois et, débouchant à l'endroit juste où nous avions arrêté les chiens la nuit précédente, nous conduisit à Hengoet à une allure qui aurait essoufflé un renard de montagne. Les geais jacassèrent, les pies crièrent, abandonnant avec terreur leurs séjours tranquilles, tandis que la chasse traversait Hengoet, faisant tête à travers le pays désolé directement sur Locrist. Les trompes étaient alors inutiles et ne faisaient que gêner les chasseurs ; les chiens, courant comme sur une prairie, n'avaient pas besoin de leur aide et les hommes avaient assez à faire pour diriger leurs chevaux et suivre aux chiens.

« En avant, Frank, dit Keryfan, regardant mon cob coulant comme de l'huile sur le terrain le plus rugueux ; en avant, nous avons vu Tartare devant nous ; et si on ne l'arrête pas dans Locrist il nous emmènera à Tre franc ou à Conveau certainement. »

« J'espère qu'il le fera, » dit le louvetier sautant un talus et prenant terre sur la route à l'endroit où avait eu lieu la bataille entre le cheval du boucher et le marchand de Jersey. A ce point cependant, le loup

tourna, se méfiant de la sécurité de Locrist autant que le louvetier ; et, quittant cette vallée, il traversa le rugueux plateau couvert pendant plus d'un mille de bruyère et de genêts rabougris, cherchant à gagner Trefranc. C'était loin et à cause des landes et des terrains incultes il aurait été impossible d'aborder la meute. Six cavaliers cependant, sous la conduite de Saint-Prix, étaient encore bien et en descendant la colline purent voir l'animal à son entrée dans Trefranc à moins de cent mètres devant les chiens. Quelque vigoureux qu'il fût, son cœur dut faiblir quand le louvetier ralentit son cheval, ne pouvant s'empêcher d'emboucher sa trompe et de sonner « la vue » même au milieu de la chasse. Les trois chasseurs qui portaient leurs carabines se séparèrent alors et, galopant directement pour l'extrémité du bois, espérèrent lui couper le passage s'il sortait de ce fourré épais. Mais heureusement ils arrivèrent trop tard, quoique assez à temps pour sonner « le débucher » quand les chiens sortirent, dix couples ensemble, chaque chien à sa place, marchant sur Glomel, un bois à M. de Saisy, sur une arête des Montagnes Noires.

Mais il était destiné à périr avant d'avoir atteint cet abri tutélaire. Un charbonnier, comme la chasse approchait d'un petit taillis en bordure, saisit son fusil, lui tira un coup qui lui cassa une jambe de derrière juste au-dessus du jarret ; les chiens furent sur lui dans un instant et après une bataille terrible, dans laquelle le paysan prit une part active, le puissant animal tomba sous le nombre et mourut en combattant vigoureusement et en silence jusqu'au bout.

CHAPITRE XXII

Malgré le regret sincère du louvetier que ses chiens n'aient pas pu porter bas ce vieux loup en pleine chasse, je ne pus m'empêcher de dire à Keryfan que le coup de fusil du braconnier avait été à point et heureux pour les chiens. Ils l'avaient poursuivi incessamment, en comprenant le rapprocher et la chasse, depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, sur une distance d'au moins dix lieues, à travers une des contrées les plus dures de la Basse-Bretagne. Le loup, cependant, durant la dernière partie de la chasse — celle comprise entre Trefranc et Glomel — avait été augmentant graduellement son avance entre lui et eux et espérait bien, à en juger par leur fatigue, se débarrasser d'eux à temps, même si leur courage et leur constitution leur permettaient de maintenir la chasse une heure de plus, quand la nuit lui aurait donné la victoire.

Ce fut heureux, aussi, pour les chiens, que, la chasse ayant fini à Glomel, ils fussent à si courte distance — seulement deux lieues — de Carhaix ; et certainement aussi heureux pour nos chevaux et pour les piqueurs à pied dont les puissances de résistance avaient été tellement mises à l'épreuve par les tactiques de ce vieux loup. Quelles qu'aient été la lon-

gueur et la continuité de la chasse, les piqueurs, par leur connaissance de la région et grâce aux raccourcis d'un bois à l'autre, purent arriver avant que Saint-Prix ait sonné « la mort » pour la dernière fois sur l'emplacement de l'hallali. De plus, le changement de résidence de Callac à nos anciens cantonnements de Carhaix ne fut pas pour déplaire à certains d'entre nous; quelque grand qu'ait été le sacrifice, quelque agréable qu'aient été les attentions de M. et M^{me} Thomas pendant notre court séjour dans leur hôtel. Keryfan de fait se livrait aux plus grandes démonstrations de joie en retournant à Carhaix; la séparation d'avec sa valise et son linge propre ayant été une souffrance, même pour une seule nuit.

Malgré le peu de distance entre Glomel et Carhaix, le trajet par le chemin de traverse que nous suivîmes fut pour nous le travail le plus pénible de la journée, et fatigua plus nos chevaux que le double de distance fait sur une route meilleure. Cela ressemblait à un parcours à travers Marsh Gibbon ou les bois de Clayton en Oxfordshire, après un mois de novembre humide et une dure journée avec les Bicester Hounds — un terrain argileux qui collait aux jambes des chevaux comme de la glu et une boue qui leur venait par-dessus les boulets, les gênaient tellement que si nous n'étions pas descendus et si nous ne les avions pas poussés devant nous le cheval de Shafto et le mien n'auraient jamais atteint Carhaix cette nuit-là. Les piqueurs et les chiens firent mieux; ils marchaient sur le haut des talus qui, étant larges et secs, leur procuraient le sentier le plus sec qu'on pût trouver dans ces terrains lourds.

Quand nous entrâmes dans la ville de Carhaix, il était nuit noire et les faibles vieilles lanternes accrochées sur un fil de fer à travers les rues, et à de grandes distances les unes des autres, n'offraient qu'une triste lumière et servaient plutôt à augmenter l'obscurité et à la rendre plus sensible pendant que nous longions l'étroite et silencieuse avenue conduisant à l'hôtel de La Tour d'Auvergne. Ça et là, cependant, dans quelques-unes des meilleures boutiques, il y avait aux fenêtres une misérable chandelle de résine, fournissant un si faible rayon qu'on aurait pu le prendre pour l'éclat de la queue d'un ver luisant; le but de cette pâle exhibition semblait dire que l'on attendait plutôt les chalands que l'on ne tenait à faire voir la variété et la qualité des marchandises.

Quoique l'aspect fût lamentable, cependant, au dehors, c'était agréable de voir l'attitude cordiale et joyeuse de Marseillier rayonnant de plaisir à notre retour inattendu et nous souhaitant la bienvenue sur le seuil de sa porte comme si nous étions des vieux amis perdus de vue depuis longtemps. En vérité, son accueil chaleureux agit comme un cordial sur mes esprits, tandis que, fatigués par le travail dans la boue humide, et quelque peu déprimés par l'obscurité envahissante, nous entrions dans son confortable hôtel.

Puis sa langue, qui était longue comme celle d'un fourmilier, se mit en marche comme le claquet d'un moulin, l'unique sujet de sa volubilité étant la friponnerie de Johnson, le marchand de chevaux de Jersey.

« Le boucher Kenwyn l'a échappé belle, dit-il, et aurait probablement perdu son cheval et son argent

si la police n'avait traqué dans son repaire ce misérable, au bon moment. »

« Quoi donc ? notre compagnon d'hier ? » demanda Saint-Prix très surpris de cette nouvelle.

« Lui-même, répondit Marseillier ; l'homme que je vous ai présenté comme un gentleman, monsieur de Saint-Prix ; je vous en fais mes excuses à vous et à vos amis, jamais plus grande canaille n'a pris cet honorable titre. »

« Je n'aimais pas les regards de cet homme, je l'avoue, dit Saint-Prix ; mais parce qu'il était étranger, qu'il paraissait aimer la chasse, je m'efforçai de chasser l'impression que l'on est trop penché à suivre, en bien ou en mal, à une première entrevue, et c'est pourquoi je l'accueillis à notre chasse. Mais qu'est-il arrivé, Marseillier ? »

Le proluxe hôtelier nous relata alors la capture du marchand de chevaux par un détective de Londres, aidé d'un commissaire de police français ; et les circonstances, autant qu'il avait pu les connaître, qui avaient amené son arrestation.

« A peine, dit-il, Johnson était-il revenu à Carhaix hier soir qu'il alla chez Kenwyn pour prendre livraison du cheval Lunatique au prix convenu entre eux ; et bien que le boucher fût assez désolé de se séparer d'un si bon serviteur à un aussi bas prix, ses défauts comme cheval de selle étant certainement incurables, la crainte d'un procès-verbal l'effraya tellement qu'il accepta délibérément le billet de Johnson et lui livra le cheval. Mais au moment où il allait le monter triomphalement, disant qu'il emmènerait le cheval le lendemain matin à Morlaix pour l'embarquer pour

l'Angleterre, les agents bondirent sur lui, et, lui mettant les menottes, l'emmenèrent à Port-Trieux pour le diriger sur Jersey par le premier vaisseau en partance de ce port pour l'île. Il était accusé du crime d'incendie, avec intention de frauder une grande société d'assurances contre l'incendie de Londres. Il paraît qu'il avait assuré ses établissements et son matériel pour une grosse somme à cette compagnie et à trois autres et que, par trois fois, le feu avait pris inopinément dans les greniers, consumant, comme Johnson l'affirmait, de grosses quantités de foin et d'avoine pour lesquelles il fut payé deux fois grassement par les compagnies d'assurances. Cependant on le soupçonna d'être l'auteur des sinistres et ses voisins, après lui avoir donné le surnom de Guy Fawkes, ne se firent pas scrupule de prévenir les agents de la police qu'on s'était moqué d'eux chaque fois. De tout côté on le surveillait, même ses palefreniers ; et quand, pour la troisième fois, le feu prit dans ses greniers, où personne n'était entré que lui depuis vingt-quatre heures, une enquête fut effectuée par le chef de la compagnie d'assurances ; et petit à petit la preuve fut faite pertinemment que le feu avait été mis dans les bâtiments par la main de Johnson. Pendant ce temps, durant les préliminaires, Johnson, qui n'aimait pas la tournure que prenaient les affaires, et torturé par sa conscience, quitta l'île sournoisement pendant la nuit, prit passage sur une barque de pêche, qui, pour une faible somme, le débarqua à Trégnier, sur notre propre côte. Sa fuite avait été secrète ; cependant, l'absence du bateau, le jour suivant, donna matière à recherches qui amenèrent bientôt un détective de

Londres sur ses traces ; et quoiqu'aucun indice n'indiquât son trajet sur la mer sans chemin frayé, l'agent en chasse, comme guidé par un instinct, parcourut les ports bretons, un par un, de Saint-Malo à l'ouest, et à la fin eut connaissance de son homme à la douane de Tréguier.

« A partir de ce point, la difficulté n'existait plus, car même si le fugitif s'était retiré dans les forêts et eût vécu avec les loups au lieu de venir ici pour les chasser et acheter des chevaux, notre police et les gendarmes l'auraient bientôt forcé, certainement, comme des belettes chassent un rat dans un tas de fagots. »

« Et, dit Shafto, se seraient arrangés pour qu'il fût envoyé ensuite à Cayenne pour y expier son crime par la transportation et les travaux forcés pour le reste de sa vie. En Angleterre, les condamnés sont gardés dans l'île et sont mieux nourris que l'honnête et laborieux laboureur ; et s'ils ont la langue bien pendue et un aumônier crédule, ils sont remis en liberté, comme cela arrive trop souvent, avec des connaissances de plus, leur vieux métier de bandits et de criminels. »

A propos d'homme remis en liberté, on raconte une histoire sur feu Lord Carlisle qui, pendant qu'il était vice-roi d'Irlande, avait entrepris, pour des motifs de philanthropie, d'employer des libérés comme domestiques à Dublin-Castle. Un jour, après dîner, où deux libérés bien découplés avaient servi à table, poudrés et habillés en valets de pied de la Cour, Lord Carlisle se tourna vers un ami intime, un des plus spirituels et des plus connus dineurs de Londres, et lui demanda

de donner son opinion et de lui dire franchement ce qu'il pensait de son plan.

« Eh bien, Mylord, dit-il, je pense que si vous continuez vous serez la seule cuiller laissée dans la maison. »

Cette opinion provoqua le rire, mais n'empêcha pas cet homme aimable et au cœur large de continuer son système et de mettre tout en œuvre pour trouver des emplois aux condamnés relâchés de prison sans condition.

Le lendemain matin à déjeuner, Saint-Prix, à notre grand regret, annonça son intention de remmener ses chiens à Morlaix dès qu'ils pourraient, après leur dur travail, faire le voyage. « Les devoirs de ma charge ont été remplis, dit-il, dans ce canton ; et bien que je vous quitte avec beaucoup de chagrin, le loup, ajouta-t-il, en baissant la voix, est un précieux animal et mérite quelque considération, du moins de notre part, pour le sport qu'il nous procure dans ces forêts sauvages. De plus, un buisson creux, comme nous en avons eu un à Locrist, je ne voudrais pas vous en infliger un nouveau ; aussi, pour l'éviter dans l'avenir, nous devons prendre garde de diminuer notre lot actuel au delà d'une certaine limite, ou bien le résultat serait désastreux. »

« Vous ne le craignez pas, j'espère, dis-je. Ces forêts sont vastes et sans interruptions et la population si éparse que, même si vous aviez un Edgar comme maître au-dessus de vous, la destruction des loups serait impossible dans un tel pays. »

« C'est vrai ; il faudrait beaucoup de temps et d'efforts pour détruire la race ; mais, cependant, comme

toutes les classes portent des fusils et que chaque paysan tue un loup comme il tuerait une vipère, le lot pourrait facilement être réduit assez pour rendre une attaque bien problématique dans ces vastes forêts. »

Pendant que nous discussions ainsi, on entendit un bruit de voiture sur les pavés et son arrêt devant la porte de l'hôtel. Le louvetier, dont l'attention avait été éveillée, s'élança de sa chaise en annonçant qu'il pensait que le vieux César et les rapprocheurs arrivaient de Callac et commença de suite à inspecter l'état du brave chien après le mauvais traitement qu'il avait subi la veille.

Une foule de curieux étaient déjà autour de la charrette, car en plus du vieux guerrier blessé dont la tête enflée était un ramassis de cicatrices, son mortel ennemi, la louve, était attachée en évidence derrière le siège du conducteur et semblait encore

Effrayante même dans la mort.

Le chien, du reste, avait sa grande part d'admiration et de compassion de la part des citadins qui, cependant, en voyaient assez de son mauvais caractère pour ne pas s'aventurer, en dehors de quelques bonnes paroles, à le caresser dans sa triste position. Mais c'était la louve qui attirait l'attention au plus haut degré. On ne pouvait trop la regarder ; les vieux se soulevaient sur leurs béquilles, les femmes levaient dans leurs bras leurs enfants pour leur faire voir la bête, que tous semblaient craindre et haïr également. Ce n'était pas étonnant qu'un brigand si destructeur, vivant au milieu d'eux et cependant

accomplissant ses exploits tellement mystérieusement que le prendre sur le fait était extrêmement rare, attirait la curiosité de la foule molestée ; ce n'était pas étonnant non plus que, le voyant incapable de faire du tort, une explosion de joie et de félicitations s'élevât de tous côtés. Aussi, quand la charrette se dirigea vers le chenil (si on peut appeler ainsi les barraques des paysans aménagées à cet effet), le cri de triomphe qui s'ensuivit, amena les habitants qui n'étaient pas dans les rues à leurs fenêtres et excita tellement César qu'en manière de réponse il poussa un hurlement aussi formidable qu'un coup de tonnerre. *Sejanus ducitur unco*, écrit le poète sur un spectacle exhibé une fois dans Rome la puissante ; et sans doute on entendit des exclamations pareilles à celles qui accompagnèrent la louve vaincue, tandis qu'avec un crochet dans le nez son cadavre était traîné à travers les rues du vieux Carhaix. En l'examinant plus tard, on trouva qu'elle avait un jarret ankylosé par les dents d'un piège d'acier, probablement celui que Saint-Prix avait trouvé sur le bord de la rivière de Locrist. D'après ses mamelles pendantes, Louis Trefarreg supposa, sur d'autres données aussi, qu'elle avait eu au moins quatre ou cinq portées de louveteaux et qu'elle avait donc payé son tribut à la grande famille des loups, mais contribué à des dommages incalculables au public sur une grande étendue.

Etre cantonné à Carhaix, même un seul jour, sans rien à faire, aurait été trop dur ; et comme la perspective du départ de Saint-Prix était imminente, Keryfan et moi décidâmes d'accepter la gracieuse

invitation de Shafto et de lui rendre visite à l'Hermitage où, disait-il, si le louvetier estime qu'il y a eu assez de loups tués pour la saison, nous pourrions au moins trouver des bécasses et de la sauvagine de quoi nous contenter. Cependant, comme nous comptions avoir encore la société du louvetier pour un jour ou deux, il fut résolu, sous l'influence de Marseillier, de prier les ouvriers de réunir leur meute et de nous donner un jour de chasse dans la semaine, au lieu d'attendre le dimanche, le jour ordinairement consacré par eux à cette récréation.

Un charpentier, qui avait un couple de petits harriers vigoureux, semblait être le chef de cette société variée ; et lui, sur la promesse de lui payer une journée de gages, consentit aisément à faire le nécessaire pour nous faire voir une grande chasse à la manière de la ville, le jour suivant. J'ai déjà décrit le tapage occasionné par le rassemblement de cette société un dimanche matin ; mais cependant cela avait été aussi tranquille qu'un meeting de quakers, en comparaison du fracas discordant qui fit tressaillir tout le monde dans la ville, pendant les heures précédant le lever du jour, dans cette occasion exceptionnelle. Marseillier avait si bien arrangé les choses, — il était lui-même membre influent de la confédération — que chaque ouvrier qui possédait un mousquet, ou avait un matin, quelles que fussent sa laideur ou ses capacités, avait eu à cœur de se joindre à la chasse. L'objectif n'étant pas seulement de s'adonner au sport, mais de faire honneur au louvetier qui était regardé comme un bienfaiteur public à Carhaix et dans le canton d'alentour.

Bien que l'explosion de la poudre pour nettoyer les fusils, le son des cornes, le jappement des matins, et le bruit plus lointain de la meute de Saint-Prix aient commencé à peu près à cinq heures du matin, il était plus de sept heures quand la troupe complète des chasseurs de la ville se rassembla sur la Place et ensuite, prenant la route de Kergloff, partit pour la chasse de tout animal et de tout oiseau, depuis la linotte jusqu'à la perdrix rouge, ou depuis l'écureuil jusqu'au chevreuil, aucun gibier n'étant trop mesquin pour leurs fusils, ni trop gros pour leurs vastes carnassières. Mais le lecteur trouvera la description complète des divertissements de la journée dans le prochain chapitre.

CHAPITRE XXIII

Carhaix est une ville très primitive et tant que les chemins de fer resteront éloignés continuera à l'être encore pendant longtemps. En dehors de deux moulins à eau, pour moudre le grain pour la population, il n'y a pas d'autres moulins ni manufactures pour amener les visites commerciales et augmenter le bien-être de la place; de plus, à part le juge de paix et le docteur, qui tous deux avaient franchi les limites de leur département natal, — le dernier avait même été en Algérie, — il n'y avait aucune société chez laquelle pût aller un étranger pour se distraire une fois les occupations de la journée terminées et la nuit tombée sur la sombre cité. Il y avait, il est vrai, une salle de billard, mais les trous du tapis indiquaient trop combien de massés on avait fait dessus et à peine si un écolier aurait été tenté d'essayer sa queue sur une table pareille; il y avait aussi un café, à un jet de pierre de l'hôtel: mais à l'exception, de temps en temps, d'un commis-voyageur et encore seulement après le déjeuner, il était rare de voir même le plus paresseux oisif de la ville en franchir la porte.

De sorte qu'un homme séjournant à Carhaix sans occupations personnelles, soit mentales soit physiques, littéraires ou mécaniques, sédentaires ou exté-

rieures, éprouverait forcément les horreurs de l'isolement et souffrirait les tortures de l'ennui jusqu'aux extrêmes limites; mais pour celui qui se contenterait des modestes ressources des amusements de la campagne et des bois, les forêts voisines fourniraient journellement des plaisirs variés pendant toute la saison; du moins c'était le cas à l'époque dont nous parlons. La chasse des citadins, donc, quelle que soit son appellation ou ce qu'elle signifiait, était un exercice que tous nous acceptions avec plaisir, et à l'exception de Saint-Prix, nous mîmes le fusil sur l'épaule et nous partîmes, avec la perspective au moins d'une bonne promenade si nous n'avions pas une bonne journée de sport. La seule arme emportée par le louvetier en cette circonstance était une canne qu'il portait petit à petit à la mode bretonne, la tenant par le petit bout, la pomme traînant par terre.

« On n'a jamais vu pareils mannequins, s'écria Jack Falstaff, en refusant nettement de marcher dans Coventry devant la bande déguenillée qu'il conduisait; mais l'expérience de Jack se serait agrandie, s'il avait pu voir l'étrange mêlée d'hommes et de chiens qui marchaient sur Kergloff ce matin-là; car, certainement en aucun quartier du globe civilisé, on n'aurait pu trouver un lot de bipèdes d'aspect plus sauvage que ceux de Cornouailles, dans leur costume de chasse partant avec leur meute improvisée. Les chiens, au nombre à peu près de vingt, à l'exception de cinq harriers, étaient des métis de tous types, que le plus habile animalier n'aurait pu définir ni classer. Il n'aurait pu davantage dire quel sang coulait dans leurs veines. En somme, il y avait des types de caniche, de

pointer et de chien de boucher ; d'autres dénotaient des traces de sang de chien courant, grandement mélangé avec celui du mâtin, du levrier italien, du caniche frisé ; le dernier avait un mélange de toutes les races décrites. Tout cela traversa avec ou sans maître les rues de Carhaix. Dans le lot, il y avait un grand chien, un pointer espagnol à double nez avec une peau comme du satin, une queue fine et une tête magnifique ; il ressemblait à Endymion au milieu des satyres et, s'il l'avait su, il aurait certainement rougi de se trouver en si basse compagnie. Les ouvriers et les paysans, avec trois ou quatre petits boutiquiers, se montaient au nombre de quatorze hommes, mais parmi eux huit au plus portaient ouvertement leurs fusils ; les autres, n'ayant pas de permis de chasse, en avaient pourtant aussi. C'étaient des braconniers qui, malgré la loi, suivaient la chasse, de bonne heure et tard, bien plus subtilement que leurs voisins autorisés ; mais jusqu'à ce qu'ils fussent carrément en campagne et débarrassés des gendarmes, chacun d'eux portait son fusil soigneusement enroulé dans les plis de son vêtement de dessus, habit de peau, à peine digne du nom de chèvre. Le tenue des hommes était sauvage et pittoresque au possible ; mais bien que vêtus pour la plupart de peaux de mouton ou de chèvre de couleurs variées, ce serait diffamer ce héros de de Foë que de dire que leurs vêtements étaient aussi bien conditionnés que ceux du naufragé, qu'il avait faits lui-même. Lui, au moins, était vêtu d'un complet de peau de chèvre des pieds à la tête et, comme son biographe le représente, devait paraître tel qu'il était, le roi de l'île déserte, tandis que les effets déguenil-

lés, bariolés de ces hommes, déchirés par les ronces et rapiécés avec de la toile à sacs, leur donnaient l'apparence de brigands, auxquels leur métier n'avait rien rapporté depuis longtemps. Leurs grands chapeaux à larges bords, leurs longs cheveux bouclés tombant de chaque côté sur leurs épaules n'ajoutaient pas peu à leur aspect sauvage, bien que, pour leur rendre justice, on trouverait difficilement une race d'un naturel moins sauvage que ces paysans bretons, dans beaucoup de contrées plus cultivées et plus civilisées.

Mais assez sur les hommes ; parlons de leur manière de chasser. En quittant la route pour entrer dans les genêts, à un mille environ au delà de Kergloff, le charpentier, qui commandait, signala de se séparer et de marcher en ligne de front, nous enjoignant en même temps de garder une distance d'au moins vingt pas entre chaque tireur et surtout de faire attention à notre tir quand le gibier se lèverait — précaution spécialement nécessaire dans la circonstance présente. — Sur l'espace d'une lieue environ à partir de la ville, de tous côtés, le pays est ordinairement si bien battu par ces artistes que toute espèce de gibier est excessivement rare ; mais quand on étend le rayon, des perdrix rouges et grises, des bécasses et des bécassines, des lapins, des lièvres et des chevreuils se trouvent en nombre suffisant pour assurer un bon sac ; et encore plus loin, on peut rencontrer, dans les grandes forêts d'alentour, des renards, des loups et des sangliers.

En conséquence, pendant la première heure, bien que nous ayons foulé des arpens de genêts, d'ajoncs

et de bruyères, les hommes battant les plus petits recoins avec soin, et les chiens parcourant également bien les fourrés plus hauts et plus épais, tout le groupe n'avait tiré qu'une douzaine de coups, par ci par là, surtout sur des lapins et dès bécasses. Pendant que nous avançons ainsi lentement vers un terrain meilleur, et qu'une compagnie de perdreaux rouges, six en tout, était tombée sous les coups des paysans, un retentissant coup de sifflet comme celui d'un vapeur, signalant un danger en avant, parcourut rapidement notre ligne et causa une grande alarme parmi les braconniers; quelques-uns, instantanément, cachèrent leurs fusils, le canon en avant, dans les buissons épais, tandis que d'autres les démontèrent, mettant le canon dans une poche et la crosse dans une autre, dans les plis de leurs vestes spacieuses. De suite après la fusillade sur les perdrix rouges, une tête d'homme découverte avait été aperçue, surgissant furtivement entre deux monticules à quelque distance en avant de nous, comme si c'était son objectif de reconnaître les gens qui portaient des fusils et qui avaient tiré le gibier à plume.

Ça ne pouvait être que la tête d'un gendarme, caché pour les prendre; tel était l'avis des braconniers, et la peur qu'ils semblaient ressentir à l'idée d'être pris par cet agent de la loi aurait été simplement ridicule si ça n'avait été peu après la cause d'une sérieuse râclée infligée à un pauvre paysan qui avait été la cause involontaire de cette panique. L'homme était en train de ramasser des fagots d'ajonc et de bruyère pour faire du feu et défrichait le terrain pour le cultiver, quand, entendant les plombs siffler dans l'air

dans sa direction, il s'était prudemment caché derrière des mottes de terre situées entre lui et les chasseurs; de là, surveillant ce qui se passait, sa tête malheureusement dépassait; il avait été pris pour un gendarme, qui avait ôté son chapeau pour ne pas être découvert — ruse que les gendarmes emploient pour surveiller un braconnier suspect. En arrivant à l'endroit où le paysan était étendu sur le sol, l'indignation des braconniers ne connut plus de bornes; ils juraient furieusement malgré les protestations du malheureux, prétendaient qu'il l'avait fait exprès; « ou bien alors, lui demandaient-ils, son chapeau était-il par terre quand il montra sa tête d'âne au-dessus et entre les mottes ». Un des braconniers, lutteur bien connu, plus excité que les autres, s'élança sur le pauvre diable au moment où il se relevait, et le rejeta à terre d'un coup de son lourd sabot, tellement qu'il gémit de douleur. Pendant cette agression cependant, ceux qui portaient encore leurs fusils ostensiblement avaient continué à chasser; et nous ne fûmes prévenus que par les cris de l'homme qui appelait au secours que la colère du braconnier se changeait en coups. « C'est trop mal, dit Keryfan, qui fut le premier à découvrir ce qui se passait; et le malheureux paysan sera sérieusement maltraité, j'en ai peur, si nous ne retournons pas de suite à son aide. » Au grand dégoût du chef charpentier, Saint-Prix et Keryfan, se retournant, se précipitèrent pour accomplir cette œuvre de pitié; mais avant qu'ils aient pu arriver, l'homme sauta sur ses pieds et, se sauvant comme un chien auquel on aurait coupé la queue, disparut dans un hallier voisin, au milieu des cris et des rires des bra-

conniers. Il avait été plus effrayé que blessé par le coup de sabot que les assistants déclarèrent être un vrai croc-en-jambe — un procédé de lutte employé pour jeter par terre l'individu, et rien de plus. — La chose la plus ennuyeuse de l'affaire fut le temps employé à retrouver les fusils cachés ; et comme les braconniers possédaient les meilleurs chiens et connaissaient mieux où trouver le gibier, Marseillier, qui avait toujours un œil sur le pot, insista pour que tout le monde retournât en arrière et les aidât dans leur recherche. Puis on se remettrait en ligne, et, avec tous les chiens, on continuerait la chasse.

Après quelques pourparlers, cet arrangement fut adopté ; mais le temps et la peine employés à chercher les fusils, enfouis, pendant la course panique, dans les buissons les plus fourrés, causèrent un embarras impossible à décrire. A la fin, tous ayant été retrouvés, nous recommençâmes à battre le terrain avec ardeur. L'espace de terrain couvert par notre ligne avait au moins quatre cents mètres, depuis Saint-Prix à la droite jusqu'au braconnier batailleur à l'extrême-gauche, de sorte que le terrain était tellement battu et foulé qu'il aurait été impossible à un mulot d'échapper dans les limites de cet espace condamné. L'opération était si régulière et si mathématique, les tireurs si expérimentés qu'il me paraissait étonnant, non que le gibier fût rare, mais qu'il y en eût une seule pièce à deux lieues au moins de la ville de Carhaix, puisqu'il y avait de semblables battues toutes les semaines pendant toute la saison.

Un lièvre, le plus timide des animaux de ce canton, était-il levé et par un hasard extraordinaire échappait-

il à l'avalanche de plomb qui troublait sa quiétude, toute la meute, même le majestueux Sancho, s'élançait dans une poursuite effrénée, et on ne la revoyait plus que dix, quinze, vingt minutes après. Crier après, comme faisaient leurs propriétaires, ne servait à rien et ce n'était que quand les cinq chiens tombaient en défaut qu'ils tenaient compte du signal qui les rappelait. Le premier lièvre qui avait réussi à s'échapper, avec tous les chiens au derrière, ne paraissait pas blessé. Aussi j'estimai que de la meute on n'entendrait plus parler tant qu'il tiendrait devant elle. « Vous ne les reverrez jamais, dis-je, un peu cyniquement, au charpentier jusqu'à ce qu'ils aient perdu ou tué ce lièvre. »

« Si, on les reverra, me répondit-il avec assurance. Quand ils tombent en défaut, les chiens reviennent toujours à mon coup de fusil ; quand ils ne sentent plus rien, les méfis en ont assez. »

Quelques minutes après, les cris cessèrent et le charpentier, qui était tout oreilles, essaya la puissance de son signal en tirant en l'air ses deux coups. Il avait avant retiré le plomb pour sauver les munitions. Jamais le fameux « too-too » de Jem Hill, rappelant les vieux Heythrop sur leur renard de chasse, ne produisit un résultat plus prompt et plus effectif, car, ainsi que l'avait annoncé le charpentier, on put apercevoir de suite les chiens revenant jusqu'à leurs maîtres respectifs. Deux ou trois fois dans de semblables circonstances, quand un lièvre s'était échappé, la même manœuvre fut exécutée et avec le même succès.

Le lièvre, comme nous le savons tous, a pour habi-

tude de courir en cercle et de revenir dans le canton d'où il est parti; et cette coutume, sans doute, avait été mise à profit fréquemment par le charpentier qui, attendant le pauvre animal à son retour, le manquait rarement. C'est pourquoi les chiens, avec leur demi-raisonnement, avaient promptement calculé que deux et deux font quatre, et découvert que ces coups de fusil, tirés par leur maître, occasionnaient ordinairement la mort du lièvre et la conclusion les amenait à courir promptement au signal du charpentier chaque fois qu'un défaut rendait douteuse la reprise de la voie.

En avançant plus loin dans le désert — car c'en était un par suite de l'absence de traces de culture — nous arrivâmes sur un plateau dans la direction de Huelgoat, si garni de bruyères luxuriantes, montant jusqu'aux genoux et s'étendant de tous côtés, que, voyant que le vieux Sancho, la tête haute, indiquait de la manière la plus énergique la présence du gibier et arrêtait, je me figurai qu'il allait se lever des grouses dans ce terrain si propice. Mais non : les inévitables perdrix rouges dominant ici, et les grouses comme les « coqs noirs » sont aussi inconnus que le « dodo » dans ce pays de bruyères. Et pourtant en comparant ces landes, — produisant la bruyère, l'airelle et le pin noir — avec les landes de la Grande-Bretagne, on serait bien embarrassé d'expliquer pourquoi les grouses n'habitent pas ce pays comme elles le font pour nos contrées favorisées, car certainement pour elles les moyens d'existence abondent dans ce pays-ci comme dans l'autre.

Les grands propriétaires de Basse-Bretagne pourraient probablement, et avec bénéfice, prendre une

page du livre de ferme des lairds écossais et, par l'élevage des grouses, importés, convertir dix arpents sur mille actuellement incultes et sans rapport, en excellent terrain de chasse à tir.

Il faudrait certainement des capitaux pour une telle installation, mais ici les ressources sont rares et tant qu'elles n'auront pas augmenté, ces grandes étendues de landes resteront, j'en ai peur, aussi désolées à l'œil du sportsman qu'improductives pour la poche du propriétaire.

Les perdrix rouges n'étaient pas aussi nombreuses que le croyait Marseillier dans un terrain aussi avantageux, car nous n'avions fait lever sur un mille de parcours que trois compagnies composées de six à sept sujets chacune, pas plus. En descendant une pente légère de la colline regardant le sud, et bien abritée du vent d'ouest qui fauche la cime des arbres de cette exposition comme avec des ciseaux, nous arrivâmes à une pièce d'ajoncs, d'un arpent environ, aussi belle qu'il y en eut jamais dans nos shires de l'intérieur. La vue en aurait fait venir l'eau à la bouche d'Osbaldeston, car elle était épaisse comme une haie de houx, et aurait rebuté, par ses piquants longs et serrés, un chien courant Furrier. J'entendis parmi les paysans courir le mot « louarn », tandis que trois ou quatre d'entre eux, rompant la ligne, couraient à l'extrémité opposée du fourré; et comme je savais que ce mot en breton voulait dire « renard », il était clair qu'ils se préparaient à lui donner, s'il était là, une chaude réception à cette place.

Bien que le fourré fût épais et piquant, une demi-douzaine d'hommes foncèrent dedans, tandis que les

chiens, même Sancho au poil si fin, déployaient leur courage et semblaient n'avoir aucun souci des épines, comme s'ils avaient eu des cottes de mailles, comme les tatous. L'un des chiens cria, mais timidement, comme s'il était terrifié par le gibier qu'il avait rencontré, puis un, puis un autre, se mirent à donner ; et quand tous crièrent ensemble, les paysans poussèrent un hurlement digne des sauvages chasseurs de la Forêt-Noire. « Il est debout ! pour un millier ! cria Shafto, employant l'expression favorite de Lord Kintore ; mais avec ces paysans postés en silence sous le vent, ce sera un miracle s'il échappe. »

Cependant le miracle eut lieu. Dans le bruit du vacarme, le renard, car c'était le gibier lancé, s'aplatit, et, laissant la meute le dépasser, doubla ses voies et déboucha à cinq mètres de mon fusil à canons lisses.

C'était un bel animal, jaune comme une guinée, portant haut sa longue queue terminée par un panache blanc. Il filait de l'avant comme une comète dans la voûte du ciel.

« Tirez-le, Frank, clama Keryfan, qui, bien qu'à quarante mètres de moi, était mon plus proche voisin ; un coup en travers comme je n'en ai jamais vu ! tirez vos deux coups. »

Mais les « *veteris vestigia flammæ* » me firent battre le pouls à sa vue et je sentis que mon bras droit deviendrait paralysé si je portais bas ce brave gaillard.

« Non, dis-je, je ne pourrais pas. Mes ancêtres ne me pardonneraient pas cet acte ; je ne pourrais non plus regarder Jack Russell en face si je tirais une fois un renard. »

« Diable ! répliqua-t-il étonné. Ne pas tirer un

renard, Frank, dans ce désert ? Pourquoi ? Ici c'est vraiment un animal nuisible, il fait beaucoup de dégâts et ne procure aucun sport. D'autant plus que le charpentier, qui estime sa peau à trois francs, vous regardera comme un véritable Don Quichotte pour le restant de vos jours ! »

« Tant pis, » répondis-je ; je lui envoyai un bruyant vivat et il tourna sa queue comme pour dire adieu et exprimer sa reconnaissance pour la clémence qu'on lui avait témoignée. Une petite femelle cependant, sans doute sa compagne, dans le carré d'ajoncs, fut moins heureuse dans sa tactique, car, comme elle sortait à l'endroit gardé par les paysans, trois d'entre eux tirèrent l'un après l'autre et elle tomba morte au dernier coup. Tous les trois cependant réclamèrent, jurant, chacun de son côté, que son coup avait été le coup mortel. Comme une vive querelle en résulta, le charpentier, appelé comme arbitre, se prononça en faveur des trois — car c'est la coutume en pareille circonstance.

La convoitise de la peau, pour ces hommes extrêmement pauvres, n'était pas étonnante, étant donné qu'elle était estimée trois francs ; par ailleurs un lièvre, peau et tout, pouvait être acheté au marché de Carhaix pour quinze sous, les deux tiers d'un franc ; un couple d'oiseaux ou de bécasses pour seize sous et un couple de canards sauvages pour un franc. Le meilleur bœuf, aussi, valait quatre sous la livre ; et, de fait, à cette époque, avant que les chemins de fer n'aient égalisé les prix d'Europe, tous les articles de nourriture ordinaires étaient également à bas prix à Carhaix et dans les autres villes de l'intérieur de la Basse-Bretagne.

Pendant que je suis sur ce sujet, laissez-moi dire que les dépenses pour la nourriture et le logement, tous les deux aussi bons et aussi larges qu'un célibataire peut le souhaiter, à l'hôtel de La Tour d'Auvergne, étaient sur le même pied que les prix cités plus haut, et montaient exactement à soixante-quinze francs par mois ! Pour cette somme, trois livres, une chambre à coucher confortable, le linge, la lumière, le feu, deux repas plantureux par jour comprenant une variété de plats aussi bien préparés qu'ils auraient pu l'être dans un restaurant de première classe à Paris, avec la vie ordinaire *ad libitum*, étaient fournis au pensionnaire au mois ; et après une longue expérience et une certaine connaissance des hôtels européens, je puis vraiment dire que je n'ai jamais été aussi bien qu'à l'hôtel de La Tour d'Auvergne. Mais à présent, si quelqu'un osait demander le même arrangement pour le même prix, Marseillier, si lui ou plutôt Madame dirige encore les rôtis de « lieu de festins », tomberait d'étonnement et probablement répondrait « nous avons changé tout cela ». Revenons à la chasse. Descendant du plateau de bruyères, nous battîmes un vaste fourré de broussailles occupant les deux côtés d'une étroite vallée, et rempli d'aunes, de joncs, et de mares, le vrai terrain pouvait-on supposer, où les bécasses pouvaient trouver la nourriture et l'abri. Mais après avoir parcouru un mille à travers les fondrières, les buissons et les ronces, nous avions levé à peine une douzaine de bécasses dont seulement sept avaient été tuées.

L'herbe, sous ce taillis, était bien trop haute et bien trop épaisse pour laisser passer les oiseaux à la recherche de leur nourriture, d'où le peu de gibier dans

cet endroit si propice à l'œil. Plus loin, cependant, le terrain devint meilleur ; les aunes étaient plus hauts, par le fait c'étaient des arbres ; les fondrières, généralement découvertes, portaient des touffes d'herbe courte sur leurs croûtes mouvantes, et là les bécasses étaient bien plus nombreuses. Mais rien ne put décider les ouvriers à entrer sous les arbres, car, disaient-ils, ça ne servait à rien de mettre des bécasses à l'essor quand il était impossible de les tirer. Les chiens eux-mêmes ne s'occupaient que du poil, s'arrêtaient à peine à l'emplacement des bécasses et ne qu'étaient plus quand elles étaient envolées. Il n'y avait donc rien d'autre à faire que d'entrer nous-mêmes et de les attacher. Kerifan, Shafto et moi nous nous enfonçâmes donc au plus épais et, avec le vieux Sancho comme aide de camp en chef, nous aurions dû avoir vingt coups à tirer en autant de minutes à peu près. Par le fait un grand nombre de coups furent manqués, car chaque oiseau attirait sur nous une telle avalanche de feux croisés que, si un ange gardien ne nous avait pas spécialement protégés, les paysans auraient rapporté un autre gibier plus gros que la plus belle bécasse. En vain criâmes-nous grâce et menaçâmes-nous de représailles ; chaque bécasse qui échappait à nos fusils causait une volée de plombs qui sifflaient à nos oreilles et coupaient les branches autour de nous. A la fin, un lièvre à l'improviste bondit d'un buisson de joncs et, disparaissant instantanément, emmena tous les chiens derrière lui. Les paysans, aussi, croyant que c'était un renard, s'élançèrent à la poursuite, espérant couper l'animal à l'extrémité : ainsi débarrassés, nous pûmes chasser

sans ennui pendant une bonne heure ou davantage.

Mais nous n'étions pas encore hors de danger. En nous rejoignant sur un terrain plus découvert, le charpentier commanda de reformer la ligne et de battre comme avant; à peine avait-il donné cet ordre, qu'un lapin, trouvé par un mâtin, fit demi-tour et, revenant droit sur nous, tenta de forcer la ligne, entre mes jambes mêmes. A ce moment deux plombs passèrent à travers un repli de mes guêtres de cuir, et le lapin tomba mort à mes pieds. L'auteur, cependant, un ouvrier placé à moins de vingt mètres sur ma gauche, reçut la punition de sa témérité coupable. Le charpentier le réprimanda vertement et lui déclara que dorénavant il serait exclu pour toujours des réunions de chasse de la ville. Ceci, je le trouvai plus tard, n'était pas un sort enviable; car pendant longtemps l'ouvrier vint me demander pardon (bien qu'il eût recommencé l'instant d'après si un lapin lui en avait fourni l'occasion), me priant d'intercéder près du charpentier, pour lui rendre sa place. Mais le charpentier tint bon, lui disant qu'il était un gaillard dangereux, et qu'un jour il tuerait un de ses chiens, s'il l'autorisait à nouveau à se joindre à eux.

Quel fut le résultat de la chasse à la fin de la journée, personne ne parut le connaître; et comme chacun portait le gibier, qu'il avait tué, dans sa propre carnassière et montrait une grande répugnance à en faire voir le contenu, on ne pouvait estimer la quantité et la variété du gibier. Il devait y en avoir beaucoup, à en juger par les carnassières dont la plupart étaient pleines à ras bords et devaient avoir chargé considérablement les épaules des porteurs. Cependant

les robustes petits personnages ne fléchissaient pas, travaillant et tirant comme s'ils étaient inconscients du fardeau. Le nombre des bécasses tuées dépassait probablement le reste des autres gibiers, poil ou plume réunis; mais ce nombre aurait pu être doublé si les Bretons étaient entrés au fourré et avaient suivi leurs chiens « per crassum et per rarum » au lieu d'attendre que les oiseaux vissent sur la bordure pour les tirer à découvert. Mais, bien qu'excellents tireurs dans le découvert, ils ne paraissent pas comprendre le tir sous bois, surtout si la taille est épaisse et plus haute que leur tête.

L'approche de la nuit mit fin à notre chasse; et comme nous avions toujours poussé plus loin nous ne pouvions pas être à moins de trois lieues de Carhaix, quand, par manque de lumière, nous tournâmes nos pas vers la maison; les chiens avaient cessé de travailler bien avant et, à l'exception du vieux Sancho, suivaient chacun son maître d'un air triste et abattu. Ce retour fut de beaucoup le plus mauvais côté de la journée; car, pour éviter les landes marécageuses, il était nécessaire de marcher à la file indienne sur le sommet des talus qui, creusés par les sabots des paysans et élevés à dix pieds au-dessus du sol, offraient à l'étranger un sentier des plus malaisés et dangereux pendant la nuit. Comment les paysans qui si souvent rentrent en état d'ébriété chez eux dans la campagne peuvent circuler dessus sans se casser le cou, c'est stupéfiant, puisque, par suite des trous, des racines qui les traversent, un homme sobre trouve une grande difficulté et déploie toutes ses facultés pour garder ses jambes intactes.

CHAPITRE XXIV

Le départ de Saint-Prix et de ses chiens, de Carhaix, jeta un nuage non seulement sur notre petit cercle, réduit alors à un trio, mais aussi sur toute la ville. Sa visite annuelle, en raison de sa fonction de louvetier, produisait un bienfait énorme à la communauté autant par les loups qu'il détruisait que par les dépenses que lui et ceux que l'accompagnaient faisaient libéralement et faisait le sujet des conversations des semaines avant son arrivée. Mais ce n'était pas seulement pour ces raisons seules que le louvetier était regardé comme un roi par les hommes de ce canton, ni parce qu'il était Breton, noble par sa naissance et son lignage, et propriétaire de vastes possessions territoriales s'étendant de Callac, près des Montagnes Noires, jusqu'à Morlaix sur les rives de l'Atlantique; c'était plutôt parce qu'il était la plus généreuse des créatures humaines, poli et courtois pour toutes les classes également, un noble, dans la vraie expression des mots, jusqu'au bout des ongles. C'est cependant comme chasseur que nous avons exclusivement parlé de lui dans ces pages. Car soit comme homme de cheval, soit comme homme de chien, connaissant la nature et les mœurs des animaux sauvages qu'il chassait, et la meilleure manière

de chasser avec succès, il n'avait pas son pareil ni en Bretagne ni dans un autre pays. « En élevant mes chiens, me disait-il, un jour que nous causions en allant au rendez-vous, je ne cherche pas tant les voix claires et les jambes droites qu'en Angleterre; mais si un chien veut rencontrer et pousser et crier quand il rencontre — car ce sont les points importants qui font le chien courant — je ne le rejeterai pas pour sa vilaine apparence. »

« Vous avez raison, répliquais-je. La chasse d'aujourd'hui cependant, dans votre pays et le nôtre, est si différente qu'un chien qualifié à tous les points de vue pour votre travail, se trouverait probablement bientôt « loin du gibier dans une chasse au renard anglaise. » Le train est la première considération chez nous; et un chien doit être droit sur ses jambes et avoir la respiration nette; sans cela, il ne pourrait souffler son renard en quarante minutes et, par-dessus tout, se débarrasser des chevaux le poussant dans les reins. Voilà, avec la condition, les points indispensables exigés dans un fox hound anglais moderne, et si, après inspection, un élève ne les a pas, on ne lui donnera jamais la chance de montrer quels sont ses moyens comme chien de chasse; il est écarté de suite, et va dans une meute inférieure ou aux colonies. Aussi, comme j'ai à peine besoin de l'ajouter, plus d'un bon chien, ayant de la gorge, et des coudes écartés — défauts considérés comme incompatibles avec le train — subit ce sort. »

« Il n'y a pas de doute à cet égard, dit le louvetier, un chien gorgé possède presque invariablement un bon nez, et, comme je l'ai trouvé souvent, un chien quoi-

que torse dans ses membres comme un « dachshund », peut être très bon malgré tout pour rapprocher. Mais si vous êtes si difficiles dans la sélection des chiens, l'élevage et l'entretien d'une bonne meute doivent être rudement coûteux. »

« C'est vrai. Quarante et même cinquante couples de puppies sont envoyés à la promenade pour combler les vides d'une seule grande meute et cela annuellement ; de ce nombre, après essai et examen sérieux, aussi bien au chenil que dehors, quand ils arrivent, peut-être pas plus de douze ou quinze couples sont admis à entrer dans la meute régulière ; le reste, comme je l'ai déjà établi, est écarté sans scrupule. »

« Eh bien alors, dit le louvetier, comme étonné de la richesse sans bornes du peuple anglais, un maître d'équipage doit avoir une mine d'or à sa disposition pour supporter un pareil système. »

« Sans doute, répliquais-je, d'énormes sommes ont été employées, de temps en temps, pour amener le fox hound à son actuelle perfection ; mais en règle générale, des hommes même ayant des moyens restreints, à condition qu'ils s'abstiennent du turf et du jeu, sont rarement réunis pour entretenir des chiens ; au contraire, la fonction de M. F. H. est considérée comme une soupape de sûreté pour un homme jeune qui hérite, puisque, étant une occupation au moins innocente et virile, elle tend à l'écartier de celles qui sont moins honnêtes et plus pernicieuses. »

L'observation de Saint-Prix, que j'ai notée à son temps, observation considérant les points importants du travail du chien — c'est-à-dire qu'il doit être prompt dans la recherche, pousser dur la voie et

ne jamais manquer de donner de la voix quand il l'a trouvée, — me laissa l'impression que, s'il lui était arrivé de diriger une meute pour renards au lieu d'une meute pour loups, il aurait acquis dans ce métier un discernement égal à celui de Mr. Tom Smith ou Anstruther Thomson et comme le dernier aurait employé le sang « Welsh » ou tout autre sang, quelque peu à la mode qu'il fût, possédant à un grand degré les qualités susmentionnées.

Le jour suivant, après le départ de Saint-Prix pour Morlaix, comme nous avions déjà envoyé nos chevaux en avant, une voiture, traînée par une paire de cobs bais, appartenant à M. Dinguff, nous emmena très confortablement, Keryfan, Shafto et moi, à Gourin. La distance était juste de cinq lieues, la charge, y compris le cocher, appropriée, et cela pour huit francs seulement. Notre destination était l'Hermitage, à quatre lieues plus loin ; l'accès n'en avait jamais été tenté par une voiture à ressorts. Nous dûmes employer, pour nous et nos bagages, de grossiers poneys que, pour quelques francs, un charbonnier ami avait mis à la disposition de Shafto. Ces pauvres bêtes étaient barbouillées et mal peignées ; et quand la malle parisienne et le grand porte-manteau de Keryfan, ornés de boucles de fantaisie et de boutons de cuivre, furent installés sur le dos de l'un d'eux, il fut impossible de s'empêcher de rire, si étrange était le contraste entre la pauvre bête et son brillant fardeau. Mais avec ce seul poids sur le dos, le charbonnier semblait penser que l'animal était insuffisamment chargé, car il sollicita Keryfan de monter par derrière ses bagages, disant pour cela que, par ce poids addi-

tionnel sur son rein, les jambes de devant de l'animal auraient moins de chance de fléchir. Un regard, cependant, sur les genoux qui avaient été récemment couronnés, convainquit Keryfan qu'il ferait mieux de faire n'importe quelle distance sur ses propres jambes que de confier sa peau à une si misérable haridelle.

L'Hermitage a été déjà décrit dans un chapitre précédent comme la résidence aménagée par Shafto pour la chasse du gibier sauvage habitant les forêts qui l'entourent de tous côtés et son éloignement du reste du monde, son site solitaire justifient plus que pour toute autre habitation humaine, son nom. Les repaires de voleurs, occupés par les Doons dans cette gorge d'Exmoor, étaient à peine plus inaccessibles, ayant un désert de rochers d'un côté, des ravins et des forêts de l'autre avec un sentier à peine bon pour une chèvre, conduisant à ses massives murailles. Cependant cet accès difficile, par suite de l'habitude, était devenu aussi familier à Shafto que les marches de son club à un flâneur dans Pall Mall ; à pied ou à cheval, le jour et la nuit, il le fréquentait avec confiance égale. Ses amis aussi, bien que la région fût éloignée et sans routes, trouvaient sans beaucoup de difficulté le chemin de l'Hermitage, et une fois là (car, comme le disait Keryfan, n'était-ce pas un temple consacré à la fois à saint Hubert et à l'Hospitalité ?) la difficulté était d'en sortir.

Pendant que j'en suis aux localités d'accès difficile, une anecdote du grand évêque d'Exeter, Henry Phillpotts, me revient à la mémoire, et peut être citée à cette occasion. Dans ce vaste et peu maniable diocèse, qu'il dirigea pendant plus de vingt-huit ans

avec tant de succès, faisant connaître son pouvoir et se montrant depuis les ruines phéniciennes de Cassitirides jusqu'aux falaises abruptes de Prawle Head, il était quelquefois gêné dans son désir de visiter la paroisse de Saint-Cuthbert par le recteur qui, à chaque proposition de la part de Sa Seigneurie de venir et d'administrer la confirmation aux habitants, répondait que la route était si raide et si impraticable qu'il doutait qu'il pût atteindre Saint-Cuthbert en voiture, mais que lui, le recteur, amènerait les candidats dans quelque paroisse voisine plus accessible. Le recteur, un homme pourtant qui avait des ressources, avait cependant conçu une frayeur raisonnable de la dépense causée par l'entretien de l'évêque et de sa suite, même pour une seule nuit ; et de là, en réalité, son allégation des mauvaises routes, par laquelle il espérait empêcher le prélat de lui imposer son hospitalité. Dans toutes les maisons de campagne, cependant, à des milles de distance, partout où il dînait, l'évêque rencontrait invariablement le recteur de Saint-Cuthbert ; et à la fin, en entendant le vieux propos, il ne put s'empêcher de dire d'un ton mesuré et caustique, quoique parfaitement courtois : « Eh bien, monsieur K..., si l'accès de Saint-Cuthbert est si difficile, la sortie en paraît bien facile, car j'ai eu le plaisir de vous rencontrer à dîner chaque soir de la semaine dernière. » Il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'après cette réprimande une confirmation eut lieu à Saint-Cuthbert la première fois que l'évêque visita de nouveau ce voisinage.

Il est dit de Jules César qu'il était plus fier d'avoir créé une bonneroute que d'avoir gagné une bataille ;

et nous savons certainement que, partout où ses légions conquérantes passèrent, ses routes ouvraient le chemin à la civilisation future et laissaient derrière elle une trace ineffaçable. Lui d'ailleurs, le « Victor hostium et sui », était heureux de décrire une de ses plus grandes entreprises en ce genre par cette inscription courte mais vaste :

« Hanc viam, inviam, rotabilem fecit. — J. C. »

D'après l'état des routes, cependant, à beaucoup de milles de l'Hermitage, il est peu probable que Jules César, après la conquête des différentes tribus d'Armorique, ait jamais pénétré dans la rude région de la Gaule celtique comme l'arête de la Bretagne. Les Romains non plus n'occupèrent pas avec suite cette contrée avant l'an A. D. 383, époque où un officier romain appelé Maximus, résidant en Grande-Bretagne, se révolta contre l'empereur Gratien, gagna la Bretagne, et, emmenant avec lui deux légions romaines et un grand nombre de Celtes habitant l'île, confia le gouvernement de l'Armorique à Mériadec, un guerrier celte et un chef parmi ses suivants. De là la première grande émigration de Bretons dans cette province, qui fut suivie bientôt de beaucoup d'autres, les émigrants trouvant paix et protection sous l'autorité du chef celte.

Shafto, qui nous avait précédés de plus d'une heure, vint nous accueillir quand nous fûmes en vue de sa porte cochère, et le bruyant salut qu'il nous adressa à quelque cent mètres me rappela celui donné à Ben Jonson approchant de la maison de campagne de son ami supposé Drummond de Hawthornden.

« Bonjour ! Bonjour ! honnête Ben ! »
crié par l'hôte, comme il voyait le poète s'avan-

çant à pied dans l'avenue majestueuse conduisant à la maison.

« Merci, Merci ! Hawthornden ! »
répondit l'ermite avec cette promptitude à la rime qu'il avait si remarquable. Mais le poète lauréat aurait mangé sa côtelette au Mermaid Club de bon cœur avec ses amis Raleigh, Shakespeare, Beaumont et Fletcher s'il avait pu prévoir les termes cruels dans lesquels Drummond décrivait son caractère, après une visite de trois semaines, dans des notes prises à l'époque et publiées dans le monde à une période suivante. A cet égard, cependant, l'accueil de Shafto était bien différent ; il serait monté sur le bâcher plutôt que de traiter avec tant de déloyauté un homme auquel il aurait donné la main droite en signe de camaraderie.

Au milieu d'un concert donné par les chiens courants, les setters, les pointers et les épagneuls, tous sortis de leurs barriques tant que leurs chaînes le permettaient, nous fûmes accueillis à l'Hermitage, tandis que Owen Mawr et son active petite femme s'employaient à décharger les poneys de leurs bagages et à exprimer leur grande joie du retour de leur maître et de la fin de leur solitude, à laquelle ce dernier les avait si souvent condamnés. Cela réjouissait le cœur de voir la façon simple et sincère dont ces rustres sans souillure nous servaient de toutes les manières ; on ne pouvait attribuer leur sollicitude à nous servir à l'intérêt, puisqu'ils ne voulurent accepter même pas un franc à notre départ ; au contraire, leurs services étaient rendus, sans qu'on puisse en douter, par un véritable amour du travail et un hommage dû aux hôtes de leur maître. « Heu pietas ! heu prisca fides, » pouvons-nous

dire dans cet âge indépendant et d'éducation de communisme.

Les flocons de neige étaient tombés par intermittence dans la journée et avant que nous ne soyons bien installés dans nos coins à l'Hermitage, l'aspect chargé du ciel aux alentours faisait prévoir qu'il en tomberait d'autres. Les pentes rocheuses de la colline avaient déjà changé de couleur et les sombres forêts au-dessous, à l'abri du vent, devenaient de plus en plus blanches par suite des doux flocons qui se rassemblaient sur elles.

« Je n'aime pas du tout l'apparence du temps, dit Shafto en nous conduisant, Keryfan et moi, à travers la cour vers une sorte de dépendance qu'il appelait son office, car s'il continue à neiger pendant vingt-quatre heures nous aurons de la misère si Owen Mawr n'a pas fait de provisions pour le siège qui en résultera. »

Ce disant, il ouvrit la porte de l'office qui, par son contenu, ressemblait plus à une boutique de boucher qu'à un office ordinaire ; car, suspendus par des crochets à une poutre, il y avait un veau et deux petits moutons nouvellement écorchés, l'arrière-train d'un bœuf et deux hures de sangliers tués récemment dans la forêt de Kilvern par les chiens de Saint-Prix et de Kergoorlas.

« Il y a des provisions pour au moins un mois, observa Keryfan, et pas de crainte d'être rationnés, même pour une période plus longue, surtout si la garnison, comme maintenant, ne comprend que cinq têtes. »

« Ajoutez vingt-cinq à ce nombre et vous serez plus près du chiffre, dit Shafto ; car chaque chien aura son pain noir trempé dans du bon bouillon tiré de ce

stock. Annette est une rare cuisinière de chenil et donnerait à un chien la première tranche de gigot plutôt que de le restreindre dans sa nourriture. »

Pendant ce temps-là une conversation animée était engagée entre Owen Mawr, Annette et le charbonnier dont les poneys, déjà bien repus, se tenaient près de la porte cochère, comme anxieux de reprendre la route de chez eux. Mais il y avait une anicroche quelque part ; et à la piteuse expression de figure du charbonnier qui, de temps en temps, regardait en l'air avec alarme, et secouait son large chapeau d'où tombait une avalanche de neige, il était évident qu'il n'était pas si pressé que ses animaux de tourner le dos à l'hospitalité et à l'abri sûr offerts par l'Hermitage. « Il n'y a que trois lieues, pas un mètre de plus, disaient Owen Mawr et Annette en même temps, se disposant, après l'avoir accueilli, à hâter le départ de tout leur pouvoir. Mais l'invité, comme le squire du sentier de la vieille ballade qui

Souvent prenait congé, mais ne voulait pas partir,

demeurait sur le seuil, arguant que la nuit allait venir et que les loups harcèleraient son convoi avant qu'il lui fût possible d'atteindre les murs de Gourin.

« Eh bien, dit Owen, en jetant avec impatience une boîte d'allumettes chimiques dans les mains de l'homme, prends cela pour ta défense. Tu en as assez, avec l'aide de saint François, pour effrayer tous les loups de Bretagne. »

« J'aurais plus de confiance dans ces murailles que dans tous les saints du calendrier, dit le charbonnier ;

quant aux allumettes, laissez-moi seulement entendre le pétilllement des fagots sur la pierre du foyer et je vous donnerai de bon cœur tout ce que j'ai gagné dans ma journée de travail. »

En vain le pauvre diable insista-t-il. Il aurait plutôt ému Pluton et les Euménides que Owen Mawr et sa femme, qui, voyant que ce n'était que le commencement d'un orage de neige, ne craignaient pas l'attaque des loups et attribuaient la répugnance de l'homme à quitter l'Hermitage à son goût pour le bien-être qu'il y avait trouvé. Ses craintes étaient simplement une feinte, pensaient-ils; Owen le poussa en dehors, Annette lui recommanda, avec une grimace sans pitié, de dire son chapelet le long du chemin, sans cela le loup-garou aurait raison de lui et de ses chevaux avant qu'il eût atteint Gourin.

Mais c'était une plaisanterie cruelle pour les oreilles du charbonnier. Ses bêtes, il est vrai, partirent gaîment quand les portes furent ouvertes, mais lui-même s'en alla vers la colline de l'air de quelqu'un qui marche au supplice. Cette même nuit le hurlement d'un loup arracha Annette à ses rêves et, plus vite que l'éclair, vint à sa pensée le visage du charbonnier réclamant protection aux grilles de l'Hermitage et comme de proche en proche le hurlement lugubre en appelait d'autres de la part des loups tout près et autour de l'enceinte des murailles, elle ne put s'empêcher de craindre que les pressentiments du pauvre diable ne soient justifiés. Cependant, bien qu'à l'abri comme à l'intérieur d'une forteresse, en entendant les cris sauvages des brutes, un frisson de peur la parcourut jusqu'aux entrailles et elle n'aurait pu dormir

pendant ce hideux concert interrompu parfois par les aboiements des chiens, comme si les murailles de l'Hermitage étaient assaillies par une bande de brigands. A la fin, un coup de fusil, résonnant dans les bâtiments, mit fin à la sérénade et écarta les brutes, au moins pour cette nuit, de la localité.

Ce fut Annette qui tira le coup de fusil, son mari ayant de but en blanc refusé de se lever, déclarant, comme elle se levait en le priant d'en faire autant, que le hurlement des loups était une agréable musique pour son âme et qu'il était content qu'il y en eût quelques-uns de reste pour le sport de la prochaine saison. La fenêtre de leur chambre à coucher, ouverte dans le mur extérieur, sur la forêt, était proche de l'office dans lequel la viande fraîchement abattue était pendue et cet attrait pour le nez des loups était cause qu'ils faisaient des efforts énergiques pour pénétrer dans ce réduit; ce ne fut que lorsqu'elle aperçut par deux fois les oreilles pointues d'un loup s'accrochant par les griffes aux rebords de la fenêtre qu'Annette s'arma de courage, saisit le fusil de son mari et le déchargea dans la face de l'assaillant.

Le matin, à cause de la neige qui était tombée jusqu'au lever du jour, en examinant le terrain, on ne put reconnaître aucune trace des loups, si ce n'est des traces de griffes sur la muraille mousseuse. La couche avait au moins deux pieds d'épaisseur et comme il n'y avait pas eu de vent pour l'amonceler et l'accumuler par endroits, une couche uniforme de neige s'étendait sur toute la contrée et transformait sa physionomie flétrie et affreuse en une physionomie magnifique et brillante.

« Avez-vous idée de leur nombre, » demanda Shafto à Owen Mawr, l'interrogeant sur l'attaque de la nuit.

« Par leurs cris, je pourrais dire pas plus de trois, ou quatre, probablement une vieille louve et un couple de jeunes. »

Annette, cependant, la tête et les épaules en dehors de la fenêtre, surveillait l'examen du terrain et de la muraille et avait une opinion différente. Comment peut-il connaître leur nombre, puisque plus les loups criaient, plus il ronflait en manière de réponse ? Je pourrais jurer qu'ils étaient au moins douze, cognant ferme à cette fenêtre, pour entrer. »

C'était, du reste, une exagération causée par la peur et l'imagination de la femme, car il n'y avait pas eu assez de neige auparavant ni température assez rigoureuse pour forcer les loups à se rassembler et à faire des déprédations agressives. Mais Shafto, faisant semblant d'accepter le nombre d'Annette, secoua sa tête de mauvais augure et dit avec un air solennel : « Alors je crains fort que le pauvre diable et ses chevaux n'aient fourni un bon repas aux brutes, quand ils ont été en dehors de nos murailles. »

« Dieu me pardonne ! s'écria la femme, se rappelant instantanément la manière sans pitié dont elle et son mari avaient traité le pauvre homme. Si ça été son sort, le loup-garou me troublera l'esprit nuit et jour jusqu'au jour de ma mort. »

Une heure après Owen Mawr fut envoyé à Gourin avec mission de s'informer si le charbonnier était arrivé sain et sauf à la ville et si, comme Shafto en doutait, les poneys aussi avaient eu la même bonne fortune ; car si les loups les avaient attaqués, l'homme

aurait été incapable de protéger ses quatre petits animaux avec une boîte d'allumettes chimiques seulement, bien que, monté sur l'un d'eux, il ait probablement sauvé sa propre vie contre les brutes poltronnes. Cependant Owen ne put avoir à Gourin aucun renseignement ni sur l'homme ni sur ses poneys, personne ne les avait vus depuis la veille ; les gendarmes ne pouvaient rien dire et pourtant ils étaient partis de suite à sa recherche sur l'ordre de leur chef.

Une semaine entière s'écoula de la sorte — pas de nouvelles du charbonnier — pendant laquelle les remords de conscience d'Annette et les appréhensions de son mari auraient été pénibles à voir si la confiance et les arguments de Shafto ne nous eussent assurés que, selon toute probabilité, ni l'homme ni les poneys n'avaient été attaqués du tout. « Car, dit-il, j'ai regardé à ma montre quand Annette tira le coup de fusil ; il était trois heures ; et comme les loups de la forêt voisine, attirés par la viande fraîche, ont passé certainement toute la nuit sous les murs, il est très clair qu'ils n'avaient rien à faire avec la disparition du charbonnier après qu'il eut quitté nos grilles. Pour moi, la longue sérénade qu'ils nous donnèrent est un alibi suffisant en leur faveur pour les acquitter de ce méfait. »

Le septième jour après cette mémorable nuit, Shafto, sur la demande spéciale de Saint-Prix, avait amené ses chiens à la forêt de Glomel pour tuer, si possible, un loup qui avait causé beaucoup de ravages dans les troupeaux des fermiers de M. le comte de Saisy. Cette forêt était située à l'est de l'Hermitage, près de Rostrenen, sur le versant nord des Montagnes Noires ;

et bien que, d'un point à l'autre, il y eût au moins quatre lieues, nous nous trouvâmes — hommes, chevaux et chiens — au rendez-vous à huit heures et demie, peu après le lever du jour. Il y avait encore une légère couche de neige, de sorte que les piqueurs firent leur travail sans difficulté, revenant avec des indications d'une liste d'animaux sauvages rentrant dans leurs repaires pendant la nuit — blaireau, renard, chevreuil et un vieux loup — ce dernier par ses larges empreintes et ses longues griffes dénotant être le coupable que nous recherchions. Aussi, grâce à la neige et à un couple de parfaits rapprocheurs, nous le mimas bien vite debout et en moins d'une demi-heure, douze chiens lui furent découplés, réveillant les vieux bois d'un grondement mélodieux; cependant, avant que les plus malins des paysans aient pu gagner l'extrémité de la forêt, il avait débouché et comme une flèche était parti pour Pontargoned et les grandes forêts au-delà du Huelgoat.

La voie était trop bonne pour les arrêter, de sorte qu'il n'y avait pas autre chose à faire que de suivre les chiens de notre mieux vers ce grand pays boisé; et heureusement, les routes étant meilleures qu'à l'ordinaire, nous pûmes les apercevoir sur un terrain découvert ou gravissant une colline. Mais bientôt surgit une difficulté impossible à surmonter dans ce labyrinthe de fourrés. A peine les chiens avaient-ils atteint cette partie qui s'étend sur le flanc des Monts d'Arrée, qu'un couple de loups fut mis debout et, à partir de ce moment, Shafto, Keryfan et moi fîmes notre possible pour arrêter les chiens. Ce n'était pas cependant chose facile et sans l'aide de quelques

paysans occupés à couper des arbres et des broussailles, ça aurait été plus que nos chevaux fatigués n'auraient pu faire.

Pendant que nous étions ainsi occupés, un sujet inattendu, mais bienvenu, ayant forme humaine, sortit d'une hutte à côté. Ce n'était autre que notre charbonnier perdu qui, ignorant l'anxiété énorme causée par sa disparition, fut un peu étonné du chaud accueil qu'il reçut de nous. Il raconta vite son histoire. En quittant l'Hermitage, il avait bientôt rencontré, à peu de distance, une bande de bûcherons qui se rendaient à Pontargoned; et ayant été engagé par eux à travailler avec eux, il avait accepté et depuis ce jour était employé où nous le trouvions. En apprenant que l'homme était sauf, le soulagement d'Annette fut considérable et, la nuit suivante — la première de toute la semaine, déclara-t-elle — ses rêves ne furent plus troublés par le terrible loup-garou.

CHAPITRE XXV

Ce fut une terrible épreuve que nous infligea ce jour-là le vieux loup à Pontargoned ! Les chiens de tête étaient tellement surmenés que les ramener tous ensemble à leur chenil fut une corvée de patience et de fatigue. De fait, sans le secours de nos mèches de fouets, attachées à leurs couples, au moyen desquelles nous les traînions à travers les landes bourbeuses, ils se seraient couchés sur le bord du chemin et auraient abandonné le voyage. Quand nous atteignîmes enfin l'Hermitage, il se passa au moins vingt-quatre heures avant qu'un seul chien s'aventurât à étendre ses membres ou à montrer son nez en dehors de sa barrique ; Annette, cependant, portait à chacun sa nourriture pendant qu'il restait étendu, trop paresseux pour se lever, refaisant ses forces et jouissant dans la chaleur du bien-être de sa couche de fougère. Les chevaux aussi étaient encore plus rendus que les chiens, le vigoureux vieux hunter de Shafto, Mirabeau, refusant son avoine pendant une semaine après et montrant le flanc retroussé, ressemblant plus à un « garban » qu'au compact et brillant coursier qu'il était quand je l'amenai pour la première fois chasser le loup dans ces parages. Le mauvais pansage, les écuries froides et les longues retraites après que le sport

de la journée était terminé, étaient les principales causes de ce changement ; car je prenais soin moi-même qu'il eût journallement ses rations d'avoine et de foin, le grain était sec et de la meilleure qualité ; quoique, battu sur le sol nu, il contient de la poussière et du gravier, ce qui falsifiait son poids et rendait l'usage du tamis absolument nécessaire. Mon groom, un Breton dégourdi, savait mieux traire une vache que panser ou nourrir un cheval ; mais eût-il été aussi habile que l'un des garçons d'écurie de Scott, l'installation toujours défectueuse, consistant en hangars sales, sans écoulement, dans lesquels une simple barre sépare les chevaux, et à travers lesquels le vent passe comme à travers les ailes d'un moulin, aurait défié ses plus énergiques efforts pour garder, pendant un travail dur, un cheval en bonne forme et en condition. Je fais allusion cependant aux écuries des auberges de campagne, non à celles des maisons particulières et à une époque où l'intérieur de la Bretagne était aussi peu connu des étrangers que Namaqua-Land l'est à présent.

Un loup, à moins d'être estropié, ne tombe pas, malgré la vitesse des chiens et la difficulté du pays ; il marche autant qu'il le peut et bien que la plus peureuse et la plus rusée des bêtes de la forêt, n'emploie pas les ruses du lièvre, du renard et du cerf. Ce jour-là, à Pontargoned et Huelgoat il, aurait dû venir à terre cent fois dans l'un des nombreux trous de mines, fissures ou cavernes qui abondent dans ce pays. Si nombreux et si inattendus étaient quelques-uns de ces trous recouverts de poutres pourries depuis longtemps que ce n'était que par une attention de

tous les instants que nous pouvions nous débrouiller et éviter ces puits cachés tout autour de nous. Keryfan l'échappa belle; son cheval, passant au-dessus de l'un d'eux, fit effondrer les poutres, qui tombèrent avec fracas dans l'abîme en dessous; ces puits ont quelquefois plusieurs centaines de pieds de profondeur dans ces rochers siluriens et une chute mortelle pour tous deux en serait résultée si le cheval, d'un vigoureux effort, n'avait gagné le bord opposé. Il y a cependant des exemples que de tels accidents arrivèrent impunément au cavalier et au cheval; et comme deux d'entre eux arrivèrent à des gentlemen de l'ouest de l'Angleterre et peuvent être certifiés par des témoins, encore en vie, on peut les rapporter dans ces pages et les tirer de l'oubli où certainement ils tomberaient bientôt.

Le premier accident arriva avec les chiens de M. George Templer, les fameux « Let-em-alones », qui animèrent si longtemps le sud de Devon avant qu'un équipage régulier de fox hounds ne fût établi dans cette partie du comté. Un renard avait été lancé dans Bovey Heathfield — un district dans lequel les puits de charbon avaient été creusés autrefois, mais qui, abandonnés depuis longtemps, étaient recouverts de troncs d'arbres pour empêcher les troupeaux de se casser le cou. La voie était très bonne, les chiens suivaient à plein train quand le Rév. Henry Taylor, un des meilleurs cavaliers connus dans cette contrée et dans les autres, en prenant terre de l'autre côté d'un obstacle, sentit les jambes de derrière de son cheval céder sous lui et sauver la chute en arrière par un prodigieux effort des jambes de devant. Il

montait le célèbre « Nunky » à cette époque; remarquant instantanément que Mr. William Ley abordait l'obstacle sur ses talons, il lui cria de toutes ses forces de s'arrêter et d'éviter le puits dans lequel il était presque tombé lui-même. Mais l'avertissement vint trop tard, ou ne fut pas entendu ou fut négligé; l'homme et le cheval sautèrent et tombèrent la tête la première dans le trou, tout le châssis cédant sous le poids et les précédant dans le gouffre en dessous. Cela probablement leur sauva la vie; la masse de bois pourri agissant comme un tampon et adoucissant la force du choc final. Quoi qu'il en soit, l'homme et le cheval ne furent pas blessés sérieusement dans la chute; car, contrairement à Marcus Curtius de l'ancien temps, avec l'aide de quelques cordes, non seulement ils revinrent sur le sol, mais ne quittèrent pas l'assistance jusqu'à ce que les chiens fussent rentrés au chenil. Cette anecdote fut racontée au narrateur actuel par le Rév. Henry Taylor lui-même — hélas ! depuis longtemps rappelé au champ du repos — un homme qui aurait été au bûcher et y aurait mis le feu de sa propre main plutôt que de dire un mensonge.

L'autre aventure est encore plus remarquable. En 1848, deux gentlemen se rencontrèrent, sur rendez-vous, sur la Dune de Roboroug et bientôt convinrent d'un marché pour une adroite petite jument nommée « Jingalina », l'un l'achetant comme elle était, avec sa selle et sa bride, et l'autre retournant, sur une distance de huit milles, à pied à sa maison et héronnière sur la Tamar bleue. Le dernier était M. Walter C. Radcliffe de Warleigh, l'autre le Rév. Richard Sleeman, vicaire de Whitchurch, dans le voisinage.

Les antécédents de Jingalina, cependant, réclament quelques lignes avant de raconter comment elle échappa miraculeusement, récit qui sera fait dans le langage si expressif de son ancien propriétaire M. Radcliffe. Elle l'avait porté pendant deux saisons avec sécurité, énergie, principalement avec les chiens de M. Russell dans le nord de Devon et occasionnellement avec ceux du duc de Beaufort. Dans un brillant courre avec le dernier, de Hullavington à Cirencester, le pauvre John Baily et M. Radcliffe, sur Jingalina, avaient eu le meilleur du commencement jusqu'à la fin ; la petite jument rentra aussi gaîment que si elle n'avait fait que son exercice du matin. Malgré ses mérites cependant, M. Radcliffe, étant sur le point de voyager au loin, trouva nécessaire de la vendre et elle passa dans les mains de M. Sleeman.

Un matin peu après cet événement, le groom de ce gentleman, un homme nommé John Cowell, qui avait exercé Jingalina et un autre cheval sur la Dune de Whitchurch, revint avec une figure lamentable et dit à son maître : « Monsieur, j'ai perdu la jument, » et tout ce qu'il put expliquer c'est qu'elle était tout d'un coup tombée sous terre et qu'elle avait disparu. M. Sleeman se précipita de suite à l'endroit, et, voyant que la jument était en vie, se rendit à une mine voisine, demanda le secours de plusieurs hommes avec des cisailles, des poulies et des cordes. Un homme consentit à descendre volontairement, fixa une chandelle sur son chapeau avec une motte de terre glaise et fut descendu à une profondeur considérable ; mais le cœur lui manquant, il cria de le remonter, déclarant en arrivant sur le gazon (un terme de mineur)

que l'air était si vicié qu'il ne pouvait vivre en bas.

Un autre homme cependant, qui avait le cœur mieux placé, demanda si la jument était en vie ; et quand il apprit qu'elle l'était, dit avec confiance : « Eh bien, si elle peut vivre, je le puis aussi ; en bas donc, mes camarades ; » et il descendit quatorze brasses, — vingt-quatre pieds. — Il fut quelque temps en bas et enfin le signal vint de tirer, et il remonta. « La jument, dit l'homme, repose sur sa queue, avec les jambes de devant appuyées sur les parois du puits. Il y a beaucoup de boue et d'eau, mais j'ai réussi à passer une corde avec un nœud de charpentier quelque part autour de son corps. Donc, tirons tous, tirons. » Dix-huit hommes robustes se mirent à l'ouvrage et au bout d'une minute ou deux elle arriva sur le bord, hennit quand elle vit la lumière et on allait la débarrasser de la corde quand soudain, soit par curiosité pour la voir, soit pour une autre cause, les hommes lâchèrent prise ; et comme elle n'avait pas encore repris terre complètement, elle retomba dans le fond du puits entraînant la corde.

Sleeman était désespéré. Au premier abord, il avait fait son sacrifice de la jument ; mais à présent il était sûr qu'elle devait être morte. Cependant les hommes firent une autre tentative ; et trouvant que la corde était tendue, halèrent dessus et pour la seconde fois la jument remonta, le nœud l'enserrant solidement par les paturons de devant. Retirée complètement cette fois-ci, elle se leva, se secoua, marcha vers son écurie sans blessure sérieuse. Après cet événement, M. Sleeman monta la jument avec les chiens pendant quinze saisons et puis, quand elle fut finie pour la

chasse, il l'attela et en tira race; un de ses poulains par Nutshell, qui était par Nutwith, est monté actuellement par une dame, une très jolie femme même, dans le voisinage de Plymouth. Jinalina devait avoir plus de trente ans quand elle mourut; souvent, pendant qu'elle appartenait à M. Sleeman, on offrit pour elle la somme de cent livres, mais il ne céda pas. « Non, disait-il, nous avons eu tellement d'aventures ensemble que je ne peux me séparer de Jinalina. »

A l'époque de l'accident, une très jeune personne, cousine de M^{me} Sleeman, montait un poney à côté du groom quand Jinalina disparut dans le trou. Cette dame est maintenant la femme d'un clergyman résidant à trois milles de Folkestone et de sa propre bouche, en l'été de 1873, je reçus de sa mémoire fidèle la confirmation complète du récit écrit par M. Radcliffe; il l'avait reçu de son cher, sûr et véridique ami, Dick Sleeman, un homme trop franc, trop droit pour user d'équivoque, trop honnête pour mentir.

De tous les sports connus d'un Breton, la chasse aux loups est de beaucoup le plus absorbant; pour Saint-Prix c'était la grande passion de sa vie; et par suite, la conservation d'un stock suffisant d'animaux, pour les chasser, étant toujours le but de ses pensées, il n'épargnait ni les dépenses ni le dérangement pour inculquer doucement cet objectif parmi les propriétaires qu'il pouvait rencontrer dans le vaste district sur lequel son autorité de louvetier s'étendait. Mais à cause des sérieux dégâts commis souvent par les loups, il fallait énormément de tact et souvent des expédients inouis de sa part pour entretenir les masses en bonne

humeur sur ce point; néanmoins, n'ayant pas de gardes à acheter, il s'en tirait admirablement. Parmi les paysans aucun soupçon ne traversa leur esprit que ses chiens étaient entretenus dans un autre but que la destruction des brutes qui infestaient le pays; et cette impression était très naturelle, voyant qu'aucun appel n'était vain et qu'en poursuivant un loup il avait l'intention de le tuer et manquait rarement de le faire s'il le pensait être coupable de quelque dangereux ravage ou ayant une mauvaise réputation spéciale vis-à-vis des troupeaux de la contrée. Telle était la règle du louvetier et il était impossible de méconnaître la bonne foi avec laquelle il remplissait les devoirs de sa charge qui, si elle rapportait à lui et à ses amis un sport sauvage et attrayant, contribuait pour une large part au bien public. Cependant, il regardait une louve, à la fin de la saison, comme un maître d'équipage surveille une lice en février; mais aucun chercheur de rats, faisant métier de débarrasser une grange de ses rats, mais permettant de temps en temps à une femelle pleine d'échapper à ses étreintes, ne faisait son ouvrage plus adroitement que Saint-Prix quand une louve, dans les mêmes conditions, se levait devant ses chiens.

D'après cela, Shafto, qui était ferré sur les lois conventionnelles qui régissent la chasse du renard en Angleterre, — lois en comparaison desquelles les lois de Draco n'étaient qu'un jeu — s'en référait scrupuleusement aux désirs du louvetier pour tout ce qui regardait la chasse du loup et du sanglier; et comme alors, à cause de l'aide des chiens de Kergoorlas et de Shafto, on avait récolté un plus grand nombre de

têtes et de peaux que les années précédentes depuis que Saint-Prix avait été nommé louvetier, notre bilan forestier était réduit à la poursuite d'un gibier plus petit qui ne faisait pas défaut dans le voisinage immédiat.

Les bécasses, qui avant le commencement de la neige étaient éparpillées au loin dans les grands fourrés, sur les plus hauts sommets des Montagnes Noires ou en bas dans les vallées abritées, étaient rassemblées maintenant dans les espaces découverts, endroits bien connus pour leurs eaux chaudes et courantes — concentration qui nous permettait de trouver chaque bécasse du pays avec un vieux setter muni d'un grelot pour la circonstance, et dressé à forcer l'arrêt et à faire lever l'oiseau sur l'ordre de son maître. C'est l'usage cependant pour les bécasses, à l'occasion d'un grand froid ou d'une grande chute de neige, qu'un grand nombre d'entre elles, poussées par l'instinct de la conservation, émigrent de suite dans les latitudes plus basses, prenant leur vol pendant la nuit vers les cités et les rivages du sud, vers la Méditerranée, où, comme plus d'un soldat anglais le sait, on les trouve en abondance par certains temps. Tant que la neige dura, nous en tuâmes en moyenne vingt-quatre par jour, avec quelques sarcelles et canards sauvages pour varier le sport. Mais chaque jour les bécasses diminuaient, et après dix jours, plus d'un mille de bonne demeure pouvait être battu sans qu'on en fit lever une seule. « Toute la fabrique, comme disait le vieux Cleave, un garde fameux de Tetcott, ayant été détruite par les fusils et les collets, ou partie pour une terre meilleure. »

Mais si les bécasses manquaient, sauvagine, canards et sarcelles surtout, fatigués par le vent froid qui suivit la neige et faisait rage au bord de la mer, abondaient — d'autant plus que, à l'encontre d'un bois, un ruisseau fournissant un magnifique sport un jour, peut rapporter autant le jour suivant, chaque soir et chaque matin amenant de nouvelles arrivées du bord de la mer le plus proche. Aucune chasse à tir, à mon avis, ne peut surpasser ce sport, — même le tir de la bécasse qui, pour le tireur, est ce qu'est la chasse au renard pour le chasseur à cheval, — si attrayants étaient les ruisseaux fugitifs, et si variés les incidents fournis par la chute et la recherche du gibier blessé.

Dix jours après notre arrivée à l'Hermitage, la neige ayant complètement fondu, il gela dur ; le vent venait du nord-est, fort et coupant, et le sommet des collines était un bloc de glace. « C'est un vrai temps pour la rivière de Scaër, dit Shafto, en ouvrant les volets de ma chambre à coucher, et s'efforçant en vain d'enlever les amas de glace amoncelés sur chaque panneau ; le bras supérieur de la rivière sera rempli de sauvagines et Keryfan pense comme moi qu'il faut partir de suite pendant que le vent est si favorable. »

« Je le pense aussi, dis-je, me rappelant de la vieille devise : *Carpe diem*, » et quelques secondes après, hors de mon tub j'essayais dans un vaste peignoir les dernières gouttes d'eau ; et bien avant que Keryfan ait fini de friser ses favoris, tous deux, Shafto et moi, nous prenions le café et les plats savoureux préparés par les « blanches mains » d'Annette pour notre repas du matin.

Bien que depuis la vieille ville de Scaër, la rivière Ellé coule au sud dans la direction de Quimperlé et l'Atlantique, le principal tributaire de ce fleuve, prenant sa source dans les Montagnes Noires, et appelé dans la localité, ruisseau de Scaër, tend plutôt à se diriger vers l'ouest, et comme il traverse pendant des milles les hauts plateaux et les bois solitaires, et est couvert d'herbes aquatiques pendant toutes les saisons de l'année, il procure un abri sûr pendant les vents froids et la gelée piquante à la côte. Aussi nous hâtions nos préparatifs de départ. Mais on ne pouvait faire dépêcher Keryfan ni à sa toilette ni à table ; et bien que je me moquasse de lui, disant qu'il ressemblait plus au frein de son coach qu'à un de ses chevaux de volée, aucune plaisanterie n'avait le pouvoir soit de le faire se dépêcher soit, je puis bien le dire, de troubler son caractère aimable.

« S'il a pris une heure pour s'habiller, donnez-lui le temps de manger, dit Shafto, intercédant comme hôte en faveur de Keryfan, car, quelque tard que nous soyons, nous ne verrons pas une créature humaine, nous n'entendrons pas un coup de fusil de la journée excepté les nôtres, dans cette vallée écartée. »

« Alors, dit Keryfan, dans ces circonstances, il serait simplement insensé de quitter hâtivement la table et de s'en aller à demi repus dans cette solitude ; » et comme Annette apportait justement un nouveau plat de côtelettes de chevreuil tout bouillant, il saisit son couteau et sa fourchette avec une nouvelle vigueur et ne les lâcha plus jusqu'à ce qu'il eût achevé la dernière côtelette. Chervieux Keryfan — mais vieux seulement quant à l'affection — il était certainement

difficile à remuer quand il avait la tête du côté de la mangeoire, et en train de faire une bonne provision en vue d'une journée de travail en perspective, mais encore plus difficile à faire bouger, quand il sacrifiait aux grâces, en payant tribut (ce qu'il jugeait le premier devoir de l'homme) à sa personne sacrée. Cependant quand il était dehors et à la poursuite du gibier, qui aurait pu le battre, quelque dur que fût l'ouvrage, quelque longue que fût la journée ? Ses manières paresseuses, de luxe, de flânerie à la maison contrastaient avec celles qu'il déployait dans la forêt ou sur les coteaux des montagnes, où, prompt comme un épervier après sa proie, son énergie et sa persévérance ne paraissaient jamais languir, sa passion pour la chasse jamais se refroidir.

Nous partîmes donc pour le ruisseau ; et bien que nous marchions allègrement, nous n'atteignîmes le bord qu'après une heure et demie, — il est vrai que les mauvais sentiers étaient encombrés, sur toute la distance, de rochers, de bruyères, de taillis et de genêts ; et cependant, cette distance ne pouvait excéder, à vue d'œil, une lieue et demie. Nous divisâmes alors nos forces, Shafto se dirigeant vers le bas du courant avec Owen Mawr, qui portait une carnassière assez vaste pour contenir un loup, tandis que Keryfan et moi remontions le même courant avec mon domestique Breton, Noël Postollec, qui nous assistait.

Les canards et les sarcelles étaient en plus grand nombre que je ne les avais jamais vus ; et la seule précaution à prendre pour les atteindre était de se cacher sur les bords découverts et de se précipiter à l'improviste vers les mares sur les côtés de la rivière

où ils étaient trop occupés à chercher leur nourriture pour entendre le bruit de notre approche. La première mare nous rapporta un couple de canards, qui se levèrent sous le canon du fusil de Keryfan; l'arme tomba à l'épaule et, laissant filer le gibier, il tira la première gachette puis l'autre; les deux capsules firent explosion mais n'enflammèrent pas la poudre et les canards, contents d'en réchapper, tirèrent de l'aile trop loin pour mon fusil. Un juron inaccoutumé, et certainement impropre aux oreilles policées, s'échappa des lèvres de Keryfan, qui suivait des yeux les oiseaux, s'étonnant de leur chance et pestant contre la sienne en termes démesurés. « C'est la vieille histoire, poursuivit-il, je me suis reposé sur un autre de ce que j'aurais dû faire moi-même, autrement dit nettoyer mon fusil : c'est ce que vous faites toujours vous-même, Frank, et j'en arrive à la conclusion c'est que, pour toute saleté, c'est ce qu'il faut « faire à la fin ».

« C'est exact, répondis-je. Trois de mes amis intimes ont eu les pouces et les index enlevés par l'éclatement de leurs poires à poudre à cause du peu de soins avec lesquels avaient été nettoyés leurs fusils. Un bout d'étope resté derrière la culasse, et le coup rate ou bien il s'ensuit d'autres effets plus néfastes en rechargeant le canon. »

Il se passa une bonne heure avant que nous n'ayons pu remettre le fusil de Keryfan en état de tirer à nouveau; et je pense que cela lui donnera une leçon, pour ne compter que sur lui, qu'il n'oubliera pas de si tôt.

Les fusils « Lefauchaux » étaient alors peu connus,

même en France — un grand progrès en ce qui regarde le temps gagné à nettoyer, la sécurité, et la rapidité de charge et autres avantages. Pendant la première demi-heure, nous pûmes entendre le son du lourd fusil de Shafto résonnant continuellement dans les bois; mais soit qu'il eût tué ce qu'il tirait, soit que la sauvagine regagnât les bords de la mer, pas une pièce de gibier ne vint vers nous pour animer notre occupation autour du fusil de Keryfan. A la fin nous repartîmes : et à partir de ce moment, bien que les ombres de la nuit nous rendissent difficile de voir même un canard voler entre le canon de nos fusils et les sombres bois à l'arrière-plan, nous ne manquâmes pas, à chaque coude du ruisseau, de lever canards ou sarcelles, celles-ci au nombre de cinq à six en bouquet, les autres par deux ou trois à la fois.

Il arrive souvent que, dans le tir, « au premier coup la bataille est à moitié gagnée, » et si un homme débute mal, il en sera ainsi pendant toute la journée. Mais heureusement le contretemps de Keryfan, au départ, ne l'émotionna pas. Nous avions décidé d'aborder les coudes à tour de rôle et quatre fois de suite il fit coup double sans que j'eusse à lui porter secours; cependant, quand il s'en levait trois, j'avais ma chance. Au milieu de notre sport, un malard, que j'avais tiré et blessé, se dirigea haut dans les airs vers la mer. Tout à coup, cependant, un voleur se présenta sous la forme d'un faucon pèlerin qui, fonçant sur le malard comme un lévrier sur un daim forcé, lui donna un tel coup sur la nuque qu'il fut instantanément paralysé et tomba comme une chiffre à terre, en un mot,

*Decidit exanimis vitamque reliquit in astris
Aeris...*

Noël, qui ramassa l'oiseau raide mort, priva le voleur de sa proie ; cependant, après l'examen le plus attentif, on ne pouvait voir aucune marque de violence sur la tête ou sur le cou : et si nous n'avions pas vu le coup de nos propres yeux, notre petit jury aurait prononcé un verdict d'acquittement sur la cause de la mort.

Bien qu'à plusieurs reprises nous ayons réussi à abattre plus d'un couple de sarcelles au départ, le canard, qu'on trouve ordinairement par paire, nous offrit un tir bien plus joli ; ils ne s'enlevaient certainement pas aussi vite que les autres plus petits ; ils offraient par leur taille plus de surface et Keryfan n'en manqua qu'un dans la journée ; celui-ci, cependant, avec une cartouche verte d'Eley dans mon canon gauche, je fus assez heureux pour le tuer après lui à la distance de près de soixante-dix mètres. En rejoignant Shafto à une petite auberge sur la route entre Scaër et Gourin, nos deux Bretons firent la comparaison, la carnassière d'Owen Mawr était entièrement remplie, tandis que Noël, qui avait pendu le gibier par dessus ses épaules et autour de sa taille, pliait littéralement sous le poids et ressemblait, entouré qu'il était de plumes, plus à une harpie de la mythologie avec la figure d'un homme et le corps d'un vautour qu'à un être humain. Cependant, nous nous partageâmes le butin ; et en laissant assez pour entretenir le pauvre aubergiste et sa famille entière ; avec deux couples de canards et de sarcelles pour le curé que l'aubergiste déclara être un brave garçon, nous rentrâmes

à travers les bruyères et les genêts ; et si, quand nous gagnâmes les grilles de l'Hermitage, le travail des jambes avait été fatigant, nous n'avions, en réalité, pas à nous plaindre de la jolie journée de sport que nous avions eue.

CHAPITRE XXVI

N'ayant eu l'intention que de passer de dix à quinze jours à l'Hermitage, un matin, nous étions, Keryfan et moi, occupés activement à nous préparer pour notre départ puisque le terme approchait, quand Shafto, apercevant le grand porte-manteau placé sur deux chaises et Keryfan surveillant Annette dans l'arrangement des nombreux compartiments intérieurs, — aussi nombreux que ceux de la caisse des pois-verts d'Hayne — nous pressa tellement de ne pas le quitter encore que nous décidâmes volontiers de rester encore une quinzaine; et le porte-manteau, avec ses courroies et ses boucles, fut remis dans une position rappelant moins le départ que son installation sur les chaises; par le fait, sous le propre lit de son propriétaire.

Mais la quinzaine finit trop vite; un ou deux jours avant, nous cherchions des perdreaux rouges dans un terrain de genêts sur le versant sud de la montagne quand, au moment où nous venions de mettre à l'es-sor une compagnie de huit oiseaux, hors de portée, parut un chasseur français avec un domestique breton qui, venant directement vers nous, nous dit qu'il avait remarqué la remise de la compagnie et qu'il aurait grand plaisir à nous y conduire, dans une vallée

à un demi-mille. Cet offre si gracieuse, comme nous le jugeâmes à ce moment, et si désintéressée, fut acceptée avec reconnaissance. En marchant de compagnie, nous découvrîmes que l'étranger était un officier que nous avions rencontré à Concarneau et qu'il était venu si loin chercher du gibier parce que, avec la garnison et les braconniers, il y en avait bien peu dans les environs de ce port. La remise était un carré d'ajoncs épais dans lesquels il était sûr que les oiseaux ne seraient pas faciles à faire lever; car il était impossible pour eux de piéter comme ils ont l'habitude de le faire quand ils le peuvent; aussi, comme il aurait été difficile aux setters de passer dans ce fourré, Shafto proposa de nous mettre en ligne et de battre pied à pied, comme étant la seule manière de faire voler les oiseaux dans un endroit si dur. Nous adoptâmes de suite ce plan; et le chasseur étranger, que nous découvrîmes plus tard être le capitaine Rainault, fut invité à choisir sa place par courtoisie, à droite ou à gauche, ou au centre, ce qu'il aimerait mieux. A notre grande surprise, cependant, il refusa énergiquement de se servir de son fusil; mais accepta volontairement de faire le rabatteur, disant, que puisque nous avions trouvé les premiers la compagnie, le privilège de tirer nous appartenait exclusivement. Mais Keryfan, dont la bonne nature ne permettait pas de tirer avantage des scrupules de l'étranger, prit la position du vieux flagorneur et fit entrer en ligne de compte le carré d'ajoncs: « Bien, dit-il, nous avons été les premiers certainement à trouver les oiseaux mais, selon toute probabilité, nous ne les aurions jamais revus si vous n'étiez pas intervenu et ne nous

aviez donné votre renseignement; aussi, je vous en prie, considérez-vous comme parfaitement qualifié pour prendre part au sport avec nous. »

Sa rhétorique cependant, ne servit à rien; car le capitaine, donnant son fusil à son domestique et prenant son bâton, sauta dans les ajoncs, disant gaiement qu'il voulait prendre une leçon de tir de la part de chasseurs anglais dont les exploits, par des récits merveilleux, avaient atteint la garnison de Concarneau. Le fourré fut battu soigneusement; et sept sur huit des oiseaux tombèrent sous un même nombre de coups, le huitième aurait probablement subi le même sort s'il ne s'était levé hors de portée et avait échappé. Le capitaine applaudissait à chaque coup et son enthousiasme était si grand que, si les setters n'avaient été plus vite que lui, il leur aurait épargné la peine de rapporter le gibier tombé raide en battant des ailes dans les ajoncs piquants. Aucun écolier, un jour de congé ou de braconnage, n'aurait mis plus d'empressement à manier les oiseaux qu'il ne le faisait, il leur lissait les plumes, admirait la beauté du plumage sur la poitrine des mâles et finalement, en les déposant dans la carnassière que Owen Mawr tendait grande ouverte, déclara qu'il n'avait jamais vu d'aussi belles perdrix rouges en Bretagne.

En même temps, il y avait une telle simplicité dans ses manières qu'il était impossible de penser qu'il avait une autre pensée que la plus complète admiration des oiseaux et l'amour du sport; ajoutez que, bien qu'il continuât à travailler comme un journalier à battre pour nous, il refusa énergiquement de se servir de son fusil le reste de la journée. Cependant

nous étions intrigués au plus haut degré pour la part inusitée et désintéressée en matière de tir qu'il prit pendant tout le temps qu'il resta avec nous. Mais le secret nous fut dévoilé cinq minutes après qu'il fut reparti pour Concarneau. Shafto, ayant insisté pour qu'il emportât une bonne partie du gibier, commença à remplir la modeste et vide carnassière portée par le Breton, jusqu'aux bords, et non seulement le capitaine ne fit pas d'objections à cette mesure, mais ses yeux brillèrent de plaisir en regardant Shafto entassant les oiseaux un par un jusqu'à ce qu'il ne puisse plus y entrer un seul. Alors, après des protestations sans nombre de remerciements et de gratitude, il nous dit adieu et s'en alla allègrement.

Entre temps, le Breton avait révélé à Owen Mawr que, depuis qu'il le suivait, il n'avait jamais vu le capitaine tuer une pièce de gibier; que, jour après jour, il brûlait plus de poudre qu'aucun officier de Concarneau, mais toujours en vain; et que ses chiens eux-mêmes l'avaient abandonné, dégoûtés de sa maladresse. « Et moi aussi, ajouta le Breton, j'en aurais fait autant depuis longtemps si je n'étais payé pour voir le spectacle tentant. » Cette maladresse, de sa part, était la seule cause qui l'avait fait refuser de se servir de son fusil devant nous, et, comme il prenait grand plaisir à voir tomber les oiseaux, son incapacité à contribuer à nous aider à remplir la carnassière l'avait décidé à s'abstenir de tirer plutôt que de s'exposer à être ridicule devant nous.

En retournant vers l'Hermitage comme nous grimpons une sorte de monticule rocailleux formant la crête d'une vieille forêt de chênes s'étendant pendant des

milles dans la vallée inférieure, les setters tombèrent sur un chat sauvage qui, prompt comme l'éclair, se sauva entre les rochers et finalement se réfugia dans le tronc d'un arbre creux avant que nous ayons pu le tirer. Shafto seul avait vu l'animal qui, évidemment, était en train de marauder des lapins qui fréquentaient ces rochers; il fit son possible pour décider un chien à entrer dans l'arbre et chasser la bête de son refuge. Mais le chien connaissait trop bien le danger qu'il y avait à fourrer son nez dans un pareil endroit et restait à l'extérieur. Shafto cependant, déterminé à vaincre, commença par rouler quelques grosses pierres contre le pied de l'arbre jusqu'à ce qu'il eût bouché toutes les fissures par lesquelles l'animal, aurait pu échapper. « Maintenant, dit-il, soufflant après son travail, je pense qu'il restera là jusqu'au matin, alors nous l'enfumerons ou nous couperons plutôt l'arbre si ça ne suffit pas. »

« Et vous le tirerez quand il sortira, dit Keryfan, qui était assis sur un galet tout proche, fumant tranquillement sa pipe et admirant la force et l'adresse que Shafto avait déployées en faisant sa barricade. Quand Ajax, le fils de Télamon, lança le rocher pesant sur Hector, écrasa son bouclier et jeta le héros sur les genoux, je doute fort, continua Keryfan, qu'il fût aussi lourd que la dernière meule de moulin que vous avez ajoutée au tumulus. »

« Qui veut la fin veut les moyens, dit Shafto; et maintenant, je pense, son grand-père du Bengale mettrait au moins vingt-quatre heures pour sortir d'une telle prison. Mais nous n'aurons pas besoin de tirer cette vermine — non, les chiens le poursuivront dans

les rochers et comme il cherchera à rentrer dans son ancien repaire, nous pourrons peut-être voir d'autres membres de sa famille avant que nous en ayons fini avec lui. »

Le matin suivant, nous étions après lui et cette fois avec trois couples de chiens courants, une hache, une barre et un paquet de pétards, faits par Keryfan spécialement pour notre travail. Mais nous n'eûmes pas besoin de ces derniers — car à peine les rochers avaient-ils été écartés avec le levier et l'ouverture découverte, qu'au premier coup de hache le chat bondit presque à la figure de Shafto, les yeux flamboyants, les poils de sa courte queue hérissés comme la crinière d'un sanglier. Je n'avais rien vu encore d'aussi sauvage dans le regard et dans les mouvements; ceux-ci étaient si rapides qu'il me fut impossible de l'apercevoir quand il s'élança comme un météore dans les broussailles en dessous. Shafto prit sa montre et, quand cinq minutes furent écoulées, donna le signal de lâcher les chiens; mais à cause de leur ardeur à être décollés, Owen eut de la peine à les délivrer et il se passa en tout dix minutes avant qu'ils ne fussent à la voie. Ce fut plutôt un bien qu'un mal pour le sport car, par suite de son emprisonnement, l'odeur du chat était dix fois plus forte que s'il avait été mis debout à l'improviste; et par suite du train des chiens, le chat, avec moins d'avance, serait monté dans un arbre immédiatement. Quoi qu'il en fût, il y eut une bonne menée de plus d'une heure de Pen-Kerrig Hill au fond des fourrés de Kilvern. Alors le chat, probablement forcé, chercha refuge sous les racines d'une aune gigantesque qui, à demi déraciné, formait une

sorte de pont sur le ruisseau. Par suite de l'état de son écorce on voyait que l'arbre avait certainement servi depuis longtemps de passage pendant la crue des eaux, non seulement aux paysans, mais probablement aux animaux sauvages fréquentant les forêts voisines ; et le chat, en cherchant un refuge dans ses racines, ne pouvait trouver un meilleur terrier.

Les chiens aboyaient et mordaient l'arbre comme s'ils avaient pu le déchirer avec leurs dents. Pendant qu'ils sont ainsi occupés, laissez-moi vous raconter une anecdote, qui, par la manière d'emprisonner le chat pour la nuit et de le livrer aux chiens le matin, me revient justement à la mémoire. Peter Horsall, propriétaire bien connu comme aimant la justice et la paix, habitant à peu de distance de la côte sauvage de Devon, recevait, un soir d'hiver, une société d'amis à dîner quand le cri « un naufrage » résonna dans son hall et un homme se précipita à bout de souffle dans la salle à manger, annonçant la perte, à l'exception d'un seul survivant, d'un navire étranger et de son équipage.

« Et quelle créature est-ce, demanda le juge dont l'intérêt comme propriétaire du manoir était naturellement soulevé par cette nouvelle. »

« Eh bien, dit le paysan, c'est un Jésuite. Nous l'avons recueilli et nous demandons ce qu'il faut en faire. »

« Un Jésuite ! un Jésuite ! » répéta le seigneur intrigué, regardant autour de lui, mais en vain, pour se renseigner auprès de ses hôtes également intrigués ; et à la fin, pensant que c'était quelque animal sauvage d'au-delà des mers, il résolut de s'en servir pour une journée de sport et donna des ordres. « Enfermez-le

dans la grange, John, pour la nuit et nous le lâcherons demain matin devant les chiens. »

A cette époque, certainement, le maître d'école n'avait pas pénétré dans ces régions. Mais retournons au sport. En l'absence d'un terrier, il fut impossible pendant quelque temps de faire sortir le chat. A la fin, Keryfan dressa un plan qui, grâce à quelques coups de hache, fut efficace. L'aune étant supporté sur le bord opposé par une de ses branches, seulement, et encore pas trop grosse, il était évident que si son soutien était coupé, le poids de l'arbre le ferait tomber par terre, et, arrachant les racines, exposerait le chat aux attaques ouvertes des chiens. Alors quelques coups vigoureux séparèrent la branche, et l'arbre, suivant le mouvement, tomba au niveau de l'eau ; au même instant le chat bondit comme un diable effrayé, plongea dans le ruisseau et tenta de gagner la rive opposée. Mais ses efforts furent vains ; les chiens furent sur lui et dans l'espace de deux minutes, l'animal sauvage fut mis en lambeaux.

La nuit, nous eûmes à l'Hermitage la société d'un Français qui regretta vivement la perte de la peau et du corps du chat sauvage. « Je comprends votre regret de la peau, lui dis-je ; car vous vous servez de toutes les peaux dans votre pays, mais je me demande ce que vous auriez fait de la carcasse. »

« Vous le demandez, dit-il, s'étonnant de ma naïveté. Mais, Monsieur, ça aurait fait un délicieux ragoût ayant bien plus de saveur que le meilleur des lapins sauvages. »

« Quoi donc ! manger un chat, répondis-je avec un

air de dégoût que je ne pris pas la peine de déguiser, j'en ai peur. »

« Certainement, dit-il, j'en ai tué et mangé beaucoup, et, je vous le recommande vivement la prochaine fois que vous en tuerez un ; mais il faut d'abord couper la tête et puis suspendre la carcasse dans un figuier pour la radoucir et la rendre plus tendre. »

C'était bien le cas de dire « chacun son goût » ; et bien qu'au début je crus qu'il me mystifiait, j'eus ensuite la preuve que ce qu'il disait n'était ni plus ni moins que la vérité.

Shafto, par suite de son long séjour chez les Français, était devenu un excellent cuisinier, et, avec Annette comme fille de cuisine, pouvait confectionner différents plats, et surtout des soupes, avec un art et un talent consommés. Autant que je puis en juger, la soupe est ordinairement un composé moins nutritif chez nos voisins que de ce côté du canal, probablement parce que notre viande est meilleure et que l'on emploie moins d'eau. Shafto, cependant, avait une manière de la confectionner qui la rendait sans rivale pour la force et la saveur, en comparaison de celles que j'ai goûtées chez moi ou en dehors. Voilà quelle était sa méthode pour toute la semaine. Une vaste marmite de terre, le pot-au-feu, mijotait sur les cendres d'un feu de bois du matin au soir et du soir au matin et était garnie, jour par jour, des ingrédients nécessaires pour la maintenir toujours pleine. Le lundi, un quartier de bœuf était mis à mijoter doucement dans un galon et demi d'eau ; Annette prenait soin de bien l'écumer pendant toute la journée et une heure avant le dîner d'y ajouter les légumes nécessaires.

Le mardi, les légumes étaient soigneusement retirés, on ajoutait deux perdrix crues et un peu d'eau fraîche mêlés avec le bœuf et le tout était laissé à mijoter et à s'amalgamer comme le jour précédent.

Le mercredi, un autre couple d'oiseaux rôtis et de l'eau, s'il y avait besoin, étaient ajoutés au pot au feu. Le jeudi, le caractère de la mixture était changé par l'adjonction d'un couple de bécasses ou d'une demi-douzaine de bécassines qui, après un jour de cuisson, apportaient un goût délicieux de gibier au tout. Vendredi, ce qui restait du bœuf était repêché et remplacé par un couple de lapins et de l'eau, si c'était nécessaire : cela faisait une soupe meilleure qu'aucun alderman à Londres n'en avait jamais vu. Puis le samedi, le mélange changeait complètement de couleur et de saveur : un lièvre frais, avec une poignée de grains de poivre, était ajouté aux ingrédients qui, remplissant alors presque complètement le pot-au-feu d'une grande variété de gibier, donnaient une soupe au lièvre du plus fin et du meilleur goût. Le mélange du tout était parfait le dimanche ; mais comme les débris d'os et de viande s'accumulaient, Annette, à la fin, avait quelque difficulté à extraire le jus de la masse inférieure ; comme le palmier des anciens temps servait, par son ombrage, à pomper l'eau du sable absorbant, de même elle se servait d'une cuiller de fer pour exprimer la véritable essence du gibier à mesure de nos besoins. Cela finissait la semaine. Le pot-au-feu était alors vidé et ses restes étaient distribués chaque lundi matin à quelques pauvres paysannes occupant un hameau à une lieue de l'Hermitage à qui cette nourriture semblait être un don du ciel. Ayant raconté au

long les événements de la vie des bois en Bretagne je n'infligerai pas au lecteur plus de détails sur nos aventures journalières ; chaque jour, cependant, ne manquait pas de nous amener un incident nouveau et de créer un grand intérêt par suite des scènes sauvages auxquelles nous assistions tout autour de nous dans ce pays primitif. Mais comme je n'ai pas encore décrit un autre sport, la lutte — sport ancien et populaire parmi les Bretons de Cornouailles — je me propose de décrire une réunion qui eut lieu à Pleyben où les athlètes s'étaient réunis en grand nombre pour disputer des prix et faire montre de leurs prouesses. Cet événement, qui n'a rien à voir avec les forêts, se passait en été, et arriva bien avant que nous ayons pris congé de notre hôte, exilé volontaire, et de son étrange maison solitaire de l'Hermitage.

CHAPITRE XXVII

Les populations habitant Pleyben et le district environnant sont probablement les plus purs Bretons de la Basse-Bretagne ; là, les vieilles ballades celtiques du sixième siècle peuvent être entendues dans leurs assemblées de fête, là, mainte légende, mainte coutume, à moitié payenne, à moitié chrétienne, qui remontent à une période encore plus reculée, sont encore en usage parmi les descendants de cette ancienne race, avec ténacité et dévotion. L'exercice viril de la lutte, également, établi depuis longtemps dans la région est encore en grand honneur ; et bien qu'il n'aient eu aucun Homère pour raconter les hauts faits de leurs héros, dans le temps, les noms de plusieurs d'entre eux ont passé de génération en génération, et leurs prouesses sur le terrain sont racontées avec juste orgueil à travers le pays de Cornouailles.

Le nom même de « Ar Gourren », qui est le terme breton pour un match de lutte, dénote son origine classique, signifiant aussi la couronne ou le prix réservé au lutteur vainqueur. Dans le « Nouveau Testament », cependant, le mot, employé par saint Paul pour désigner les jeux de l'Isthme si connus chez les Corinthiens, est épelé « Gurumen », qui, par le fait, est une corruption de « corona », la couronne offerte au vain-

queur dans les jeux athlétiques de la vieille Rome à une période suivante, la traduction paraissant venir plutôt du latin que du grec dans la langue bretonne. Par l'adoption du mot « er gourren » alors, on peut conclure que le jeu de la lutte dérive des Romains qui, du temps de César, occupèrent en grand nombre la région d'Armorique quand elle était constituée en Province et était appelée « Lugdunensis Secunda » ; mais depuis les visites plus anciennes des Phéniciens dans ce pays, il peut avoir une origine encore plus reculée bien que, comme on l'a déjà signalé, les Bretons n'aient pas eu d'historien pour mentionner le fait. Cependant l'un d'eux, comparativement moderne, raconte comment, dans « le Champ du drap d'or », au temps de François I^{er}, un grand concours de lutttes eut lieu entre les athlètes français et anglais ; et comment, quand l'Angleterre eut l'avantage, on regretta vivement que les Bretons ne soient pas venus combattre les Anglais, car ils étaient des champions incomparables dans ce jeu viril. Les comptes des trésoriers des ducs de Bretagne mentionnent constamment des sommes d'argent données à leurs lutteurs ; car c'est le but du gouvernement d'encourager la force musculaire et corporelle dans le peuple, par de tels exercices.

Ayant montré l'ancienneté de ce sport dans le pays, permettez-moi de décrire un concours de lutte, tel qu'on peut en voir tous les étés à Pleyben, une petite ville du Finistère, à peu près à moitié chemin entre Châteaulin et Châteauneuf du Faou. Pour celui cependant qui a vu un rassemblement de la sorte en Cornouailles ou Devon, je n'ai pas l'espoir de lui apprendre quelque chose de nouveau ; mais pendant bien qu'il

y ait un peu de similitude dans le jeu, il existe une étrange différence dans l'attitude pittoresque et moyenneuse, entre une assemblée bretonne et une assemblée de nos contrées de l'ouest. Sur une prairie propice et à l'ombre des châtaigniers, les spectateurs étaient réunis en un grand cercle qui, bien que sans clôture, était admirablement maintenu par un groupe d'hommes désignés pour cela. Ceux-ci qu'on peut assimiler à nos juges, faisaient tourner leurs fouets et leurs bâtons à la figure des assistants, et, en plus de leur fonction de maintenir le cercle, surveillaient le jeu des combattants. Le vacarme de la foule quand un champion favori entrait hardiment dans l'arène, le son égrillard des binious, le roulement des timbales, formaient un tapage semblable à celui du betting ring un jour de grande course chez nous.

Il est impossible de décrire le tableau pittoresque formé par l'assemblée des paysans habillés, hommes et femmes, dans leurs costumes de fêtes différents pour chaque commune. Ceux des hommes, quoique variés dans la forme et la couleur, ressemblaient à ceux portés au seizième siècle plutôt qu'au siècle précédent. Il y avait le haut-de-chausses ; la veste et le gilet rond bleu clair ou rouge, ornés de boutons ; la large ceinture de cuir, entourant la taille et fermée par une boucle de métal souvent d'argent et de grande dimension ; et puis le chapeau à grands bords et les cheveux flottants pour achever ce tableau. Mais comment décrire les coiffes des femmes, surtout celles de Rosporden, Elliant et Pont-l'Abbé, dans le voisinage de Quimper, dont quelques-unes étaient ornées de plis tuyautés, d'autres de dentelles de valeur ? Il faut les voir pour

les apprécier; et on ne peut le faire qu'en allant à une fête ou à une foire à Quimper, quand les Bretonnes des communes voisines se répandent dans la ville avec toutes ces variétés de leurs gaies coiffures, leurs jupons volumineux, et leurs corsages ajustés. Mais, chose curieuse, ce principal ornement de la femme, les cheveux, est soigneusement caché sous la coiffe et est seulement révélé au perruquier parisien qui visite périodiquement cette contrée et pour une faible somme, souvent un simple mouchoir de poche de coton, acquiert une tresse de cheveux dorés qui bientôt après ornera la tête de quelque fière duchesse et rapportera gros au vendeur. A Lavollon, près Port-Trieux, il y a une foire annuelle de cheveux à laquelle les servantes de campagne des Côtes-du-Nord et du Finistère viennent en foule; là viennent des perruquiers de Paris ou leurs agents qui font les marchés et remportent, pour une vile bagatelle, des moissons de cheveux qui ont poussé probablement sans beaucoup de soins depuis plus d'une année. Avec des ciseaux aiguisés et une main habile, trois coups suffisent à rendre une tête complètement rase. La vitesse dans cette matière est très importante, car souvent après marché conclu, les jeunes filles s'en repentent et refusent de se soumettre à l'opération.

Revenons à l'arène. Les lutteurs grecs s'avançaient nus, le corps oint d'huile et couvert ensuite de sable pour donner prise à la main; mais chez les Bretons, les combattants étaient au moins décentement vêtus, une chemise de toile leur couvrant le corps, puis un bragu-brass depuis la ceinture jusqu'aux genoux et ensuite des guêtres jusqu'aux chevilles. La tête cepen-

dant avait une apparence fort grotesque; leurs longs cheveux, soigneusement tirés en arrière, étaient tressés avec de la paille en queue de cochon; cela gênait moins leur propriétaire pendant les mouvements de la lutte. Cet ajustement, qui est la dernière touche de la toilette, est fait par un aide du combattant qui à genoux reçoit en même temps de sages conseils d'un Nestor intéressé en sa faveur. Puis il se dresse debout et ayant choisi le prix qu'il convoite, il fait à pied le tour du cercle et défie un rival de s'avancer et d'entrer en lice contre lui. Il a droit de répéter trois fois cette cérémonie; et la dernière fois, si personne ne se trouve assez courageux ou assez fort pour lui être opposé, on déclare « walk over » et il empoche le prix. Si, au contraire, un hardi compétiteur bondit comme Ulysse dans l'arène, et touche l'épaule de ce fils de Télamon, un hurrah s'élève de la foule et les deux héros se préparent pour la rencontre.

« Certains préparatifs cependant sont encore nécessaires avant que la lutte commence. Pour prouver qu'il n'existe aucune inimitié entre eux, les deux combattants s'avancent au centre du cercle, se tenant la main cordialement, jurent qu'ils engagent le combat amicalement, et qu'ils continueront à se regarder de même après l'issue. Puis ils font le signe de la croix, pour montrer qu'ils sont chrétiens et qu'ils n'ont recours ni aux sortilèges, ni aux herbes enchantées, qu'ils n'ont pas fait pacte avec le diable qui au prix de leur damnation éternelle pourrait leur donner une force surhumaine pour la bataille. Cette cérémonie achevée, eux et la foule sont satisfaits qu'il n'y ait ni tricherie ni déloyauté dans le match

et que les combattants marchent au combat à égalité.

Puis ils se saisissent l'un l'autre, épaule et hanche, délibérément et vigoureusement; et, les jambes écartées, tête contre tête, comme deux poutres d'une maison s'étayant, les reins craquant, la sueur coulant par terre comme la pluie; puis s'accrochant, le talon dans le pli du genou, ils se secouent, font des efforts jusqu'à ce que l'un d'eux, plus essoufflé et plus fatigué que l'autre, soit soulevé en l'air et jeté pesamment sur le dos par terre.

Le prix est alors remis au vainqueur; ce n'est pas cependant celui qu'Achille offrit quand Ajax et Ulysse luttèrent pour la supériorité — ni un trépied, évalué douze bœufs pour le champion, ni une jeune fille estimée quatre bœufs pour le vainqueur; non, le premier prix à Pleyben est simplement un chapeau — en feutre, à larges bords, aussi lourd qu'un casque de dragon; mais on s'en contente avec autant de convoitise et d'honnêteté que si c'était une couronne d'or. Les lutteurs étant nu-pieds, il n'y a pas de ces sauvages coups de pied qui, aux jours de Carmet Polkinghorn, souvent causaient des dommages aux jambes de nos héros de nos régions de l'ouest; pourtant le coup de pied en arrière du Breton, qui a le talon dur comme de la corne par suite de son contact avec le sabot, n'est pas un jeu d'enfant et sert souvent l'homme adroit à amener son adversaire sur les genoux et à détruire la prise qui semble le river au sol. A part le vacarme des binious et des timbales, ce fut à tout point de vue une réunion tranquille et en bon ordre; pas d'ivresse, pas de tricherie, pas de sauvage dispute. Deux ou trois prêtres étaient pré-

sents et, par leur influence sur l'esprit des paysans, servaient certainement à garder la foule sous une retenue salutaire au point de vue de la boisson et des manières licencieuses. Je ne puis que dire que, par suite du peu d'intérêt qu'ils portaient au « jeu » l'objet de leur présence était plutôt d'agir comme « censeurs morum » que comme spectateurs du spectacle, ou comme partisans d'un lutteur particulier dans son effort pour vaincre; cependant, il y avait un prêtre aimable, à figure agréable, dont les yeux s'éclairèrent brillamment quand un de ses paroissiens sauta dans le cercle, le prix en main, suivi par les applaudissements de la foule en admiration.

L'immixtion du clergé dans la population rurale, les bergers avec les moutons de leurs troupeaux, dans des jeux innocents et virils, devrait être pratiquée, à mon avis, au plus grand avantage des deux parties dans les autres régions en dehors de la Basse-Bretagne; car là où les excès et les mauvaises conversations sont écartées par la présence du clergé, il est à sa place, tant parce qu'il remplit son ouvrage que parce qu'il fait du bien dans la société à laquelle il est mêlé. Mon vieil ami Bob Buckstone pensait de même, car, sans cela, honnête et consciencieux comme il l'était pour tout ce qui regardait son état de curé, il n'aurait jamais consacré deux jours par semaine à chasser au renard, s'il avait supposé que sa petite paroisse, comprenant trente habitants seulement, souffrait de cette pratique ou était négligée; que, dans l'assistance des chasseurs, loin de choquer, il était au contraire, bien accueilli et que même il produisait un effet calme et discret en empêchant plus d'une

mauvaise parole de sortir de la bouche de ceux qui l'entouraient. C'était la conviction de Bob et, avec son amour de la chasse, héréditaire et inné, il pouvait dire qu'il « pouvait souhaiter que sa vie entière se fût passée aussi innocemment et aussi heureusement que sur le terrain de chasse ou au bord de la rivière ».

Cependant son évêque, — un homme qui, par son zèle, son savoir et son activité dévorante, faisait l'ouvrage de dix hommes ordinaires, et dont l'éloquence, muette, hélas ! maintenant pour toujours, était agréable aux oreilles de tous, patriciens ou prolétaires, — reprochait vivement à Bob ses goûts pour la chasse ; et dans l'espoir de le persuader et de le forcer à y renoncer, il le fit venir à son palais où, au jour fixé, Bob se présenta.

« On me dit, M. Buckstone, dit Sa Grandeur très gravement, que vous avez l'habitude de suivre régulièrement une meute de fox hounds dans votre voisinage ; et cette pratique étant incompatible avec le caractère sacré de votre charge, je suis dans l'obligation de vous demander une promesse ferme que vous y renoncerez de suite aussi longtemps que vous serez curé dans mon diocèse. »

« My Lord, dit Bob, avec un air de remontrance, mais aussi avec la plus grande déférence, je ne néglige aucun devoir ; et ma santé, qui n'est pas vigoureuse, retire grand bénéfice de l'exercice. Je n'ai qu'un cob pour monter ; aussi je supplie votre Seigneurie de ne pas insister sur une promesse qu'un jour je serais appelé à rompre. »

« Est-ce que votre nature est si faible et votre passion pour la chasse si forte, dit l'évêque, un peu sar-

castiquement, que non seulement votre parole mais encore des intérêts plus importants doivent être sacrifiés pour un tel plaisir ? Pourquoi vous a-t-on donné la raison, si ce n'est pour modérer vos passions ? Non, Mr. Buckstone, donnez-moi votre parole, soyez un homme et tenez-la. »

Bob avait le caractère fort indépendant ; et le chapitrer comme un écolier n'était pas la meilleure manière de le prendre sur ce sujet ou sur tout autre. Mais quand il vit que le tempérament de l'évêque allait avoir le dessus sur ses raisons, le sentiment de respect qu'il avait et qui au commencement lui avait jeté un glaçon sur le nez, se dissipa comme un nuage ; et Bob, se redressant sous le reproche, refusa carrément la promesse demandée.

Mais le colloque n'était pas terminé. Quelque temps auparavant les journaux avaient commenté vivement la présence de Sa Seigneurie à un grand bal donné par la duchesse de ; et l'évêque avait écrit une lettre pour expliquer qu'il n'était jamais entré dans la salle de bal, mais qu'il était resté dans l'antichambre dans le seul but d'entendre la belle musique de l'orchestre. Bob se rappela cette circonstance, et quelque diabolin s'empara de sa langue, car en révolté il dit « que s'il y avait quelque turpitude morale dans l'affaire, il y en avait au moins autant à aller à la danse que d'aller aux chiens ».

Le coup porta de suite et l'évêque, déconcerté du contre-coup, au lieu d'attaquer les positions de Bob, fut obligé de défendre les siennes. « Je sais, d'ailleurs, ce à quoi vous faites allusion, Mr. Buckstone ; mais j'ai déjà expliqué, et je répète, que je ne suis jamais

entré dans la salle de danse, mais que je suis resté dans un autre appartement écouter la musique. »

« My Lord, dit Bob, votre situation et la mienne sont identiques justement; j'écoute la musique des chiens, mais je suis bien rarement dans le même champ qu'eux. »

L'évêque perdit sa gravité, et comprenant que la comparaison était trop fine pour être relevée, il changea de sujet, insistant seulement pour que Bob restât à goûter avant de s'en aller chez lui. Avant la fin du repas Bob fut tellement charmé par les bonnes manières de l'évêque qu'il pria Sa Seigneurie d'accepter son cob, offre cependant qui, inutile de le dire, fut gracieusement refusée. Ces deux hommes, l'un, un pauvre honnête curé, l'autre un magnat d'une habileté sans pareille, depuis cet événement ont été tous les deux fauchés au même niveau, mais qui peut dire lequel des deux est maintenant le plus élevé ?

Quand la lutte à Pleyben eut pris fin, les binious semblèrent reprendre des forces en jouant un air allègre, le prélude de cette danse étonnante appelée le « Jabadao ». C'est le Fandango breton; et quoique très populaire parmi les Bretons pur sang, il est complètement inconnu en dehors de la région de Cornouailles. Aucune plume, si ce n'est celle d'un Français (et encore il faut qu'il soit maître dans l'art), ne peut décrire d'une manière compréhensible la danse, les pirouettes, les gigotements, et les figures des danseurs dans le « Jabadao ». De son nom, qui ressemble singulièrement au mot espagnol « Zapateo » ou choc de sabots, la danse, probablement tire, son origine de ce pays, autrefois et dans les jours meilleurs, le pays des

chants et de la danse; mais si cela est, la grâce et l'élégance qui, dit-on, distinguaient la vieille « mesure » des Asturies, ne sont pas venues jusqu'au « Jabadao » tel qu'il est dansé à présent par les paysans bretons. Les prêtres, doit-on ajouter, n'étaient plus visibles, le ton sauvage de la musique et la joie passionnée avec laquelle les jeunes gens et les jeunes filles se précipitaient dans la danse les avaient fait se retirer; quoiqu'il n'y eût rien d'indécent dans le spectacle, l'étroit contact des couples et les pirouettes exécutées par la danseuse, quand sa main était passée par-dessus sa tête, étaient assez pour troubler la vertu d'un anachorète. Aussi, probablement, valait-il mieux qu'ils ne restassent pas voir le « Jabadao ».

Cette danse, qui est méprisée par la bourgeoisie française, n'est pas confinée seulement dans la classe des paysans de Basse-Bretagne; car il m'est arrivé plusieurs fois de voir plus d'un membre de la vieille noblesse bretonne, dont les talents dans ce genre étaient le sujet de la conversation dans la contrée, et qui, au moindre son des binious invitant aux entrechats, ne manquaient jamais une occasion de se mêler aux paysans et s'adonnaient à cet amusement de province. On disait d'un charmant jeune homme qui prit part souvent à nos chasses au loup, un cadet de l'ancienne maison de Morlaix, que sa passion pour la danse du « Jabadao » l'avait ruiné pour la vie. Il était fiancé à une jeune fille qui, en plus de ses charmes, passait pour être la plus riche héritière de toute la Bretagne; le jour avait été fixé, le trousseau préparé, les gens de la noce invités pour la cérémonie, depuis les côtes de Penmarch jusqu'au château de Larochejaquelein sur la

Loire éloignée. Une semaine ou deux avant l'événement, il fut demandé à Quimper pour y rencontrer le père de sa future, le baron Saint-Pol de Léon, entre lequel et lui certains actes officiels, concernant le contrat de la demoiselle, devaient être signés et paraphés par les deux parties. Saint-Pol, un des seuls survivants de l'École du grand Monarque, ponctuel, fier, et traitant la plus petite liberté prise vis-à-vis de lui comme un affront fait à sa dignité, attendait à l'heure convenue. Il n'en était pas de même pour le jeune de Morlaix, qui, passant par un village entre le Faou et Quimper, entendit malheureusement les sons d'un binou jouant le « Jabadao » ; incapable de résister à cette attraction, il attacha son cheval à un arbre et s'élança dans le cercle avec l'ardeur d'un Espagnol dans le bolero.

Pendant qu'il était ainsi occupé, s'amusant et fascinant une jeune paysanne, qui était la belle du district, et sa partenaire dans la danse, son cheval cassa sa bride et faisant tête vers son écurie, s'enfuit à l'insu des assistants. Les notes égrillardes des binious continuaient à exciter la joyeuse compagnie, quand de Morlaix, regardant sa montre, s'aperçut qu'il avait dépassé le temps limité, et ne pouvait arriver à son rendez-vous à Quimper qu'en forçant l'allure. Il quitta donc la ronde si pleine d'attrait, mais sa déconvenue fut immense en s'apercevant que son coursier était absent on ne savait où, et peut être deviné plus que décrite, d'autant qu'il avait encore au moins trois lieues à faire pour arriver à destination.

Cependant, après avoir suivi les traces de l'animal sur une longue distance, sans avoir pu l'atteindre, il abandonna la poursuite et partit à pied pour Quimper,

espérant encore rejoindre Saint-Pol dans la ville et lui expliquer les causes de son retard. Mais il était trop tard. Le vieux baron hautain, après avoir attendu deux longues heures dans l'étude de l'avocat, commanda sa voiture, dans une colère intense, déclarant que sa fille était déshonorée et lui-même insulté par la conduite de de Morlaix. L'affaire n'en resta pas là. Le jour suivant, il envoya un cartel, dans des termes furieux, et demanda satisfaction immédiate de l'injure qu'il avait subie. A cela cependant, de Morlaix répondit par des excuses, expliquant son rapide plaisir en dansant le « Jabadao » en route, et sa mésaventure avec son cheval ; mais la colère du baron ne fut pas apaisée, et bien qu'il ne s'ensuivît pas de duel, le marché fut rompu et de Morlaix ne vit plus jamais la demoiselle. Le résultat cependant ne l'impressionna pas du tout, car une semaine seulement après cet événement, il était l'âme d'une partie de chasse avec les chiens de loup de Saint-Prix dans la forêt de son père ; sa passion pour le « Jabadao » ne se ressentit pas de la perte de l'héritière ; au contraire, il ne manqua d'y faire un tour quand une jeune paysanne et les binious lui en fournissaient l'occasion, et il avait beau jeu à dire que, s'il avait été allié à Saint-Pol, les scrupules du hautain vieux pair l'auraient probablement forcé à abandonner cette danse délicieuse et animée — sacrifice trop pénible pour être exécuté.

Après cette journée à Pleyben, il ne se passa rien qui vaille la peine d'être noté, en ce qui regarde la chasse en forêt ou les amusements populaires, pendant le restant de mon séjour en Bretagne. Carhaix étant mon quartier général, le centre de la contrée la plus

rude et la plus sauvage entre Saint-Brieuc et Douarnenez, le point d'où l'on pouvait le mieux chasser à course et à tir, et la ville, entre toutes, moins fréquentée par les étrangers, j'y retournai pour faire mes bagages et dire adieu aux nombreux Bretons amis, simples et gracieux, qui m'avaient montré tant d'amabilité pendant mon long et agréable séjour parmi eux. Envers M. de Leseleuc, un vrai spécimen du gentilhomme du pays, j'avais une dette de reconnaissance pour son immuable courtoisie et ses conseils pour ce qui regardait les coutumes du peuple, pour son hospitalité, et surtout pour son agréable compagnie dans mainte excursion de chasse à tir dans les forêts voisines. Lui ayant serré la main la dernière fois et l'ayant remercié de ses bontés pour moi, il me dit : « Ce n'est rien du tout : je ne puis oublier l'accueil que mon père reçut de vos concitoyens quand il fut prisonnier si longtemps à Wincanton. »

J'avais grand regret de quitter cette population primitive, au milieu de laquelle je ne me rappelle pas avoir passé une heure malheureuse ; car chaque fois que j'ai manifesté le désir de chercher du gibier, on ne me fit jamais entendre que je pusse être un intrus sur le sol, et à l'exception d'une seule fois justifiée, jamais un gendarme ou un paysan propriétaire ne me demanda mon permis de chasse. Je venais de tirer une bécasse qui se levait d'une source avoisinant l'habitation d'un paysan ; et comme mon vieux Rover me rapportait l'oiseau, un Breton à mine sauvage se précipita sur moi en criant : « Cet oiseau est à moi, je l'ai nourri journellement pendant la dernière quinzaine, voici les collets avec lesquels je comptais le prendre. »

Je regardai par terre et vis que la tourbière, tout autour de la source, était garnie de lacets de crin et c'était étonnant que le bécasse ait pu éviter d'être prise, même pendant une heure. « De quel droit êtes-vous ici, continua-t-il, d'un ton colère, détruisant et enlevant tous les produits de ma propriété particulière ? »

« Par la force de ce document, lui dis-je avec assurance », sortant mon permis de chasse et le lui donnant à examiner. Pendant qu'il le regardait, la tête en bas, je pris la bécasse en vie dans la mâchoire du chien et la lui offris ; et en même temps, ouvrant ma blague bien remplie de caporal, je l'engageai à bourrer sa pipe avec ce tabac sec et odorant. Si comme Tam à Shanter et Souter Johnny, nous avons passé

Quatre semaines ensemble

nous n'aurions pas été meilleurs amis que nous le devinmes en deux minutes. Mes offres, surtout la dernière, eurent un effet magique sur lui ; et je le quittai après qu'il eut vivement insisté pour que je revinsse chasser des bécasses dans cette localité.

Les deux bons chiens courants que j'avais amenés avec moi en Bretagne, dont l'un avait été élevé à Lanharram et l'autre à Ty-isha, possédant tous les deux le même sang que les chiens gallois actuellement si renommés dans les chenils de Chepstow et Langibby, je les laissai comme un legs à mon aimable ami M. de Saint-Prix. « Le chien Lanharram, cependant, s'éloignant au loin, fut mangé peu après par les loups ; mais l'autre, le noir et feu « Warrior », prit de suite cette voie-là et devint l'un des meilleurs

c chiens de loup et de sanglier de la meute du louvetier.

Un rapide transporteur de bestiaux nommé « l'Eclipse » me mit en quatre heures de Portrieux à Jersey, après un voyage agréable. De là, je pris le paquebot le matin suivant et j'arrivai confortablement à Southampton le même soir.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
DÉDICACE A M. ROGATIEN LEYESQUE.....	V
RÉPONSE DE M. ROGATIEN LEVESQUE.....	VII
INTRODUCTION.....	IX
CHAPITRE PREMIER.....	4
— II.....	45
— III.....	26
— IV.....	36
— V.....	51
— VI.....	67
— VII.....	82
— VIII.....	93
— IX.....	105
— X.....	119
— XI.....	133
— XII.....	147
— XIII.....	161
— XIV.....	176
— XV.....	190
— XVI.....	205
— XVII.....	220
— XVIII.....	235
— XIX.....	251

CHAPITRE XX.....	266
— XXI.....	281
— XXII.....	295
— XXIII.....	306
— XXIV.....	322
— XXV.....	338
— XXVI.....	354
— XXVII.....	365

